



OUVRAGES D'AUGUSTE COUR

- Les derniers mérinides*, *Bulletin de la société géographique d'Alger*, 1905.  
*La poésie populaire politique au temps de l'émir Abdelqader*, R. A., 1918, p. 458-493.  
*Constantine en 1802, d'après une chanson populaire*, R. A., 1919, p. 224-240.  
*La dynastie marocaine des Beni Wattas*, Constantine, 1920, in-8°, 239 p.  
*Deux documents sur les relations du gouvernement d'Alger avec les indigènes de Blida en janvier 1836*, R. A., 1907, p. 107-115.

L'ETABLISSEMENT  
DES DYNASTIES DES CHERIFS AU MAROC ET LEUR RIVALITE  
AVEC LES TURCS DE LA REGENCE D'ALGER  
1509 – 1830

à  
*Monsieur René Basset, Correspondant de l'Institut  
Directeur de l'Ecole supérieure des Lettres d'Alger  
Je dédie ce modeste travail en témoignage d'admiration pour le savant, de reconnaissance  
pour le maître.*

La première édition de l'ouvrage a paru en 1904  
aux éditions Ernest Leroux, Paris.

ISBN: 2-912946-78-6  
© EDITIONS BOUCHENE, 2004.

**Auguste Cour**

**L'ÉTABLISSEMENT  
DES  
DYNASTIES DES CHÉRIFS  
AU MAROC  
ET  
LEUR RIVALITE AVEC LES TURCS  
DE LA RÉGENCE D'ALGER  
1509-1830**

présentation de  
Abdelmajid Kaddouri

EDITIONS BOUCHENE



## Présentation

L'historiographie du Maroc du début du XX<sup>e</sup> siècle mérite arrêt et réflexion: faut-il continuer à ne voir en elle qu'un simple support du projet colonial et se lancer, à partir de cette perspective, dans des généralisations hâtives et souvent simplistes? Ne doit-on pas distinguer dans cette production entre les niveaux d'analyse et tenter de faire une typologie? Certes, cette œuvre avait défendu un point de vue externe, participé, d'une manière ou d'une autre, à l'élaboration ou à la défense du projet colonial. Il est néanmoins certain que cette historiographie a permis la sauvegarde d'une grande partie de la mémoire marocaine.

La production coloniale, animée par l'esprit de «la mission scientifique», avait introduit de nouvelles méthodes de recherche au Maroc. Ce mouvement scientifique a été possible grâce au labeur et à la détermination inébranlable de ceux que le maréchal Lyautey appelait les techniciens de la colonisation. Sans le travail de ces derniers, beaucoup de domaines seraient perdus ou négligés. Il n'est pas question de porter un jugement sur ce capital précieux qui fait partie de notre mémoire. Certes, il est à analyser, évaluer et critiquer si c'est nécessaire dans un but constructif pour l'insérer dans son contexte historique et l'aborder en fin de compte en tant qu'objet d'étude et non comme un produit idéologique.

Il est nécessaire alors de dépasser les positions nationalistes, pour revisiter autrement cette production intellectuelle. Celle-ci est à prendre comme un trésor intarissable et une matière indispensable à tout chercheur avide et déterminé à analyser sous un nouveau angle et sans complexe notre passé pour comprendre notre présent, dans le but de contribuer à l'élaboration d'un projet d'avenir meilleur. Ce projet est appelé dans ce cas à insérer certains des fondements positifs de notre héritage collectif.

Ainsi, rééditer certains de ces ouvrages, parfois perdus, souvent épuisés, dans le but de les mettre à nouveau entre les mains des intéressés et de les faire connaître aux nouvelles générations est devenu une nécessité. Comprendre les enjeux passés et présents pour se forger une opinion, prendre une position loin de toutes les sensibilités idéologiques d'autrefois, c'est dans cet esprit que nous présentons aujourd'hui le livre d'Auguste Cour, *L'Établissement des dynasties des Chérifs au Maroc et leur rivalité avec les Turcs de la Régence d'Alger, 1509-1830*.

L'auteur a axé son travail sur la dynamique interne pour expliquer l'avènement des Chérifs au pouvoir à partir du début du XVI<sup>e</sup> siècle et leur rivalité avec les Turcs de la régence d'Alger. Ce qui ressort de l'analyse, c'est la montée du chérifisme en tant que force de légitimité politico-religieuse, ascension possible grâce à la complicité des Mérinides qui avaient cherché à utiliser cette force pour étouffer les opposants à leur politique. Cette complicité a permis aux chérifs de s'emparer de l'espace religieux. Cour se sert des sources arabes pour justifier sa thèse: «À ce moment (au temps d'Abou 'Inan), l'ascendant pris par les chérifs était déjà bien grand et portait ombrage aux *faqih*s (jurisconsultes) non inféodés au parti religieux. Un jour, le *naqib* des chérifs de Fas pénétra dans la salle où se tenait le conseil du sultan. Tout le monde se leva et le sultan lui-même alla le recevoir. Seul, l'imâm Abou Abdallâh el Maqqari eut le courage de protester par son attitude et resta assis. Le sultan l'obligea à céder, et à se lever»<sup>1</sup>.

La réussite des Saadiens durant cette période est due, selon Cour, à leur éloignement de la scène politique; en effet ces derniers étaient moins connus des Marocains, contrairement aux Idrissides, une branche plus ancienne et très mêlée à la politique du pays<sup>2</sup>. Ce triomphe des chérifs constitue un tournant dans l'histoire du pays et trouve les éléments de son explication dans la *Reconquista*: c'est en Andalousie qu'il faut comprendre ce qui allait arriver, écrivait Cour, aux Musulmans de l'Afrique du Nord<sup>3</sup>. L'auteur est parvenu à montrer comment la conquête du territoire nord-africain était ressentie et comment elle affecta douloureusement la mentalité des musulmans habitués à voir dans l'Andalousie une fierté et un signe de supériorité par rapport aux Chrétiens. La prise de Sebta par les Portugais a été ressentie par les Musulmans et surtout par ceux de l'Espagne comme le commencement de la fin et c'est dans ces termes que Cour évoquait la prise de cette ville: «les Musulmans andalous purent penser que leur domination en Espagne venait de recevoir un coup mortel».

L'auteur sentit et comprit l'évolution parallèle entre l'élan chrétien en Afrique du Nord, la décadence mérinide d'abord, ouattasside ensuite, et l'impact grandissant du religieux: les confréries occupaient l'espace, comblaient le vide laissé par le politique et se partageaient le territoire marocain. L'auteur pose des questions à propos de cette mainmise du sacré sur le politique: «El Jazouli... voulait-il organiser le pays uniquement pour la guerre sainte? Qui pouvait l'empêcher de donner à ce pays un chef?» Auguste Cour voyait dans l'apogée et la popularité de ce chef le summum et le triomphe des confréries et de la religion populaire sur celle des *faqih*s.

1. Il est significatif de lire dans cette scène l'opposition entre ces deux forces religieuses.

2. A. Cour a pu établir en utilisant les sources internes le tableau de la généalogie des principales branches chérifiennes du Maroc.

3. Le développement et l'élan de la course musulmane à cette époque sont à considérer comme une réaction et un signe de décadence dans les institutions.



La région vivait une situation difficile: perte de l'Andalousie, conquête des territoires marocains, expulsion des morisques. Cette atmosphère d'hécatombe et de fin du monde avait engendré des retombées négatives sur le social: «Les Andalous, en arrivant au Maghreb, enrichirent le corsaires, mais apportèrent dans l'intérieur du pays la concurrence entre les négociants habiles d'ouvriers et d'agriculteurs apprentis. Un grand malaise en fût ressenti par les rudes populations berbères qui traduisent leur mécontentement par des actes de violence.»

L'auteur développa une hypothèse encore peu étudiée sur la non-adaptation de l'élément andalou à la situation et à la mentalité des Marocains de l'époque. Il s'est servi de la fatwa d'al-Wansharissi pour étayer son point de vue sur la réaction et le grand malaise que vivaient ces Andalous, qu'ils soient musulmans ou juifs: «Les Andalous se plaignirent amèrement, écrivait-il, du manque de protection qu'ils prétendaient être en droit d'attendre, les vexations de toutes sortes qu'ils eurent à subir. Les pouvoirs publics n'osèrent point aller contre le sentiment populaire, ils ne surent ni défendre, ni utiliser ceux qui auraient pu relever le Maghreb.» Selon lui, la conquête des présides et de la côte marocaine par les Ibériques fût à l'origine de l'étouffement et de l'insécurité économique-politique du pays comme il a été à l'origine du sursaut d'un l'islam populaire. L'interaction de ces facteurs a fait basculer le pouvoir vers de nouveaux acteurs politiques que sont les Saadiens. Ces derniers allaient utiliser le chérifisme comme support idéologique et allaient être soutenus et poussés à prendre le pouvoir par les confréries<sup>1</sup>.

Le texte met beaucoup l'accent sur l'impact du religieux en tant que force active et mobilisatrice des masses populaires. L'action se faisait, selon Cour, non pas au nom de l'État mais beaucoup plus au nom de l'Islam qui appelait à la guerre sainte contre les infidèles. Comment comprendre l'attitude des oulémas et des religieux dans le conflit qui opposait Saadiens et Ouattassides? Le recours à l'arbitrage a été fait sur proposition de ces savants, tout comme l'idée même du partage. Se basant sur les sources internes, Cour écrivait: «Parmi les personnages qui se mêlèrent de cette affaire, on cite sidi Omar el-khattâb, marabout du Dj. Zerhoun, disciple de Djazouli; le grand qadi de Fas, Ibn Haroun, le jurisconsulte El-Ouancherissi, le marabout Abou'r Rouain».

L'auteur a fourni un effort considérable pour rendre son texte compréhensible surtout pour ceux qui n'étaient pas habitués à l'histoire du monde musulman en général et à celle de l'Afrique du Nord en particulier. Pour y arriver, il n'hésite pas à faire des incursions dans cette histoire pour mettre son lecteur dans le contexte et lui rendre les situations plus lisibles. Il a été aidé dans sa tâche par une maîtrise de la plume car il parvenait à

---

1. Les Saadiens allaient se trouver pris entre le marteau et l'enclume, c'est-à-dire entre la mainmise de la Chadilia au Maroc et la menace des Turcs à l'Est.

éclaircir de manière simple des faits historiques complexes. Il n'hésite pas à réfuter les thèses qui ne lui paraissaient pas plausibles. Ainsi écrivait-il, rejetant en bloc l'analyse de Mercier sur l'attitude des Turcs à la suite de l'invasion de Tlemcen par les Marocains: «L'inertie apparente des Turcs devant l'invasion des troupes du chérif ne peut pas s'expliquer, quoi que disent certains auteurs (Mercier) par une alliance turco-marocaine.» Les relations entre les deux pays étaient caractérisées par l'existence de tensions permanentes. Celles-ci se manifestaient par l'opposition entre la Qadiria plus proche des Turcs et plus libérale et la Chadilia qui soutenait les Saadiens tout en étant plus rigoureuse. La première *tariqa* se prolonge vers l'Orient et se rattache à sidi Abdelkader Jilali, pôle de Baghdad. Cette ramification explique son alliance avec les Turcs et sa volonté de soutenir la construction du khalifat islamique sous l'égide ottomane. Au contraire, la *tariqa* Chadilia se rattache à l'imam ach Chadili et à al-Djazouli et, de ce fait, s'enracine dans le substrat socio-mental du Maroc de par le soutien effectif des chérifs saadiens. Certes, la *tariqa* Chadilia est plus rigoureuse que la Qadiria mais elle a une vocation à caractère «nationaliste». Les Saadiens engagés, sous la voûte de cette confrérie, allaient être limités dans leurs actions. Dès lors une question: comment faire pour ménager les Espagnols dans leur lutte contre les Turcs sans froisser ceux qui les ont portés au pouvoir au nom de la guerre sainte? «La crainte de l'appui que les Mérinides pouvaient trouver auprès de l'Espagne, ils (Saadiens) furent obligés de ménager l'Espagne; la guerre sainte les gênaient. Les Turcs, au contraire, trouvaient dans la guerre sainte des ressources et la légitimation de leur pouvoir.»

Auguste Cour relevait, avec justesse, comment les confréries avaient profité et utilisé la rivalité entre Mérinides et Saadiens et celle qui opposait ces derniers aux Turcs. Ces saints avaient trouvé dans cette rivalité une liberté d'action et, sous couvert de la religion, sont arrivés à créer des fiefs qui leurs étaient liés comme ce fût le cas à Tamaslouht, à Abou Dja'ad, à Illigh et à Tamagrout. Par ailleurs le handicap des Saadiens provenait du rôle prépondérant des zaouïas dans leur action politique initiale: que faire pour atténuer cette pression? Les chérifs étaient méfiants à leur égard car ils connaissaient leur ambition politique et le soutien dont ils jouissaient au sein de la population. Le conflit entre cette force et le pouvoir devait éclater au grand jour. Cela est arrivé en 1547 quand Mohammed ech-Cheikh exigea de ces confréries de payer le kharadj. En réalité, ce qui régularise les relations entre ces deux acteurs politiques, selon Cour, était le rapport de force qui prédominait: «quand il n'était pas le plus fort, le chérif, faisait semblant de céder aux marabouts. Peut-être obtenait-il ainsi leur concours ou leur neutralité contre des adversaires plus dangereux.»

L'une des caractéristiques de la stratégie des chérifs dans la conquête du pouvoir et que l'auteur a mis en relief fût leur recours à la propagande: «La ville de Tlemcen comme les autres villes du Maghreb avait été travaillée par les agents du chérif.» Auguste Cour n'hésite pas à remettre les hypothèses

de ses prédécesseurs en doute, ou à les réfuter, tout simplement quand elles manquent de fondements: ce fut le cas quand Mercier tenta d'expliquer la non-intervention des Turcs contre le chérif qui envahissait Tlemcen par l'existence d'une alliance entre les deux parties. Cour rejeta cette hypothèse et considéra que la tension entre les deux États était telle qu'il serait inimaginable qu'un tel arrangement ait eu lieu. De plus l'auteur s'est beaucoup intéressé aux problèmes de frontière entre les deux États: l'arrivée des Turcs en Afrique du Nord nécessitait la fixation des limites entre les deux pays. Selon lui, la frontière entre le Maghreb central et le Maghreb de l'ouest a été fixée d'un commun accord à la Moulouya. Mohammed ech-Cheikh était soumis à de multiples pressions: menace turque à l'Est, espagnole au Nord et des rebellions incessantes à l'intérieur. Celles-ci étaient menées par al-Badissi<sup>1</sup>.

Auguste Cour dénonça avec clairvoyance l'idée reçue qui opposait systématiquement *Dar al-Harb* à *Dar al-Islam* ou Chrétiens contre Musulmans. Se basant sur des faits réels, il démontra à ses lecteurs par des questions suggestives, que les choses n'étaient pas aussi simples: comment comprendre l'alliance franco-ottomane en 1525? Pourquoi Salah ar-Raïs faisait-il des incursions dans la Méditerranée contre les Espagnols sinon pour soutenir les Français dans leur conflit contre l'Empereur? Comment lire les tentatives de rapprochement et de séduction faites par al-Badissi à l'égard de l'Espagne? Comment comprendre le revirement du Portugal qui, après avoir soutenu al-Badissi, s'est ensuite tourné vers al-Moutawakil? Toutes ces alliances, ces tensions entre le local et le central, entre l'intérieur et l'extérieur, ont été analysées par l'auteur dans un esprit critique et à partir de sources marocaines et étrangères. Il considère l'assassinat de Mohammed ech-Cheikh comme un indicateur significatif de l'ampleur de la rivalité entre Saadiens et Turcs. Il abordait ces événements dans la logique de l'historien: recoupement, contrôle de sources diverses et utilisation de témoins oculaires. Sur ce point, laissons la parole à Diego de Torres, le narrateur, ainsi qu'à l'acteur qui souleva le conflit opposant le chérif aux Ouattassides à Fas dans ces termes: «Estant le chérif retourné à Fas comme dit a esté à demi rompu du 1er rencontre qu'il eust contre les Turcs sur Taza, il ne s'employa à autre chose, sinon regarder les moyens qu'il auroit pour se venger d'eux: parmi plusieurs qu'il inventa il en trouva un lequel... armer les Chrétiens captifs... desquels j'estois l'un.»

---

1. A. Cour dresse une image positive de ce prince qui est le fils du fondateur de la dynastie ouattasside. Pour A. Cour, ce prince possédait des talents militaires et un esprit politique certain. Il fit beaucoup de voyages dans différentes régions à la recherche d'appuis: d'abord du côté des Turcs, ensuite en Espagne où il rencontra dans un premier temps l'empereur Charles Quint. N'ayant pas réussi à le convaincre pour le soutenir contre le chérif, il se rendit ensuite en Allemagne pour s'entretenir avec Philippe encore prince héritier de l'empire espagnol. Comme la rencontre ne déboucha sur rien, il se dirigea enfin vers le Portugal en 1553.

L'assassinat d'al-Mahdi provoqua la division des prétendants au pouvoir saadien en deux clans : celui des Turcs et celui des Espagnols. Trois fils du défunt : al-Mamoun, Abdelmalek et Ahmed quittèrent le Maroc pour Alger de peur d'être assassinés par leur frère. Al-Ghalib au pouvoir prit la menace turque au sérieux et engagea des négociations avec l'Espagne et la France. Il promit à celle-ci le port d'el-Ksar Seghir. Cette idée provoqua la jalousie des Espagnols et les poussa à utiliser tous les moyens pour faire échouer ce projet et arrivèrent même à nouer alliance avec le sultan en 1565 ce qui irrita les Andalous. «Les insurgés morisques reçurent bien de grand secours en armes et quelques centaines de volontaires d'Alger. Il firent appel à El-Ghalib : celui-ci ne bougea pas, n'accorda rien.» Non seulement ce dernier ne fit rien mais, plus grave encore, il céda aux Espagnols le préside de Badis. Par cet acte il allait à l'encontre de l'idéologie saadienne fondée au départ sur le principe de la guerre sainte. D'un autre côté, l'attitude de ce sultan a été perçue comme une outrage aux confréries qui avaient soutenu les chérifs dans la conquête du pouvoir au détriment des Mérinides. L'auteur considéra l'attitude d'al-Ghalib comme un suicide politique : cependant, il se mettait à la place du sultan et se posait la question suivante : pouvait-il agir autrement ? En tout, état de cause, l'initiative d'al-Ghalib a été décevante, non comprise et irrecevable pour le parti religieux.

Un grand débat a été engagé sur ce sujet entre d'un côté, les oulémas proches du Makhzen — c'est-à-dire ceux qui se trouvaient mêlés à la gestion des affaires publiques — et de l'autre les faqihs et les hommes des zaouïas. Cette polémique allait engendrer deux tendances contradictoires : la première est représentée par ceux qui participaient à la gestion des affaires publiques : les secrétaires qui connaissaient le Makhzen de l'intérieur et pouvaient mesurer les enjeux politiques, économiques et sociaux ou autres. Ces cadres comprenaient leurs souverains et toléraient d'eux des actions qui allaient parfois à l'encontre du religieux. À l'opposé de ces derniers, se trouvaient les théologiens qui jugeaient et toléraient les actes des sultans, en fonction de leur concordance ou non avec la loi islamique.

Auguste Cour a essayé de montrer que les alliances politiques dépendaient des contextes et des conjonctures et qu'elles n'étaient jamais immuables. Elles changeaient en fonction des intérêts des États et aussi de l'équilibre des forces qui se trouvaient dans la Méditerranée. Quand al-Moutaouakkil comprit que l'Espagne soutenait Abd-el-Malek et ménageait les Turcs à cause des problèmes qui se posaient à l'intérieur de l'Espagne même, il se tourna vers le Portugal pour chercher appui et soutien à sa cause<sup>1</sup>. La

---

1. L'alliance d'al-Moutaouakkil avec les Portugais a été au cœur d'un débat juridico-politique à propos des principes de la *bay'a*. Les oulémas de Fas avaient montré à ce prince les règles juridiques qui fixent dans ce contrat les relations entre la société, par le biais de ceux qui la représentent et le sultan. Ces oulémas avaient refusé le soutien d'al-Moutaouakkil car il a négligé un des fondements de base de ce contrat, à savoir l'abandon des sujets dans l'insécurité, la peur et le recours à alliance avec l'Infidèle.

nouvelle conjoncture fut favorable à Abd-el-Malek et surtout à son frère qui sortit de la bataille des Trois Rois avec le surnom honorifique d'al-Mansour, c'est-à-dire le victorieux, après avoir été à l'ombre du véritable architecte de cette victoire : al-Mou'tacim mort lors de cette même bataille. Celle-ci est considérée par les Marocains comme une épopée, alors que Cour la voyait de l'œil portugais et écrivait à ce propos : « Cette bataille... a pris aux yeux des historiens de l'Afrique du Nord une importance considérable. En réalité, elle n'eut d'importance que pour le Portugal dont la famille royale y sombra et pour la maison d'Espagne qui domina par la suite pour quelques années dans les pays portugais ». Il considère l'année 1586 plus significative que 1578. Si celle-ci fût celle de la bataille des Trois Rois, la première marque à ses yeux le début de l'éloignement des Turcs ou comme il disait : « 1586 fut le terme des visées turques sur le Maghreb el-Aqsa... Cette date dans l'histoire de l'Afrique du Nord, est plus importante que celle de la bataille des Trois Rois, car elle marque la fin d'un système politique et le commencement d'une décadence. »

C'est à cette date que les ambitions africaines d'al-Mansour se précisèrent. Ce dernier est considéré par Cour comme le véritable organisateur de la conquête du Soudan. La réalisation de ce projet militaire lui était possible grâce au concours d'un certain nombre de facteurs : d'abord l'existence d'une armée de métier et bien formée, ensuite la paix que ce prince a pu conclure avec la péninsule espagnole et les Turcs. Ce qui reste gravé en mémoire, c'est l'anarchie qui suivit la mort de ce sultan en 1603. Elle ouvrit la voie à toutes les ambitions. Une situation de chaos favorisa toutes les intrigues et les rivalités entre les forces qui se disputaient le pouvoir. Les acteurs de cette période furent nombreux : d'abord les guerres entre les fils d'al-Mansour (Zidan, al-Mamoun et Zbou Fares), ensuite les différents prétendants (Abou Mahalli, al-Ayyachi, Ghailan et autres) et les confréries (Dila, Illigh). Cette guerre civile dura un demi-siècle et s'acheva par la disparition de la dynastie des Saadiens. L'auteur a su adapter sa narration et son style à cette situation de crise politico-religieuse marquée par l'intensité et la rapidité des événements. La disparition des Saadiens allait ouvrir la voie à d'autres chérifs aussi peu connus et récemment installés dans le Tafilalet : il s'agit de la branche des Alaouites.

La deuxième partie de l'ouvrage est réservée aux chérifs alaouites. L'auteur leur consacre seulement quatre chapitres alors qu'il traite l'histoire des Saadiens en huit. Dans la première partie la rigueur était de mise. La narration se servait des sources internes et externes pour affirmer ou confirmer les faits rapportés alors que dans cette dernière partie, Cour s'est laissé entraîné par le contenu de quelques chroniques officielles pour faire une histoire trop événementielle et la présenter, parfois sous forme d'une épopée comme fût le cas de la caravane qui demanda protection à Moulay er-Rachid et que l'auteur rapporte dans ces termes : « Les gens de la caravane, voyant le chérif, le prièrent de les protéger... car l'époque était une époque

d'insécurité absolue... Moulay er-Rachid accepta quoiqu'il n'eût avec lui que deux jeunes esclaves noirs, portant chacun un fusil. La caravane ne tarda pas à tomber au milieu d'un groupe d'Arabes, coupeurs des routes... Er-Rachid n'hésita pas à les combattre et à se lancer à cheval contre eux... Après de nombreuses pertes, ceux-ci comprirent qu'ils n'avaient plus qu'à fuir». La réussite de ces chérifs dans la prise du pouvoir est à attribuer, selon l'auteur à deux facteurs déterminants: le premier est dû à leur entente politique avec la France, car cette alliance est vue par Cour comme un tournant dans le renforcement de leur pouvoir et de leur mainmise sur le Maroc. Le second facteur décisif est d'ordre interne: il est lié à la volonté des nouveaux souverains de s'éloigner des forces religieuses et d'éviter de recourir à leur appui. Contrairement aux Saadiens, l'avènement de la nouvelle dynastie a été bâtie sur les ruines d'une zaouïa: «Le chérif... enfonçait l'armée des Dila'ites, les poursuivait jusque sous les murs de leur zaouïa, la prenait après un siège. Les marabouts de Dila furent obligés de se rendre. Er-Rachid les interna à Fas puis détruisit leur zaouïa». La différence entre les Alaouites et leurs prédécesseurs se résume, selon Cour, dans les fondements et les assises de leurs légitimités. Les Saadiens avaient centralisé leur mouvement sur l'idée du Djihad contrairement aux nouveaux chérifs. «Les premiers Saadiens étaient dans leurs débuts les représentants d'un système ou d'une idée; comme les Turcs, ils étaient le produit d'une réaction populaire contre l'envahissement du Maghrib par les Chrétiens... les premiers Filali furent des aventuriers heureux qui trouvèrent le moyen, à la faveur de l'anarchie et des compétitions désolant leur pays.»

Le problème de la frontière entre le Maroc et les Turcs d'Alger reste à l'ordre du jour puisque les premiers Alides sont arrivés à pousser ses limites vers l'Est. «Moulay Mohammed accepta de signer une convention et la limite des deux territoires fut fixée de part et d'autre à la Tafna.» Moulay Ismaïl consacra sa vie à la pacification et à la construction des forts, avec une armée de métier, celle des Abids, pour surveiller et punir les tribus et les aventuriers. Ce sultan arriva aussi à récupérer la plupart des places occupées par les Chrétiens. Il a pu surtout étouffer la rébellion de son neveu Ahmed Ibn Mahrez. Celle-ci était dure, pénible et coûteuse pour le makhzen. Une fois rassuré à l'intérieur, Moulay Ismaïl tenta d'anéantir les Turcs d'Alger, contre qui il lança une expédition pour envahir Tlemcen. Prévenus à temps, ces derniers se sont préparés à recevoir les Marocains et après avoir écrasé l'armée tunisienne ils se lancèrent ensuite contre celle du Maroc. Ils parvinrent à l'atteindre et à la vaincre au niveau de la Moulouya. Battu, le sultan demanda aux Turcs de conclure la paix en 1691-92 et envoya une ambassade pour signer l'armistice. Il se retira dans la capitale pour s'occuper par la suite de son embellissement. La rivalité entre les chérifs et les Turcs a retenu beaucoup l'attention de l'auteur et surtout dans la seconde partie du livre. Ce voisinage conflictuel était une obsession des souverains et profitait à Alger; cette rivalité, disait-il, arrangeait les Turcs beaucoup plus

que les chérifs. «Le sultan de Stamboul n'aimait peut-être guère les Turcs d'Alger, mais ces Turcs lui étaient utiles en maintenant son prestige en Afrique du Nord et en empêchant le chérif du Maroc de fonder l'Empire de l'Afrique du Nord.»

Auguste Cour souligna la gravité de la crise qui suivit la mort de Moulay Ismaïl: la révolte des Abid al-Boukhari. L'armée nommait et destituait les princes du pouvoir à son bon vouloir. De la mort d'Ismaïl (1727) à la mort de son fils Abdellah (1757), six sultans se sont succédés sur le trône. Durant la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle les Alaouites ont compris que les ennemis de la nouvelle dynastie furent les confréries opposées, les rebellions sociales et les Turcs: «À l'intérieur du Maghreb les deux ennemis de la nouvelle dynastie étaient les marabouts et les Turcs.» Les confréries ont été réduites au silence grâce à la politique de substitution qui a été pratiquée par les souverains et qui consistait à renforcer et à s'allier aux chérifs pour lutter contre les zaouïas. Cette politique permit aux sultans de réduire l'influence des marabouts sur la population. Les sultans ne s'arrêtèrent pas à ce niveau mais ils se lancèrent dans la création de confréries soumise à leur volonté comme fut le cas de la zaouïa de Ouazzan et de la Derquouïa.

Mohammed ben Abdellah, vu son expérience, avait compris que la meilleure solution pour sortir le pays de la crise se trouvait dans l'autonomie économique du makhzen et dans un rapprochement politique avec les Turcs.

La rivalité entre le Maroc et les Turcs d'Alger occupe une importance capitale dans le livre d'Auguste Cour. Du XV<sup>e</sup> à 1830 l'Afrique du Nord a connu l'arrivée simultanée de deux pouvoirs en perpétuels conflits: les dynasties des chérifs et les Turcs d'Alger. Ils sont nés en réaction à l'expansion chrétienne dans la région. La conjoncture de crise et de désespoir stimula et renforça la montée d'une troisième force religieuse: celle des confréries. Turcs et chérifs devaient fatalement s'entrechoquer à propos de leur légitimité: les nouvelles dynasties marocaines, vu leur origine chérifiennne, étaient plus aptes et plus légitimes à diriger le khilafa islamique que les Turcs.

Les dangers, turcs, espagnols et autres qui menaçaient le Maroc avaient poussé les sultans à pratiquer une politique de bascule; c'est-à-dire s'allier avec l'un ou l'autre en fonction des conjonctures et des rapports de force. Si les Saadiens avaient pris le pouvoir avec l'appui des confréries religieuses, ils en subirent les conséquences douloureuses dans la mesure où leur élimination devait beaucoup à ces mêmes forces. Les Alides avaient tiré les leçons et n'avaient jamais accepté d'être entre les mains des zaouïas. «La nouvelle dynastie ne négligea pas l'élément religieux; elle s'en servit... Les seules marabouts favorisés furent ceux qui n'inspiraient aucune crainte aux sultans.» L'élément chérif devient de plus en plus nombreux à partir de l'avènement de la dynastie saadienne. Les Alaouites ont tout fait pour organiser et renforcer les généalogies de cette caste pour s'en servir dans leur politique interne contre les marabouts et contre les Turcs dans leur politique

externe. Ces derniers ne reconnaissaient pas la caste des chérifs. Ils tenaient ces nobles plutôt en suspicion. La rivalité entre les Turcs et les Marocains et la question des frontières ont été prioritaires dans l'analyse de Cour. Il semblerait même qu'il ait cherché à faire de ces aspects, en plus de la dynamique religieuse, la problématique centrale de son approche. Le but recherché au début du XX<sup>e</sup> siècle, était d'éclairer la démarche politique de la France qui suivait de près ce qui se passait sur les frontières qui séparaient le Maroc de l'Algérie. «En 1830, la France plantant son drapeau — disait Auguste Cour — sur les remparts d'Alger mettait fin pour toujours aux rivalités turco-marocaines». Peut-on accepter cette façon de voir et d'analyser? La conquête française de l'Algérie avait-elle vraiment arrêté les hostilités entre les deux pays? Ne peut-on pas dire que la prise d'Alger allait inaugurer une nouvelle dynamique dangereuse qui allait s'achever par le Protectorat français sur le Maroc?

Abdelmajid Kaddouri  
Université Mohammed V, Rabat



## Préface

*J'ai essayé, dans les pages qui suivent, d'étudier les relations des sultans du Maroc avec les Turcs d'Alger. Cette étude a nécessité de ma part de longues et nombreuses lectures qui auraient peut-être fourni à de plus expérimentés et plus habiles de meilleurs résultats.*

*J'ai cherché uniquement à grouper les faits pouvant élucider ce point d'histoire. J'ai été amené, pour éclaircir mon sujet, à étudier la cause de l'établissement des dynasties des chérifs au moment de l'établissement des Turcs à Alger. C'est ce qui m'a fait mettre en tête de ce travail comme titre : L'Établissement des dynasties des chérifs au Maroc et leur rivalité avec les Turcs de la Régence d'Alger. Quoique ce titre puisse paraître à quelques personnes manquer d'unité, j'ai cru devoir l'adopter.*

*J'ai insisté sur l'histoire de l'établissement des chérifs saadiens et surtout des chérifs alides parce que cet établissement a été jusqu'à présent fort peu connu. Je me suis servi pour cela de documents provenant presque tous de sources indigènes.*

*Je dois des remerciements à tous ceux qui ont facilité ma tâche :*

*À M. René Basset qui a mis à ma disposition les livres de sa riche bibliothèque, livres dont un certain nombre ne se trouvent dans aucune bibliothèque publique ;*

*Aux professeurs de l'École supérieure des Lettres d'Alger qui m'ont aidé de leurs conseils, en particulier à M. G. Yver, professeur d'histoire ;*

*Aux bibliothécaires de la Bibliothèque Universitaire et de la Bibliothèque Nationale d'Alger, à qui j'ai eu souvent recours pour mes recherches, en particulier à M. Maupas, conservateur de la Bibliothèque Nationale d'Alger ;*

*Au commandant Lacroix, à son adjoint le capitaine Simon, du Bureau des Affaires Indigènes au gouvernement général de l'Algérie, qui ont mis à ma disposition avec une particulière bienveillance quelques documents qui ne se trouvent pas dans le domaine public.*

A. Cour  
Alger, le 1<sup>er</sup> juin 1904



## BIBLIOGRAPHIE

### I.

Pour l'étude de l'établissement des dynasties des chérifs au Maroc et de leurs rivalités avec les Turcs, le nombre d'ouvrages à consulter est relativement considérable et leur recherche assez difficile. Il n'y a pas de bibliographie complète de l'Afrique du Nord. Les trois volumes de Playfair (*Bibliographie de l'Algérie, de la Tripolitaine, du Maroc* si justement réputés, sont le seul ouvrage d'ensemble sur ce sujet et ils sont déjà vieux. Beaucoup d'ouvrages ont paru depuis, ou ont été découverts, qui n'y sont point indiqués. Il est fort regrettable que ce bon travail n'ait pas été continué.

Divers auteurs ont inséré en tête de leur œuvres des listes d'ouvrages se rapportant aux divers pays de l'Afrique du Nord. Dans ce genre on peut consulter avec fruit pour la période moderne et contemporaine la bibliographie mise par M. Paul Masson en tête de son beau travail sur les *Relations commerciales de la France avec les États Barbaresques*.

Du côté des sources arabes pour la même période, il n'y a point de bibliographie proprement dite. L'auteur de la *Salouat el-Anfâs* a donné à la fin de son ouvrage une liste des auteurs et des œuvres dont il s'est servi, L'importance de cette liste en fait une utile tentative bibliographique. De plus, cet ouvrage sort des presses du Maroc. On a donc par lui un spécimen de liste des ouvrages que l'on peut considérer comme formant le fonds principal de la science historique marocaine. Il en est d'autant plus précieux.

### II.

Les ouvrages d'histoire générale de l'Afrique du Nord traitant de la même période ne sont pas nombreux. Il n'y a à signaler que *l'Histoire de l'Afrique septentrionale*, de Mercier (Paris, 1888, 3 v., in-8°) qui est déjà ancien par ses sources. Beaucoup d'ouvrages récemment connus n'y sont cités nulle part, tels les biographes marocains.

### III.

Les livres d'histoire régionale sont plus nombreux :

Menezes (Don Fernando de), *Historia de Tangere*, un vol. in-4°, Lisbóa, 1732.

Chénier, *Recherches historiques sur les Maures*, 3 vol., in-8°, Paris, 1787.

Dombay, *Geschichte der Scherifen*, 1 vol. in-12, Agram, 1799.

Hammer, *Histoire des Ottomans* (Trad. Hellert), 18 vol. in-8°, Paris, 1820.

Walsin Esterhazy, *La Régence d'Alger sous la domination turque*, 1 vol. in-8°, Paris, 1840.

De Rotalier, *Histoire de la régence d'Alger et de la piraterie des Turcs dans la Méditerranée*, 2 vol. in-8°, Paris, 1841.

Rossew-Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, 14 vol. in-8°, Paris, 1852-1878 (médiocre pour ce qui concerne l'Afrique).

Abbé Godart, *Histoire du Maroc*, 2 vol. in-8°, Paris, 1860.

De Grammont, *Histoire d'Alger*, 1 vol. in-8°, Paris, 1887.

Mac Murdo, *The History of Portugal*, 2 vol. in-8°, London, 1889.

Sauf les ouvrages de MM. de Grammont et Mac Murdo, les autres ont vieilli dans beaucoup de leurs parties. Je ne m'en suis servi que pour l'étude des faits précis et bien établis. Je dois faire remarquer cependant que de Rotalier s'est beaucoup servi de l'historien de Thou et qu'il fournit de nombreux détails tirés de cet auteur pour l'histoire du XVI<sup>e</sup> siècle. Le livre de l'abbé Godart contient une partie encore neuve, étudiée d'après les sources en Espagne ou au Vatican, sur l'histoire des chrétientés du Maroc au moyen âge et dans les temps modernes.

Du côté arabe, les historiens qui m'ont servi pour la fin du moyen âge et les débuts des temps modernes sont :

Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères* (Trad. de Slane), 4 vol., in-8°, Alger, 1852-1856.

Ibn Khaldoun, *Prolégomènes* (Trad. de Slane), dans la *Collection des notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Impériale*, t. XIX. XX et XXI. Paris, 1862-1867.

Ces deux publications ne sont que des extraits du grand ouvrage d'Ibn Khaldoun, intitulé *Kitab el-Ibar*, et qui est une histoire générale (édité à Boulâq, 7 vol. in-4°, 1867).

El-Qaïrouani (Ibn Abi Dinar connu sous le nom de), *El-Mounes akhbar Ifriqia oua Tounes*, Histoire de l'Ifriqia et de Tunis. Cet ouvrage composé en 1092 de l'hégire a été édité en 1283 (1866), à Tunis; il a été traduit par Pellissier et Rémusat dans l'*Exploration Scientifique de l'Algérie* (Sciences historiques, t. VII, Paris, 1845, in-4°).

Et-Tenessi (Mohammed ben Abd el-Djelil), *Histoire des Beni Zeïyan*, 1 vol. in-12. Paris, 1852, trad. par Bargès d'un chapitre de son grand ouvrage. L'abbé Bargès a donné un *Complément à l'histoire des Beni Zeïyan*, 1 vol. in-8°, Paris, 1887, d'après la *Bighyat er-Rouâd* de Yahya ben Khaldoun et le *Bostan* (Dictionnaire biographique) d'Ibn Meriem.

Ez-Zerkechi, *Chroniques des Almohades et des Hafcides* (Texte arabe, Tunis, 1. vol. in-8°, 1289 de l'hégire, trad. par Fagnan, 1 vol. in-8°, Constantine, 1895.)

Pour la période moderne et contemporaine, j'ai utilisé :

El-Oufrani (Mohammed es-Seghir ben El-Hadj ben-Abd Allah), *Nozhat el-Hâdi*, Histoire du Maroc de 1511 à 1670. Ed. Houdas, texte et trad., 2 vol. in-8°, Paris 1889 (collection de l'École des Langues orientales).

Ez-Ziani (Abou-l Qâsem ben Ahmed), *Et-Tordman el-Ma'arib*, Histoire générale des dynasties d'Orient et d'Occident. La partie qui a trait au Maroc a été éditée à part et traduite par Houdas, 1 vol. in-8°, Paris, 1886 (collection de l'École des Langues orientales).

Es-Slaoui (Ahmed ben Khâled en-Naseri), *Kitâb el-Istiqaqa li Akbâr doual-l Maghrib el-Aqqa*, Histoire des dynasties du Maroc, texte arabe, 4 vol. in-4°, Le Caire, 1312.

Pour la Géographie :

Abou Obeïd el-Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale*, texte arabe édité par de Slane, 1 vol. in-8°, Alger, 1857.

#### IV.

On peut classer après les historiens, les chroniqueurs indigènes, les auteurs officiels, dont l'impartialité est par cela même relative, mais auteurs très utiles pour la fixation des faits dont ils ont été témoins :

Anonyme, *Ghazaouat Aroudj ou Khaïr ed-Din* (trad. Sander-Rang et Denis), 2 v. in-8°, Paris, 1837.

Bou Ras (Mohammed ben Ahmed ben Abd el-Qâder En-Nasri, surnommé), *Gharâib el-Asfâr*, chronique rimée et commentaire historique, traduits par Arnauld (*Revue africaine*, t. XXII à XXVII).

Anonyme, *Chronique du Beylik d'Oran*, attribuée à El-Hadj Msellem, secrétaire de Hassan, dernier bey d'Oran (trad. Rousseau, d'après le manuscrit 1634 de la bibliothèque nationale d'Alger, Imprimerie Impériale. Alger, 1857, brochure in-8°). Cette chronique est très importante pour l'histoire de la révolte des Derqaoua.

Nous rangerons à la suite les dictionnaires biographiques marocains, les recueils de généalogies, les hagiographes. Certains de ces ouvrages le *Nechr el-Mathâni*, par exemple, tiennent, par leur disposition, autant de la chronique que du dictionnaire biographique :

El-Menaoui (Abd er-Raouf), *Kaouâkib ed-Dorra fi tabaqat es-Soufia*, dictionnaire biographique des principaux personnages des dix premiers siècles de l'hégire. Manuscrit de la bibl. nationale d'Alger, n° 1739 du catalogue.

Ibn Asker (Mohammed ben Ali ben-Amr ben El-Hosaïn ben Misbah, chérif Hasan surnommé), *Douhat en-Nachir*, dictionnaire biographique des principaux personnages religieux du X<sup>e</sup> s. de l'hégire, 1 vol. in-4°, Fas 1309. Cet auteur, un des compagnons du sultan saadien, Mohammed el-Motaouakkel, périt avec son souverain à la bataille de l'oued Mekhazin, dans les rangs des alliés des Portugais. (Cf. El-Oufrani, p. 135 de la trad.)

Ahmed Baba es-Soudani, (Ahmed ben Ahmed ben Amr ben Mohammed Aqit, connu sous le nom de), *Kitab Neil el-Ibtihâdj*, dictionnaire biographique faisant suite au *Dibâdj*, ouvrage antérieur, 1 vol. Fas, 1317.

El-Oufrani (Mohammed es-Seghir ben Abd Allah, l'historien déjà cité), *Kitab safoua man intachara 'an akhbar solaha el-Qorn el-hadi 'achara*, diction. biog. des personnages religieux du XI<sup>e</sup> s. de l'hégire. 1 vol. in-4°, Fas, s.d.

Ibn el-Qadhi (Ahmed ben Mohammed ben Mohammed ben El-Afia, dit), *Djedzouat el-Iqtibâs*, dict. biog. des illustres personnages décédés à Fas. 1 vol. in-4°, Fas, 1309.

Ibn el-Qadhi, déjà cité, *Dorrat el-Hidjâl fi Asmâ er-Ridjâl*, dict. biog. faisant suite au dict. d'Ibn Khalliqan intitulé *Ouafaïat el-Aïan*. Manuscrit de la bibliothèque universitaire d'Alger, n° 2004.

El-Qadiri (Mohammed ben Et-Taïeb ben Abd es-Salam), *Nechr el-Mathâni*, dict. biog. avec chronique annuelle intercalée, des principaux personnages décédés dans les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> s. de l'hégire. 2 vol. in-4°, Fas, 1309.

El-Kettâni (Mohammed ben Djaafar ben Idris), *Salouat el-Anfâs*, dict. biog. des saints ensevelis dans les différentes mosquées et les divers quartiers de Fas. 3 vol. in-4°, Fas, 1316. Ouvrage précieux par l'abondance des renseignements et des citations.

El-Qadiri (Abou Mohammed Abd es-Salam) ancêtre du précédent, *Ed-Dorr es-Sani*, traité généalogique des chérifs du Maroc au XVII<sup>e</sup> s. de notre ère (règne de Mouley Isma'ïl). 1 vol. in-4°, Fas, 1303. Cet ouvrage semble avoir été composé pour servir la politique du sultan du Maroc à l'égard des chérifs.

Ed-Dilâi (Moh. ben Ahmed ben El-Mosnaoui ben Mohammed ben Abi Bekr), *Netidjat et-Tahqiq*, traité sur la généalogie des chérifs descendant de Sidi Abd el-Qâder el-Djilani, 1 vol. in-4°, Fas, s. d.

Idris ben Ahmed, chérif alide, *Ed-Dorar el-Bahia*, recueil des généalogies des familles chérifiennes du Maroc. La première partie de l'ouvrage est consacrée aux familles des chérifs alides et saadiens, la deuxième partie aux autres branches, 2 vol. in-4°, Fas, 1312.

Anonyme, sans titre, Manuscrit 1990 de la Bibliothèque Nationale d'Alger: traité sur les vertus de Sidi Abd es-Selam ben Mechich.

Anonyme, Manuscrit 1718 de la même bibliothèque, *Dzîkr fadhâil el-Qotb Abi Yousof Ya'qoub ed-Dahmani*, récit des mérites du pôle Abou Yousof Ya'qoub, ed. Dahmani.

El-Fasi (Mohammed ben Ahmed ben Ali ben Abi-l Mahasen Yousof), *Kitab Momti' el-Asmâ'*, récits de la vie de Djazouli suivis de la biographie des principaux cheikhs de son ordre. Fas, 1305 hég.

Hamdoun ben Mohammed Et-Tâhiri, *Tohfât el-Akhouân fi ba'adh Menâqib li ahl Ouazzân*, récit des principaux miracles des saints d'Ouazzân. Manuscrit de la biblioth. nat. d'Alger. n° 303.

Tous les ouvrages ci-dessus (sauf les manuscrits 1990 et 1718) depuis celui d'El-Menaoui, figurent dans la bibliographie de l'auteur de la *Salouat el-Anfas*, bibliographie dont nous avons déjà parlé.

## V.

Bien des faits, parmi ceux que j'ai relevés, ont été puisés dans des documents diplomatiques. Voici les recueils dont je me suis servi:

Fr. João de Sousa, *Documentos Arabicos para a historia portugueza*, 1 vol. in-4°, Lisboa, 1790.

De Sacy, *Chrestomathie arabe*, t. III, in-8°, Paris, 1827. Cet ouvrage renferme le texte du traité franco-marocain de 1767 et quelques lettres diplomatiques.

Nicoll et Pusey, *Catalog. Codicum manuseriptorum orientalium Bibliothecæ Bodleianæ*, t. II (renferme l'analyse ou le texte de plusieurs documents cités).

Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, 4 vol. in-4°, Paris, 1850. Recueil des documents diplomatiques.

M. J. Müller, *Beiträge zur Geschichte der westlichen Araber*, fasc. I-III. Munich, 1866-78, in-8°.

Goldziher, *Materialen zur Kenntniss der Almohadenbewegung in Nord Africa*, 1887 (Z. D. d. M. G.).

Cat, *Mission bibliographique en Espagne*, 1 vol. in-8°, Paris, 1891. Important recueil de documents espagnols inédits.

*Alguns Documentos do Archivo nacional do torre do Tombo*, 1 vol. in-4°, Lisboa, imprensa nacional, 1892.

David Lopes, *Textos em Aljamia Portugueza, documentos para a historia do dominio portugues em Safim*, 1. v. in-8°, Lisboa, imprensa nacional, 1897.

Rouard de Card, *Traité entre la France et le Maroc*, 1. vol. in-8°, Paris, 1898.

Plantet, *Correspondance des Beys de Tunis*, 3 vol. in-8°, Paris, 1898.

*Id. Correspondance des Deys d'Alger*, 1 vol. in-8°, Paris, 1900.

## VI.

Je range à la suite des documents diplomatiques les chroniqueurs officiels des rois ou des grands personnages du Portugal qui ont joué un rôle au Maghrib.

Garcia de Resende, *Cronica del rey D. João II*, 1 v., in-4°, Lisboa, 1622.

Dori A. Manuel Vasconcellos, *Don Duarte de Menezes, terceiro conde de Viana*, 1 vol. in-18, Lisboa, 1627. C'est la vie du premier gouverneur portugais de Qsar Seghir et l'histoire des guerres des Portugais autour de cette localité.

*Cronicas del rey D. Joam e as dos reys D. Daarte e D. Affonso V*, 1. vol. in-4°, Lisboa, 1643.  
Hieronymi Osorii Lusitarni, *De rebus Emanuelis regis libri duodecim*, in-8°, Coloniae Agrippinae, 1674.

D. Manoel de Menezes, *Cronica do muito alto e muito esclarecida principe D. Sebastiao*, 1 v. in-folio, Lisboa, 1730.

J. Soares da Sylva, *Memorias para a historia de Portugal que comprehendem o governo del rey D. João I*, 3 vol. in-4°, Lisboa, 1732.

J. Correa da Serra, *Collecção de livros ineditos de historia portugueza dos reinados de D. João, D. Duarte D. Affonso Ve D. Joao II publicados per ordem de Academia real*, 5 vol. in-4°, Lisboa, 1790.

Damião de Goes, *Cronica del rey D. Emanuel*, 2 v. in-4°, Coimbra, 1790.

Gomes Eannes de Azurara, *Cronica de El rey D. João I*, 3 vol., in-12 (Biblioth. de Classicos Portuguezes), Lisboa, 1900.

## VII.

Pour le présent travail j'ai dû lire tous les récits de voyageurs dans le nord de l'Afrique qu'il m'a été possible de me procurer. Certains de ces voyageurs ont écrit des mémoires historiques plutôt que de simples relations de voyage. Plusieurs même ont donné le titre pompeux d'histoire à leurs travaux. Voici la liste de ceux chez qui j'ai puisé, peu ou beaucoup :

J. Léon Africain, *Historiale description de l'Afrique*, trad. Temporal, 1 vol. in-8°, Anvers, 1556.

Gramaye, *Africa illustrata*, 1 vol. in-4°, Tournay, 1624.

Dan, *Histoire de la Barbarie et de ses corsaires*, 1 vol. in-4°, Paris, 1037.

Diego de Torrès, *Histoire des Chérifs*, trad. du duc d'Angoulême, 1 vol. in-4°, Paris, 1650.

Marmol Caravajal, *Description générale de l'Afrique*, trad. Perrot d'Ablancourt, 3 vol. in-4°, Paris, 1667. Si Marmol a copié Léon l'Africain pour ses descriptions géographiques, il paraît, en revanche, fournir des renseignements historiques inédits et précieux complétant sur plus d'un point le récit de D. de Torrès et concordant avec les sources arabes.

Roland Fréjus (Relation de), *Sur un voyage à la côte des Maures*, 1. vol. Paris, 1670.

Anonyme anglais, *Histoire de Muley Arxid*.

*Lettre écrite des estats du roy de Maroc*, par un facteur qui y réside (Pierre Treillant); Legendre, *Relation de M. Le G\*\*\**.

Les trois ouvrages ci-dessus, réunis en 1 vol. in-18, Paris, 1670.

Mouette, *Histoire des conquestes de Mouley Archy et de Mouley Ismaël*. Paris, 1683, in-12.

Mouette, *Relation de captivité dans les royaumes de Fas et de Maroc*, 1 vol. Paris, 1702.

Ockley, *An Account of South West Barbary*, in-18, London, 1713.

Pères de la Mercy (Relation des), *Voyages en 1704-1708-1712*, 1 vol. in-8°, Paris, 1724.

Braithwaite, *Hist. des Révolutions du Maroc*, trad. de l'anglais, 1 vol. Amsterdam, 1731, in-12.

[De Mairault], *Relations de ce qui s'est passé dans le Royaume de Maroc, de 1727 à 1737*, Paris, 1742, in-12.

Saugnier, *Relation de plusieurs voyages à la côte d'Afrique*, 1 vol. in-8°, Paris, 1791.

Lemprière, *Voyages au Maroc en 1790-91* (trad. Sainte-Suzanne), 1 vol. Paris, 1801.

Ali bey el-Abbassi, *Voyages*, 3 vol. in-8°, Paris, 1814. – Le véritable nom de l'auteur est Badia y Leblich.

Shaw, *Voyage dans la Régence d'Alger* (trad. Mac-Carthy), 1 vol. in-8°, Paris, 1830.  
 Peyssonnel et Desfontaines, *Voyages* (édition Dureau de la Malle), 2 vol. in-8°, Paris, 1838.

Haëdo (Fray Diego de), *Topografia de Argel*, trad. Berbrugger et Monnereau, *Revue Africaine*, t. XIV et XV, 1872.

*Id.* *Epitome de los reyes de Argel*, trad. de Grammont, 1 vol. in-8°, Alger, 1876.

Foucault (Vicomte de), *Reconnaissance au Maroc*, 1 vol. in-4° avec atlas, Paris, 1888.

Erckmann, *Le Maroc moderne*, 1 vol. in-8°, Paris, 1885.

Quedenfeldt, *Die corporation der Ormâ (Verhandlungen der Berliner anthropologische Gesellschaft)*, in-8°, Juli et 1889).

Le Chatelier, *Tribus du Sud-Ouest marocain*, 2 fasc., in-8°, Paris, 1890.

Le Chatelier, *L'Islam dans l'Afrique occidentale*, 1 vol., in-8°, Paris, 1899.

*Id.*, *Questions sahariennes*, 1 vol. in-8°, s. l., 1890.

Meakin, *The Moorish Empire*, 3 vol. in-8°, London, 1899.

R. Hakluyt's, *Principal navigations voyages* (Recueil de récits de voyages et de relations d'ambassadeurs), en cours de réimpression, t. VI. Glasgow, 1904, in-8°.

Brémont, *Étude sur le Maroc*, 1. broch. in-4°, 1903 (s. l. sans indicat. d'imprimeur ni d'éditeur).

Les voyageurs arabes, El-Ayachi et Mouley Ahmed, donnent dans leurs relations, ou *Rihla*, un certain nombre de détails historiques ou géographiques qui m'ont été utiles. Dans les notes à ce sujet je renvoie le lecteur à la traduction qu'en a donné Berbrugger, t. IX de *l'Exploration scientifique de l'Algérie*.

### VIII.

Je me suis aussi servi d'un assez grand nombre d'ouvrages contemporains, études historiques, monographies, articles de revues, qui m'ont fourni leur contingent de renseignements toujours importants, souvent précieux. En voici la liste par ordre alphabétique :

René Basset, *Dictons attribués à Sidi Ahmed ben Yousof*, 1 vol. in-8°, Paris, 1890.

*Id.*, *Relation de Sidi Brahim de Massat*, in-8°. Paris, 1883.

*Id.*, *Notes de Lexicographie berbère*, 1. vol. in-8°, Paris, 1883-1888.

*Id.*, *Les manuscrits arabes des Bibliothèques des zaouïas de Aïn Madhi et de Temacin, de Ouargla et de Adjudja*, Alger, in-8°, 1886.

*Id.*, *Nédromah et les Traras*, 1. vol. in-8°, Paris, 1901; ouvrage renfermant des documents d'une grande importance pour le présent travail.

De Castries, *Gnomes de Sidi Abderrahman el-Medjdoub*, 1 vol. in-18, Paris, 1896.

Depont et Coppolani, *Les Confréries religieuses musulmanes*, 1. vol. in-8°, Alger. 1897.

Doutté, *Notes sur l'Islam maghribin : les Marabouts*, 1 vol. in-8°, Paris. 1900.

Féraud, *Hist. de Gigelli*, 1 vol. in-8°, Constantine, 1870.

La Martinière et Lacroix, *Documents sur le Nord-Ouest africain*, 4 vol. in-4°, Lille, s.d.

Masson, *Hist. des établissements et du commerce français dans les États barbaresques*. 1 vol. in-8°, Paris, 1903.

*Moniteur Algérien*, 5 février 1847 et suiv., article de MM. Deligny, et Theuma sur l'exp. de Mohammed el-Khebir à Chellala.

Pierrot Deseilligny, *Traité d'Antoine de Bourbon avec le chérif de Fez et tentative d'expédition au Maroc*, 1. broch. in-8°, Mâcon, 1891.

*Revue Africaine*, Bulletin de la Société historique algérienne, 42 vol. (1857-1903), *passim*, articles cités dans les notes qui accompagnent le présent travail.



- Revue des Deux-Mondes* (15 fév. 1904), *Le Maroc d'autrefois*, par De Castries.
- Rinn, *Marabouts et Khouan*, 1. vol. in-8°, Alger, 1884.
- Ruff, *Domination espagnole à Oran sous le gouvernement du comte d'Alcaudete (1534-1558)*, 1. vol. in-8°, Paris, 1900.
- Schnell, *L'Atlas Marocain* (trad. Aug. Bernard), 1. vol. in-8°, Paris, 1898.
- Thomassy, *Le Maroc et ses caravanes*, 1 vol. in-8°, Paris, Didot, 1845.
- Trumelet, *Les Saints de l'Islam*, 1. vol. in-12, Paris, 1881.
- Id., *En pèlerinage aux tombeaux des saints de l'Islam*. 1 vol. in-12, Alger, 1892.
- Van den Berg, *Principes de Droit musulman* (trad. De France de Tiersant), 1 vol. in-8°, Alger, 1896.

Les auteurs dont la liste précède seront mentionnés par leur abréviation chaque fois qu'ils seront mis à contribution. Je n'ai laissé, autant que possible, aucun paragraphe sans références. Pour les parties de l'histoire connues, ou pour lesquelles je n'ai pas donné d'indications ou de références spéciales, je renvoie une fois pour toutes à *l'Histoire de l'Afrique septentrionale* de Mercier (malheureusement le seul ouvrage de ce genre que nous possédions), ou à *l'Histoire d'Alger sous la domination turque*, de M. de Grammont.

Pendant l'impression de ce livre, il a paru à Edimbourg, un ouvrage intitulé *The Shaikhs of Morocco in the XVIth Century*, par M. Weir composé uniquement d'après la *Daouhat en-Nachir* et la *Nozhat el-Hadi* que j'ai consultées dans le texte; il ne m'aurait été d'aucune utilité même s'il m'était parvenu plus tôt.



INTRODUCTION  
**La Berbérie avant les chérifs saadiens  
et les Turcs**

---

On sait généralement que l'élévation des chérifs saadiens au trône coïncide à peu près avec la création de la Régence d'Alger par Kheir ed-Din, le frère de Aroudj. Nous ferons voir par la suite que les deux États s'élevèrent pour les mêmes causes générales : le mouvement de réaction religieuse et politique de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, les entreprises des chrétiens de la péninsule espagnole contre l'Afrique du Nord. Mais avant d'aborder cette étude il nous a paru nécessaire de montrer comment cette réaction politico-religieuse se rattache à l'histoire générale de la Berbérie ; quels furent les éléments de cette révolution ; quel avait été leur rôle avant le XVI<sup>e</sup> siècle ; comment les chérifs furent amenés à prendre à ce mouvement une part active. C'est ce que nous avons voulu résumer dans cette introduction.

I.

Le Maghrib, le pays des Berbères, séparé du reste de l'Afrique par le Sahara, et de l'Europe par la mer, est en quelque sorte une île. Mais, dans cette sorte d'île, aucun point ne peut être signalé comme le centre géographique de tout le pays. Des chaînes de montagnes, presque parallèles au littoral du nord, laissent le pays ouvert à l'envahisseur de l'est ou de l'ouest. Les bassins des fleuves, peu encaissés, se laissent facilement pénétrer de l'un à l'autre. Quelques groupes de montagnes plus ou moins accessibles, l'Aurès, le Jurjura, le Rif, les hautes croupes du Deren pourraient offrir un point de résistance, mais ils sont mal placés pour une action d'ensemble et à de trop grandes distances les uns des autres pour des communications militaires faciles.

Ce pays est peuplé par une race tenace et vaillante qui semble y avoir séjourné dès la plus haute antiquité. Elle a résisté aux Phéniciens, aux Carthaginois, aux Romains. Ceux-ci ont pu latiniser la Gaule, l'Espagne, la vallée du Bas-Danube, ils n'ont pas pu pénétrer la race berbère. Rome a fondé en Afrique des centaines de villes, jeté par son armée des légions de colons, et ce sont les colons romains qui se sont berbérés ! Mais cette race berbère, si forte par le sang, semble avoir été vouée à l'anarchie. La cause en est-elle dans le manque de centre géographique, de pôle attractif pour la centralisation administrative du pays ?

À chaque époque de l'histoire de l'Afrique du Nord, on trouve des tribus divisées à l'infini. Il y a dans le pays une multitude de petits États, de petits royaumes, de petites républiques villageoises. Des guerres éternelles ont lieu entre tribus, entre villages, entre *çofs* (partis dans un même village ou dans une même tribu). Une telle situation est éminemment favorable à une invasion étrangère. L'invasion a lieu. Cette race trouve aussitôt en elle-même l'énergie nécessaire pour fonder une fédération puissante pour la résistance. L'homme, la famille ou la tribu qui sont à la tête de la fédération réussissent quelquefois à la maintenir temporairement. Ainsi sont nés des États militaires. La résistance religieuse a été souvent le prétexte avoué. Le prétexte réel a été la lutte de l'envahi contre l'envahisseur.

Ainsi en fut-il sous les dominations romaine, vandale, byzantine. Après plusieurs siècles de résistance, les vainqueurs furent politiquement éliminés, mais les Berbères ne surent pas s'organiser pour une action militaire à lointaine échéance. Le Patrice Grégoire, dernier gouverneur du Bas-Empire, se voyant abandonné par Byzance, se rendit indépendant et essaya de fonder un empire berbère. Mais cette tentative ne lui survécut pas et les divisions des chefs berbères après sa mort facilitèrent la conquête aux émirs arabes.

Ceux-ci ne considérèrent d'abord ce pays que comme l'exutoire des bandes militaires qui menaçaient la tranquillité de l'Orient. Le pillage et la guerre sainte dans l'Ouest occupaient leurs troupes et les tenaient en haleine. La Berbérie dut accepter l'Islam. Mais de même qu'autrefois les Berbères n'avaient embrassé le christianisme que par opposition à la religion officielle romaine, et, plus tard, s'étaient faits Donatistes, masquant sous ce prétexte religieux leur opposition politique, de même, avec les émirs, l'Afrique du Nord fut le rendez-vous des schismes de l'Islam. Parmi les États ou groupements de tribus qui se partagent à ce moment la Berbérie, la seule Ifriqiah (et pour cause) était orthodoxe. Taqdemt, le principal centre de la résistance berbère au VIII<sup>e</sup> siècle, était la capitale des imams ibadites de la famille d'Ibn Rostem. Ces imams avaient rallié autour d'eux un grand nombre de tribus, et, malgré les rivalités intestines de ces tribus, ils réussirent à les entraîner contre les troupes arabes. Ils furent appuyés, d'ailleurs, par les Beni-Midrar qui régnaient sur les Miknasa de Sidjilmasa et par les Beni-Ifren de Tlemcen. Les émirs arabes cantonnés dans l'Est eurent beaucoup de peine à se maintenir. Les Berbères leur livrèrent plus de trois cents combats et ne leur laissèrent pas de répit.

Dès l'an 800 de J.-C., Haroun er-Rachid, à qui ce fardeau semblait lourd, abandonnait l'Ifriqiah en apanage à son lieutenant Ibrahim ben El-Aghlab moyennant un tribut annuel de vassalité. Les Aghlabides se maintinrent en Ifriqiah et s'étendirent en Sicile et dans le sud de l'Italie. La résistance berbère ne faiblissait point; elle prit une nouvelle intensité dès la fin du III<sup>e</sup> siècle de l'hégire (Xe siècle de J.-C.) avec l'avènement des Fatimides soutenus par la grande tribu des Ketama.

Ces Ketama, nombreux et puissants, entraînés par un *dâï'* (missionnaire) fanatique, eurent vite fait de s'emparer de toute la Berbérie orientale. Un de leurs généraux, Arouba ben Yousof, détruisit en 297 (910) l'imamat de Taqdemt. Les Abadites se retirèrent dans l'oued Righ et plus tard dans le Mزاب où ils sont encore aujourd'hui. En 910 également les Fatimides s'emparèrent d'Oran sur les Omayyades d'Espagne. Puis, aidés par leurs alliés Miknasa de la région de Taza, ils poussèrent leurs conquêtes dans l'Ouest et chassèrent de Fas les derniers Idrissides. Les Maghraoua, alliés aux Beni Ifren de Tlemcen, leur résistèrent avec le concours des Omayyades : résistance vaine. Mais attirés par leurs conquêtes en Orient, les Fatimides abandonnèrent bientôt à leurs alliés Senhadja l'Afrique du Nord-Ouest pour aller fonder leur grand empire du Caire.

Le départ des Fatimides laissait en Berbérie des royaumes purement indigènes. Pendant plus de cent ans, ces divers royaumes se feront la guerre entre eux. Ces luttes, favorisées par les rivalités des tribus, par l'ingérence des musulmans orthodoxes d'Espagne toujours prêts à attiser le feu de la guerre au profit de la dynastie omayyade, facilitèrent singulièrement l'invasion arabe du V<sup>e</sup> siècle de l'hégire (XI<sup>e</sup> siècle de J.-C.).

Les tribus arabes se jetèrent vers l'Ouest comme une trombe dévastatrice et ne s'arrêtèrent qu'au pied des montagnes de l'Atlas. Alors elles se mirent au service des chefs berbères, du plus offrant. Les guerres intestines entre tribus, entre royaumes, n'en prirent que plus d'acuité. Et lorsque les Berbères du Sahara, Lemta, Lemtouna, Targa ou Touaregs, Zenaga du Sénégal, entraînés par leur ferveur religieuse, vinrent, sous le nom d'Almoravides, faire la conquête des pays du Nord, aucune tribu, aucun royaume ne put leur opposer une résistance suffisante.

Pour la première fois, avec l'empire almoravide, la Berbérie se trouva unifiée sous une dynastie orthodoxe. Mais la paix relative qu'elle en retira ne devait pas durer longtemps. Cet empire trop étendu (de la Castille au Sénégal et au Niger) avait à se maintenir sur trop de points à la fois. Yousof ben Tachfin fonda la ville de Maroc pour contenir les tribus berbères de l'Atlas. Ce fut en vain. Une de ces tribus, puissante et aguerrie, parmi celles qui avaient le plus résisté à l'infiltration arabe, se leva à la voix d'un marabout contre ses dominateurs. De nombreux groupes berbères l'imitèrent. Ils s'intitulaient les *Unitaires*<sup>1</sup> et prétendaient réformer l'islam. Leur chef s'appelait le *Mahdi*<sup>2</sup>. La révolution qui les porta au pouvoir déplaça peu les tribus indigènes car ils fondèrent le centre de leur empire dans leur pays même, à l'inverse des précédentes dynasties. Mais, comme ces dynasties, ils furent obligés de maintenir leur pouvoir les armes à la main, de verser leur sang sur de nombreux champs de bataille. Les grandes familles (tribus ou

1. Almohades. Ils se disaient *Unitaires* parce qu'ils prétendaient professer seuls, dans toute sa pureté, le dogme de l'Unité de Dieu.

2. Mahdi, l'envoyé de Dieu qui doit venir compléter, par l'extermination des infidèles ou leur conversion, l'œuvre du prophète Mohammed.

fractions de tribus) qui avaient accompagné le premier Mahdi s'épuisèrent, comme s'étaient épuisés les Fatimides, les Almoravides, bien d'autres avant eux. Des compétitions qui s'élevèrent dans la famille almohade même, des révoltes de tribus forcèrent les souverains à s'entourer de troupes étrangères à la région de l'Atlas.

Les Arabes occasionnaient des troubles dans les plaines de l'Ifriqiah et les hauts plateaux du Maghrib central. Un émir almohade<sup>1</sup> en appela à lui un certain nombre et les installa dans les plaines du Gharb entre l'Atlas et l'Océan. Plus tard, on vit des Kurdes, des Persans et autres Orientaux dans les armées almohades. Des chrétiens aussi furent enrôlés, soit qu'ils aient été indigènes du Maroc, soit qu'ils soient venus d'Espagne. Les derniers Almohades affectèrent même de favoriser les chrétiens dans leurs États<sup>2</sup>.

Ils ne les favorisèrent point par une sympathie spéciale pour leur dogme, ni par tolérance philosophique: ce fut par suite d'une nécessité politique et financière<sup>3</sup>. On sait que dans le monde islamique le Qorân, la loi politique et religieuse, régleme la plupart des actes de la vie publique des populations. Les anciens commentateurs dont le texte fait loi ont soigneusement délimité les contributions (*zakkah*<sup>4</sup>, *kharadj*<sup>5</sup>) que les fidèles doivent aux pouvoirs publics, celles (*djazia*<sup>6</sup>, *fei*<sup>7</sup>) que les peuples infidèles soumis doivent aux musulmans. Bien mieux, l'emploi du produit de l'impôt, des contributions de toute nature a été fixé par les mêmes législateurs. Un souverain musulman ne peut, sans violer la loi, disposer des finances publiques à son gré<sup>8</sup>.

Or, pour l'entretien de son armée, le khalife n'a, en dehors d'une part du butin fait sur l'ennemi, que le produit de la *djazia* et les taxes diverses que paient les chrétiens ou les juifs soumis. Les souverains musulmans ne pouvaient donc voir d'un mauvais œil le développement économique des populations chrétiennes ou juive de leurs États. Ces populations pesèrent sur leur politique. Même, certains de ces infidèles soumis acquirent sur leur souverain une certaine influence dont profitèrent leurs coreligionnaires. Cette influence était forcément opposée à l'intérêt du parti religieux, parti des gens qui vivaient de la crédulité des foules, parti des ascètes fanatiques et aussi parti des descendants de la famille du Prophète, des chérifs<sup>9</sup>. Ce parti

1. Abou Yousof Ya'qoub el-Mansour, en 583 de l'hégire (1188).

2. Sur les Almohades, cf. Goldziher, *Materialien zur Kenntniss der Almohadenbewegung*, *Zeitsch. d. d. morg. Gesellsch.*, 1887, p. 70-80: *id.* *Le livre de Mohammed ibn Toumert*, Alger, 1903, in-8, introduction; et Godard, *Hist. du Maroc*, p. 350 et suivantes; *Revue Africaine*, t. II, «Les Evêques du Maroc», p. 124, 242, 433 et suiv.

3. Godard, *Hist. du Maroc*, p. 341 et 354 semble prétendre le contraire.

4. Dîme, payée sur les produits du sol.

5. Sorte d'impôt foncier grevant les terres conquises par les musulmans.

6. Capitation payée par les infidèles soumis.

7. Masse totale de tous les produits des redevances, tributs, etc., payés par les infidèles à l'État musulman.

8. L'emploi des fonds provenant des impôts a été déterminé par les anciens juristes. Voir, à ce sujet, Van den Berg, *Principes de Droit musulman*, p. 243 et 244 et note 2 de la p. 244.

9. La tendance des intendants chrétiens ou juifs à réformer les impôts et à les répartir même sur les personnages religieux amena souvent des troubles au Maghrib. L'exemple le plus

était prêt à soutenir quiconque entraît dans ses vues. Ce fut au nom de la foi islamique que les Hafsides de Tunis se déclarèrent indépendants (1230-627), que les Beni Zeyian s'installèrent à Tlemcen (1221-628), que les Mérinides, Zenata révoltés contre les Almohades, livrèrent à ces derniers une lutte sans merci et finirent par les supplanter.

La révolution qui amena les Mérinides au pouvoir fit disparaître momentanément la tolérance religieuse dont les Almohades avaient donné l'exemple. Sous la dynastie mérinide, les zaouïas, les Ribat virent l'enseignement donné par les marabouts, soufis, chefs de confréries, plus fréquenté que celui des medersas officielles.

## II.

Ces marabouts<sup>1</sup>, saints locaux qui ont pris la place d'autres saints du christianisme ou du paganisme, gardiens de temples rustiques ou de chapelles sépulcrales, ermites ou sorciers, illuminés ou fourbes, ont eu de tout temps au Maghrib une grande influence sur les foules. La croyance populaire admet que Dieu, par une faveur spéciale (*baraka*) leur a permis d'intervenir entre lui et les créatures et d'intercéder (*chefâ'a*) pour elles. Au milieu de populations mal organisées, réfractaires à l'idée d'Etat, ils sont le centre, le point de ralliement. Leurs écoles (*zaouïas*), retirées dans des lieux écartés et souvent fortifiés, pouvaient au besoin servir de centre de résistance. Certains souverains, s'appuyant sur un tel élément, accordèrent à ces établissements, à la fois monastère et forteresse, des privilèges spéciaux : le droit d'asile<sup>2</sup>, l'exemption d'impôts pour les serviteurs de la zaouïa. Ces privilèges souvent arrachés à l'impuissance des pouvoirs publics, consacrés par la tradition et le temps, montrent bien l'influence toute puissante exercée dans les campagnes de la Berbérie par les marabouts.

Au milieu des luttes que les Mérinides avaient à soutenir contre leurs compétiteurs d'Espagne, de Tlemcen, de Constantine, ou de Tunis, successivement, ou quelquefois alliés plusieurs ensemble, les campagnes étaient dévastées. Les tribus arabes profitant de la faiblesse du pays s'emparèrent des meilleures plaines dont elles essayèrent de refouler les

---

typique nous est fourni par la révolution dans laquelle périt le sultan mérinide Abd el-Haqq et dont nous parlerons plus loin. Primitivement les chérifs avaient droit à une partie des revenus du trésor public. Ce privilège, supprimé par les Almoravides et les Almohades, ou plutôt tombé en désuétude sous ces dynasties, fut rétabli sous les derniers Mérinides. Voir à ce sujet Ibn Khaldoun, *Prolégomènes*, trad. de Slane, p. 461 du t. XIX des *Notices et Extraits des manuscrits de la Biblioth. Impériale*.

1. Nous employons ici ce mot avec le sens de *وَالِي*, *ouali*. — Voir sur ces marabouts, l'ouvrage de M. Doutté, *Notes sur l'Islam maghribin, les Marabouts*, p. 16 et suiv. ; sur l'étymologie du mot *marabout*, voir le même p. 27 et suiv.

2. Certaines zaouïas étaient *horra*, c'est-à-dire lieu d'asile inviolable même pour les malfaiteurs. Pour qu'une zaouïa soit «*horra*», il faut que le marabout propriétaire puisse compter sept ancêtres postérieurement à la fondation de la zaouïa. Cf. *Reconnaissance au Maroc*, du V<sup>e</sup> de Foucault, p. 166.

habitants<sup>1</sup>. Les tribus berbères épuisées par les luttes intestines, effrayées de l'insécurité augmentant de plus en plus, les villes isolées et dont le commerce tombait, acceptèrent volontiers l'intervention des marabouts. Que leur ascendant fût dû au mystère dont ils s'entouraient, du pouvoir merveilleux qu'on leur attribuait, c'est certain. La pratique de la magie et des sciences occultes n'y était point étrangère, mais l'influence morale de certains d'entre eux y fut aussi pour beaucoup<sup>2</sup>. Les marabouts, membres des confréries religieuses, eurent parfois un véritable talent de prédicateurs populaires, d'entraîneurs de foule ; mais ils furent souvent plus prestidigitateurs qu'orateurs<sup>3</sup>. Enfin, il y en eut qui s'imposèrent par leurs étrangetés : derviches idiots, avaleurs d'objets, hurleurs, tourneurs, jusqu'à ces Melamiti dont le mépris du monde cachait mal l'ambition ou les vices<sup>4</sup>. Dans les écoles maraboutiques on enseignait le soufisme mais aussi l'alchimie, la magie. Cet enseignement, souvent en opposition avec celui des universités officielles, contraignit plus d'une fois les souverains à fermer, à vider les zaouïas des marabouts, à fixer à ces derniers une résidence forcée<sup>5</sup>.

Indépendamment des zaouïas plus ou moins anciennes, plus ou moins fréquentées par les étudiants, indépendamment des confréries, il y avait des contrées qui avaient la spécialité de fournir des marabouts. «Les gens de Figuig, dit Léon l'Africain, se délectent à l'exercice des lettres qu'ils apprennent à Fas ; puis, quand quelqu'un est parvenu au doctorat, *il fait retour en Numidie*, se faisant prêtre ou prédicateur, tellement que, par ce moyen, ils s'acquièrent de grandes richesses»<sup>6</sup>. Voilà l'origine des marabouts du Sud-Ouest qui envahissent le Tell algérien peu avant la conquête turque. Pour se rendre plus mystérieux, ils déclaraient venir du plus lointain Ouest, de la Saguiat el-Hamra, *pays du Mahdi futur*. Mais, en réalité, la Saguiat el-Hamra n'avait ni ribat, ni zaouïa avant le XVI<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>.

Le Touat fut de même un centre important d'expansion islamique vers le sud. Grand entrepôt sur la route de Fas ou de Tlemcen au Soudan, ses

1. Voir Mercier, *Hist. de l'Afrique septentrionale*, t. II, p. 379 et suiv.

2. Certains avaient réussi par leur ascendant à imposer aux tribus, qui s'entre-détruisaient par des guerres intestines, des jours de trêve pendant lesquels il n'était pas permis de porter les armes. Voir, dans Ibn Asker, les biographies de Sidi Abd Allah Ou M'barek, p. 83 ; Sidi Abd Allah el-Ouriadjeli, p. 25 ; Sidi Abd Allah el-Djabeti, p. 29. — Marmol, *Descr. de l'Afrique*, t. II, p. 76.

3. Voir dans Ibn Asker, biographie de Ghezouani, p. 70 ; le saint devenait lumineux pendant la nuit.

4. *Loc. cit.*, biographie de Sidi Faredj el-Andalosi, p. 60 ; d'el-Bahlouli, p. 46, de Ali es-Sanhadji ed-Daouar, p. 62 ; d'Abou er-Rouaïn, p. 60 ; sur ce dernier personnage voir aussi El-Oufrani, *Nozhat el-Hadi*, trad. Houdas, pp. 53, 54, 60, 61, 69.

5. C'est ce qui arrive notamment à Ghezouani ; voir biographie citée plus haut, et *Momti' el-Asmâ'*, p. 41 ligne 20 et suiv.

6. Léon l'Africain, *Historiale description de l'Afrique*, p. 324.

7. Ibn Khaldoun, mentionnant les Ribat du sud du Maroc, dit : «À deux jours de Massa est la zaouïa des Ouled Bou No'man, et quelques jours plus loin est l'embouchure de la Saguiet el-Hamra, limite des Arabes Maaqil», *Histoire des Berbères*, trad., t. I, p. 131. Marmol, t. III, p. 12, décrivant le Sud marocain, mentionne simplement la Saguiet el-Hamra, sans parler de Ribat, ni de zaouïa, ce qu'il n'aurait pas manqué de faire s'il y en avait réellement eu. Voir *Explor. Scient. de l'Algérie*, t. VIII, p. 73.



marchands musulmans furent aussi des missionnaires et convertirent les populations fétichistes du nord du Niger, notamment celles de la région de Tombouktou<sup>1</sup>.

Les chefs religieux n'avaient pas été, dès le début, des convertisseurs pour l'orthodoxie musulmane. Nous savons qu'autrefois, aux premiers siècles de l'islam, dans les régions les moins accessibles de la Berbérie, quelques-uns d'entre eux résistèrent aux souverains musulmans et se mirent à la tête des populations contre l'islam. Salah ben Tarif (vers 174 de l'h.) chez les Berghouata de l'Atlas-Ouest<sup>2</sup>, Ha-Mim et Asem ben Djemil el-Izdedjoui (315 h., 927-8 J.-C.), dans la région de Tetouan et du Djebel Alam, prônèrent une religion nouvelle, donnèrent à leurs adeptes un Qorân berbère, ou plutôt un code religieux en langue berbère<sup>3</sup>. Ce fut encore une forme de la lutte de l'envahi contre l'envahisseur. Plus tard, au milieu des désordres qui accompagnèrent le déclin de la dynastie almohade, un nouveau réformateur berbère, Abou Touadjin, se déclara prophète et essaya d'entraîner à sa suite les gens du Rif, ceux de Ksar Ketama et de Ceuta<sup>4</sup>.

Contre ces réformateurs se dressèrent d'autres chefs locaux prédicateurs ou guerriers, qui luttèrent au nom de l'islam. Ceux-ci furent-ils lancés par les dynasties locales ? Furent-ils les premiers adeptes, en Berbérie, des confréries religieuses musulmanes qui venaient de jouer un si grand rôle pendant les croisades, en Orient ? Les deux hypothèses, la dernière surtout, sont admissibles. En tout cas, nous croyons utile de récapituler ici les mouvements créés par les marabouts ou les chefs religieux locaux jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, avec l'appui toujours prêt des tribus arabes.

Mentionnons pour mémoire la dynastie fatimide établie par un missionnaire chiite<sup>5</sup>, le *dâ'i* Abou Abd Allah, et la dynastie des Almoravides (des Marabouts). Puis vient celle des Almohades. Son fondateur Ibn Toumert, prêchant à Bougie, semble vouloir se conformer à une tradition populaire que nous retrouverons plusieurs fois. Dès le début de sa campagne il se fait appeler le *faqih du Sous*. Pour commencer la lutte politique, il vient au milieu des siens à Aghmat, et c'est par le sud du Maroc qu'il chasse les Almoravides<sup>6</sup>.

Ibn Houd, né à Sla, dans le Nord-Ouest marocain, vint au ribat de Massa, au sud du Sous, et se révolta contre les Almohades (541-1147). Il se rendit

1. Voir plus loin, au chap. I, le mouvement provoqué par El-Meghili.

2. Ibn Khaldoun, *Hist. des Berbères*, t. II, p. 125. El-Bekri (trad. de Slane), pp. 184 et suiv.

3. Sur Ha-Mim, voir *id.*, t. II, p. 123; sur Asem ben Djemil, voir *ibid.*, t. II, p. 143-144. El-Bekri (trad. de Slane), *loc. cit.*

4. Ibn Khaldoun, *Hist. des Berbères*, t. II, p. 157; Abou Touadjin (Mohammed ben Mohammed el-Ketani) était né à Ksar Ketama. Magicien remarquable, il se rendit à Ceuta, chez les Benou Sa'id, et se fit passer pour prophète. Puis il souleva le Rif et essaya d'imposer à ses compatriotes une nouvelle loi religieuse. Voir, sur le même personnage, un manuscrit sans titre, n° 1990, Bibl. Nat. d'Alger, p. 229.

5. Chiite, du mot arabe *chiaa'*, secte; nom donné aux partisans de Ali par leurs adversaires orthodoxes.

6. Ibn Khaldoun, t. I, p. 252 et t. II, p. 166 et suiv. Goldziher, *Materialien zur Kenntnis der Almohadenbewegung in Nord Africa, passim*. Le mot *faqih* signifie jurisconsulte, homme de loi.

à Massa pour se conformer à la tradition qui veut que ce soit de cette région que le Mahdi sorte un jour<sup>1</sup>.

À la chute des Almohades, renversés par les Mérinides avec l'aide de l'élément religieux, les marabouts prennent plus d'influence. Les marabouts chérifs, notamment, sortent totalement de l'ombre et figurent parmi les chefs les plus réputés des confréries religieuses. Dès 623 (1227) un chérif descendant d'Idris, Sidi Abd es-Selam ben Mechich est le chef de la plus importante confrérie de l'Afrique du Nord, celle d'Abou Zeïd Abd er-Rahman el-Madani. Au milieu de la confusion qui résulte de la décomposition de l'empire almohade il tient tête au nom de la foi islamique au réformateur berbère Abou Touadjin. Celui-ci se vengea en faisant assassiner Sidi Abd es-Selam. Mais les chérifs du Djebel Alam vengèrent leur saint en faisant assassiner à son tour Abou Touadjin<sup>2</sup>.

Abou Yousof ed-Dahmani fut du côté de Qaïrouan ce que Sidi Abd es-Selam avait été dans l'Ouest, au chérifat près. En pays occupé par les tribus arabes très remuantes, ses nombreux disciples furent souvent à la tête du mouvement politico-religieux. L'un d'eux, Qâsem ben Morra, en 706 (1306-7) prêcha la stricte observance de la sunna. Il s'adressa aux Arabes Soleïm pour obtenir leur appui. Sous le prétexte de marcher contre les coupeurs de routes ou les mécréants, il réunit une foule de bédouins, puis il les décida à former une communauté de marabouts. Ils prirent le nom de Djenada (sing. *djoundi*) c'est-à-dire les guerriers. Ce Qâsem ben Morra fut plus tard assassiné par ses contribuables<sup>3</sup>.

Vers la même époque (709-1309) une sédition éclata à Fas, à l'instigation d'un agent des confréries religieuses, le qadhi Abou-l Hasan es-Seghir, contre le vizir du sultan Abou'r Rebi'a. Le vizir, accusé de tiédeur religieuse, finit par être renversé<sup>4</sup>.

En 713 (1313-1314), un marabout de Tolga, Sa'ada, prétextant la réforme des mœurs, la stricte observance de la sunna, se souleva en traînant derrière lui d'autres marabouts et tous les gens besogneux des tribus des Douaouida et des Zoghba. Ce mouvement dirigé contre le sultan hafside de Tunis fut

1. Sur Ibn Houd, voir Ibn Khaldoun, t. II, p. 181. Cet auteur dit encore, t. II, p. 279-280: «À deux jours de marche au sud du Sous est Massa, fameux ribat, célèbre par les pèlerinages et les dévotions qui y sont faites. Le vulgaire prétend que c'est de là que le Fatimide attendu doit sortir un jour.» Le Mahdi sera Fatimide, en effet, car il doit descendre de Ali et Fatima, la fille du Prophète.

2. Manuscrit n° 1990 de la Bibl. Nat. d'Alger; p. 229 et suiv. — Sidi Abd es-Selam fut assassiné en 623 de l'h. (1226) et Abou Touadjin en 625 (1227-1228). Avant de se livrer à l'apostolat public, Sidi Abd es-Selam vivait retiré dans une caverne du Dj. A'lam. — Cf. Basset, *Nédromah et les Traras*, p. 69 et note 2 sur Abou Zeïd Abd er-Rahman el-Madani, voir note 3, page 38 ci-après.

3. Ibn Khaldoun, t. I, p. 153 sur Abou Yousof ed-Dahmani voir manuscrit 1718 de la Bibl. Nat. d'Alger: récit des mérites du pôle Abou Yousof Yaqoub ed-Dahmani. Ce saint était né près de Qaïrouan, au lieu dit El-Badia. Il étudia sous Abou Abd Allah Mohammed ben Açr ben Djaber (fol. 2 verso du manuscrit cité).

4. Ibn Khaldoun, t. IV, p. 185. *La Djedzouat el-Iqtibâs*, p. 299 renferme une courte biographie de ce qadhi.

appuyé par le sultan de Tlemcen Abou Tachfin. Sa'ada fut battu par le gouverneur du Zab, Ali ben Ahmed, émir des Douaouida. Mais ce dernier, quelque temps après, mécontent de voir qu'on ne l'avait pas chargé de percevoir l'impôt, se révolta à son tour et se retourna vers le parti des marabouts<sup>1</sup>. D'ailleurs, à partir de ce moment, nous dit Ibn Khaldoun, sous des prétextes religieux voilant le plus souvent l'intérêt personnel, les marabouts appuyés par les Arabes ne cessent de se mêler aux mouvements politiques<sup>2</sup>.

Les grosses armées que les sultans berbères ou leurs généraux traînèrent avec eux à travers l'Afrique du Nord, dans la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle de notre ère, ne permirent pas aux marabouts de figurer sur la scène politique autrement que comme comparses. Leur rôle fut néanmoins prépondérant au milieu des tribus du Sud (Arabes pour la plupart, Mekhadma, Naïl, Sahari, Akkerma, Hamyan, etc.), et dans le Sous qui déjà au temps d'Ibn Khaldoun était totalement indépendant des Mérinides<sup>3</sup>. Dans le nord de la Berbérie les marabouts étendirent leur action sous le couvert des confréries religieuses, et grâce à l'influence des théories des soufis dont les principales écoles furent à Tlemcen et au Maroc<sup>4</sup>.

### III.

Parmi les confréries qui avaient pénétré dans l'Afrique du Nord avant le XVI<sup>e</sup> siècle les groupes des Qaderia<sup>5</sup> et des Chadelia<sup>6</sup> méritent surtout de fixer l'attention tant par leur importance religieuse que par leur influence et leurs tendances propres. Les premiers s'étaient répandus de l'est vers l'ouest. Leurs cheikhs venus des écoles d'Orient par l'Égypte sont représentés surtout par des noms de savants. Les seconds, adeptes faits au Maroc par Abou Zeïd Abd er-Rahman el-Madani, semblent avoir pullulé, surtout dans

1. *Id.*, t. I, p. 81, et t. III, p. 135. — Sa'ada avait visité le Maroc et avait été disciple de Sidi Abd er-Rahman et-Teçouli.

2. Ibn Khaldoun, t. I, p. 85.

3. *Id.*, t. I, p. 133. — Voir aussi Arnaud: *Notice sur les Sahari, etc.*, *Revue Africaine*, t. VIII, p. 104 et suiv., et René Basset: *Notes de lexicographie berbère*, 4<sup>e</sup> série, pp. 17 et suiv.

4. Sur les Soufis on peut consulter l'ouvrage d'El-Menaoui, intitulé *Kaouâkib ad-Dorria*, n° 1739 du catalogue de la Biblioth. Nat. d'Alger (manuscrits). Voir aussi: Godart, *Hist. du Maroc*, p. 446 et suiv. Schreiner, *Beitraege zur Geschichte der theologischen Bewegungen im Islam (Z.D.D.M.G.)*, t. 32, facs. IV, p. 513).

5 et 6. Sur Sidi Abd el-Qâder el-Djilani et les religieux de sa confrérie, les Qaderia, voir Rinn: *Marabouts et Khouan*, p. 173 et suiv.; Depont et Coppolani, p. 293 et suivantes; Brosselard, *Les Khouan*; Le Chatelier, *L'Islam dans l'Afrique occidentale* et l'ouvrage de cet auteur sur *Les confréries musulmanes du Hidjaz*; Mercier, *Notice sur la confrérie de Sidi Abd el-Qâder el-Djilani*; R. Basset, *Nédromah et les Traras*, p. 39-40, note 1. La confrérie de Sidi Abd el-Qâder fut la confrérie officielle en Turquie depuis le règne du sultan Bajazet (Bayezid). Il est probable qu'elle dut cette faveur à son libéralisme relatif. Plus tard, ses adeptes dans l'Afrique du Nord furent les principaux agents des Turcs (cf. Basset, *Dictons de Sidi Ahmed ben Yousof*). Les musulmans eux-mêmes accusent Sidi Abd el-Qâder de trop de libéralisme. Un dicton, attribué à Sidi Abd er-Rahman el-Medjdoub est typique à ce sujet:

l'Ouest. Les noms qui figurent dans la chaîne ou tradition mystique de ceux-ci sont totalement inconnus comme noms de savants. Mêlés de bonne heure aux mouvements généraux du pays les uns et les autres subirent le contre-coup de la politique des souverains. À la fin du XV<sup>e</sup> siècle, Ahmed ben Yousof, de l'ordre des Qaderia, traqué pour sa doctrine par les émissaires du sultan de Tlemcen, trouvait un asile à Bougie sous l'autorité du souverain hafside. Plus tard il embrassa le parti des Turcs dont il fut un partisan chaleureux, sinon désintéressé. Il est bien à remarquer que les Qaderia, notamment les plus célèbres, Ahmed Zarrouq, Abd er-Rahman et-Tha'alebi montrèrent une certaine tolérance à l'égard des autorités et des mœurs<sup>1</sup>.

Il n'en fut pas de même de Sidi Abd es-Selam ben Mechich, le premier successeur d'El-Madani, ni des autres cheikhs qui vinrent après lui. Leurs démêlés avec les Mérinides furent fréquents. L'un d'eux, Ghezouani, en eut de retentissants<sup>2</sup>. Sauf à Tlemcen, où leurs adhérents eurent, à ce qu'il semble, les faveurs officielles, partout à Fas, à Maroc, à Kçar el-Kebir ils furent tenus en suspicion par les souverains<sup>3</sup>.

محي الدين يا القليل  
و يا الي جات منك العمارة  
الناس يقول سلطان المسلمين  
و انا نقول سلطان النصارة

«Mahi ed-Din! ô pauvre hère,  
O toi, par qui est arrivée la prospérité!  
On l'appelle sultan des Musulmans  
Et moi je l'appelle sultan des Chrétiens.»

(De Castries, *Gnomes de Sidi Abderrahman el-Medjdoub*, Paris, in-18). Les Musulmans ont beaucoup écrit sur Sidi Abd el-Qâder el-Djilani. Le saint est cité dans tous les traités sur le Soufisme. Parmi les ouvrages marocains qui ont servi à ce travail, nous devons citer : *Ed-Dorr es-Sani*, pp. 59 et suivantes et *Nitidjat et-Tahâqiq* de Mohammed Mosnaoui ed-Dilâï, Fas, 1309, in-4°. Ces deux derniers ouvrages sont spécialement consacrés à la généalogie du saint et à celle de ses descendants qui ont émigré en Espagne ou dans l'Afrique du Nord.

6. Sur les Chadelia (ainsi nommés de Chadeli, le successeur de Sidi Abd es-Selam ben Mechich), voir: Rinn, *Marabouts et Khouan*, p. 211 et suiv.; Depont et Coppolani, p. 443 et suiv. Les Chadelia ont été la grande confrérie religieuse du Maroc. Ils ont joué un rôle politique important pendant tout le XVI<sup>e</sup> siècle. Le *Momti' al-Asmâ'* est le principal ouvrage général sur cette confrérie.

1. Sur Ahmed ben Yousof, cf. Es-Sebbagh, *Bostân el-Azhâr*, manusc. n° 1707, Bibl. Nat. d'Alger; voir aussi René Basset, *Les dictons de Sidi Ahmed ben Yousof*, p. 6 et suiv. Sur Ahmed Zarrouq, voir sa biographie dans Ibn Asker, p. 38, reproduite par les biographes postérieurs. Cf. aussi *l'Istiqa*, t. II, p. 151, ligne 18; la *Salouat el-Anfâs* d'El-Kattâni, t. II, p. 80; le *Neil* d'Ahmed Baba, p. 71. Sur Abd er-Rahman al-Tha'alebi, voir sa biographie dans Bargès, *Complément de l'Hist. des Beni Zeïyan*, p. 350 et suiv.; dans le *Neil*, p. 148.

2. Abou Mohammed Abd Allah ben Odjal el-Ghezouani fut un des chefs de la confrérie des Chadelia. Voir dans sa biographie (Ibn Asker, p. 70) le récit de ses démêlés avec les sultans de Fas ainsi que dans le *Momti' al-Asmâ'*, p. 37 et suiv.

3. À Tlemcen, le chef des Chadelia appartenait à la famille des Obbadi. Ceux-ci émigrèrent à Fas pour éviter le joug des Turcs. Voir Ibn Asker, p. 5, ligne 1 et p. 87. Dans l'ouvrage de Brosselard sur les *Inscriptions de Tlemcen (passim)* on voit que cette famille jouissait d'une haute considération. Nulle part, il n'y est fait mention de l'hostilité des souverains à son égard.

Les noms des marabouts Qaderia sont plus nombreux dans la partie est de la Berbérie, à Alger, à Bougie, au Touat, de même qu'à Fas<sup>1</sup>. Les Chadelia semblent prédominer à Tlemcen, dans le Rif, au Sous, dans l'ouest et le nord du Maroc<sup>2</sup>. Ceux-ci sont sous la dépendance des chérifs, ennemis de la dynastie de Fas, prétendant descendre eux-mêmes pour la plupart de la dynastie idriside. Cela est établi par la liste des noms composant la chaîne mystique de la confrérie des Chadelia jusqu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Voici cette liste, d'après Ibn Asker<sup>4</sup>, complétée par d'autres biographes<sup>5</sup>, et en remontant de pôle en pôle, depuis le plus récent jusqu'au Prophète :

1. El-Ghazouani (Abou Mohammed Abd Allah), ainsi nommé de son lieu d'origine, Ghazouan, tribu arabe de Tamesna (Gharb occidental). Il eut des démêlés retentissants avec les sultans de Fas, contribua au renversement des Mérinides Beni Ouattâs et à leur remplacement par les chérifs saadiens. Son père, Sidi Odjal, était un soufi renommé. Ghazouani mourut en 935 (1528-1529) à Maroc<sup>6</sup>.

2. Abou Farès Abd el-Aziz et-Tobbah, surnommé aussi El-Harrar à cause de son premier métier (marchand de soie). Il mourut en 914 (1508-1509) à Maroc<sup>7</sup>.

3. El-Djazouli (Abou Abd Allah Mohammed ben Sliman) descendait d'une famille de chérifs établis dans le Tamesna. Nous reviendrons sur lui au chapitre suivant. Il mourut en 870<sup>8</sup> (1465-1466).

4. Abou Abd Allah Imghar es-Seghir, des Beni Imghar d'Azemmour, chérifs descendant d'Idris par Abd Allah.

1. La plupart des tolbas et des faqihis qui firent de l'opposition aux premiers saadiens étaient disciples d'Ahmed Zarrouq. Voir Ibn Asker, Biographie de Zeqaq, p. 41, de el-Ouancheris, p. 41; sur l'opposition des tolbas de Fas aux Saadiens voir *Nechr el-Mathâni*, I, p. 106, 1. 24. El-Oufrani, p. 52 et suiv. (22 du texte et suiv.).

2. Voir dans le *Momti' al-Asma'*, *passim*; parmi les noms de marabouts cités, presque tous sont du littoral ouest, du Rif, du Sous, près du Dj. Deren. En dehors des groupes de chérifs habitant à Fas, les Andalous, hostiles aux Mérinides qui ne les ont point soutenus, font presque seuls partie de la confrérie (*Ahl Roudhat el-Anouâr*). Leur chef local, Sidi Abou-l Hasan Ali Salah, est, d'ailleurs, un Andalou. Lorsque, pour des raisons encore inconnues, les sultans saadiens abandonnèrent et laissèrent tomber en ruines la zaouïa de Roudhat el-Anouâr, le cheikh suprême des Chadelia fut encore un Andalou, Abou-l Mahasen Yousof el-Fasi (*Nechr el-Mathâni*, t. I, p. 93). Quant à *Roudhat el-Anouâr* (le jardin des fleurs), c'était le nom du cimetière où les Chadelia andalous de Fas se faisaient inhumer.

3. Dans Ibn Asker, p. 4, ligne 14 et suiv.; on trouve la même liste dans le manuscrit 1090 de la Bibl. Nat. d'Alger, page 281 verso et le manuscrit 1989, page 25 verso et suiv.

4. Ibn Asker avait été affilié lui-même à cette confrérie. Abou Abd Allah Mohammed ben Ali Amr ben el-Hoseïn ben Miçbah, ech-Cherif el-Hasani, connu sous le nom d'Ibn Asker, originaire des environs de Tanger, appartenait à une ancienne famille militaire. Il fut lui-même caïd de Kçar el-Kebir sous le sultan Mohammed el-Moutaouakkel. Sa qualité de khouan ne l'empêcha pas de suivre son maître en Portugal lorsqu'il fit appel aux Chrétiens contre les Turcs. Ibn Asker périt avec ce sultan à la bataille de l'oued Makhazin en 986 (1578-1579).

5. Notamment le *Neil*, le *Momti' el-Asma'* et la *Salouat el-Anfâs*, *passim*.

6. Voir, sur Ghazouani, outre les références déjà citées, *l'Istiqça*, t. II, p. 173.

7. *Salouat el-Anfâs*, t. II, p. 208; *Momti'*, p. 34.

8. *Neil*, p. 335; *Momti'*, p. 2 et suiv.; nous reviendrons longuement sur lui dans le ch. 1<sup>er</sup>.

5. Abou Othman Sa'ïd el-Harthamani.

6. Abou Zeïd Abd er-Rahman er-Radradji. Celui-ci, généralement connu sous le nom d'Abou Zeïd ou Elias, avait, du temps d'Ibn Asker, son tombeau à Ouad Chechoua, province de Maroc<sup>1</sup>.

7. Anous el-Badouï, surnommé Raï el-Ibel (gardeur de chameaux).

8. Abou-l Abbas el-Qirafi.

9. Abou Abd Allah el-Magharbi.

10. Abou-l Hasan Ali ech-Chadeli, chérif idrisside de la branche des Beni Mimoun, laissa son nom à la confrérie, qui, avant lui portait le nom de son introducteur au Maroc, El-Madani<sup>2</sup>.

11. Abd es-Salam ben Mechich, chérif idrisside des Beni Mohammed ben Idris dont nous avons déjà parlé.

12. El-Madani (Abou Zeïd Abd er-Rahman) surnommé Ez-Zeyyat parce qu'il habitait dans le quartier des marchands d'huile. De son surnom, ses frères religieux s'appelèrent Madania jusqu'au moment où Chadeli devint grand-maître de la confrérie. El-Madani (Abou Zeïd Abd er-Rahman) surnommé Ez-Zeyyât parce qu'il habitait dans le quartier des marchands d'huile. De son surnom, ses frères religieux s'appelèrent Madania jusqu'au moment où Chadeli devint grand-maître de la confrérie. El-Madani avait reçu cette chaîne mystique de ses cheikhs, l'un après l'autre, depuis El-Hasan ben Ali qui lui-même l'avait reçue du Prophète. «Telle est, dit Ibn Asker, la saine tradition qui s'accorde avec l'authenticité des faits.<sup>3</sup>»

Ibn Asker ajoute: «Le cheikh Abou-l Hadjadj m'a dit aussi qu'El-Qirafi mentionné dans la chaîne mystique ci-dessus, l'avait reçue du cheikh Abou l'Abbâs el-Marsi, qui la tenait lui-même d'Abou-l Hasan ech-Chadeli.» Cette opinion, dit Aboul Hadjadj, m'a été confirmée par le jurisconsulte, le traditionniste Abou-l Abbâs Ahmed, fils du cheikh Abou-l Abbâs Ahmed ben Mohammed el-Obbadi, de Tlemcen, en 968 (1561). Celui-ci avait reçu de son père, qui la tenait de Djazouli, cette chaîne mystique qu'il m'a transmise, d'après eux<sup>4</sup>.

Ibn Asker dit encore: «Le cheikh Abou-l Abbâs Ahmed ben Abd er-Rahman le chérif, et d'autres personnages rapportent que le jurisconsulte, l'éloquent Abou Ali Harzouz el-Miknaci prit dans la bibliothèque du sultan Aboul Abbâs Ahmed el-Ouattâsi la copie de cette chaîne mystique resplendissante de lumière, pour le cheikh Abou Othman Sa'ïd ben Abi Bekr er-Radradji. Le sultan ci-dessus avait reçu d'Egypte ce document qui portait qu'Abou Zeïd Abd er-Rahman el-Madani avait été pôle de la confrérie après l'intermédiaire successif de Taqi ed-Din le Soufi, de Fakhr ed-Din, d'Abou-l Hasan Ali, de

1. Ibn Asker, p. 4, ligne 17.

2. Sur Chadeli, voir le manuscrit 33 de la Bibliothèque Nationale d'Alger, p. 166 verso (renseignements très incomplets). D'après le *Monti' al-Asma'*, p. 21, les cheikhs de cette confrérie, avant le chérif Imghar, sont très peu connus.

3. El-Madani, même remarque d'après le *Monti'*.

4. Ibn Asker, p. 5 au haut.

Tadj ed-Din Mohammed, de Chems ed-Din, de Zeïn ed-Din Mohammed el-Qaïrouani, d'Ibrahim el-Basri, d'Aboul Qasem el-Merouani, de Sa'ad, de Fetouh es-Sa'oudi, de Abou Othman Sa'id el-Qarouani, d'Abou Mohammed Djaber, du petit-fils du Prophète El-Hasan ben Ali ben Abou Taleb, enfin du Prophète lui-même. Le cheikh Abou-l Abbâs el-Marsi a dit: «Cette chaîne mystique de notre confrérie remonte de pôle spirituel en pôle spirituel jusqu'au Prophète lui-même»<sup>1</sup>.

On voit, par ce qui précède, que la confrérie des Chadelia prétendait à une antiquité aussi illustre que celle de la confrérie de Sidi Abd el-Qader el-Djilani. Mais, beaucoup plus rigoriste que cette dernière, en opposition constante avec la politique des souverains dès que cette politique se montrait libérale, elle servit surtout les intérêts du parti religieux intransigeant représenté par le parti des chérifs.

#### IV.

Ces chérifs de la Berbérie qui semblent s'être emparés vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle de la direction du mouvement religieux, qui, en tout cas, en ont profité, n'étaient pas tous des rejetons de la dynastie idriside. Mais, avant le XVI<sup>e</sup> siècle les idrisides tiennent la plus grande place. Leurs principales familles sont:

1. — Les *Djoutioun*. Ils descendent d'Idris par El-Qâsem. Lorsque ce dernier, battu par son frère Omar, se vit enlever toutes ses possessions, il embrassa la vie ascétique. Il se retira dans le Sahel d'Açila où il construisit un ribat et s'y livra à la piété jusqu'à sa mort. Son fils Yahia s'était retiré à Djouta, territoire qui dépendait des anciennes possessions de son père. C'est de là que ses descendants tirèrent leur surnom de Djoutioun. Le bourg de Djouta fut ruiné par des guerres. Une grande partie de ces chérifs se retira dans le djebel Alam où ils rencontrèrent d'autres descendants d'Idris. Quelques groupes des chérifs de Djouta préférèrent s'installer à Fas et à Miknaça<sup>2</sup>.

Nous avons dit que les Mérinides, dans leur lutte contre les Almohades, s'étaient appuyés sur le parti religieux et avaient relevé la condition des chérifs. Cette politique fut accentuée par le sultan Abou Inân qui affecta de s'entourer de chérifs tandis qu'il malmenait les éléments chrétiens dont s'étaient servis ses ancêtres. À ce moment, l'ascendant pris par les chérifs était déjà bien grand et portait ombrage aux faqih (jurisconsultes) non inféodés au parti religieux. Un jour, le *naqib* des chérifs de Fas pénétra dans la salle où se tenait le conseil du sultan. Tout le monde se leva et le sultan lui-même alla le recevoir. Seul, l'imam Abou Abd Allah el-Maqqari eut le

1. *Id.*, *loc. cit.*, vers la fin de la page.

2. El-Qâdiri, pp. 12 et suiv.; voir aussi l'*Istiqa*, t. II, p. 158, ligne 15 et *Ed-Dorar el-Bahia*, t. II, p. 13 et suiv.

courage de protester par son attitude et resta assis. Le sultan l'obligea à céder<sup>1</sup>, et à se lever.

Le premier chérif djouti dont il soit fait mention dans les actes publics est Abou Mohammed Abd el-Ouahad. Le sultan mérinide Ya'qoub ben Abd el-Haqq l'établit à Miknaça en 685 (1287) et lui attribua par mensualité ou annuité une part dans la djazia<sup>2</sup>.

Cette famille de chérifs a donné naissance à diverses branches<sup>3</sup>, dont la plus importante jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle fut celle des Imranioun. C'est parmi ceux-ci qu'était choisi le *naqib*<sup>4</sup> des chérifs de Fas. Ces chérifs quittèrent Fas en 870 (1466) après leur tentative manquée pour s'emparer du pouvoir et l'assassinat du sultan mérinide Abd el-Haqq par le *naqib* Mohammed ben Ali el-Idrisi. Ils se réfugièrent à Tunis d'où ils revinrent à Fas après la chute des Mérinides.

2. — Les *Debbaghion*. Ils descendent d'Idris par Isa. Ils étaient allés en Espagne en 363 (974 de J.-C.) avec El-Hasan ben Qenoun lorsque El-Mostancer el-Merouani s'était emparé de leur royaume. Réfugiés dans l'État de Cordoue, ils durent le quitter après la prise de cette ville par les Espagnols et vinrent se fixer à Sla (Salé), puis à Fas. Dans des actes judiciaires transcrits à Fas ils sont mentionnés sous le nom de chérifs de Sla<sup>5</sup>.

3. — Les *chérifs du Dj. Alam*. De ceux-ci, les uns descendent d'Idris par Mohammed, les autres par Abd Allah. Ils forment au Maroc le groupe des chérifs le plus important. Réfugiés au Dj. Alam vers 360 (971 de J.-C.) lors de la chute de la dynastie idrisside, ils ont vite compris le parti qu'ils pouvaient tirer des confréries religieuses. C'est à une de leurs familles qu'appartiennent Sidi Abd es-Selam ben Mechich, Chadeli, le chérif Inghar es-Seghir; c'est d'eux que descendent les Chefchaounioun, dont l'ancêtre Ali ben Rached fonda Ech-Chaoun contre les chrétiens; d'eux encore que sont sortis les chérifs d'Ouazzan (des Lehianioun) bien connus de nos jours. Tous les chérifs étaient affiliés à la confrérie de leurs ancêtres et figuraient à la fin du XV<sup>e</sup> siècle parmi les disciples de Ghezouani<sup>6</sup>.

1. El-Qâdiri, p. 23 et suiv.; *Nechr el-Mathâni*, t. I, p. 95, dans la biographie du chérif Abou Mohammed Abd el-Qâder el-Djouti. Voir aussi *l'Istiqa*, loc. cit.

2. El-Qâdiri, loc. cit.

3. Notamment aux *Talibioun* (d'où proviennent les *Ghalibioun*, les *Faradjion*) aux *Imranioun*, aux *Chebihion* (qui ont la garde du tombeau d'Idris I au Dj. Zerhoun), aux *Tahirioun*. Voir El-Qâdiri, p. 17 à 37; *Ed-Dourar el-Bahia*, t. II, p. 1 à 52.

4. Le *naqib* est quelquefois appelé le *mezouar* du berbère *amzouarou* ou *amzouar*, premier. C'est une sorte de président ou de syndic des chérifs. Il règle les différends qui s'élèvent entre eux et contrôle les registres généalogiques des familles chorfa. On attribue au sultan Abou 'Inân le rétablissement de cette charge, et cependant Ibn Khaldoun, qui fut secrétaire de ce prince, nous dit que de son temps cette charge n'existait plus (voir *Analyse et Extraits des manuscrits*, t. XIX, p. 461. Voir à ce sujet *l'Istiqa*, loc. cit., le *Nechr el-Mathâni*, loc. cit., et Van den Berg: *Droit musulman*, p. 241). Peut-on conclure que la charge de *naqib* fut rétablie après le départ d'Ibn Khaldoun de la cour d'Abou Inân?

5. El-Qâdiri, p. 35.

6. El-Qâdiri, p. 41 et suiv.; *Ed-Dourar el-Bahia*, t. II, p. 70 et suiv.



4. — Les *Kettanioun* descendent d'Idris par Yahia ben Mohammed ben Idris. Ils habitaient Mekinès qu'ils ne devaient quitter que vers 950<sup>1</sup>.

5. — Les *Imgharioun* ou Beni Imghar, d'abord réfugiés dans le Rif et la région du Dj. Alam finirent par venir s'établir du côté d'Azemmour<sup>2</sup>.

6. — Les *Hammoudioun* descendent d'Idris par Omar. Leurs ancêtres, fixés au temps de Chadeli dans le Dj. Alam, finirent par émigrer vers Tlemcen où ils firent souche<sup>3</sup>.

Les descendants d'Idris occupaient le pays au nord du Grand Atlas ; leurs cousins, les chérifs descendant de Mohammed en Nefs ez-Zakia, occupaient le Sud où ils avaient été attirés des environs de la Mekke par des populations superstitieuses et fanatiques. Ils formaient deux groupes : les *Benou Sa'ad* et les *chérifs de Sidjilmasa*. Non moins remuants que les chérifs du Nord, les chérifs du Sud eurent maille à partir assez souvent avec les sultans mérinides<sup>4</sup>. Mais, plus éloignés de l'action centrale du gouvernement, derrière un rempart naturel formidable, ils purent plus facilement s'organiser, soit pour se rendre indépendants, soit pour étendre leur influence. Les Benou Sa'ad, dans le Dra'a, vivaient au milieu de populations libres de tout joug du côté du Nord<sup>5</sup>. Nous reviendrons, d'ailleurs, assez longuement sur ces deux groupes de chérifs du Sud-marocain.

D'autres descendants du Prophète, moins connus du peuple, peut-être, moins anciens dans la Berbérie, mais non moins illustres au point de vue religieux étaient répandus dans toute l'Afrique du Nord. Au Maroc, ils profitèrent de l'organisation, pour ainsi dire syndicale, des autres chérifs, et formèrent à leur tour dans différents centres des groupes compacts. De ces derniers étaient :

Les *Qadirioun*, descendants de Mousa el-Djoun, par Sidi Abd el-Qader el-Djilani, étaient en Espagne où des actes musulmans les mentionnent en 775 (1374). D'Espagne ils vinrent au Maroc après la conquête de l'Andalousie et s'installèrent à Fas à la fin du IX<sup>e</sup> siècle de l'hégire, un peu après 870 (1466). Plus tard on les trouve inscrits sur la liste des chérifs pensionnés par la dynastie saadienne<sup>6</sup>.

Les *Çaqelioun* (les Siciliens), chassés de leur pays par la conquête normande, se réfugièrent en Espagne, puis, de là, passèrent au Maroc. On en trouve mentionnés au temps des Almohades, mais ils ne semblent pas s'être beaucoup mêlés, avant le XVI<sup>e</sup> siècle, au mouvement politique. Ils descendent

1. El-Qâdiri, p. 38 et suiv.

2. Les Imgharioun descendent de Abd Allah ben Idris, voir *Selouat*, t. II, p. 218, ligne 12.

3. El-Qâdiri, *loc. cit.*

4. *Ed-Dorar el-Bahia*, t. I, p. 82, ligne 16 ; tome II, p. 38-39 ; El-Qâdiri, pp. 53 et suiv. ; *Nechr el-Mathâni*, t. I, p. 95. Le tome I du *Dorar* est entièrement consacré aux chérifs du Sud marocain. Voir aussi El-Oufrani, pp. 7 et suiv. et pp. 447 et suiv.

5. Ibn Khaldoun, t. I, p. 133, signale déjà l'indépendance absolue des tribus du Sud marocain.

6. El-Qâdiri, pp. 59 et suiv. ; *Ed-Dilâi*, p. 12 à p. 18.

de Zeïn el-Abidin<sup>1</sup>. Leurs cousins, les Iraquioun, descendants d'Ibrahim el-Mortadha, vinrent d'Espagne à Fas seulement à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, après la conquête de Grenade<sup>2</sup>.

À partir du XVI<sup>e</sup> siècle, d'autres chérifs, nouveaux venus, ou branches secondaires des groupes ci-dessus, tels que les *Minanioun*, les *Zakarioun*, les *Cheddadioun*, etc., paraîtront sur la scène historique. Nous nous occuperons de leur généalogie au fur et à mesure de leur apparition.

L'organisation même que les Mérinides avaient donnée aux chérifs, pour s'appuyer sur eux à l'égard du parti religieux, fit sentir aux chérifs leur force. Les dynasties du Maghrib du Centre et de l'Est, Zeïyanides ou Hafsides, plus prudentes, n'agirent point de même. Aussi les documents anciens manquent-ils pour établir la filiation certaine des chérifs de ces pays n'appartenant pas par leurs ancêtres aux groupes du Maroc. Néanmoins la décomposition de tous les États de la Berbérie sous l'action des marabouts ne fut pas moins active dans un pays que dans l'autre. Dans ces États qui s'effritent en une multitude de petits États, vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, les villes de l'intérieur reconnaissent encore les souverains. Celles de la côte sont presque toutes indépendantes ou soumises aux chrétiens. Les Berbères sont retournés à leur anarchie naturelle dans leurs montagnes; tandis que ceux des plaines du Tell et des Hauts-Plateaux, affaiblis, se laissent pénétrer par l'élément arabe. Des fractions de tribus en luttes de çofs se déplacent. Il se forme une population hybride qui a pris ou va prendre de nouveaux noms. La confusion sera encore augmentée par l'arrivée des Maures expulsés d'Espagne et les expéditions des chrétiens.

Il ne faut point s'étonner que, des universités de Fas ou de Maroc, de Tlemcen ou de Tunis, aucune voix ne soit sortie pour rappeler les dangers d'une pareille situation. Depuis longtemps le soufisme avait détrôné la science indépendante. Les célébrités religieuses n'étaient plus dans les universités, autrefois si prospères, dans une telle décadence. Les guerres avaient enlevé à l'instruction publique les possessions et les revenus qui faisaient vivre les écoles. Les hobous n'alliaient plus soutenir ces institutions qui végétaient dans une misère profonde, mais enrichissaient les marabouts. À Fas, l'enseignement des mystiques était plus suivi que celui de n'importe quel docteur des grandes mosquées. D'ailleurs, sauf quelques rares Andalous, personne n'étudiait plus les mathématiques, la philosophie ou l'astronomie; le Qorân et la jurisprudence formaient seuls l'objet de l'enseignement public. Les études sérieuses étaient supplantées par la culture de la poésie érotique et des arts magiques; beaucoup étudiaient l'alchimie et faisaient de la fausse monnaie<sup>3</sup>.

---

1. El-Qâdiri, pp. 69 et suiv.; *Djadzouat el-Iqtibâs*, p. 125, biographie du chérif Taher ben Mohammed. Le premier chérif çaqeli qui vint à Fas fut Abou-l Qâsem ben Ibrahim sous le règne du sultan Abou-l Abbâs Ahmed ben Abou Salem el-Merini.

2. El-Qâdiri, pp. 70 et suiv.

3. Léon l'Africain, *Historiale description de l'Afrique*, pp. 149-175 v. et suiv.

Grâce à l'influence religieuse, bientôt jointe à l'influence politique, sur des populations depuis longtemps déshabituées de l'autorité des sultans, les marabouts semblent, à ce moment, le seul pouvoir organisé. Devant l'invasion chrétienne qui menace le pays livré à l'anarchie, ils groupent pour la résistance les tribus ou les fractions de tribus, quelquefois même des éléments hétérogènes<sup>1</sup>. Ils préludent ainsi au mouvement politique qui mettra entre les mains des chérifs ou des Turcs les destinées de l'Afrique du Nord.

---

1. R. Basset, *Nédromah et les Traras*, p. 65 et suiv.; F. Pharaon, in *Rev. Africaine*, t. II, p. 47 et 301, «Tribus de la subdivision de Médéa»; Aucapitaine, *Rev. Afr.*, t. IV, «Notice sur les Aït Fraoucen»; Arnauld, *Rev. Afr.*, t. VIII, p. 104, «Notice sur les Sahari»; Federmann, *Rev. Afr.*, t. IX, «Le Beylik de Titteri». Voir aussi Mercier, *Hist. de l'Afrique septentrionale*, t. III, p. 7.



## Généalogie des principaux groupes de Chérifs du Maroc (suite)

Ali

El-Hasen  
El-Hasen el-Motani  
Abdallah el-Kamel

El-Hosein  
Ali Zain el-Abidin  
Mohammed  
Dja'far es-Sedîq  
Mousa el-Qadem

Yahia Sliman 'Isa Idris Mousa el-Djoun Ibrahim Mohammed en Nefs ez Zakia  
Idrissides Qadrinoum

Qasim  
(ou El-Qasen)

Ibrahim Ahmed Tahar Hosein Ali Abdallah  
el-Achter

Ali er-Radhi Ibrahim el-Mortadha  
Caqueloum 'Iraqjoum

Ismail

Ahmed

El-Hasan

Ali

Abou Bekr

El-Hasan

Mohammed Abou Arfa

Abdallah

El-Hasan

Mohammed

Abou-l-Qasim (ou Belqasem)

Mohammed

Qasem

El-Hasan

Mohammed

El-Hasan

Mouley Ali ech-Charif

Chérifs de Sidjilmasa

Ahmed

Zidan

Makhlouf

Ali

Abderrahman

Mohammed el-Qaim bi Amr Allah

Chérifs Saadiens



## CHAPITRE PREMIER

Les entreprises des Chrétiens sur les côtes de la Berbérie au XV<sup>e</sup> siècle de notre ère. Leurs causes. Leur résultat: réaction de l'Islam, révolution politico-religieuse sous l'action des confréries. — La fin des dynasties berbères au milieu de l'anarchie générale.

Les souverains musulmans de l'Afrique du Nord semblent avoir appelé eux-mêmes, par leurs divisions intestines, la tourmente qui devait les emporter.

Les intrigues et l'ambition des émirs de Grenade, les Benou-l Ahmar, avaient rendu fort précaire, vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, la situation de la dynastie mérinide. De leur côté, les sultans de Tlemcen avaient déjà réussi à amoindrir dans l'Est la situation de la même dynastie. À force d'énergie et de ruse, le sultan mérinide Abd-el-Aziz parvint à rétablir son autorité sur des bases solides. Le poison le débarrassa d'abord de l'émir de Grenade, Yousof II (797 h.-1395 J.-C.), mais il ne put assurer cette succession à son protégé Yousof, fils de Yousof II. Le deuxième fils de ce dernier, Mohammed VI, s'empara du trône et emprisonna son frère; puis, pour avoir les mains libres du côté de l'Afrique, il s'assura par des traités la neutralité de ses voisins chrétiens<sup>1</sup>.

À Tunis, le sultan hafçide Abd-el-Aziz luttait contre les hordes arabes, et, pour s'établir solidement chez lui, vivait en bonne intelligence avec le sultan de Fas. Ce dernier en profita pour abattre la dynastie de Tlemcen. Deux grandes expéditions successives en 800 et 802 de l'hégire (1399 et 1401 de J.-C.) lui assurèrent momentanément la vassalité de cette dernière. Cela lui permit de ne pas négliger les affaires de la péninsule ibérique où il occupait encore des places, notamment la ville de Gibraltar. Il trouva en même temps une aide efficace auprès des corsaires musulmans qui harcelèrent sans répit les côtes des alliés chrétiens de son rival andalou et firent une chasse sans merci à leurs bateaux de commerce<sup>2</sup>.

Depuis longtemps déjà la course était usitée sur les côtes de l'Afrique du Nord. C'était une des formes de la guerre sainte. Dieu n'avait-il pas créé la mer pour ses fidèles? N'était-il pas du devoir des croyants de combattre partout l'infidèle non soumis et surtout sur l'élément créé, *a priori*, pour le service de la communauté des musulmans<sup>3</sup>? Ibn Khaldoun nous dit comment la course se pratiquait à Bougie trente ans avant son arrivée dans cette ville: «Une société plus ou moins nombreuse de corsaires s'organise; ils construisent un navire et choisissent pour le monter des

---

1. Sur Yousof II, cf. Gaudefroy-Demombynes, *Hist. des Benou-l Ahmar*, p. 42 et suiv.

2. Cf. Mercier, *Hist. de l'Afrique septentrionale*, t. II, p. 390 et suiv.

3. Van den Berg, *Principes de droit musulman*, p. 123; Qorân, sour. XXV, v. 50 à 52.

hommes d'une bravoure éprouvée. Ces guerriers vont faire des descentes sur les côtes et les îles habitées par les Francs; ils y arrivent à l'improviste et enlèvent tout ce qui leur tombe sous la main; ils attaquent aussi les navires des infidèles, s'en emparent souvent, et rentrent chez eux chargés de butin et de prisonniers<sup>1</sup>.»

Quelquefois de très hauts personnages, tel le sultan hafside de Tunis, étaient pour ainsi dire les actionnaires de ces sortes de sociétés et en tiraient de gros revenus. Ce sultan, qui avait d'excellentes relations avec les gouvernements du Caire, de Fas et les musulmans d'Espagne, ne cessait d'inquiéter les infidèles de Sicile ou de la Péninsule ibérique ennemis de ses alliés. Lui-même pour être plus libre de ce dernier côté, avait des traités avec Gênes et Venise. Les bénéfices de la course contribuèrent à entretenir les armées qui assuraient son autorité contre les hordes arabes et les villes du Djérid<sup>2</sup>.

Du côté du Maroc, les corsaires de Tétouan rivalisaient d'audace avec ceux de Bougie ou de Tunis. L'organisation de la course n'était point possible dans les ports musulmans de l'Espagne à cause des traités qui liaient les émirs de Grenade avec les rois de Castille. Mais Tétouan, dans le territoire d'un prince qui n'était pas fâché d'attirer des ennuis à ses voisins, Tétouan, aux portes de l'Andalousie d'où les renseignements sur les convois maritimes attendus ou partant, arrivaient rapides et faciles, Tétouan offrait aux corsaires les avantages de la position et les garanties nécessaires du côté des pouvoirs publics. Les méfaits des corsaires de Tétouan furent si nombreux, ils inquiétèrent tellement le commerce et les rivages de la Castille qu'en 1399 Henri III se résolut à une expédition pour les châtier. L'expédition préparée diplomatiquement du côté de Grenade se fit au plus fort d'une campagne du sultan de Fas contre Tlemcen. Tétouan fut prise, saccagée; la moitié des habitants fut passée au fil de l'épée, l'autre moitié fut emmenée en esclavage en Espagne. Cette ville resta dépeuplée et ruinée pendant presque tout le siècle suivant<sup>3</sup>.

La prise de Tétouan eut des conséquences politiques considérables. Elle mit en émoi le monde religieux musulman dans l'Afrique du nord-ouest. Cette expédition qui devait détruire la piraterie ne fit que la servir. Il ne faut point oublier que les musulmans ne peuvent être mis en esclavage<sup>4</sup>. Les marabouts parcoururent le pays pour quêter, ramasser les aumônes destinées au rachat des captifs. Ces aumônes allaient-elles toutes aux captifs? Des textes laissent supposer que chez les musulmans (comme chez les chrétiens d'ailleurs) la quête pour les captifs fut une industrie fructueuse<sup>5</sup>.

Les pouvoirs publics, les gouvernements ne pouvaient s'occuper des rançons sans se solidariser plus ou moins avec les corsaires, sans laisser croire

1. Ibn Khaldoun, *Hist. des Berbères*, tr. fr., t. III, p. 117.

2. El-Qaïrouâni, dans *Explo. Sc. de l'Algérie*, t. VII, p. 249 et suiv.

3. Mercier, t. II, p. 393 et suiv.

4. Van den Berg, *Principes de droit musulman*, p. 166 et suiv.

5. D. de Torrès, *Hist. des Chérifs*, p. 172.



à un appui occulte incompatible avec les traités. Les marabouts remplacèrent les gouvernements.

Jusque là, la guerre sainte s'était faite aux risques et périls des guerriers. Ils y trouvaient toujours le salut de leur âme et souvent un ample butin. Mais lorsque les marabouts eurent commencé à quêter pour ceux qui tombaient en captivité, la course reprit avec une violence inusitée. Les pouvoirs publics ne pouvaient que difficilement contenir des hommes dont l'intérêt se confondait avec le devoir religieux<sup>1</sup>. Les Mérinides, qui s'étaient élevés grâce au parti religieux, qui avaient favorisé ce parti, ne purent pas se servir de lui pour se défendre. Comme les derniers chefs almoravides, comme les Almohades, ils furent obligés d'avoir recours aux milices chrétiennes. Soumis aux mêmes nécessités économiques et financières, ils eurent besoin des négociants juifs ou chrétiens. Leurs ennemis, pour les discréditer, ne manquèrent pas de porter contre eux l'accusation qu'eux-mêmes avaient portée contre les Almohades. Les sultans mérinides n'osèrent pas heurter de front les idées du peuple sur la guerre sainte ou la course; ils craignirent de donner raison à leurs détracteurs. Trop occupés, d'ailleurs, du côté de Tlemcen, pour avoir le temps d'organiser une politique de résistance au parti religieux ils se laissèrent emporter par le courant<sup>2</sup>.

Le sultan mérinide Abd-el-Aziz avait conclu un accord avec le Portugal en raison même de l'accord de son ennemi, l'émir de Grenade, avec le souverain de Castille. La maison d'Aviz qui régnait sur le Portugal avait imprimé au commerce de ce petit pays une vive impulsion. Les Portugais sillonnaient les rivages de l'Afrique du Nord et de l'Ouest et préludaient aux belles découvertes qui devaient les amener au cap de Bonne-Espérance et aux Indes. Abd-el-Aziz mort, son frère et successeur Abd Allah ne sut pas ou ne put pas, faute de temps, continuer la même politique<sup>3</sup>. Leur troisième frère, Abou Sa'id, monta sur le trône à seize ans et demi. Peu au courant des affaires il se laissa dominer par le parti religieux et toléra que les corsaires attaquent le commerce des nations chrétiennes sans distinction<sup>4</sup>. C'était peu respecter l'accord avec le Portugal. En supposant même cet accord caduc, les attaques des corsaires devaient être plus vivement ressenties par un peuple de navigateurs. Bien mieux, la nation portugaise s'était fondée au milieu des luttes contre les Maures en conquérant sur eux la majeure partie de son territoire lambeau par lambeau. Le peuple portugais était encore tout frémissant de ces luttes. L'idée de croisade contre les musulmans, propagée

1. Cf. Ibn Asker, *Biog. de Sidi Sa'id el-Hahi*, p. 76 ; *id. Biog. d'El-Bahlouli*, p. 45-46; *id. Biog. d'Ibn el-Qadhi Ez-Zouaoui*, p. 92-93.

2. Cf. Godart, *Hist. du Maroc*, p. 393 et suiv.; *id. dans Revue Africaine*, t. II, «Les Evêques de Maroc», *passim*.

3. Il ne régna qu'un an. Proclamé le samedi 8 safar 799 (11 nov. 1396), il mourut le mardi 30 djoumada II en 800 (19 mars 1397). (V. *Djedzouat el-Iqtibâs*, p. 234).

4. Godart, *Hist. du Maroc*, *loc. cit.*; Mercier, *Hist. de l'Afrique septentrionale*, t. II, p. 394 et suiv.; *Istiqa*, t. II, pp. 145 et suiv.; Mac Murdo, *The History of Portugal*, II, p. 453 cite un exemple de navire chrétien pris par les pirates de Maroc.

par les papes dans toute la chrétienté, n'était peut-être nulle part aussi populaire qu'en Portugal.

À ce moment le roi de Portugal, João I<sup>er</sup>, voulait armer ses fils chevaliers. Il les produisait dans de nombreux tournois pour leur donner l'occasion de se distinguer. Des courtisans persuadèrent aux jeunes princes (dont était le célèbre infant Don Henri) de solliciter du roi la faveur de se faire armer chevaliers dans la croisade contre les musulmans africains<sup>1</sup>. Le roi João résista d'abord à ses fils ; il venait de remporter de grands succès sur le roi de Castille, il craignait de perdre ou de ternir sous les citadelles maures les lauriers conquis à Aljubarota<sup>2</sup>. Mais les princes insistèrent ; la reine, le pape intervinrent à leur tour. Le roi se laissa gagner par les infants, l'expédition de Ceuta fut résolue.

Les Portugais montrèrent beaucoup de prudence et de résolution dans cette campagne. La Castille leur avait donné l'exemple de succès récents à Tétouan. Ils connaissaient aussi par les rapports de leurs agents les divisions intestines qui ravageaient l'empire des Mérinides<sup>3</sup>, ils savaient l'état d'hostilité qui régnait entre la cour de Fas et celle de Tlemcen. Depuis 814 (1412 de J.-C.), le sultan de Tlemcen, Abou Malek Abd el-Ouahed, s'était déclaré indépendant et menaçait d'envahir les États du sultan de Fas. Pendant cette situation tendue, la flotte portugaise parut devant Ceuta. Entre deux périls, Abou Sa'id sembla rester inactif et attendit à Fas l'issue des événements. Le gouverneur de Ceuta, Salah ben Salah, de la famille mérinide, se laissa surprendre malgré les forces accumulées dans la place. La ville tomba au pouvoir des Portugais (15-21 août 1415)<sup>4</sup>.

L'indignation, la colère des musulmans furent grandes au Maghrib, mais

1. Mac Murdo, *The History of Portugal*, t. II, p. 352 et suiv.

2. Aljubarota, ville de la province de Leiria en Portugal, où le roi João I<sup>er</sup> battit son homonyme Juan I<sup>er</sup> de Castille le 14 août 1385. Cette victoire assura à la maison d'Aviz le trône au Portugal.

3. Mac Murdo, *The History of Portugal*, loc. cit. D'après un passage d'une vieille chronique anglaise, cité par Hakluyt (*The principal navigations*, t. VI, p. 121) le roi João se serait servi de négociants anglais et allemands comme informateurs.

4. Cf. Mercier, *Hist. de l'Afrique*, t. II, pp. 394 et suiv. ; Godart, *Hist. du Maroc*, loc. cit. ; Léon l'Africain, *Hist. Descript. de l'Afrique*, p. 215 et suiv. ; Mac Murdo, loc. cit. ; Azurara, *Cronica de el rey D. João I*, t. III, p. 5 et suiv. ; Azurara, *Cronica do Conde D. Pedro de Menezes*, p. 365 et suiv. ; Da Sylva, *Memorias para a historia de Portugal*, t. III, p. 1464 et suiv. ; Anonyme, *Cronicas del rey D. Joam*, etc., p. 347 et suiv. ; *Collecção de livros ineditos*, t. I, p. 7 ; *Livro da Guerra de Ceuta*, par Matheus Pisano, *passim*, t. V ; *Cronicas dos Senhores reyes de Portugal*, p. 205 et suiv. D'après les chroniques portugaises, le Maroc était partagé à ce moment entre un certain nombre de grands vassaux à peu près indépendants. Ces grands vassaux étaient d'origine mérinide et portaient le titre de gouverneurs pour le sultan. Il y avait à Maroc, Mouley Bou Ali (Anonyme, p. 364) ; à Sla, Lazaraque (*Collecção*, t. I, p. 153 ; Azurara, *Cronica do Conde D. Pedro de Menezes*, p. 414) ; à Badis, Mansour ben Zian, frère de Lazaraque ; à Mékinès (Miknasa), Mouley Zeïyan (Chronique du Saint Infant, in *Acta Sanctorum*, juin 1443, t. I, p. 561). Salah ben Salah était gouverneur, dans ces mêmes conditions, à Ceuta. Il avait dans son gouvernement toute la côte de Tétouan à Larache, et tout le territoire de Tanger à Qçar el-Kébir (voir chroniques citées, *passim*). Tous ces grands vassaux luttèrent entre eux pour ou contre le sultan de Fas, lui-même en lutte avec son frère Mouley Hassoun qui prétendait au trône (Anonyme, *Cronica del rey D. Joam*, p. 374 ; *Collecção*, t. I, p. 150 et suiv. ; t. II, p. 377 et 494).

surtout en Espagne. Jusque-là l'Afrique du nord-ouest avait été le grand réservoir d'hommes pour la guerre sainte contre les chrétiens de la Péninsule. La prise de Ceuta risquait de tarir cette ressource. En même temps, la Castille adoptait une attitude nettement agressive contre l'émirat de Grenade. Comme les chroniqueurs portugais, les musulmans andalous purent penser que leur domination en Espagne venait de recevoir un coup mortel<sup>1</sup>. Les souverains musulmans des deux côtés du détroit furent contraints par le sentiment populaire à une alliance pour arracher Ceuta aux chrétiens. L'émir de Grenade profita de la mort du prétendant Mouley Hassoun, frère d'Abou Sa'ïd, pour réconcilier le sultan avec ses grands vassaux, puis ils marchèrent tous ensemble contre Ceuta. Leurs efforts combinés échouèrent. On accusa de faiblesse et d'inaction le sultan de Fas Abou Sa'ïd. L'émir de Grenade irrité enleva à son allié, en se retirant, ses dernières possessions d'Espagne notamment Gibraltar. La révolte éclata à Fas. Le sultan, trahi par son chambellan Abd el-Aziz ben Ahmed el-Lobabi, fut assassiné (823 de l'hég., 1421 de J.-C.), son harem fut violé, la plupart de ses enfants massacrés<sup>2</sup>. Ses frères essayèrent de se disputer le pouvoir. Mais, au milieu de leurs compétitions le sultan de Tlemcen s'empara de Fas, fit proclamer un prince vassal, Mouley Mohammed, et se retira<sup>3</sup>. Salah ben Salah qui ne comptait plus sur l'appui de Fas pour recouvrer Ceuta, fit hommage de vassalité à l'émir de Grenade et s'installa à Tanger (825-1423)<sup>4</sup>.

La guerre civile dans le nord du Maghrib ne cessait pas. Une branche de la famille mérinide, les Benou Ouattâs, avait fait proclamer sultan, à la mort d'Abou Sa'ïd, son fils Abd el-Haqq, âgé d'un an<sup>5</sup>. Abou Zakariâ Yahia ben Ziân el-Ouattâsi, tuteur du jeune prince et régent du royaume, s'établit à Sla d'où ses partisans résistèrent au souverain de Fas, vassal de Tlemcen<sup>6</sup>. Profitant de toutes ces compétitions, l'émir de Grenade essaya à son tour de prendre solidement pied dans l'Afrique du Nord<sup>7</sup>. De son côté le sultan de Tunis, Abd el-Aziz, prit ombrage de la prépondérance subite du royaume de Tlemcen. En 826 et 829 (1425 et 1428) il envoya deux grandes expéditions qui renversèrent les sultans de Tlemcen. Trois ans plus tard une nouvelle expédition conduite par lui-même plaça sur le trône de cette ville, pour la troisième fois en moins de sept ans un nouveau prétendant<sup>8</sup>. L'abaissement

1. Azurara, *Cronica do Conde D. Pedro de Menezes*, im *Collecção*, t. II, p. 461.

2. Mac Murdo, *The history of Portugal*, II, pp. 396 et suiv.; Da Sylva, *Memorias*, t. II, p. 830 ; Anonyme, *Cronicas del rey D. Joam*, p. 375 ; *Collecção*, t. I, p. 153 ; t. II, pp. 369 et suiv. ; t. V, p. 207 et suiv. ; *Djedzouat el-Iqtibâs*, Biog. d'El-Lobabi, pp. 269-270.

3. Bargès, *Histoire des Beni Zeiyan*, p. 116 ; Mercier et Godart, *loc. cit.* Ce Mouley Mohammed aurait été un arrière petit-fils d'Abou Inan, réfugié à la cour de Tlemcen.

4. Da Sylva, *Memorias*, t. II, p. 839 ; Anonyme, *Cronicas del rey D. Joam*, p. 375 ; Azurara, *Cronica do Conde D. Pedro de Menezes* (*Collecção*, t. II), p. 450.

5. Azurara, *Cronica do Conde D. Pedro de Menezes* (in eod. loc.) p. 494 ; *Acta Sanctorum*, juin, t. I, p. 564, donne l'identification de Lazaraque avec Abou Zakaria el-Ouattâsi.

6. Azurara, *loc. cit.*

7. *Ibid.*

8. Mercier, *Hist. de l'Afrique*, t. II, pp. 396-399.

des souverains de Tlemcen avait permis à El Ouattâsi de chasser Mouley Mohammed de Fas et de rétablir, au moins en partie, l'autorité mérinide<sup>1</sup>. Dès 1425, il avait réussi à s'attacher Salah ben Salah de gré ou de force et avait assiégé avec lui, quoique inutilement, la ville de Ceuta<sup>2</sup>.

Les révoltes des grands vassaux des sultans de Fas duraient toujours. Même en Tunisie, la mort de Abd el-Aziz en 837 (1434) permit aux Arabes, contenus sous son règne, de lutter sans répit contre ses successeurs et d'épuiser leurs ressources. Les Portugais choisirent cette période d'anarchie générale dans la Berbérie pour étendre leurs conquêtes. Ils attaquèrent Tanger qui leur présentait des avantages par la proximité de son port et comme point d'appui pour Ceuta<sup>3</sup>.

Dans ce nouveau péril pour l'Islam le parti religieux parvint à s'affirmer. Il contraignit les grands chefs marocains à la paix. On prêcha la guerre sainte. Les guerriers de Fas, du Rif, de l'Atlas du Maroc, du Tafilelt, accoururent. Malgré des prodiges de valeur de la part des Portugais, malgré huit assauts livrés à la place, Tanger résista. L'infant Ferdinand, prisonnier à la suite de cette malheureuse campagne, préféra le martyre et la mort à une délivrance qui aurait amoindri, sinon la gloire, au moins la situation politique de son pays. Le seul résultat de cette affaire fut de montrer l'action désormais prépondérante du parti des marabouts auquel, somme toute était due la résistance et la victoire<sup>4</sup>.

Les Portugais ne se découragèrent point. Ils brûlaient de venger et leur prince et leur défaite. La conquête de Qçar es-Seghir leur en fournit l'occasion (862 h.-1458)<sup>5</sup> en même temps qu'elle fournit au parti religieux l'occasion de s'affirmer une fois de plus. Ce parti ne cessa d'ailleurs de grandir en force et en influence dans toutes les régions du Maghrib pendant la régence d'El-Ouattâsi, au milieu des guerres civiles entre les grands vassaux ou entre tribus berbères et arabes. Les marabouts organisés en confrérie obéirent au mot d'ordre de leur chef spirituel plus qu'aux injonctions des souverains. Ce fut en vain que ces derniers vidèrent la zaouïa pour surveiller, dénombrer

1. D'après Léon l'Africain, p. 216 verso, il y aurait eu un intervalle de huit ans entre la mort d'Abou Sa'ïd et l'entrée du jeune Abd el-Haqq à Fas avec son tuteur El-Ouattâsi.

2. Azurara, *loc. cit.*, p. 503.

3. Ceuta avait déjà subi deux grands sièges en 1418 et 1425 (Azurara, *Cronica do Conde D. Pedro de Menezes*, pp. 494 et 525 ; Da Sylva, *Memorias*, t. II, p. 863). Elle ne tarda pas à être bloquée par les partisans de la guerre sainte. Dès 1427 un moine Djazoule est signalé par les chroniqueurs comme combattant sous ses murs (Azurara, *loc. cit.*, page 550). On comprend l'intérêt pour les Portugais d'avoir un point d'appui à proximité (cf. Menezes, *Hist. de Tangere*, p. 16), en cas de blocus de Ceuta.

4. Cf. en dehors de la collection des chroniques portugaises : Don F. de Menezes, *Historia de Tangere*, pp. 16 à 30 ; *Acta Sanctorum*, juin, t. I, p. 560 et suiv., traduction latine de la chronique de Fr. João Alvares, secrétaire de l'Infant Ferdinand. Voir aussi *Istiqça*, t. II, p. 150 et suiv.

5. Pour la conquête de Qçar es-Seghir, en plus des chroniques citées : Don A. Manuel y Vasconcellos, *Vida de D. Duarte de Menezes*, pp. 100 et suiv. ; cet Edouard de Menezes fut le premier gouverneur de Qçar (cf. *Alguns Documentos do Archivo nacional*, p. 25 où se trouve son brevet de nomination daté du 16 janvier 1459).

les khouan. Les personnages religieux présentèrent aux yeux du peuple ces mesures de police comme une persécution et surent en retirer du prestige et des sympathies<sup>1</sup>.

Les chefs religieux, les cheikhs, personnages placés à la tête de la confrérie, avaient des compagnons (*açhab*, sing. *çahib*), chargés de diriger les zaouïa de leur obédience. Ces compagnons des cheikhs, aidés des *khouan* (frères) formaient l'armée de première ligne dans l'action politique ou religieuse de leurs chefs. Au dessus de tout ce monde, les *khoddâm* (sing. *khâdim*), artisans ou fellahs, serviteurs religieux de la confrérie, formaient la masse aveugle qui appuyait de ses contributions volontaires et de son nombre l'influence du marabout ou du saint religieux qu'elle vénérât<sup>2</sup>.

Un de ces religieux, chérif originaire du Sous, Abou Abd Allah Mohammed ben Abd er-Rahman el-Djazouli, doué d'une initiative hardie, réforma sa confrérie et lui donna une organisation plus conforme au plan d'action qu'il méditait. Cette confrérie avait été jusque-là cantonnée dans le nord du Maghrib, autour du tombeau de Sidi Abd es-Selâm ben Mechich, dans le nord-ouest, surtout le Tamesna, et en Espagne. El-Djazouli créa ou affilia une dizaine de zaouïas succursales de sa zaouïa d'Afoughal : à Sla, devenu le port des corsaires et du Nord du Maroc depuis la prise des principaux ports du nord par les chrétiens, à Tlemcen, à Fas, au Dj. Zerhoun, à Miknasa, à Anmaï (Tedla), à Arzaq (Tedla), à Maroc, à Bou Romman (pays des Haouara), à Massa (au Sous) et à Akka (Dra'a). Ces zaouïas nouvelles, habilement réparties à travers le pays et les zaouïas existantes dans le nord du Maroc et en Espagne, permettaient de surveiller l'Islam de l'ouest tout entier<sup>3</sup>.

Les textes manquent pour préciser à quelle époque El-Djazouli commença son apostolat. Au moment de sa mort il avait, disent les auteurs musulmans, douze mille six cent soixante-cinq khouan dans sa confrérie<sup>4</sup>. On comprend qu'une pareille armée de fanatiques ait pu éveiller les méfiances des

1. Cf. pour les zaouïas vidées par l'inquisition politique : *Djadzouat el-Iqtibâs* (biographie de Zitouni), p. 149 ; Ibn Asker, p. 70 (biog. de Ghezouani) et *l'Istiçça*, t. II, p. 172.

2. Cf. Rinn, *Marabouts et Khouan*, pp. 77 et suiv. ; Depont et Coppolani, *Les Confréries musulmanes*, pp. 193 et suiv.

3. Le *Momti' al-Asma'*, consacré entièrement à la biographie d'El-Djazouli et de ses compagnons, ne nous donne pas la date de naissance du fameux réformateur (جدد الطريقة dit le texte). Cf. texte, p. 4, ligne 10 et pour les zaouïas citées, v. p. 35, 36, 37, 48, 52, 53, 60. Sur le groupe de Tlemcen, voir Ibn Asker, p. 87. On ignore la date de la naissance d'El-Djazouli ; on sait seulement qu'il naquit à Tenkart, dans le Sous (*Momti'*, p. 14, ligne 6). Dans sa jeunesse, il vint à Fas où il étudia à la Médersa es-Sefarin où enseignait Ahmed Zarrouq. Il voyagea ensuite dans le Maroc et rencontra au pays de Tamesna le cheikh Imghar es Seghir qui l'affilia. Il fit le voyage de la Mekke, où il resta sept ans. Pendant ce temps, des personnages mystérieux prirent soin de sa famille. Avant de réformer sa confrérie, El-Djazouli passa quatorze ans dans une solitude du Tamesna.

Les noms des localités où Djazouli fonda ses zaouïas figurent tous sur les cartes, sauf Anmaï et Azraq. Je n'ai pu avoir de renseignements sur Azraq. Quant à Anmaï, Léon l'Africain nous dit (p. 84 verso) que cette localité se trouve sur la route de Maroc à Fas en longeant l'Atlas, et à 40 milles de la première ville.

4. *Momti'*, p. 4, l. 13.

personnages politiques ayant intérêt au maintien de l'ordre de choses établi. El-Djazouli, dont la confrérie tendait à enserrer le Maghrib comme dans un filet, voulait-il organiser le pays uniquement pour la guerre sainte? Qui pouvait l'empêcher de donner à ce pays un chef? Quelques jours avant sa mort, ses disciples lui disaient: «Maître, les gens disent que l'établissement de ton pouvoir ressemble à l'avènement du Fatimide attendu». Le saint leur répondit: «Les gens ne croient que ceux qui leur coupent le cou. Dieu leur enverra quelqu'un qui leur coupera le cou». On voulut voir dans ces paroles une prophétie<sup>1</sup>.

El-Djazouli avait d'autres ennemis que les personnages politiques. Les tolba non inféodés aux confréries voyaient avec peine celles-ci leur enlever leurs revenus des hobous et autres fondations pieuses, sans compter les prébendes que les hommes de loi et le clergé avaient coutume de recevoir. L'irritation habilement entretenue par les personnages politiques amena la fin d'El-Djazouli. Il fut empoisonné et mourut, la nuit, pendant qu'il pria (869 hég., 1465)<sup>2</sup>.

La colère de ses adeptes fut grande. Ce qui survint laisse entrevoir le degré d'organisation militaire auquel ils étaient parvenus. L'un d'eux, Omar ben Seiyaqa el-Meghiti ech-Chiadhmi, surnommé aussi es-Seiyâf, appela les gens à la mosquée et les exhorta à venger le saint. Sous ce prétexte les fanatiques prirent les armes, assassinèrent tous ceux qu'ils soupçonnaient. Puis, Omar à leur tête, ils se mirent en campagne et combattirent parmi les populations du Sous celles qui leur étaient hostiles<sup>3</sup>.

La stupeur, lorsqu'on apprit la mort du saint, ne fut pas moins grande à Fas<sup>4</sup>. Le pouvoir des Mérinides n'en retira cependant aucun avantage. Le parti religieux avait travaillé le terrain politique singulièrement préparé par des événements récents.

Depuis une vingtaine d'années, les émirs andalous ne se maintenaient plus que par la rivalité des princes chrétiens d'Espagne. La prise de Gibraltar par les Castillans en 1463 fit pressentir aux musulmans le dernier orage qui allait leur faire perdre l'Andalousie. Ce fut presque en vain qu'ils sollicitèrent des secours de l'Islam entier, de l'Afrique du Nord et du Maroc surtout<sup>5</sup>. L'Afrique du Nord venait d'être violemment éprouvée par les grandes expéditions successives des sultans des trois Maghribs luttant l'un contre l'autre. L'anarchie tendait à régner en Berbérie, au Maroc particulièrement. Du Sous le plus extrême jusqu'au Tedla, les chefs locaux luttèrent entre eux ou se tenaient mutuellement surveillés. Il n'y avait dans tout l'Ouest, comme organisation puissante, que la confrérie politico-religieuse préparée

1. *Id.* p. 13, l. 15. Le Fatimide attendu n'est autre que le Mahdi.

2. *Momti'*, p. 11.

3. *Momti'*, p. 13.

4. *Djadzouat*, biographie de Zitouni, p. 149.

5. *Istiqa*, II, p. 150 et suiv. ; Rosseuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, V, p. 493 et suiv. ; t. VI, p. 40 et suiv.

par El-Djazouli. Les chérifs étaient entrés en masse dans cette confrérie (on l'appelait communément la confrérie des Chérifs)<sup>1</sup> et n'avaient pas tardé à s'emparer de sa direction. Nous les verrons bientôt employer sa puissante influence à leur profit.

Le sultan mérinide Abd el-Haqq ben Abou Sa'id, avait vu durant sa minorité El-Ouattâsi lutter péniblement contre les Portugais au Nord, contre les rebellions et l'anarchie au Sud et à l'Est. Le régent fut tué en réprimant une révolte d'Arabes. Les vizirs qui lui succédèrent ne furent pas plus heureux. Le trésor était épuisé. Le sultan comprit que la plus nécessaire et la plus urgente des réformes était la réforme financière. Dès 867 (1462-63) il voulut la commencer. Les négociants juifs lui avancèrent de l'argent. L'un d'eux, nommé Haroun, lui servit d'intendant des finances et paraît même avoir été son conseiller intime. Haroun répartit les impôts sur tous les gros personnages, supprima, dans la *djazia*, la part qui revenait aux chérifs et aux marabouts, la distribua, dit-on, à ses coreligionnaires pauvres. La révolte couvait à Fas. Le sultan devenait rapidement impopulaire. La prééminence qu'il semblait accorder aux juifs, dans son conseil, choquait tous les musulmans. Le cheikh Ahmed Zarrouq, le plus influent personnage religieux de Fas, marqua sa désapprobation d'une telle conduite en s'abstenant d'assister à la prière avec le sultan dans la mosquée de Qarouin. Le sultan craignit l'action des zaouïas; il les fit vider afin de dénombrer et de connaître les khouan. Sur ces entrefaites, des troubles éclatèrent à la fois du côté de Ceuta et de Taza. Le sultan voulut aller les réprimer en personne<sup>2</sup>.

Le sultan se dirigea d'abord du côté de Ceuta. Il laissait à Fas son intendant Haroun avec mission d'administrer en son absence. Cette mesure humilia profondément les grands personnages musulmans de Fas. Sur ces entrefaites arriva la nouvelle de la prise d'Anfa par les Portugais<sup>3</sup>. Le mécontentement à Fas fut à son comble. Les collecteurs d'impôt poussèrent le peuple à la révolte par leur imprudence. Ils malmenèrent, un jour, une femme appartenant à une famille de chérifs; elle appela au secours. Une bagarre eut lieu. Le prédicateur de la mosquée de Qarouin, un agent des Chadelia, en profita pour appeler le peuple à la révolte. Pendant le mouvement les chérifs s'emparèrent de la ville et proclamèrent leur Naqib, Abou Abd Allah Mohammed ben Ali ben Imran el-Djouti, comme chef du pouvoir. Ce dernier accepta et prit le titre d'imam se rattachant ainsi à la tradition de son ancêtre Idris<sup>4</sup>.

L'intendant Haroun avait prévenu le sultan. Celui-ci revint sur Fas et trouva les portes de la ville fermées. Il voulut parlementer, Haroun le

1. *Momti'*, p. 8, ligne 8 et suiv.

2. Abou Abd Allah b. Ibrahim ez-Zerkechi, *Tarikh ed-Doulatein*, p. 141 et p. 258 de la traduction Fagnan. *Istiqa*, t. II, p. 150 et suiv.; *Dorrat el-Hidjal*, p. 188 recto, ligne 15 du manuscrit n° 2022 de la Biblioth. Univers. d'Alger.

3. Léon l'Africain, *Hist. Description de l'Afrique*, p. 128 et suiv. Cette ville porte aujourd'hui le nom de Dar Beïda ou Casablanca.

4. *Istiqa*, loc. cit.

poussait au contraire à aller se fortifier à Miknâsa (Méquinez). Le sultan parlementa, il demanda à aller à la mosquée de Qarouin s'expliquer, haranguer le peuple. On lui ouvrit les portes, mais à lui seul. On le conduisit à la mosquée. Là, le prédicateur, Abou Fârès Abd el-Aziz el-Ouriagheli, lui trancha la gorge. C'était un vendredi, à la fin Ramadhan 869 (mai 1465). On dit que le cheikh Ahmed Zarrouq approuva hautement cet acte. Ce saint personnage consacra *hobous* un olivier dont les revenus devaient servir à faire commémorer cette action tous les vendredis à la mosquée. Un lecteur spécial devait la rappeler en lisant la sourate des «Deux çofs»<sup>1</sup>.

Le chérif resta à la tête du pouvoir avec son titre d'imam jusqu'en 875 (1470-71). Il avait pris son propre fils comme vizir et inauguré son règne en permettant à la populace le massacre et le pillage des juifs. Haroun fut massacré avec les autres<sup>2</sup>.

La nouvelle de l'assassinat du sultan ne tarda pas à se répandre. Aussitôt le fils de son ancien tuteur, Mohammed el-Ouattâsi se posa en prétendant, à Açila. Déjà il avait été sollicité à plusieurs reprises, par les mécontents contre le sultan. Il avait toujours refusé les offres faites. Mais, lorsque le chérif eut été proclamé, il n'hésita plus. Il souleva les tribus en sa faveur et marcha sur Fas. Le chérif, pour empêcher le siège de la ville, fit une diversion du côté de Miknasa près de laquelle il battit el-Ouattâsi. Celui-ci revint en force l'année suivante pour assiéger Fas. Il la bloqua si étroitement que la ville neuve ne tarda pas à se rendre<sup>3</sup>. Ce fut alors qu'on apprit que le roi de Portugal venait de surprendre Açila<sup>4</sup>.

Les Portugais, informés par leurs espions des mouvements du Mérinide El-Ouattâsi avaient décidé ce hardi coup de main. Quinze jours après, avant que Mohammed El-Ouattâsi eût eu le temps de revenir sur ses pas, la ville de Tanger avait ouvert ses portes aux chrétiens. Lorsqu'il arriva, il trouva les Portugais dans une situation telle qu'il n'eut que la ressource de traiter avec eux. Il fut obligé de confirmer leurs prises et de leur laisser un de ses fils en otage. Du moins, avait-il les mains libres du côté du royaume de Fas. Il revint une deuxième fois pour s'emparer de cette ville. Une de ses sœurs, Zohra, aidée du qaïd Ech-Chekiri, avait habilement maintenu les positions déjà occupées. La vieille ville dut se rendre et le chérif s'enfuit (876 hég., 1472). Ce fut en vain qu'il essaya une diversion du côté du Nord où les siens étaient en nombre. Battu, il dut fuir, et se réfugia à Tunis. Mohammed el-Ouattâsi put dès lors pacifier le pays tout autour de Fas<sup>5</sup>.

Mais les chérifs n'avaient point abandonné la partie. Au moment même où le *naqib* de Fas fuyait, un autre chérif se soulevait dans le Nord et se faisait

---

1. *Id.*, *ibid.*

2. *Id.*, II, p. 159.

3. *Id.*, II, p. 160, ligne 12 et suiv.

4. Anonyme, *Cronica del rey Dom Affonso V*, p. 144 et suiv.; Ruy de Pina, *Cronica del rey D. Affonso V*, p. 530 (Im Collecçao, tome I).

5. *Istiça*, II, p. 160, ligne 12 et suiv.



appeler émir, chef de la guerre sainte. Il fonda une ville, Ech-Chaoun, sur une position d'où il pouvait inquiéter à la fois toute la contrée depuis Ceuta jusqu'à Açila. Bientôt, de Tétouan relevée de ses ruines par les Andalous, des émissaires lui signalèrent facilement l'approche des flottes ennemies. Le sultan mérinide de Fas, El-Ouattâsi, n'osa pas inquiéter le chérif. Son rival de Tlemcen commençait à devenir menaçant; peut-être le sultan de Fas était-il bien aise aussi de créer des embarras à ses alliés chrétiens et de s'attirer par cela la faveur du parti religieux?<sup>1</sup>

Le Portugal avait habilement profité de l'anarchie qui sévissait sur le nord de l'Afrique. Ses flottes sillonnaient les côtes de l'Océan et du détroit et maintenaient en respect les corsaires qui se retournèrent vers les côtes d'Espagne. Là, les émirs de Grenade, profitant des révolutions de Fas, s'étaient d'abord emparés des possessions mérinides, mais ils durent les céder de gré ou de force au roi de Castille et faire acte de vassalité. Les corsaires redoublèrent de violence et d'efforts. En 1481, Ferdinand et Isabelle, ayant réuni la Castille à l'Aragon, et se sentant assez forts dans la Péninsule, décidèrent à leur tour de porter leurs armes en Afrique pour arrêter la piraterie. L'expédition de Melilla eut lieu aussitôt. Le sultan de Fas en guerre contre celui de Tlemcen ne put envoyer à Melilla qu'un secours dérisoire. La ville fut prise par les Espagnols qui s'y fortifièrent. Kçaça, près de Melilla, se rendit presque aussitôt et fut également occupée. Ferdinand et Isabelle tournèrent alors leurs armes contre l'émirat de Grenade. Malaga fut prise en 1487 (892 hég.). Grenade succomba peu après (1492, 897 hég.). La prise de Grenade, la ruine de la domination musulmane en Espagne, retentirent douloureusement dans tout le monde islamique<sup>2</sup>.

«L'Andalousie, patrie de l'Islam, est aujourd'hui sous les mains des chrétiens. Ils ont changé en ténèbres le jour qui l'éclairait. Ses mosquées sont devenues des temples d'idoles, ses lions sont la proie que se disputent les chiens!

«Et la grande mosquée de Cordoue, pleine de livres! ses portes sont aujourd'hui fermées; elle est le refuge des rats, un chenil! Les chrétiens ont équipé à grands frais leur flotte. Leurs raïs sortent chargés de munitions pour la guerre; ils veulent s'emparer de la djazia des pauvres de l'Islam! Et voilà que, leur coup fait, ils vont revenir chez eux vainqueurs. Oh! si, parmi les gens du Maghrib ou d'Alger, il n'y a pas d'homme, d'aide et de secours pour la religion, que Dieu les rende la proie des chrétiens! qu'il obscurcisse leur vie par la mort infamante! qu'il livre Constantinople aux fureurs de la peste qui emporte tout! — Mais que dis-je! leurs cœurs palpitent, leurs yeux versent des torrents de larmes, ils voient l'incendie qui dévore les demeures de l'Andalousie, et qui ne s'arrête ni nuit, ni jour...»<sup>3</sup>

1. *Istiqa*, II, p. 161 ; voir aussi *Collecção de livros ineditos, Cronica del rey D. João II*, par Ruy de Pina, t. II, p. 78 ; Garcia de Resende, *Cronica dos valerosos feitos del rey D. João II*, p. 44 et suiv.

2. Mercier, II, p. 410 et suiv.; Rosseuw, VI, p. 1 et suiv. Sur la dépossession des Mérinides par les émirs de Grenade, voir *Istiqa*, t. II, p. 160.

3. *Nehr el-Mathâni*, I, p. 102.

Ces appels à la vengeance ne furent que trop entendus. La haine du chrétien fit des côtes d'Afrique plus encore qu'autrefois un repaire de forbans et d'écumeurs de mer. Ce brigandage était soutenu par la cupidité des habitants des ports et des marabouts qui en tiraient de forts revenus, par les princes qui flattaient ainsi les instincts des populations pour les entraîner derrière eux. La guerre sainte, la course, nouvelle forme de la guerre sainte, chantées par les poètes comme la revanche de l'Islam, furent approuvées et recommandées par les légistes des zaouïas. Les sultans durent céder au courant. Leurs juriconsultes, les hommes de raison durent céder la place aux fanatiques d'autant plus intransigeants que leur intérêt était en jeu. Les marabouts continuèrent de quêter pour le rachat des captifs et de fanatiser les populations. Ils ne surent pas comprendre que la prise de Grenade, en unifiant en quelque sorte la péninsule, allait permettre aux chrétiens de venir venger en Afrique les insultes des corsaires musulmans. Ce furent eux qui obligèrent les chrétiens à s'étendre. C'est d'ailleurs le caractère qu'a eu, en Berbérie, la guerre sainte, le *djihad*, à peu près dans tous les temps.

L'émir d'Ech-Chaoun, Ali ben Rached, ne cessait d'inquiéter les possessions chrétiennes de Melilla à Tanger et Açila. Isabelle la Catholique était résolue à faire aux musulmans une guerre sans merci. Conseillée par le pape, elle provoqua, en 1494, entre l'Espagne et le Portugal, les conférences de Tordesillas. L'accord qui en résulta avait pour but de définir la sphère d'influence de chacun des deux royaumes sur les côtes de la Berbérie. Le royaume de Fas fut attribué aux Portugais et celui de Tlemcen à l'Espagne<sup>1</sup>. À peine cet accord était-il signé que l'émir d'Ech-Chaoun allait ravager les campagnes d'Açila parce que les indigènes de cette région commerçaient avec les Portugais. Les garnisons de Tanger et d'Açila le repoussèrent, mais il inquiéta néanmoins Ceuta et Melilla. En 1501, une expédition portugaise envoyée à Mers el-Kebir pour châtier les corsaires échoua. Ce fut alors qu'Emmanuel de Portugal changea sa politique, et, pour avoir raison du Nord essaya de faire diversion dans le Midi<sup>2</sup>.

Tout le Midi était morcelé en quantité de petits États indépendants. Maroc était sous la dépendance d'un cousin du sultan de Fas, En-Nacer bou Chentouf, non reconnu en dehors de ses murs<sup>3</sup>. Le pays de Tedla obéissait à plusieurs familles dont celle du chérif Mouley Idris, établi sur le versant nord de l'Atlas. Le Doukhala, le Haha, le Chiadma, le Heskoura, que Omar es-Seiyâf parcourait en vainqueur devaient être après sa mort disputés par des seigneurs berbères ou des chérifs. Le Sous était aussi la proie des bandes

---

1. Plus tard, cet accord devait être complété par la capitulation de Villafranca et la limite des deux royaumes fixée au Peñon de Velez (Badis). Cf. Godart, *Hist. du Maroc*, p. 393 et suiv. En dehors des chroniques de Garcia de Resende et de Ruy de Pina, déjà citées, voir dans *Alguns documentos do Archivo nacional*, pp. 69 à 90 le texte du traité de Tordesillas et page 208 le texte de la capitulation de Villafranca de Xira, signée le 23 septembre 1509.

2. Godart, *Hist. du Maroc*, p. 409 et 410 ; Garcia de Resende et Ruy de Pina, *loc. cit.*

3. D. de Torrès, p. 6.

de Omar qui confinait plus au Sud aux chérifs et aux marabouts du Dra'a également adeptes de Djazouli<sup>1</sup>.

Après la mort de ce dernier, ce Omar es-Seiyâf, aidé de ses fanatiques, s'était mis en campagne pour le bien de la foi et la réforme des mœurs. Mais, disent les auteurs musulmans, Omar et ses prosélytes, entraînés par leurs succès ne tardèrent pas à sortir du droit chemin. Le saint avait dit de son vivant: «Ceux qui marchent à ma suite seront toujours vainqueurs». Omar prit le mot à la lettre et dans toutes ses campagnes il faisait porter devant ses troupes le cadavre du saint enfermé dans un cercueil. De fait, Omar fut vainqueur pendant vingt ans. Lorsqu'il ne faisait pas d'expéditions, il déposait le saint dans une oasis de la vallée du Sous nommée le Ribat. Des gardes veillaient sur le cercueil la nuit pour que les malfaiteurs ne pussent l'enlever. Pour mieux assurer sa garde, on brûlait chaque nuit auprès du cercueil une charge de chameau d'huile afin d'avoir une plus grande lumière. Plus tard, Omar changea de campement et s'établit à Taçirout, du côté d'Afoughal. Il y déposa le saint dans un tombeau. La fortune et les honneurs lui avaient tourné la tête, il avait épousé la femme d'El-Djazouli, il épousa de force la fille du saint. Ces deux femmes ainsi outragées, résolurent de se venger, et une nuit, pendant que Omar dormait, elles l'étranglèrent (890 hég., 1485). Les gens d'Afoughal profitèrent du désarroi causé par cette mort; ils vinrent enlever le saint par surprise à ceux de Taçirout et l'ensevelirent chez eux. Ceux de Taçirout allaient courir aux armes lorsqu'ils s'aperçurent, dit-on, que le saint était revenu à son tombeau. De sorte que le saint est vénéré dans les deux endroits<sup>2</sup>.

Peu après la mort de Omar, le Dra'a était partagé entre deux mezouars ennemis des chérifs de Tagmadert leurs voisins. Le Sous était complètement livré à l'influence des familles maraboutiques dont les principales étaient celle de Moussa ben Djaa'far à Ilegh, celle de Sidi Abd Allah Ou M'barek à Akka, et les Benou Sa'ad de Tagmadert, les futurs chérifs sa'adiens<sup>3</sup>. À l'est du Maroc, le pays de Debdou obéissait à un seigneur indépendant dont l'autorité s'étendait jusqu'aux Beni Bechir du Haut Guir. Au sud de l'Atlas et vers le Sahara, le Touat était totalement indépendant; le Tafilelt était aux chérifs de Sidjilmasa, de même les populations de Tebalbalet, du Todgha, de Ferkla, de Tozghin<sup>4</sup>.

Un pareil morcellement, signe d'impuissance, justifierait à lui seul la passivité apparente des sultans de Fas devant les coups redoublés portés par les chrétiens sur les côtes de Berbérie. Mais bien d'autres ennuis les

1. D. de Torrès, p. 92. Marmol, liv. II, p. 445 et suiv.

2. *Momti'*, p. 14 et 15. Un fait analogue existe dans la biographie de Sidi Abd er Rahman bou Oobrin, le fondateur de la confrérie religieuse des Rahmania (Rinn, *Marabouts et Khouan*, pp. 455 et suiv.).

3. Marmol, III, p. 9-14.

4. Marmol, II, p. 296; Léon l'Africain, *Histoire et description de l'Afrique*, pp. 238 et s.; 322 et suiv.

assaillaient: la rivalité toujours à craindre des sultans de Tlemcen, les troubles, le mécontentement suscités par les Andalous émigrés et exploités par le parti religieux.

Dès que la vassalité des émirs de Grenade vis-à-vis du roi de Castille eut été proclamée, c'est-à-dire bien avant la conquête de Grenade par les chrétiens, l'exode en masse fut prêché aux musulmans, conformément à la doctrine de l'Islam. Les Andalous, en venant au Maghrib, enrichirent les corsaires, mais apportèrent dans l'intérieur du pays la concurrence de négociants habiles, d'ouvriers et d'agriculteurs expérimentés. Un grand malaise en fut ressenti par les rudes populations berbères qui traduisirent leur mécontentement par des actes de violence. Les Andalous se plaignirent amèrement du manque de protection qu'ils prétendaient être en droit d'attendre, des vexations de toute sorte qu'ils eurent à subir. Les pouvoirs publics n'osèrent point aller contre le sentiment populaire, ils ne surent ni défendre, ni utiliser ceux qui auraient pu relever le Maghrib<sup>1</sup>.

L'expulsion des juifs d'Espagne accentua le malaise. Ils essayèrent de porter leur activité hors du royaume de Fas, de commercer, comme leurs coreligionnaires plus anciennement établis, avec le Soudan. Les négociants

---

1. M. J. Müller (*Beitraege zur Geschichte der westlichen Araber*, fasc. I, pages 42-44, Munich, 1866, in-8), nous donne le texte d'une lettre du secrétaire du sultan de Fas, lettre dépeignant au vif le mécontentement des Andalous émigrés. Voici la traduction de cette lettre:

«Écrit au cheikh, au jurisconsulte éminent, le prédicateur modèle entre les modèles, le plus pieux parmi les hommes d'élite dans la piété et la pureté, le juste, le plus équitable, Abou Abdallah ben Qothia. Que Dieu étende sa renommée et fasse durer son élévation!

Louange à Dieu!

Voici ma réponse à votre question. Que Dieu soit satisfait de vous! qu'il conserve longtemps votre vie si précieuse pour les musulmans! Des gens, parmi ces Andalous qui ont fui leur pays, abandonné leur maison, leurs terres, leurs vergers, leurs vignes, ainsi que d'autres biens dont ils ont retiré d'ailleurs la valeur en argent par des ventes; qui se sont soustraits à la doctrine et à la puissance des chrétiens, prétendent qu'ils ont fui emportant leurs métiers, leurs usages, leurs animaux domestiques, leurs femmes, et qu'on leur a tout enlevé. Ils disent qu'ils se sont établis pour servir Dieu (qu'Il soit loué!) en terre d'Islam, sous la loi de Dieu et de son Prophète et la juridiction d'un pouvoir musulman. Ils se sont repentis d'avoir fui, dès leur arrivée sur la terre islamique. Ils se sont laissés emporter par la colère. Ils ont dit qu'ils n'avaient point trouvé l'accueil qui leur était dû, qu'ils n'avaient trouvé au pays de l'Islam, au Maghrib (que Dieu protège et garde son territoire! qu'il aide et favorise son sultan!) dans leur recherche d'un gagne-pain, ni douceur, ni bienveillance, ni facilités d'aucune sorte pas plus du côté des administrateurs des provinces que du public. Ils ont montré ouvertement, par leurs mauvais propos, la faiblesse de leur foi et le manque de solidité de leurs convictions. Ils ont fait voir qu'ils avaient fui l'Espagne, non pour Dieu et son Prophète, comme ils le prétendent, mais pour les biens terrestres qu'ils ont cherché à acquérir rapidement dès leur arrivée en ce pays, courant après la réussite de leurs désirs et de leurs espérances.

«Dès qu'ils ont vu que les choses ne tournaient pas selon leur gré, ils ont affecté du mépris pour ce pays d'Islam et son gouvernement. Ils ont blâmé amèrement celui qui les avait entraîné à fuir. Ils ont vanté le pays des chrétiens, ses populations. Ils ont regretté leur départ.

«Souvent nous apprenons que l'un d'eux a désapprouvé l'émigration en ce pays (que Dieu le protège!) ou bien qu'il engage à repartir d'ici en Espagne; qu'un autre propose d'aller au devant du roi de Castille (s'il fait une expédition par ici) et de solliciter le retour dans le pays des chrétiens; que d'autres proposent une fuite clandestine en Espagne pour se mettre sous la protection des infidèles.

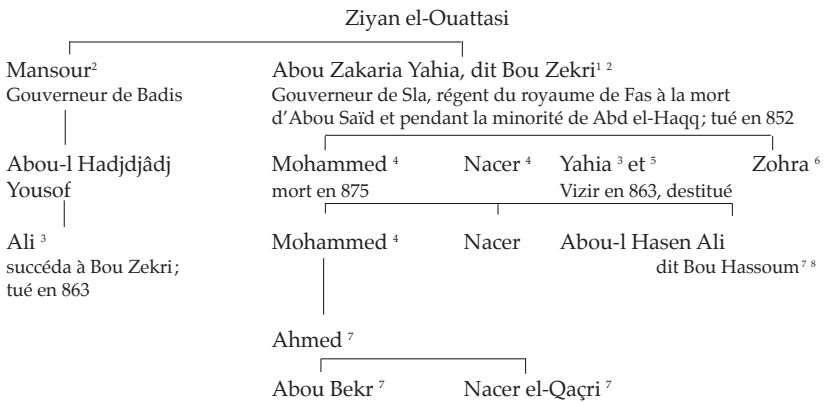
musulmans ne tolèrent point une telle concurrence. Ils firent appel au fanatisme des populations. Le mouvement, parti du Touat sous la direction de Abd el-Kerim el-Meghili, approuvé par les légistes de Tlemcen, désapprouvé par ceux de Fas, aboutit au massacre des juifs au Touat et au Soudan. Ce fut en vain que le qadhi du Touat, Abou Abd Allah el-Açmouni montra l'illégitimité d'une pareille mesure. Le fanatisme et l'intérêt furent plus forts que la raison.

De leur côté les Andalous musulmans d'Espagne faisaient appel sur appel aux guerriers du Maghrib et des pays d'Islam. La révolte des Alpujarras en 1499, l'expulsion générale des Maures de l'Andalousie en 1501, celle des Maures de Castille en 1502 accrurent notablement les difficultés des sultans de Fas en légitimant aux yeux des populations l'attitude agressive du parti des confréries. Et tandis que les populations du Gharb et du Rif étaient

«Comment peut-on atteindre un tel degré dans l'erreur criminelle, dans le vice, le manque de convictions religieuses! Leur moralité, troublée par l'erreur, les incite au crime de rébellion religieuse qu'ils avaient fui en venant ici; et cela aura lieu s'ils persistent dans de tels sentiments, s'ils ne se repentent pas et ne reviennent à Dieu (qu'Il soit loué!). Mais comment pourraient-ils s'en retourner de la terre d'Islam et s'éloigner de l'obéissance à Dieu!

«Cette lettre a été écrite par le serviteur de celui qui pardonne, le pauvre musulman, l'esclave de Dieu, Ahmed ben Yahia ben Mohammed ben Ali al-Ouancherisi (que Dieu le favorise !) à la date du 1<sup>er</sup> jour de la semaine le 19 dhou l'qa'da 896» (23 septembre 1491).

### Généalogie des Beni Ouattas



Références pour l'établissement de cette généalogie :

1. *Djedzouat el-Iqtibâs*, p. 336.
2. *Acta sanctorum*, juin, t. I, (Vie de l'infant Ferdinand de Portugal), p. 561.
3. *Djedzouat*, p. 292.
4. *Id.*, pp. 132 et 232.
5. *Id.*, p. 292, *Dorrat el-Hidjal* (Manuscrit 2022 Bibl. Univ. d'Alger), fol. 187.
6. *Istiqça*, II, p. 160.
7. D. de Torrès, *Hist. des Chérifs*, p. 159.
8. El-Oufrani, pp. 56 et suiv.

ballotées entre les autorités chrétiennes des ports et l'émir d'Ech Chaoun, chef de la guerre sainte, les sultans, épiaient les mouvements de leur rival de Tlemcen, concentraient leur action sur la surveillance des zaouïas<sup>1</sup>.

Le Portugal eut alors la partie belle. En 1506, au moment où Isabelle et Ximènes venaient d'enlever aux corsaires Mers el-Kebir et y étaient définitivement installés, Emmanuel fonda la ville de Mazagan sur la côte ouest du Maroc. Ce poste devait tenir en respect Azemmour au nord et Safi au sud. Cette dernière ville fut prise en 1507. Un chef indigène de grande valeur, Yahia ben Ta'foufa fut proclamé chef du pays, sous le protectorat portugais. Il pouvait mettre en ligne 100.000 fantassins et 16.000 cavaliers. Le Mérinide de Maroc, vassal de celui de Fas, ne résistait aux Portugais qu'avec peine<sup>2</sup>. Ces derniers percevaient des tributs de nombreuses agglomérations de provinces jusqu'au pied de l'Atlas<sup>3</sup>. Agadir (Santa-Cruz) prise la même année que Safi leur permit de soumettre une partie du Sous. Leurs conquêtes furent couronnées en 1516 par l'expédition et la prise d'Azemmour. Tout le littoral ouest du Maghrib était à eux.

L'Espagne de son côté n'était pas restée inactive. En 1508 elle avait pris le Peñon de Velez; en 1509 Oran, Bougie, tombaient sous ses armes. En 1510 Tripoli était dévastée par sa flotte; Alger et Dellys effrayées faisaient acte de vassalité<sup>4</sup>.

La désagrégation politique du pays qui se poursuivait dans l'ouest du Maghrib sous l'action des confréries avait lieu parallèlement dans le centre et l'est avec l'infiltration arabe<sup>5</sup>. Les possessions mérinides dans ces deux pays s'étaient déjà détachées: à Touggourt, les gouverneurs se faisaient appeler sultans; Tripoli, indépendant sous son conseil de notables élus, ne faisait la prière au nom du Mérinide de Fas que par haine du Hafside de Tunis<sup>6</sup>. Celui-ci restait enfermé dans sa ville à peu près prisonnier. Une tribu arabe, les Mohelhel, dominait dans l'Ifriqia. Un des chefs de cette tribu avait essayé de fonder un empire avec Qairouan comme capitale<sup>7</sup>. Les rivalités de ses partisans, savamment entretenues par le Hafside, permirent à ce dernier de résister jusqu'à la conquête turque. Dans le Djerid

1. Bargès, *Complément à l'histoire des Beni Zeïyan*, pp. XI-389. René Basset, *Notes de lexicographie berbère*, IV, pp. 17-20; Ibn Asker, p. 95 (biog. d'El Meghili).

2. Godart, *Histoire du Maroc*, pp. 407 et 408.

3. Damião de Goes, *Cronica del rey D. Emmanuel*, *passim*. Dans ces dernières années on a essayé au Portugal de mettre en pleine lumière l'intéressante figure de Yahia ben Ta'foufa. M. D. Lopes a publié sur lui un volume de documents des plus intéressants intitulé: *Textos em Aljania Portuguesa*. Cf. sur le même: J. de Sousa: *Documentos arabicos*, n° 4 et D. de Torres, *Hist. des Chérifs*, pp. 12-23, 46-60, 71-72.

4. Damião de Goes: *Cronica del rey D. Emmanuel*, t. II, p. 168, 243 et suiv., 249 et suiv., 258 et suiv., 324 et suiv., 327 et suiv. Voir aussi D. Lopes, *op. laud.*, introduction pp. XXXI et suiv.; et Léon l'Africain, pp. 76, 80, et 92-98.

5. Godart, *Hist. du Maroc*, pp. 413 et suiv.

6. Féraud, *Rev. Afr.*, t. IV, p. 136; id., n° 152, p. 207.

7. Féraud, *Rev. Afr.* t. XVIII, p. 134 et suiv.; El-Qairouani, p. 267 (dans *Explo. Scient. de l'Algérie*, t. VII); texte, éd. de Tunis, pp. 144 et suiv.

tunisien les Arabes Oulad Sa'ïd percevaient le tribut des villes libres sous des sortes de municipalités berbères<sup>1</sup>.

Un Hafside s'était fait proclamer à Constantine. Il était reconnu, en dehors de sa ville, seulement à Collo et à Bône. Les plaines et les plateaux de cette région étaient sous la dépendance des Harrar dans l'Est, des Seddouikech à l'Ouest jusqu'aux Beni Abbas. Les Arabes Douaouida, ayant à leur tête la famille féodale des Bou Okkaz, dominaient dans les plaines et les plateaux du Sud, tandis que dans l'Auras les Chaouïa avaient reconquis une indépendance absolue.

Le Hafside de Bougie était réduit à sa seule ville lorsque les Espagnols s'en emparèrent. Les Kabyles des Babors et des Tababors dépendaient plus ou moins du royaume des Beni Abbas dont le sultan, Abd el-Aziz, avait pour capitale la Qala'a au nord du plateau de la Medjana.

La Grande Kabylie était sous la dépendance de plusieurs confédérations obéissant au marabout Ahmed ben el-Qadhi ez-Zouaoui, installé à Koukou<sup>2</sup>.

Les sultans Beni Zian n'étaient pas mieux partagés que leurs rivaux de Fas ou de l'Est.

Alger avait reconquis son indépendance municipale sous la suzeraineté des Arabes Tha'aleba, dont le chef Salem et-Toumi y résidait. Ces Arabes avaient expulsé les anciens maîtres d'Alger et de la Mitidja, les Beni Mellikech, malgré les secours envoyés de Tlemcen. À Ténès, un ambitieux cherchait à fonder un royaume nouveau avec l'appui de l'Espagne. La vallée du Chélif moyen et inférieur était occupée par un groupe de tribus arabes confédérés, les Mahall. Les tribus berbères de l'Ouarsenis et du Sersou, Maghraoua fondus avec les Zenata, leur payaient tribut, de même Médéa, Mazouna, Mostaganem. Miliana seul formait au milieu un îlot indépendant. Cependant les derniers émirs de Tlemcen tenaient mieux leurs populations de la Mina à la Molouia lorsque l'arrivée des Morisques de Grenade entraîna les premières guerres avec les chrétiens et la prise de Mers el Kebir<sup>3</sup>.

La prise de cette ville n'intimida pas les terribles corsaires andalous. Ils étaient nombreux. Non seulement Alger, Oran et Mers el-Kebir, mais beaucoup d'autres villes de Tunis à Tanger, vivaient de leurs prises. Ils avaient relevé de leurs ruines Cherchell, Brechk, Honain, Tétouan. Ces villes étaient indépendantes des royaumes de l'intérieur et se souciaient fort peu des embarras qu'elles pouvaient leur causer. Nous verrons en 1567 le roi de Fas assiéger Tétouan pour obliger les corsaires à la soumission.

Les corsaires d'Oran, après la prise de Mers el-Kebir, redoublèrent de vigueur dans la course et jetèrent comme un défi à l'Espagne. Leurs embarcations montées par des hommes fanatiques et cruels, renégats connaissant les langues de l'Europe, espions chassés d'Espagne, débarquaient de nuit sur les côtes des pays chrétiens près des villages isolés. Pendant que

1. Mercier, t. III, pp. 4 à 9.

2. Mercier, *ibid.*

3. Godart, *loc. cit.*, Mercier, *loc. cit.*

les uns attiraient les hommes d'une côté, les autres enlevaient les enfants, les femmes, pillaient, tuaient et se réembarquaient chargés de dépouilles. D'autres fois ils stationnaient le long du détroit attendant les galères venant du nouveau monde chargées d'or. Ils s'en emparaient, réduisaient les marins en esclavage ou les obligeaient à de fortes rançons. Leurs méfaits joints au désir de Ximènes déterminèrent l'expédition d'Oran<sup>1</sup>.

Les préparatifs de cette expédition ne purent être si secrets que le sultan de Tlemcen n'eût été prévenu. Il vint en hâte au secours d'Oran avec une forte armée. Lorsqu'il arriva la ville était prise depuis trois jours (1509-915). Il s'enfuit plein de colère et de honte, et s'enferma dans le Mechouar. La populace de Tlemcen se vengea de cette défaite par le massacre des marchands chrétiens établis dans la ville. Du coup les revenus du royaume, alimentés en grande partie par le trafic des étrangers surtout des chrétiens avec Oran et Tlemcen, tombèrent. Pour compenser les pertes le sultan fut obligé d'augmenter les impôts. Le peuple, cause du mal, ne se rendit pas compte de ses fautes, la révolte menaça d'éclater.

Le sultan craignit pour son trône, il chercha des appuis extérieurs. Il ne pouvait pas compter sur le sultan de Fas, l'éternel ennemi, d'ailleurs fort affaibli lui-même. Il ne lui restait que l'Espagne ou les Turcs: il opta pour l'Espagne. En 1512, il alla à Burgos trouver le roi Ferdinand et contracta une alliance formelle avec lui. Cette alliance servait à point les projets du gouvernement espagnol qui commençait à tourner ses regards exclusivement vers les Amériques et dont le roi venait d'être entraîné par le pape dans une ligue contre les Français. Elle rendait aussi la flotte libre pour l'occupation du littoral.

Le système espagnol sera l'occupation forcée du littoral, appuyé sur la *ghazia*, système qui aurait pu réussir si les indigènes n'avaient eu absolument aucun centre d'approvisionnement autre que les ports occupés dans la Berbérie. Mais il n'en était pas ainsi. Les attaques des côtes par les chrétiens non soutenus à l'intérieur du pays par de fortes armées ne firent qu'irriter sans les soumettre les populations indigènes<sup>2</sup>.

Les Portugais, avaient de leur côté, essayé de parer à l'inconvénient de ce système en s'alliant à des tribus maures ou à des chefs berbères. Ceux-ci devaient appuyer leurs opérations dans l'intérieur du pays. Mais l'introduction, en Portugal, de l'Inquisition, les prétentions du clergé, son intrusion dans les relations de la royauté avec les Maures, gênèrent le développement de l'influence portugaise au Maghrib<sup>3</sup>. L'occupation du pays leur devint onéreuse, ils durent la restreindre. Leurs ennemis s'enhardirent. De leur côté comme du côté des Espagnols, une réaction formidable s'était produite contre les chrétiens. Elle allait aboutir à la disparition des vieilles dynasties et à l'élévation d'un nouvel élément politico-religieux représenté par les chérifs et les Turcs.

---

1. Bargès, *op. cit.*, p. 415 et suiv.

2. Bargès, *ibid.*

3. Le roi D. João III était tenu de demander au pape l'autorisation de fournir des armes à Yahia ben Ta'foufa et à ses troupes. Cf. D. Lopes, *op. laud.*, p. XXXIII de l'introduction, note.



## CHAPITRE II

### L'établissement de la dynastie des Chérifs saadiens

Nous venons de voir que devant l'invasion des Chrétiens les sultans semblent inertes, ou, comme celui de Tlemcen, font des offres de soumission aux envahisseurs. Ces sultans n'ont pas de moyens d'action. Ils incarnent l'idée de l'autorité de l'État. Cette idée est en opposition formelle avec l'organisation en tribu des Berbères et avec les intérêts des multiples puissances féodales qui couvrent le pays. Les marabouts, qui peuvent seuls agir efficacement sur les populations, ne reconnaissent pas l'État, ils ne connaissent que l'Islam. C'est au nom de l'Islam qu'ils se groupent, qu'ils appellent à la guerre sainte les populations, qu'ils secondent parfois les pouvoirs établis. Mais les sultans au lieu de dominer le mouvement sont obligés de le subir et de le suivre. La direction leur en échappe totalement.

Sous une telle influence religieuse divers centres de résistance aux chrétiens se sont formés dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Nous avons déjà vu qu'à Ech-Chaoun un chérif s'est installé. Il se fait appeler émir; il fait la guerre sans l'autorisation du sultan de Fas. Celui-ci est obligé de le tolérer tout en le tenant sous une étroite surveillance. Successivement d'autres centres de résistance encore plus libres de tout pouvoir régulier se formèrent, d'abord dans le Sous totalement indépendant des Mérinides, puis du côté d'Alger, et enfin du côté de Tlemcen, dans la vallée de la Tafna.

Comment se constituèrent ces pouvoirs religieux locaux? Les documents précis manquent, sauf pour la vallée de la Tafna. Quoique ce centre de résistance soit le dernier en date (954 hég., 1548), quoique l'action des personnages religieux n'y ait point obtenu les mêmes résultats que dans le Sous ou à Alger, les faits qui s'y passèrent serviront à éclairer et corroborer ce qui advint ailleurs.

Après la prise de Tlemcen par les Espagnols sous les ordres du comte d'Alcaudete (6 fév. 1543), un marabout de ce pays, Sidi Abd er-Rahman el-Ya'qoubi quitta la ville et se retira du côté d'Ouardefou dans la région de Lalla Maghnia. Là il essaya de former une ligue contre les Chrétiens. Dans ce but il réunit les cheikhs des Angads, des Beni Snous, des Traras et des Matr'ara avec les principaux représentants de la population de Tlemcen et leur fit signer un acte d'union. Cette ligue n'eut pas le temps de donner de grands résultats car les Turcs s'emparèrent bientôt de Tlemcen et il semble que Sidi Abd er-Rahman, mécontent de leur domination, se soit tourné du

côté du Maroc. Ce qu'il y a de certain c'est qu'un des signataires de l'acte, Sidi Ahmed el-Oqbani, fuyant les Turcs, se réfugia auprès des chérifs de Fas vers 968 (1561) avec un grand nombre de personnages importants de son pays<sup>1</sup>.

Est-ce par un acte d'union semblable à celui que Sid Abd er-Rahman el Ya'qoubi avait fait signer que se forma le pouvoir des chérifs dans le Sous? Les documents précis manquent pour l'affirmer, les traditions écrites seules permettent une pareille supposition, mais elles sont assez claires et assez formelles. Nous lisons, en effet, dans Ibn Asker: «Ce fut Sidi Abd Allah ben el-Mobarek (le plus grand marabout du Sous) qui engagea les tribus à se soumettre aux sultans chérifs dans le but de faire la guerre sainte selon les vues de Dieu, au moment où les Chrétiens tendaient à s'emparer des plaines du littoral du pays.» El-Oufrani cite une autre opinion, celle du commentateur du *Zahrat ech-Chemârikh*: «Les Portugais devenaient de plus en plus puissants dans le pays de Sous devant les Musulmans sans chefs pour rallier leurs forces. L'autorité des Mérinides-Ouattâs était nulle ou illusoire. D'ailleurs ces derniers étaient alors absorbés par la lutte contre les Chrétiens de Larache, Arzilla, Tanger, Badis et autres ports.

«Les gens du Sous menacés des plus grands malheurs par les Chrétiens, s'adressèrent à leur patron le saint personnage Abou Abd Allah Mohammed ben Mobarek. Après lui avoir exposé leur situation, leurs divisions, l'ardeur de l'ennemi, ils lui offrirent de se grouper autour de lui, de lui prêter serment d'obéissance afin qu'il gouvernât les tribus et les menât au combat contre les infidèles. Abou Abd Allah refusa leurs propositions mais il leur dit: «Il y a à Tagmadert, dans le Dra'a, un chérif qui prétend que ses deux fils sont voués à de grandes choses. Envoyez-lui un message, offrez-lui le serment d'obéissance, car plus que tout autre il peut être utile et convenable à vos projets.» Il en fut ainsi, et l'on connaît les résultats du message»<sup>2</sup>.

El-Oufrani cite encore une tradition écrite par l'historien Abou Zeïd Sidi Abd er-Rahman, fils du grand cheikh Abou Mohammed Sidi Abd el-Qâder el-Fâsi: «Mon père nous a raconté tenir de Sidi Ahmed ben Ali Es-Sousi que l'avènement de la dynastie des chérifs dans le Sous fut déterminé par les faits suivants: Un certain Sidi Barakat, s'étant entremis pour le rachat de quelques prisonniers, voulut entrer en pourparlers avec les Chrétiens et convenir avec eux qu'on ne ferait plus de prisonniers; comme il traitait cette question ceux-ci lui répondirent: «Nous verrons cela quand vous aurez un chef, car actuellement vous ne relevez plus d'aucun gouvernement constitué.» Quelque temps après, des habitants du Sous étant allés dans la tribu des Djesîma pour y acheter des grains, furent arrêtés par les gens de

1. R. Basset, *Nédromah et les Traras*, p. 51 et suiv.; Ibn Asker, *Biog. d'El-Oqbani*, page 91. Sur cette famille on peut consulter Brosselard, *Inscript. arabes de Tlemcen, Revue Africaine*. t. V, p. 413.

2. El-Oufrani, pp. 20-23 de la trad., 10-11 du texte. Sur Mohammed Ou Mobarek voir Ibn Asker, pp. 83-84. Sur Tagmadart, voir Marmol, III, p. 14.

cette tribu qui pillèrent leurs marchandises et leurs bagages. Plainte ayant été portée par les victimes de cette agression au cheikh des Djesîma qui était un homme énergique et habile, celui-ci leur fit restituer tout ce qui avait été pris. De retour dans leur pays les gens de Sous dirent : «Voilà le chef suprême auquel il convient que nous prêtions serment d'obéissance.» En conséquence, ils se réunirent pour se rendre auprès de lui et lui demandèrent de se mettre à leur tête. Mais le cheikh refusa le pouvoir se retranchant derrière sa piété et alléguant que s'il agissait autrement il serait distrait de ses devoirs religieux. Toutefois il leur indiqua un chérif dans le Dra'â, en leur disant : «Si vous persistez dans votre dessein, adressez-vous au chérif un tel qui raconte que ses deux fils régneront un jour sur le Maghrib. Ce fut alors que les gens du Sous se rendirent auprès de ce chérif, l'emmenèrent dans leur pays et lui assignèrent une somme d'argent suffisante pour son entretien et celui de ses enfants. Le chérif resta au milieu d'eux, combattant l'ennemi qui occupait leur territoire jusqu'au jour où son destin s'accomplit<sup>1</sup>.»

D'après Ibn el-Qâdhi, le premier chef saadien Abou Abd Allah el-Qâïm bi Amrillah fit acte de prétendant au pouvoir vers 915 (1509-1510) après entente avec les marabouts du Sous<sup>2</sup>.

L'auteur du *Nechr el-Mathâni* raconte que la guerre qui durait en permanence entre les Chrétiens et les gens du Sous fut la cause de l'élévation des chérifs saadiens et de leur accession à l'empire du Maghrib. Ce fut dans cette guerre, dont les frais en argent et munitions étaient faits par le Sultan de Fas, que se distinguèrent les deux frères El-A'aredj et Mohammed fils d'Abou Abd Allah el-Qâïm. Plus tard les deux frères visitèrent le sultan de Fas qui les traita magnifiquement à cause de leur zèle pour la guerre sainte. À deux reprises il leur fournit des munitions et des chevaux. Entre temps, ils livrèrent aux Chrétiens des combats avec plus ou moins de succès tandis qu'ils appelaient les tribus aux armes. Lorsqu'ils eurent réuni de nombreuses troupes ils refusèrent l'obéissance au sultan et se firent proclamer à sa place<sup>3</sup>.

Ces diverses traditions semblent ne pas concorder entre elles. Mais il ne faut pas oublier que les uns font remonter l'origine de la dynastie saadienne aux deux fils d'El-Qâïm qui furent réellement proclamés sultans, tandis que les autres font remonter cette dynastie à El-Qâïm lui-même qu'ils appellent sultan ou prince des croyants; mais rien ne confirme que ce dernier ait été proclamé suivant les règles posées par le droit musulman ou ait seulement pu l'être. Diego de Torrès qui vécut dans l'entourage du sultan Mohammed el-Mahdi, fils d'El-Qâïm, nous donne quelques détails sur le père de ce dernier :

«C'estoit homme fin, caut et entendu aux sciences naturelles, et sur tout grand Negromancien et sorcier, nommé Mahamet Benhamet, et qui par un

1. El-Oufrani, *ibid.*

2. Ibn el-Qâdhi, cité par El-Oufrani, *ibid.*

3. *Nechr el-Mathâni*, t. I, pp. 115 et 116.

autre nom, se faisait nommer Xerif, soy disant de la lignée de Mahommet. Ce Payen suivant les traces des autres tyrans, qui sous prétextes de sainteté, se vantans estre successeurs de Mahommet, ont possédé plusieurs royaumes et seigneuries en divers temps et pays, voyant l'occasion propre pour les guerres que les Chrétiens faisoient en ces pays là, et pour voir les terres possédées par plusieurs seigneurs impuissans et de peu de valeur, estant poussé d'un grand courage advisa comme il pourroit envahir ces Estats, comme en effect il commença fort bien et ses enfants les achevèrent<sup>1.</sup>»

Des diverses traditions citées on peut conclure :

En 915 hég. (1509-10), le chérif Abou Abd Allah Mohammed a à Akka une entrevue avec Sidi Abd Allah Ou Mobarek, disciple de Djazouli. En 916 hég. (1510-11), sur les conseils du marabout d' Akka, les autres marabouts du Sous et les chefs des tribus sous leur influence envoient une députation au chérif lui demandant de se mettre à leur tête pour la guerre sainte. Celui-ci accepte et se rend à Tedsî; on lui prête serment d'obéissance. Ce fut alors qu'il adopta le surnom d'El-Qâïm bi Amrillah. Sa qualité de descendant du Prophète, sa piété exaltée, ses nombreux pèlerinages à la Mekke, la tradition qui affirmait que le Mahdi serait un chérif du Sous, tout cela, joint à des qualités personnelles de bravoure et d'habileté, le désignait au suffrage de ses compatriotes. Il était, en plus, l'ennemi par race et par tradition des Mezouars, chefs non religieux des Berbères de Timezqit et de Tinzoulin, les deux centres les plus importants du Dra'a et alliés des Portugais<sup>2.</sup>

À peine le chérif avait-il reçu le serment de ses nouveaux sujets qu'il entama la campagne contre les Chrétiens. Ils étaient à peine installés, et très mal en tout cas, à Fonti. Il attaqua Fonti et s'en empara sans coup férir. Il n'en fallait pas davantage aux indigènes du pays pour croire à une mission providentielle du chérif. Mais lui se retira, après ce succès, à Tedsî. La division ne tarda pas à se mettre parmi ses compagnons et à lui susciter des envieux. Il rejoignit alors Tegmadert, son pays, dans le Dra'a.

Entre temps, voulant éviter la méfiance du sultan de Fas ou pour toute autre cause, il avait envoyé ses deux premiers fils à la cour mérinide. Ces deux jeunes gens avaient déjà accompagné aux villes saintes leur père, et celui-ci leur avait fait suivre les leçons des professeurs les plus en renom de leur temps. Ces professeurs leur aidèrent en temps opportun à asseoir leur autorité. Le cadet, Mohammed, était un littérateur distingué pour son époque. Il savait le divan de Motanabbi par cœur et composait des vers. Il était aussi très versé dans l'alchimie et les sciences occultes. Les deux frères se distinguèrent à la cour du sultan, non seulement par leurs connaissances, mais encore et surtout par leur austérité, leur intransigeance religieuse, leur zèle pour la guerre sainte. L'aîné obtint du sultan, après concours, une

1. Diego de Torrès, p. 8.

2. Marmol, t. I, pp. 445-446; sur Timezqit. III, p. 17; sur Tinzoulin, III, p. 16; sur Akka, III, p. 9. Voir aussi Diego de Torrès, p. 46.

chaire de la mosquée de Qarouin. Le second fut nommé précepteur des fils du sultan. Plus tard ils allèrent dans le Nord prendre part à la guerre sainte autour des ribats d'Açila, de Larache, de Tanger. Quand ils revinrent à Fas le sultan les traita magnifiquement. Ils demandèrent (à la suite d'un plan concerté avec leur père) et obtinrent l'autorisation de lever des contingents pour faire la guerre sainte dans leur pays. Le sultan, voulant s'attirer le parti des marabouts tout en se débarrassant de serviteurs dangereux sur ses frontières du Nord accéda à leur demande. Il leur fournit à deux reprises les munitions nécessaires tandis qu'ils écrivaient aux chefs de tribus pour les appeler à la guerre sainte et qu'ils traversaient les territoires du Sud, portant leur étendard au milieu des fifres et des tambours, excitant partout l'enthousiasme des populations. Le frère du sultan, Mouley Naser, semble avoir deviné le danger que courait l'empire, il pria son frère de les rappeler à Fas, mais il ne fut point écouté. À Maroc, lors du passage des deux chérifs, Naser Bou Chentouf ou Qentouf, roi du pays et nominalement vassal du sultan de Fas les reçut très bien, mais, malgré leur secours, il ne put empêcher les Portugais et leurs vassaux Yahia ben Tahfoufa et Mimoun de faire des razzias jusque sous les murs de sa capitale<sup>1</sup>.

Après leur arrivée dans le Sous, leur père put rentrer à Tedsî où les divisions précédentes s'étaient apaisées. Ou voulut le remettre à la tête de la ligue précédemment formée. Il refusa et fit proclamer à sa place son fils aîné Ahmed el-A'aredj (918 hég. 1512-13). Sur ces entrefaites les gens du Haha et du Chiadhma envoyèrent à El-Qâïm une députation pour le prier de se mettre à leur tête contre les Portugais. Il est à remarquer ici que c'est El-Qâïm qui est appelé et non ses fils, quoique ceux-ci eussent déjà traversé le pays en grande pompe à leur retour de Fas et de Maroc vers le Sous. El-Qâïm accéda à la demande de ses solliciteurs, les accompagna dans leur pays, suivi de son fils l'héritier présomptif, et alla s'établir à Afoughal dans le Haha. Il laissait dans le Sous son fils cadet, Mohammed el-Mahdi, tant pour maintenir son autorité que pour assurer ses derrières contre l'ennemi et harceler les Portugais nuit et jour. El-Qâïm guerroya pendant quelque temps dans la région, il assujettit les tribus indigènes, enleva aux Chrétiens Tednest d'où ses troupes menaçaient Azemmour et Safi. Mais il n'eut pas le temps de s'y installer. Il mourut à Afoughal en 923<sup>2</sup> (1517-1518).

Ses fils continuèrent à guerroyer, mais, moins heureux que leur père, ils se virent enlever Tednest par les Chrétiens. Puis, après des alternatives de succès et de revers, la mort au siège d'Anega de leur jeune frère Abd el-Kebir,

---

1. D. de Torrès, p. 11: «Le roi considérant que s'il ne les favorisoit contre les Chrétiens il viendrait à être haï de son peuple, leur donna un tambour, une enseigne, etc.» Voir aussi D. de Torrès, pp. 40 et suiv.; Marmol, I, p. 445. Yahia ben Tahfoufa était le chef indigène de Safi au service des Portugais; Mimoun était aussi un chef aillé des Portugais dans l'intérieur du Doukkala.

2. D'après Marmol, I, p. 447, le chérif se serait établi à Chachaoua à une demi-journée à l'est d'Afoughal. Voir aussi D. de Torrès, p. 45 et suiv.

ils furent refoulés peu à peu dans le Sous par le célèbre Yahia ben Tahfoufa, l'allié des Portugais<sup>1</sup>. Ne pouvant vaincre ce dernier ils essayèrent de s'en défaire par la ruse et le firent calomnier auprès des chefs portugais. Yahia dut aller à Lisbonne pour se disculper, ce qu'il fit sans peine. Mais pendant son absence, le gouverneur de Safi, étant sorti contre des Arabes révoltés, fut tué, et le principal capitaine portugais Lopes Barriga, fait prisonnier. Les tribus vassales des Portugais commencèrent à se soulever, tandis que les chérifs avançaient vers Santa-Cruz. Un conflit d'attributions survenu entre le nouveau gouverneur de Safi, Nuno de Mascarenhas, et Yahia, de retour du Portugal, paralysa l'action du chef indigène. Celui-ci fut d'ailleurs assassiné peu après, dans une course du côté de Tedla, probablement par un émissaire des chérifs. Ainsi disparut du côté du Sous le plus redoutable adversaire de ces derniers. La politique suivie par les Portugais avec Yahia ben Tahfoufa montre qu'un protectorat entendu au sens large du mot, pouvait les rendre définitivement maîtres de tout le littoral ouest du Maghrib<sup>2</sup>.

Les chérifs s'étaient fortifiés à Taroudant. Pour empêcher le sultan de Fas ou son vassal de Maroc d'en prendre ombrage, ils leur envoyaient des lettres avec des présents, tandis que du Dra'a, même du Touat, leurs affiliés amenaient des adhérents nouveaux.

Vers 1529 (935 hég.), ils s'allièrent avec le roi de Maroc dont l'État ne comprenait guère que cette capitale et sa banlieue. Ils devaient faire ensemble une expédition contre Safi. Les chérifs vinrent camper en force à Maroc, et, profitant de l'hospitalité d'En-Naser, ils l'assassinèrent pendant la nuit<sup>3</sup>. Le lendemain matin, le peuple acclamait l'aîné des chérifs comme roi de Maroc. Celui-ci, sans perdre de temps, faisait acte de vassalité vis-à-vis du sultan de Fas et lui envoyait de riches présents. Le sultan occupé dans le Nord et l'Ouest par les Portugais, par le chérif de Chechaoun, par les Espagnols du Rif, crut devoir sanctionner une aussi criminelle usurpation. De son côté, Mohammed, le deuxième fils d'El-Qâim, reçut de son frère en partage, la vice-royauté du Sous sous la suzeraineté du roi de Maroc. Il établit sa capitale à Taroudant<sup>4</sup>.

Tous les moyens furent bons aux chérifs pour s'agrandir. Quand ils se virent assez forts, ils oublièrent qu'ils devaient un tribut au sultan de Fas. Mais, devant le mécontentement de ce dernier, Ahmed lui envoya quelques

1. Damião de Goes, *Cronica del rey D. Emanuel*, t. II, pp. 328 et suiv. Osorius Lusitanus, *De rebus Emanuelis regis*, pp. 266 et suiv. Voir aussi D. Lopes, *Textos em Aljamia Portuguesa, passim*.

2. Sur le conflit entre Yahia ben Tahfoufa et les gouverneurs de Safi, voir: Damião de Goes, *op. laud.*, t. II, pp. 335 et suiv.; B. Lopes, *op. laud.*, Documents V, VI, VII, XXII; *Alguns documentos do Archivo Nacional*, Ordre du roi D. Manoel à Yahia ben Tahfoufa de venir à Lisbonne, p. 265; *eod. loc.*, Lettre de Yahia ben Tahfoufa à D. Manoel, roi de Portugal sur la victoire de Maroc, p. 398.

3. Sur la mort de Ben Tahfoufa, voir Damião de Goes, *op. laud.*, t. II, pp. 574 à 577. Voir aussi D. de Torrès, *Hist. des Chérifs*, pp. 71-72.

4. D. de Torrès, *op. cit.*, p. 45 et suiv.; Marmol, *op. cit.*, t. I, p. 449; El-Oufrani, pp. 37 et suiv.

mauvais chevaux et des chameaux en médiocre état. L'oubli se doublait d'un outrage. Mais le sultan de Fas mourut presque aussitôt, son fils Ahmed et Ouattâsi lui succéda. Ce dernier était un élève du chérif de Taroudant. Il écrivit avec beaucoup de ménagements à son ancien maître qu'il se contenterait d'un faible tribut de la part d'El-A'aredj. Le sultan de Maroc, qui venait de s'allier avec les seigneurs ou les marabouts indépendants de Dilâ, des Hintata ou du Rif, répondit que sa qualité de chérif était inconciliable avec la qualité de tributaire. Il ne restait plus au sultan de Fas qu'à livrer bataille. Ce fut ce qu'il fit. Il se mit en campagne avec des forces considérables en chevaux, archers, artillerie. Le chérif, malgré les secours amenés par son frère sentait la partie inégale. Il s'enferma dans Maroc, mis en état de formidable défense et, tout en résistant vigoureusement, laissa faire les marabouts et le temps.

On trouve, en effet, les marabouts partout dans l'établissement des chérifs. Nous les avons vus à l'aurore de leur pouvoir avec Abd Allah Ou Mobarek. Nous les retrouverons à chaque pas de leur marche vers la puissance souveraine. Ahmed el-A'aredj, ensevelissant son père à Afoughal, eut soin de l'enterrer à côté du tombeau de Djazouli, dont nous avons déjà vu le rôle politique et religieux. Une fois proclamé sultan de Maroc, le premier soin d'El-A'aredj fut de faire transporter dans sa capitale les corps de Djazouli et de son père et de les faire ensevelir dans la même mosquée, à côté l'un de l'autre. Craignit-il, comme il a été dit, que quelqu'un n'usât du procédé d'Omar-es-Seiyâf et ne se révoltât contre lui ? Profita-t-il réellement de cette translation pour enlever les trésors que l'on prétendait cachés sous la dépouille mortelle du saint ? En réalité, il voulut simplement flatter, par cet acte, la confrérie des Chadelia alors tout puissants auprès du peuple, quoique fort malmenés par le sultan de Fas<sup>1</sup>. Le successeur immédiat de Djazouli comme cheikh des khouan Chadelia fut Abou Farès Abd el-Aziz et-Tebah dont la zaouïa était à Maroc. Il augmenta considérablement l'influence de sa confrérie, tant par le nombre des khouan que par celui des nouvelles zaouïas qu'il créa ou qu'il affilia<sup>2</sup>. Il mourut en 914, laissant comme successeur Abou Mohammed Abd el-Kerim el-Fellah, ami intime de nos deux chérifs, qui ne manquaient pas de venir fréquemment auprès de lui accomplir la *ziara*<sup>3</sup>.

El-Fellâh avait eu comme comme compagnon auprès d'Et-Tebah, et avait alors comme collègue associé dans sa confrérie, son ami intime Ghezouani, marabout originaire du Gharb, prédicateur entraînant, jouissant d'une influence considérable sur les foules. Il était devenu si dangereux dans le pays de Hibt et la région de Qçar el-Kebir que le sultan fut contraint de le faire emprisonner. On l'amena à Fas chargé de chaînes, au milieu des gardes,

1. El-Oufrani, pp. 35 et suiv.

2. Sur Abd el-Aziz Et-Tebah, voir Ibn Asker, p. 99, *Monti'*, p. 34.

3. Sur el-Fellâh, voir *Monti'*, p. 48. La *ziara* est un pèlerinage accompagné d'une offrande à un marabout.

puis on l'enferma sous la surveillance spéciale du chef de la police, Ibn Chagroun, dans la Casbah de Fas. Ibn Chagroun apprit bientôt des compagnons de chaîne de Ghezouani que celui-ci accomplissait des actes merveilleux. Il avait, paraît-il, le pouvoir de se délivrer de ses chaînes dès la tombée de la nuit et de disparaître avec l'arrivée de l'obscurité. Au petit jour il reparaisait sous ses chaînes. Le sultan averti et effrayé le fit mettre en liberté sous une étroite surveillance, et le pria de résider à Fas. Ghezouani accepta et bâtit à l'intérieur de la ville, dans le quartier de Bab-Fetouh une zaouïa où son successeur Et-Tâleb est enterré.

Ghezouani resta là quelque temps, puis, lorsqu'il apprit que la guerre avait éclaté entre les souverains de Fas et de Maroc, il affecta de partir pour Maroc ouvertement. Il dit en public: «Je pars et, par mon départ, la puissance des Beni Merin les quitte». À peine Ghezouani était-il arrivé que la ville fut investie par le sultan aidé de son cousin le vizir Mas'oud ben En-Naçer, ou suivant d'autres, de son frère En-Naçer. Les machines de guerre furent dressées. Le peuple était saisi de frayeur. La ville allait être prise. Le saint n'hésita pas à encourager les assiégés par son exemple et celui de ses disciples. Une insurrection qui éclata fort à propos à Fas obligea le sultan à lever le siège et à s'éloigner de Maroc pour aller châtier ses cousins révoltés et usurpateurs. Le sultan n'eut plus l'occasion de revenir à Maroc. Il devait d'ailleurs conclure la paix avec El-A'aredj quelque temps après à la suite de la bataille indécise d'Anmai (152 = 935)<sup>1</sup>.

El-A'aredj devait encore oublier les conditions de cette paix et huit ans plus tard la lutte recommençait (1537). Le sultan mérinide partit avec vingt mille cavaliers, huit mille fantassins, deux mille arquebusiers et douze canons. Les chérifs n'avaient que douze mille hommes à lui opposer et pas d'artillerie, mais ils furent supérieurs par la tactique. Servis à merveille par leurs espions, ils surprirent le sultan au gué de Ben Oqba de l'oued el-Abid, dans le pays des Beni Djaber. La première partie de l'armée du sultan avec l'artillerie venait de passer la rivière, les chérifs tombèrent sur elle, la culbutèrent et s'emparèrent de tous les canons (1536-943)<sup>2</sup>.

Le résultat de cette bataille retentit douloureusement auprès des principaux personnages politiques du Maghrib et il semble même de certains personnages religieux. «Les populations, dit El-Oufrani, comprenant le danger que faisaient courir au pays les pertes en hommes qu'occasionnait la lutte entre le sultan mérinide et El A'aredj, s'interposèrent entre ces deux princes et essayèrent de les amener à faire la paix par un partage de territoire.» Parmi les personnages qui se mêlèrent de cette affaire on cite Sidi Omar el-Khattâb, marabout du Dj. Zerhoun, disciple de Djazouli<sup>3</sup>; le grand

1. El-Oufrani, pp. 36 et suiv; sur Ghezouani, voir sa biographie dans Ibn Asker, p. 70 et le *Momti'*, pp. 37 et suiv.

2. D. de Torrès, p. 160 et suiv., El-Oufrani, p. 39 (20 du texte), *Momti'*, Biog. de Sidi Mobarek ez Zaa'ri, p. 52.

3. V. sa biographie dans Ibn Asker, p. 64, *Momti'*, p. 90.



qadhi de Fas, Ibn Haroun<sup>1</sup>, le jurisconsulte El-Ouancherisi<sup>2</sup>; le marabout Abou er-Rouaïn<sup>3</sup>, disciple de Djazouli. «Ce dernier personnage, dit encore El-Oufrani, était un illuminé, brouillon et exalté, aussi lui avait-on recommandé de garder le silence de peur qu'il jetât le trouble dans la discussion.» En réalité Abou er-Rouaïn était inféodé au parti des chérifs et ceux-ci ne tenaient point à un arbitrage. Ils se montrèrent, surtout le cadet, d'une raideur et d'une intransigeance telles, qu'ils indisposèrent presque tous les assistants. Néanmoins ils comprirent qu'ils ne pouvaient, sans danger, heurter de front le parti des tolba de Fas et des marabouts non inféodés au clan des Chadelia. L'enthousiasme du début pour la guerre sainte menaçait de tomber, car elle n'avait servi qu'à élever une nouvelle dynastie, à introduire des Andalous musulmans émigrés mal vus des populations. Ce furent eux d'ailleurs les plus mal traités dans les luttes entre sultans<sup>4</sup>.

Le protocole de l'accord proposé aux deux sultans avait été rédigé par l'illustre jurisconsulte El-Ouancherisi; ce traité laissa au sultan de Fas tout le pays depuis Tedla jusqu'au Maghrib central; et au sultan du Maroc le pays depuis Tedla jusqu'au Sous y compris. Il n'était plus question de la vassalité d'un sultan vis-à-vis de l'autre, l'empire des chérifs était fondé. Pendant douze ans le sultan de Fas eut la paix de ce côté et n'en profita point pour organiser une sérieuse défensive. Les chérifs ne prirent point de répit. Après avoir poussé une pointe au Tafilelt, qu'ils soumirent ainsi que la partie de l'Atlas qui leur était concédée, ils se remirent à la guerre sainte.

«Les deux frères s'entendaient bien et El-A'aredj consultait toujours Mohammed el-Mahdi pour prendre une décision dans les affaires importantes ou dans les circonstances difficiles; il avait également recours à ses lumières dans les ténèbres des combats. Celui-ci était un homme d'action, doué d'une vive intelligence, d'une grande netteté de vues et d'une remarquable justesse d'esprit.» Il avait besoin d'armes à feu, il s'ingénia à attirer dans le Sous les marchands chrétiens qui pouvaient lui en procurer. Pour cela il lui fallait un port et des produits à échanger. Les produits étaient tout trouvés: les cuirs et la cire, le sucre brut surtout qui s'exportait du Sous au Soudan et dans tout le Maroc.

Mohammed concentra tous ses efforts pour avoir un port d'échanges et il lutta contre les Portugais jusqu'à ce qu'il leur eût enlevé Santa-Cruz du cap d'Aguer. Un Juif converti à l'islam proposa alors au chérif de construire des pressoirs pour la canne à sucre. «Il en fit faire sept, chacun desquels lui valait 7.500 mitsqal par an et les sucres qui s'y faisaient, 15.000. Il eut ensuite de ce chef un autre grand profit, au grand dommage néanmoins de la chrétienté, car les Anglais avertis qu'ils auraient des sucres en échange

1. V. El-Oufrani, p. 40 (21 du texte); *Djedzouat el-Iqtibas*, p. 302.

2. Biog. dans Ibn Asker. p. 41. El-Oufrani, pp. 61 et suiv. (32 du texte).

3. Biog. dans Ibn Asker, p. 60; *Monti'*, p. 105.

4. *Nehr el-Mathâni*, p. 27 du t. I.

d'armes, ils y en portèrent tant de toutes sortes, et en si grande quantité qu'elles vinrent à aussi bon marché qu'en Espagne, voire à meilleur compte<sup>1</sup>.»

D'aussi grands succès joints à la renommée que se faisait Mohammed auprès des partisans de la guerre sainte, excitèrent la jalousie d'El-A'aredj. Il se plaignit à son frère de n'avoir pas reçu le quint du butin fait à Santa-Cruz, ni sa part de captifs, ainsi que sa situation de souverain le voulait. Mohammed répondit qu'il se considérait comme son égal, et, qu'en tout cas, si des clauses restaient à exécuter entre eux, El-A'aredj devait commencer par se conformer au testament de leur père. Ce testament disait qu'El-A'aredj devait faire proclamer El-Harran le fils de Mohammed. La guerre éclata entre les deux chérifs. Elle aurait pu amener leur ruine. Mais les marabouts auteurs de leur élévation veillaient. Ils s'interposèrent et firent conclure la paix par la consécration des droits d'El-Harran, fils aîné du cadet des chérifs. Le fils aîné d'El-A'aredj devait succéder à El-Harran<sup>2</sup>.

Ahmed el-A'aredj tourna alors ses armes contre les Chrétiens et alla assiéger Safi. Mais manquant d'artillerie, il dut se retirer malgré des efforts inouïs. João III de Portugal trouva que cette place coûtait plus qu'elle ne rapportait, il la fit évacuer ainsi qu'Azemmour et Açila après qu'on eut fait sauter les murailles et ruiner les maisons. On ne garda que Mazagan, point d'appui où les forces portugaises étaient concentrées. El-A'aredj s'empressa de signaler ce départ comme un succès et d'occuper les places de Safi et d'Azemmour qui étaient dans son territoire en y envoyant des marabouts de renom, capables d'attirer les populations. Les Portugais pour empêcher une telle légende de s'établir firent un retour offensif et enlevèrent les marabouts qu'ils ne relâchèrent que contre une énorme rançon<sup>3</sup>.

El-A'aredj ne pouvait supporter l'affront que lui avait fait subir son frère; il fit trop ouvertement des préparatifs pour recommencer la lutte. Mohammed, fidèle à sa tactique n'attendit pas d'être attaqué, il attaqua. Après une longue lutte, le sultan de Maroc vaincu, fut obligé de prendre la fuite, il se réfugia à la zaouïa de Sidi Abd Allah ben Sasi. Tandis que les fils de Mohammed entraient dans Maroc, les deux fils d'El-A'aredj allaient auprès du sultan de Fas solliciter son intervention. Les marabouts intervinrent encore entre les deux chérifs, ils leur représentèrent ce que cette lutte avait de dangereux pour leur empire et pour l'islam et ils réussirent à déterminer Ahmed el-A'aredj à se retirer provisoirement au Tafilelt. La tradition indigène prétend, au contraire, qu'El-A'aredj fut interné avec sa famille dans la ville de Maroc et doté d'une pension considérable, en 946 (1539-1540<sup>4</sup>).

---

1. D. de Torrès, p. 166; El-Oufrani, p. 42 (22 du texte); Léon l'Africain parle de la contrée et des produits du Sous, II, ch. XXX.

2. D. de Torrès, p. 170 et suiv.; Marmol, I, pp. 455 et suiv.; El-Oufrani, pp. 36 à 52 (19 à 28) du texte.

3. D. de Torrès, pp. 170 à 112; El-Oufrani, p. 37 (19 du texte).

4. El-Oufrani, pp. 36 à 52; D. de Torrès, pp. 155 et suiv.

Mohammed el-Mahdi gouverna d'abord les États de son frère et les siens. Mais son ambition visait plus haut. En 951 (1545) il se fit proclamer sultan de Maroc et, sans égards pour les traités qui liaient son frère avec le sultan de Fas, il envoya son fils Abd el-Qâder avec une armée pour occuper la forteresse de Fichtala<sup>1</sup>. Cette place, au pied de l'Atlas et sur la route de Fas à Maroc était au sultan mérinide<sup>2</sup>. Celui-ci vint la défendre. Mohammed el-Mahdi sortit à son tour, passa l'oued el-Abid et vint livrer bataille près de Fichtala. La position était défavorable au Chérif, mais les contingents de Fas, au milieu desquels se trouvait le Mérinide, lâchèrent pied sans combat, sans qu'il y eût plus d'un mort, au bruit de la canonnade. Les renégats et les Turcs au service des Mérinides, Mouley bou Hassoun, frère du sultan de Fas et caïd du Rif, le seigneur de Debdou firent en vain quelque résistance. Au milieu du désordre général le sultan mérinide vaincu prit la fuite, mais il fut rejoint au gué de l'oued Derna et emmené prisonnier à Maroc. Son fils aîné, Abou Bekr, eut le même sort. En même temps le gouverneur de Fichtala ouvrait ses portes et livrait la place au chérif. Toutes les places de la province de Tedla l'imitèrent (950-1544)<sup>3</sup>.

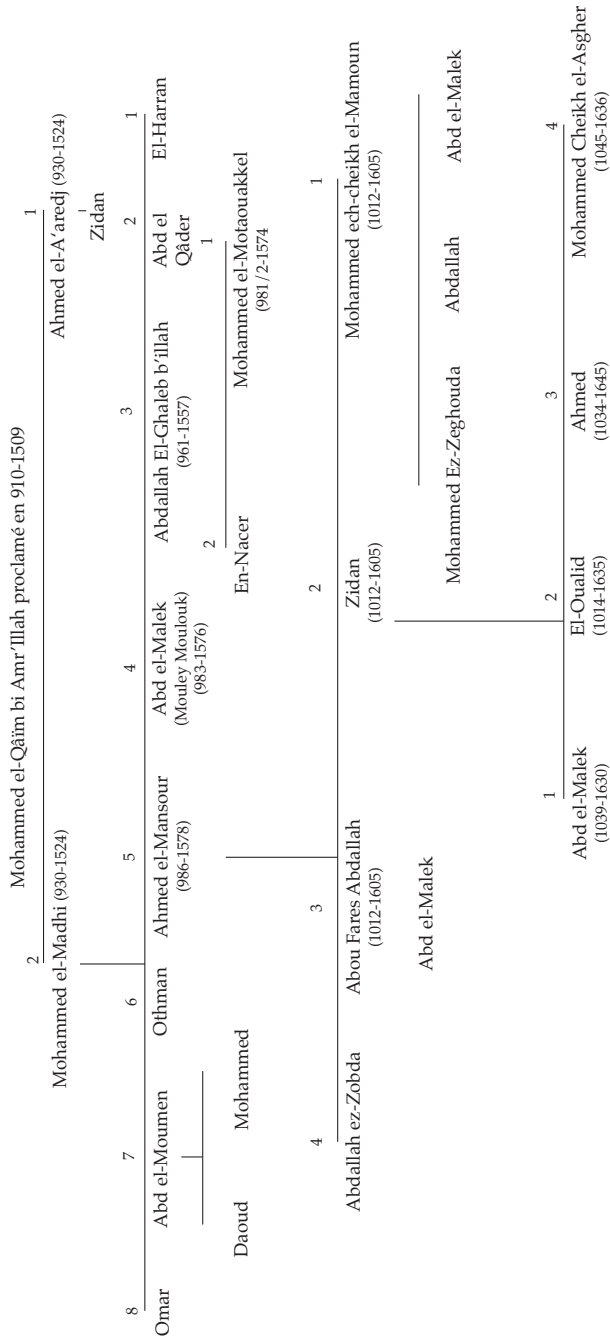
---

1. Fichtala est portée sur la carte de Schnell, mais n'est point mentionnée dans le texte de cet auteur.

2. D. de Torrès, p. 157.

3. D. de Torrès, p. 162.

## Généalogie des sultans saadiens



**Ordre de succession**

Ahmed el-Abbas  
proclamé en 1064-1654, resta jusqu'à sa  
mort sous la tutelle d'El-Hadj Abd el-Kerim  
dit Kroum el-Hadj

- 1 El-Qâim, proclamé en 910, dans le Sous.
2. Mohammed el-Mahdi.
3. Mohammed el-Mahdi, succèdent à leur père, sont reproclamés en 930.
4. Abdallah el-Chaleb, reste seul. Il est proclamé à Fas en 955.
- 5 El-Motaouakkel, — 981-982.
6. Moutay Molouk, — 983.
7. El-Mansour, — 986.

- 8 Abou Farès, Zidan, El-Mamoun : proclamés simultanément en 1012, se disputent le pouvoir.
9. Abdel-Malek ben Zidan, proclamé à Maroc en 1039, Fas échappe à la dynastie saadienne.
- 10 El-Oualid, — 1044 à Maroc.
- 11 Mohammed Cheikh el-Asgher — 1045. Son fils Ahmed et Abbas, ne régna pas. Avec lui s'éteignit la dynastie saadienne.

### CHAPITRE III

L'intervention turque. L'offensive du chérif saadien Mohammed el-Mahdi  
contre Fas et Tlemcen

Le chérif avait-il résolu de provoquer le sultan de Fas pour l'obliger à faire la guerre? Recherchait-il l'occasion de s'emparer du royaume de Fas? La fortune, en ce cas, le servait bien dès le début de la campagne. Maître absolu de son adversaire dont les troupes s'étaient débandées et dispersées, il lui enleva d'abord ses mercenaires, renégats ou Turcs, les meilleures troupes, qu'il réussit à s'attacher. Puis, il offrit au sultan mérinide la liberté en échange de la ville de Miknasa comme rançon. Mais en même temps il marchait sur Fas en toute hâte.

Tout à coup il apprit qu'à Fas le sultan Ahmed venait d'être déposé à l'instigation de Bou Hassoun; qu'on avait proclamé le fils du sultan, Moulay Nacer el-Qaçri; que la résistance s'organisait sur des bases sérieuses. Il essaya de faire intervenir ses partisans. Les marabouts allèrent trouver Bou Hassoun, le vizir du nouveau sultan. Ils essayèrent d'en imposer, parlèrent des châtiments de Dieu pour les désordres de Fas. Bou Hassoun qui voulait gagner du temps feignit de les croire. À leur instigation il défendit de faire du vin, fit briser les amphores, tuer les lions qui servaient aux jeux du cirque. Il attendait que l'armée du chérif, avançant sur Fas, au milieu d'un pays dévasté, fût à sa portée. Quand il jugea le moment favorable et les troupes de son adversaire en état d'infériorité, il sortit de Fas en force pour tomber à l'improviste sur le chérif; mais celui-ci, prévenu à temps par ses espions, décampa en grande vitesse et alla à Maroc suivi de ses prisonniers royaux<sup>1</sup>.

Une année auparavant, dès la captivité du sultan de Fas, lorsqu'on vit les exigences du chérif, un grand conseil fut tenu à l'instigation de Bou Hassoun. La mère, le fils du sultan prisonnier et les principaux personnages de la cour mérinide firent partie de ce conseil. On résolut de faire appel au grand sultan des Turcs, Solimân, dont la renommée emplissait alors les pays d'Islam. «Ils escrivirent au grand Turc, luy représentant les bienfaits que le chérif avoit reçu de leur maison, et comme en rompant les tresves qu'il avoit faittes avec le père et le fils, il étoit entré à main armée en son royaume, et en certaine bataille avoit prins le roy, son fils et les tenoit prisonniers comme s'ils estoient chrétiens; qui estoit contrevenir à leur loy,

---

1. Il y avait déjà des Turcs ou tout au moins des étrangers renégats dans l'armée du chérif. Voir à ce sujet Torrès et Marmol, *passim*. Pour le paragraphe entier, voir Marmol, I, p. 466.

partant le supplioient humblement puisqu'il estoit recognu seul grand seigneur en tout le pays, et qu'ils s'asseuroient de la volonté qu'il avoit de les secourir et favoriser en pareilles afflictions, qu'il lui pleust envoyer commander au chérif, qu'il eust à mettre en liberté le roy et son fils»<sup>1</sup>. Cette demande accompagnée d'un pareil acte de vassalité ne pouvait mieux tomber. Elle servait à merveille la politique de Solimân. Une revue rapide de l'histoire turque à Alger le démontrera suffisamment.

Nous avons dit dans le chapitre précédent qu'un des premiers centres de résistance contre les chrétiens s'était formé à Alger. Là, en effet, à peu près au même moment où les chérifs saadiens étaient proclamés chefs de la guerre sainte du côté du Sous, un marabout très puissant, Abou-l Abbas Ahmed ben el-Qadhi ez-Zouaoui, dirigeait la résistance contre les ennemis de l'Islam. Mais malgré le grand nombre de tribus kabyles qu'il avait groupées sous son obéissance, il ne put prêter aux Algériens une aide suffisante contre les Espagnols déjà maîtres du Peñon d'Alger. Dans toute la Berbérie son dévouement à la cause de la guerre sainte était connu. Aussi, effrayé des menaces des chrétiens, et désirant marcher dans les voies de Dieu et du Prophète, il s'entendit avec le chef indigène de la ville d'Alger, Selim Et-Toumi, et tous deux firent appel à l'aide des corsaires turcs. Ceux-ci étaient déjà célèbres sur les côtes orientales du Maghrib par leur vigueur et leur bravoure, par la terreur qu'ils inspiraient aux infidèles. Ils les appelèrent à l'aide en leur promettant de les laisser s'installer à Alger. Les Turcs accoururent à leur appel. Selim Et-Toumi et Ibn el-Qadhi leur assurèrent un accueil favorable par la population. Mais les Turcs ne tardèrent pas à être gênés par l'autorité et l'influence de ces deux personnages pour s'établir à leur guise. Ils se débarrassèrent d'abord de Selim par l'assassinat. Puis ils usèrent de ruse et trahirent le cheikh. Celui-ci succomba peu avant 930 (1524). Après cela les Turcs s'emparèrent de tout le Maghrib central<sup>2</sup>.

Telle est la tradition indigène et marocaine. Les chefs turcs Aroudj et Kheir ed-Din eurent à réprimer des soulèvements et à lutter contre les Espagnols d'Oran. Aroudj mourut en combattant contre ces derniers. Kheir ed-Din, resté seul à la tête des Turcs d'Alger, plaça le gouvernement qu'il avait fondé sous la protection du sultan de Constantinople.

Nous n'avons pas à insister sur les motifs qui déterminèrent cet acte. Cela a été fait et ne rentre pas dans notre sujet. Nous dirons cependant que la dynastie ottomane venait de passer près de cinquante années à assurer son hégémonie politique et religieuse en Asie, d'abord, pour se consolider en Europe, puis en Égypte pour assurer la tranquillité de ses possessions d'Asie. Le sultan Solimân avait fort accentué la politique religieuse de ses ancêtres. Il avait réussi à dominer la Mekke, il s'était habilement attaché les

---

1. D. de Torrès, p. 207.

2. Ibn Asker, p. 92 (Biog. d'Ibn el Qadhi). Voir aussi El-Oufrani, trad. p. 33, p. 17, et de Grammont, *Histoire d'Alger*, ch. I, II, III, *passim*.

grands personnages religieux, en particulier les adeptes de la confrérie de Sidi Abd el-Qâder el-Djilâni. Il couronnait ces divers actes en donnant l'ordre de transformer toutes les églises de son empire en mosquées. Il aspirait nettement à devenir le chef unique et incontesté des musulmans d'Orient<sup>1</sup>. Ce fut dans ces circonstances, après son retour à Stamboul, qu'un messenger de Kheir ed-Din lui arriva pour mettre la régence d'Alger sous sa protection.

Jamais offre ne fut mieux reçue. La possession de l'Afrique de l'Ouest consacrait la domination des sultans turcs sur l'Égypte et faisait de leur empire la première puissance musulmane. L'émotion, en Afrique même, fut considérable. Une lettre du sultan de Tunis au sultan de Tlemcen, reproduite par l'auteur du *Ghazaouat*, exprime bien la crainte montrée par les puissances du Maghrib et l'état d'esprit ambitieux des nouveaux maîtres d'Alger. «Vous avez sans doute appris, y est-il dit, la manière dont les Turcs se sont établis à Alger. Il est bien à craindre qu'avec l'esprit de domination qui les possède, leur voisinage ne devienne dangereux et pour vous et pour moi. Ce Kheir ed-Din qui est à leur tête, est un homme hardi, entreprenant, prêt à tout sacrifier pour satisfaire son ambition. Si nous lui laissons le temps de se fortifier dans le pays dont il s'est emparé si artificieusement, il n'est pas douteux qu'il ne cherche bientôt à envahir vos États et les miens. Je vous invite donc à prendre, lorsqu'il est temps encore, les précautions que vous suggéra la prudence<sup>2</sup>».

Le sultan de Tunis craignait les Turcs à cause de l'intervention d'un Hafside entre les Mamlouks et Bayezid et surtout à cause du rôle historique des sultans hafside. À la chute des Abassides, les chérifs de la Mekke avaient reconnu comme protecteurs des deux villes saintes le sultan de Tunis alors le plus puissant prince musulman. En 657 (1259), ces chérifs lui avaient envoyé leur soumission dont fut porteur Abd el-Haqq ben Sebouain. Cette soumission fut lue en public à Tunis. Le sultan hafside prit dès lors le titre d'Émir el-Moumenin el-Mostançer billah; auparavant il ne prenait que le titre d'Émir simplement. À la même époque l'Andalousie reconnut la suprématie religieuse de ces princes. Déjà en 652 (1254), les Mérinides de Fas avaient reconnu la suzeraineté des princes de Tunis et ordonné que les prières publiques fussent faites en leur nom. Faire la prière publique au nom d'un souverain n'était, au fond, bien souvent, qu'une flatterie intéressée. Néanmoins, dès 1519, la politique turque y attacha une importance particulière. L'ordre donné à toutes les mosquées d'Orient, et surtout aux deux villes saintes, de faire la prière au nom du sultan de Constantinople indiqua bien que ce sultan se considérait comme le seul chef des croyants<sup>3</sup>.

---

1. Pour la politique turque à la fin du XV<sup>e</sup> et au début du XVI<sup>e</sup> s. voir : Lavisse et Rambaud, *Hist. Générale*, t. IV, ch. XIX, pp. 885 et suiv. ; Hammer, *Histoire des Ottomans*, tr. franç., t. IV, pp. 269-364.

2. *Ghazaouat*, p. 139.

3. Hammer, *loc. cit.*, p. 30 ; Qaïrouani, pp. 224 et 469.

Après la mort de Selim en 926 (1520), son fils Solimân suivit les traditions paternelles. Les terribles campagnes de Hongrie et de l'île de Rhodes lui enlevèrent d'abord le meilleur de ses troupes. Il ne faut donc pas s'étonner s'il laissa, au début, livré à ses seules ressources, celui qui avait apporté à sa dynastie une large part de l'empire nord-africain. Malgré les secours sur mer donnés par Solimân, Kheir ed-Din se débattit quelque temps seul à Alger au milieu de difficultés que son génie devait vite aplanir. Mais en 1525 l'entente avec la France donna à Solimân que son meilleur lieutenant ne pouvait rester abandonné à ses seules forces. L'Afrique du Nord, base d'opérations la plus importante contre l'Europe occidentale méritait toute la sollicitude du souverain ottoman. Les côtes de la Berbérie n'étaient-elles pas la meilleure forteresse, le meilleur point d'attaque et de défense contre l'Empereur, souverain de l'Espagne? Pour que cette base d'opérations fût solide il ne fallait pas d'ennemi dans la place. Charles Quint et le sultan hafside de Tunis se chargèrent de montrer à Solimân la nécessité de conquérir ou de dominer toute la Berbérie sous peine de la perdre. Aussi, pour s'assurer du côté de Tunis, le sultan turc n'hésita pas. Il donna à Kheir ed-Din quatre-vingts navires, huit mille janissaires et huit cent mille ducats. On sait comment Kheir ed-Din s'empara de la Tunisie et y établit le protectorat ottoman<sup>1</sup>.

Les sentiments bienveillants de Solimân pour l'Afrique du Nord furent encore renforcés par sa politique d'entente avec la France. Ce fut sur ces entrefaites que la demande de la dynastie mérinide lui parvint. Les Turcs d'Alger l'appuyèrent pour plusieurs raisons. Ils voyaient des rivaux dans les corsaires marocains. Pour les marabouts et les populations fanatiques de l'Afrique du Nord, le chérif issu de Mohammed représentait la légitimité et Solimân n'était qu'un usurpateur. Il y avait là une cause permanente de désordres et de révoltes que les Turcs avaient tout intérêt à supprimer.

Le Maroc était le refuge de leurs ennemis. Un chef révolté des Righa de Miliana qui avait récemment failli renverser l'édifice naissant des Turcs d'Alger venait de trouver asile auprès du chérif de Maroc. Solimân, poussé par les Turcs d'Alger, mal renseigné peut-être sur les forces du sultan du Maroc, n'hésita pas à répondre favorablement à la demande des Mérinides<sup>2</sup>.

Aussi, dit D. de Torrès, «en juillet 1548 (954) arriva au chérif qui estoit lors à Maroc un ambassadeur de Solimân Turc lequel entra avec peu de cérémonies et submissions pour parler au chérif qui s'en mit en colère au possible, et encore plus du contenu en la lettre, attendu qu'il ne demandoit pas en priant, mais commandant, qu'à l'instant il mist en liberté, et eust à satisfaire aux dommages du roy de Fas, ce que faisant il lui feroit service qu'il reconnoitroit et autrement il s'en offenseroit; et ce qui plus l'offensa fut la souscription de la lettre, qui disoit: Au Cheikh des Arabes Mohammed

1. Hammer, *loc. cit.*, t. V, p. 246 ; Mercier, *Hist. de l'Afrique sept.*, III, p. 34.

2. Voir El-Hadj Pacha, dans *Rev. Africaine*, t. IV.



Chérif, tellement qu'il fut sur le point de faire trancher la tête à l'ambassadeur; Moriam, le persan, chef du bataillon des Turcs et des renégats l'en empêcha en lui représentant que manquer aux convenances diplomatiques pourroit lui attirer de grosses difficultés»<sup>1</sup>.

On comprend cependant le dépit du Chérif de se voir traiter comme un simple cheikh. Il avait réglé le cérémonial de sa cour, fixé les attributions de tout son personnel domestique, hommes et femmes. Le prince et ses courtisans avaient fait tous leurs efforts pour acquérir des manières convenables à leur rang. Un homme dirigeait le cérémonial des entrées et des sorties, des audiences, des devoirs des courtisans et de leur tenue en présence du souverain. Le chérif tenait essentiellement à son rôle de chef souverain de l'État<sup>2</sup>. L'auteur de *l'Istiqa* ajoute que le sultan de Constantinople demandait que la prière publique fût faite en son nom dans les États du chérif. C'était demander la reconnaissance de la suprématie spirituelle du sultan des Turcs<sup>3</sup>.

El-Oufrani nous confirme les faits rapportés ci-dessus, mais en des termes bien différents: «Ce prince, dit-il, ayant conquis tout le Maroc, sentit naître en lui d'ambitieux desseins sur les pays de l'Orient. Il faut, disait-il, que j'aille en Égypte, que je chasse les Turcs de leurs repaires et que je m'établisse à leur place dans ces contrées. Solimân, le souverain ottoman, fut effrayé des projets du chérif et, comme il avait appris que ce dernier ne l'appelait que le Sultan des pécheurs, il se décida à lui envoyer des ambassadeurs. Le chérif les reçut sans apparat et osa même leur dire: «Annoncez à votre maître que je me dispose à marcher contre lui et à conquérir ses États»<sup>4</sup>.

Dès le départ de l'ambassadeur turc le chérif Mohammed Cheikh el-Mahdi, fidèle à sa coutume de toujours prévenir par une offensive rapide ce qu'il redoutait rappela à lui ses deux fils aînés avec leurs troupes. El-Harran vint de Taroudant à Maroc où il rejoignit son frère Abd el-Qâder. Les troupes concentrées là, partirent en août 1548. Le chérif espérait que les dissensions qui avaient éclaté à Fas entre En-Nacer el-Qaçri et les qaïds lui faciliteraient la prise de la ville. Ses deux fils partirent à marches forcées, tournèrent Fas, surprirent Qçar el-Kebir, grâce à l'appui des Arabes Khlots, et ravagèrent toute la province de Fas, ne laissant pas une récolte sur pied. Sur ces entrefaites Larache se donna au chérif, les chorfa Beni Rached, seigneurs de Tétouan et d'Ech-Chaoun, qui étaient à la tête des chorfa du Djebel Alam, lui écrivirent en offrant leur appui<sup>5</sup>.

Le jeune sultan de Fas, En-Nacer el-Qaçri, sortit de la ville et essaya

1. D. de Torrès, pp. 207 à 209.

2. El-Oufrani, p. 55 (29 du texte).

3. *El-Istiqa*, III, p. 14, l. 22.

4. El-Oufrani, p. 79 (42 du texte).

5. Marmol, I, pp. 466 et suiv.; D. de Torrès, p. 209; Chénier (*Recherches historiques*, III, p. 312 et suiv.) prétend qu'un frère du sultan de Fas établi dans le Nord du Maroc était allié au chérif et luttait en même temps que lui contre son frère.

d'atteindre ses adversaires. Ceux-ci rentrèrent en toute diligence à Maroc après avoir ravagé horriblement les campagnes. Les Andalous, cultivateurs émigrés d'Espagne, souffrirent particulièrement de cet état de choses. Les villages qu'ils avaient fondés autour de Fas furent presque tous ruinés. Les populations étaient effrayées; et les fils du chérif annonçaient ouvertement leur intention de recommencer au printemps suivant<sup>1</sup>. Les marabouts amis des chérifs pesèrent habilement sur l'état d'esprit des populations. Les personnages religieux en profitèrent pour forcer la main à En-Nacer el-Qaçri et faire céder Miknasa au chérif<sup>2</sup>.

Le sultan de Fas prisonnier à Maroc, Ahmed el-Ouattasi père d'En-Nacer el-Qaçri, paraît n'avoir été ni fin diplomate, ni prince courageux. À peine fut-il relâché par la cession de Miknasa que le bruit courut qu'il s'était allié aux chrétiens pour combattre le chérif. Rien ne pouvait mieux servir ce dernier. Il s'empressa d'occuper avec des forces sa nouvelle place. Puis lorsque En-Nacer El-Qaçri eut rendu à son père le pouvoir souverain, Mohammed el-Mahdi marcha sur Fas. La défense fut aussi vigoureuse que l'attaque. Ahmed el-A'aredj, frère du chérif El-Mahdi, avaient envoyé du Tafilelt sous le commandement de son fils Zidan des contingents nombreux pour prêter main forte à son ancien allié mérinide. Mais Zidan fut vite découragé en voyant l'attitude peu courageuse du sultan Ahmed el-Ouattâsi et les dissensions qui déchiraient la ville. Il se retira avec les siens.

Cependant le siège durait de longs mois. Les dissensions soigneusement entretenues dans Fas par les marabouts Chadelia étaient insuffisantes pour amener une capitulation. Le groupe des Molamia plus influent sur la populace n'obtenait pas de meilleurs résultats. Abou er-Rouaïn, un illuminé, affecta de vendre Fas au chérif moyennant 500 dinars. Il distribua ces cinq cents dinars au bas peuple. Il fit des cadeaux aux personnages influents. D'autres fois, il parcourait les rues en criant: «Viens, ô Harran, je te donne le Gharb». Harran était le fils du chérif, lui servant de général en chef. Le marabout payait inutilement d'audace<sup>3</sup>. Abou-I Hasan Ali Es-Sanhadji, le derviche tourneur, imitait Abou er-Rouaïn. Un jour sur le pont des teinturiers, à Fas, il se mit à crier: «Sortez, ô Beni Merin; par Dieu! nous ne vous garderons pas toujours dans notre ville»<sup>4</sup>.

Audace et provocation ne servirent pas à grand'chose; les marabouts eux-mêmes étaient divisés. La politique turque avait fait parmi eux des adhérents. Les affiliés à l'ordre de Sidi Abd el-Qâder el-Djilâni, tolbas pour la plupart, ne pouvaient oublier les largesses, la conduite des Turcs à l'égard

---

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. El-Oufrani, pp. 53, 54 ; Marmol, I, p. 467, raconte que les gens du bas peuple de Fas se rendaient au chérif par centaines et que les femmes criaient: «Vive celui qui nous donne du pain».

4. Voir sa biographie dans Ibn Asker, p. 62 ; *Momti'*, p. 107 ; voir aussi El-Oufrani, p. 54 (29 du texte).

de leur confrérie. De plus, le chérif avait été porté au pouvoir par les agents d'une confrérie rivale, celle de Djazouli, les Chadelia. Jusqu'alors les fonctions du culte ou de la jurisprudence avaient été occupées surtout par les Qaderia, à Fas, au moins. Les créatures du chérif n'étaient pas choisies parmi eux. Ne peut-on pas raisonnablement admettre que le libéralisme relatif des Qadria s'accommodât mal de l'intransigeance de la confrérie rivale<sup>1</sup>? Le chérif essaya de se créer un parti parmi les tolbas; quelqu'un lui dit: «Vous n'aboutirez à aucun résultat et vous ne réussirez pas à vous faire proclamer souverain par les habitants de cette ville, tant que le fils d'El-Ouancherisi ne vous aura pas tout d'abord prêté serment de fidélité». Le chérif se mit en mesure de l'attirer dans son parti. Mais ce fut en vain. El-Ouancherisi resta inébranlable. Le chérif soudoya alors une bande de brigands qui l'attendirent à la sortie de son cours de la mosquée d'El-Qarouin et qui le tuèrent<sup>2</sup>. Le chérif découragé allait lever le siège, lorsqu'un stratagème le rendit maître de la ville. Le faible sultan mérinide, désespérant du succès, ne voulut point écouter Bou Hassoun qui proposait de tenter une dernière chance de bataille. Il préféra se livrer. Bou Hassoun s'enfuit en Espagne où il essaya d'intéresser les chrétiens au sort du royaume de Fas.

Le chérif entra à Fas en 956 (1549). Il y était à peine installé qu'il reçut une députation des gens de Tlemcen qui l'appelaient à leur secours contre les Turcs. Ce fait, rapporté par El-Oufrani, semble vouloir justifier l'expédition de Tlemcen. Torrès ni Marmol n'en parlent. Ils donnent l'expédition de Tlemcen comme la suite de celle de Fas, comme le complément des conquêtes du chérif pour asseoir son autorité dans le Maghrib, surtout contre les Turcs. Les biographes marocains d'Ibn Asker, Ibn El-Qadhi, mentionnent une ambassade des gens de Tlemcen mais en 968 (1560-61) seulement. En outre, il ne faut point oublier qu'à l'époque qui nous occupe le marabout Abd er-Rahman el-Yaqoubi venait de former la confédération des Traras (956 hég., 1548), que cette confédération était formée uniquement contre les chrétiens alors en guerre avec les Turcs. Les chrétiens avaient pris Tlemcen en 1543, puis avaient évacué la ville où résidait un souverain zeïyanide, tantôt vassal des Turcs et tantôt des chrétiens, suivant l'intérêt du moment. Or vers 1547 il était ouvertement vassal des Espagnols. Un traité entre ces derniers et le fils de Kheïr ed-Din avait assuré la retraite des Turcs<sup>3</sup>.

Après la prise de Fas les Mérinides furent internés dans diverses places du Sous, du Dra'a ou du Tafilelt où les conduisirent les fils du chérif. Dès que ces derniers furent de retour auprès de leur père avec les contingents qu'ils avaient levés pendant leur voyage, celui-ci les lança contre le royaume

1. Le chérif s'était placé, nous l'avons vu, sous le patronage des Chadelia; il était, à la fois, leur créature et leur agent. D'autre part, les dictionnaires biographiques marocains mentionnent tous les hauts fonctionnaires mérinides comme Qaderia ou disciples de Qaderia.

2. El-Oufrani, pp. 59 à 66 (31 à 35 du texte); Ibn Asker, biog. d'El-Ouancherisi, p. 60.

3. Haëdo, p. 75 et suiv.; Ruff, p. 118; Ibn Asker, Biog. d'El-Obbadi, p. 87; R. Basset, *Nédromah et les Traras*, p. 57 et suiv.

de Tlemcen. Le chérif Mohammed el-Mahdi était renseigné au mieux sur les affaires de ce royaume et sur l'anarchie qui l'accablait. De tout temps, il y avait eu à Fas une colonie tlemcénienne. De tout temps, les sultans mérinides avaient attiré auprès d'eux les hautes personnalités de ce pays. Les grandes familles, les Maqqari, les Ouancherisi, les Obbadi, les Oqbani, les Merzouq figurent dans les obituaires des deux capitales. Les membres locaux de la confrérie de Djazouli étaient des agents prêts à soutenir le chérif. Enfin ce dernier eut à son service de hauts personnages de Tlemcen. Abou Abd Allah Mohammed ben Abd er-Rahman ben Djelal, un savant de cette ville, se réfugia vers 958 (1551) à la cour du chérif. Celui-ci, qui ne pouvait guère compter sur les tolba de Fas, en profita pour se l'attacher et le nomma successivement mufti à la mosquée de Qarouin, puis grand qadhi de Fas.

La ville de Tlemcen comme les autres villes du Maghrib avait été travaillée par les agents du chérif. Lorsque El-Harran parut devant ses portes à la tête de trente mille combattants, on les lui ouvrit sans combat. Le sultan de Tlemcen s'était enfui la veille chez ses alliés chrétiens (957-1551)<sup>1</sup>.

El-Harran, entré dans Tlemcen, s'occupa de l'administration de la ville. Il y nomma un qaïd au nom du chérif et y établit une forte garnison. Ses capitaines, grisés par un succès facile, entraînés peut-être par des Algériens ennemis des Turcs, le poussèrent à continuer ses conquêtes. Malgré les avis des principaux personnages de Tlemcen, malgré les ordres formels de son père, El-Harran partit à la conquête de Mostaganem et de la vallée du Chélif. Les Tlemcénien fournirent un contingent de huit mille chevaux. El-Harran prit la route de Mostaganem évitant soigneusement le territoire des chrétiens. «Le bruit estoit qu'il avoit charge de son père, quand il l'envoya conquérir ce pays, de ne faire aucun dommage aux terres de l'empereur Charles V, car il lui portoit respect et il craignoit de l'offenser, lui estant si puissant voisin, joint qu'il avoit reçu en sa bonne grâce le roy de Velez son ennemi, et il craignit qu'il lui fît entendre ce à quoi il prétendoit contre lui»<sup>2</sup>.

Ce qui précède prouve que le chérif n'avait fait occuper Tlemcen que pour prévenir l'offensive des Turcs, à laquelle il s'attendait, et pour se servir de cette place importante comme base d'opérations. L'inimitié entre Turcs et Marocains était alors à l'état aigu. À Constantinople, dès 1550, le contre-coup s'en faisait ressentir sur les affaires de France. On reprochait à notre ambassadeur les intrigues de la France à la cour du chérif que les Turcs tenaient pour leur plus grand ennemi<sup>3</sup>. Mais pour quelle raison les Turcs semblaient-ils rester inertes devant l'invasion marocaine ?

1. D. de Torrès, p. 286 ; Ruff, *loc. cit.* ; Brosselard, *loc. cit.*, passim. Ibn Asker renferme quelques biographies de Tlemcénien ayant vécu à la fois à Fas et Tlemcen ; voir aussi dans la *Djadzouat*, *passim* ; et dans le *Bostân* (trad. Delpech), *id.*

2. F. de Torrès, p. 288 ; Haëdo, p. 76.

3. Charrière, t. II, p. 136 et note. Les représentants ou plutôt les agents de la France à la Cour du Chérif, cherchaient à négocier un traité de commerce.

## CHAPITRE IV

### Les relations politiques des Turcs et des Chérifs avec les Marabouts

L'inertie apparente des Turcs devant l'invasion des troupes du chérif ne peut pas s'expliquer, quoi que disent certains auteurs<sup>1</sup>, par une alliance turco-marocaine. Les relations de ces deux États étaient, nous l'avons vu, trop tendues pour admettre une pareille supposition. Les Turcs n'eurent pas non plus à évacuer Tlemcen devant le chérif. Dès 1547, pour un motif encore peu connu, Hasan ben Kheïr ed-Din avait évacué Tlemcen. La garnison turque de cette ville avait quitté la place en abaissant ses étendards devant ceux du roi d'Espagne et était allée renforcer Mostaganem menacée d'une attaque des chrétiens. Le trône de Tlemcen fut dès lors occupé par un prince vassal de l'Espagne, celui-là même que les troupes du chérif devaient chasser en 1551<sup>2</sup>. Hasan ben Kheïr ed-Din pouvait-il prendre parti pour un vassal de l'Espagne, et qui n'invoquait aucunement le secours des Turcs ?

La situation, dans la région de Tlemcen était claire : ou les Espagnols porteraient secours à leur vassal, et c'était la guerre dans l'Ouest entre les deux ennemis des Turcs ; ou les Espagnols ne bougeraient pas et c'était leur influence ruinée dans ces parages. On sait que l'Espagne était alors en guerre avec la France.

Les Espagnols ne bougèrent pas. On a supposé que ce fut à la suite d'une entente avec le chérif. Quoi qu'il en soit, la marche des Marocains sur Mostaganem, place forte des Turcs, mit ceux-ci à l'aise à l'égard des populations musulmanes de Tlemcen. Elles légitimaient les représailles et l'offensive. Les Turcs n'y manquèrent pas. Leur action se produit sous deux formes : des opérations militaires immédiates, les menées plus lentes, mais non moins sûres, et bien plus dangereuses de la fraction du parti religieux qui leur était inféodée.

Les opérations militaires immédiates eurent pour but de soutenir les tribus alliées qui avaient fui devant les troupes du chérif. C'étaient des Beni 'Amer et d'autres tribus arabes de la région entre Oran et Tlemcen. L'armée turque qui vint les secourir était accompagnée d'un fort contingent de troupes berbères amenées par le chef des Beni Abbès, Abd el-Aziz. Le fils de Kheïr ed-Din avait chargé du commandement suprême le renégat Hasan Corso. Celui-ci commença par reprendre Mostaganem. Le qaïd qui

---

1. Mercier, III, p. 70 et suiv., parle de l'alliance turco-marocaine, d'après Haëdo.

2. Ruff, pp. 118-119; Haëdo, p. 76; De Rotalier, I, pp. 397 et suiv.; Torrès, pp. 295 et suiv.

gardait la place pour le chérif, tenant surtout à son butin, obtint de sortir avec armes et bagages. Mais les Turcs ne tinrent point parole. Ils se jetèrent sur les Marocains et les massacrèrent. Très peu parvinrent à Tlemcen annoncer le désastre, le qaïd marocain fut lui-même parmi les morts. Les Turcs marchèrent ensuite sur Tlemcen<sup>1</sup>.

Après la conquête de cette ville, le fils aîné du chérif, avec son généralissime El-Harran, avait organisé l'administration de la place, laissé une garnison et mis à la tête de l'administration et des troupes son frère Abd Allah. L'expédition de Mostaganem terminée, il revint à Fas avec son frère Abd el-Qâder, couvert de gloire. Mais une maladie contractée en cours d'expédition ne tarda pas à l'emporter. Il mourut au moment où le commandant de Tlemcen annonçait l'offensive des Turcs et demandait des renforts d'urgence<sup>2</sup>. La mort d'El-Harran, fort redouté des populations, et la nouvelle de l'arrivée des Turcs, furent le signal, pour les Berbères de l'Atlas et du Sous, d'une révolte générale. Le chérif s'occupa lui-même de la répression de la révolte et envoya ses fils avec vingt mille chevaux au devant des Turcs. Abd el-Qâder, l'aîné depuis la mort d'El-Harran, avait le commandement de ces forces.

Les Turcs ne s'arrêtèrent pas à faire le siège de Tlemcen; ils allèrent au devant de leurs adversaires. Ils trouvèrent Abd el-Qâder campé à l'ouest de Tlemcen, à l'endroit même où était mort Aroudj. Les Turcs campèrent en face de lui. Les deux armées s'observèrent pendant deux jours. Les Berbères de Abd el-Aziz, impatientes d'agir, commencèrent les hostilités. Abd el-Qâder lança contre eux sa cavalerie. Les Turcs la reçurent au milieu des décharges de leurs arquebuses. Les chevaux effrayés entraînaient leurs cavaliers qui se replièrent en désordre. Le découragement s'empara des Marocains. Abd el-Qâder se mit au devant de ses troupes pour les entraîner à nouveau contre les Turcs. À ce moment il reçut un coup d'arquebuse en pleine poitrine et expira sur le champ. Au milieu de la panique qui se produisit alors, un Turc lui coupa la tête, et la mit au haut d'une pique. La vue de cette tête acheva la déroute des Marocains qui s'enfuirent, serrés de près par les Turcs et leurs auxiliaires. La tête de Abd el-Qâder, envoyée à Alger, fut plus tard mise dans une cage et exposée sur la porte Bab Azzoun (1552)<sup>3</sup>.

Le lendemain de la bataille, les frères de Abd el-Qâder, Abd Allah et Abd er-Rahman, se décidèrent à la retraite; les Turcs les poursuivirent et ne s'arrêtèrent qu'à la Moulouia. Puis ils revinrent à Tlemcen en ordre de bataille. La ville n'osa point résister. Elle ouvrit ses portes aux vainqueurs du chérif. La plupart des habitants avaient déjà fui (1552). Hasan Corso, maître de cette place, mit garnison aux endroits nécessaires pour la sécurité du pays. Il installa à Tlemcen un qaïd, nommé Saffah, et lui laissa quinze

1. Ruff, pp. 127 et suiv.; — Haëdo, pp. 76 et suiv.

2. D. de Torrès, pp. 295 et suiv.

3. *Id.*, pp. 297 et suiv.; Haëdo, p. 78; Ruff, p. 130.

cents janissaires dont sept cents arquebusiers. Il proclama ensuite l'amnistie pour tous les Tlemcénien qui reconnaîtraient le sultan de Constantinople. Beaucoup rentrèrent et prêtèrent serment. Tous ceux qui refusèrent eurent leurs biens confisqués au profit des Turcs. Hasan en fit un présent considérable au nouveau beglerbeg qui venait d'arriver à Alger, à Salah Rais. Puis, après avoir fait déposer par le peuple l'ancien sultan de Tlemcen réfugié chez les chrétiens, et avoir fait reconnaître l'autorité de Soliman, Hasan Corso rentra à Alger, non sans avoir inquiété les chrétiens d'Oran et leurs alliés indigènes<sup>1</sup>.

Le chérif reçut très mal ses fils, à Fas, lors de leur retour d'expédition. L'un d'eux, Abd er-Rahman, accusé de n'avoir pas soutenu son frère Abd el-Qâder, fut empoisonné. Le chérif lui-même se débattait à ce moment au milieu de grosses difficultés. Les Berbères de l'Atlas s'étaient révoltés, à l'instigation, prétendait-on, des Turcs et des Mérinides dépossédés. Ces bruits permirent au chérif de se débarrasser des Mérinides en les faisant exécuter partout où il en avait interné. Cela ne fut point suffisant pour calmer la révolte motivée par des raisons bien différentes de celles avancées par le chérif<sup>2</sup>.

Mohammed el-Mahdi pour établir solidement son empire avait eu besoin de grosses sommes d'argent. Ses campagnes n'étaient plus les razzias contre les chrétiens du Sous, pour lesquelles les quêtes des marabouts prêchant la guerre sainte étaient suffisantes. Déjà le fondateur de la dynastie saadienne, El-Qâim, avait eu en dehors de ses propres ressources une contribution payée par ses sujets. La légende raconte qu'après avoir été proclamé dans la province du Sous, El-Qâim, considérant sa situation précaire et la modicité de ses ressources pour conserver la royauté qui ne saurait se maintenir sans argent, ordonna aux habitants de cette province de donner un œuf par chaque feu. On réunit de cette façon une quantité innombrable de millions d'œufs, tant les gens avaient trouvé cette imposition légère. Mais quand le prince eut reçu ces œufs, il donna l'ordre à tous ceux qui avaient fourni un œuf d'apporter un dirhem. Il rassembla ainsi une somme considérable avec laquelle il put améliorer sa situation et accroître ses forces militaires. Cette contribution fut, dit-on, la première *naïba* imposée par le gouvernement des chérifs<sup>3</sup>.

El-Mahdi s'étant substitué à la lignée des Beni Ouattâs voulut organiser son royaume, avoir une cour digne d'un sultan. L'entretien de grosses armées pour asseoir son autorité à l'intérieur et à l'extérieur du Maghrib de l'Ouest, l'obligea à avoir recours à un impôt régulier. Pour les expéditions du début de son pouvoir au Sous il avait eu recours à des ressources provenant de certains monopoles commerciaux organisés au profit de l'État.

1. D. de Torrès, *loc. cit.* ; Haëdo, *ibid.* ; Ruff, p. 131 ; Cat, *Mission bibliographique*, pp. 79-81.

2. Marmol, I, p. 472 ; D. de Torrès, p. 277 et suiv.

3. El-Oufrani, p. 75 (40 du texte). Berbrugger, *La canne à sucre et les Chérifs du Maroc* in *Revue Africaine*, t. III ; D. de Torrès, *Hist. des Chérifs*, p. 50 et suiv.

Mais cela ne suffisait plus et les pays du nord de l'Atlas ne se prêtaient pas à une telle exploitation. D'autre part, presque tous les impôts ont une affectation qui a été déterminée par les anciens juristes. Les pays musulmans ont ainsi une sorte de budget définitif, obligeant à subvenir aux nouveaux besoins du Trésor par la conquête et le pillage. La course alimentait le Trésor d'Alger. Le sultan de Fas n'avait pas cette ressource. Les corsaires de Tétouan dépendaient plus de l'émir d'Ech-Chaoun que de celui de Fas. Sla dépendait bien du chérif, mais celui-ci ne put pas ou ne voulut pas y organiser la course. Les autres ports du Maroc appartenaient ou étaient sous la dépendance des chrétiens étrangers<sup>1</sup>.

L'expédition de Tlemcen n'avait pas enrichi le sultan de Fas, et, pour entretenir son armée, force fut pour lui d'avoir recours à l'impôt foncier. Au Maroc cet impôt était payé depuis longtemps par les pays des plaines en raison de cette règle qui veut que les pays non musulmans, soumis de force, soient soumis au *kharadj*. Tel était bien le cas des plaines. Les pays de montagne, au contraire, prétendaient n'être devenus musulmans que par capitulation et ne devoir que la *zakkah*. Mais la plaine avait été ruinée par les guerres entre les chérifs, puis par les guerres entre ceux-ci et les Mérinides. Le chérif réunit ses jurisconsultes et leur fit décider que les pays de montagne, situés dans une région qui avait conquise par la force des armes, et ne pouvant produire d'actes judiciaires témoignant de leur situation d'États capitulaires, devaient être considérés comme conquis par la force des armes. En conséquence les pays de montagnes furent soumis au *kharadj*. Cet impôt fut réparti à raison d'une *naïba* ou plus par feu suivant le nombre de personnes composant le groupe familial. Toutes les quatre *naïba*, on y ajoutait un supplément qui faisait plus qu'en doubler la valeur<sup>2</sup>. On comprend qu'un pareil impôt fut d'autant plus lourd que le pays était ravagé, plus pauvre. Cet impôt devait donc peu produire en pays de plaine; il ne pouvait frapper que les cultivateurs des montagnes. Or, la montagne était habitée par les marabouts, par les fellahs serviteurs (*khoddam*) des marabouts. D'abord

1. El-Oufrani, p. 76 (41 du texte). Voir aussi Van den Berg, *Droit Musulman*, p. 244, note 2.

2. Sur les terres capitulaires, voir Van den Berg, *id.*, p. 230. — On lit dans l'*Istiqqa*, III, p. 14: «Le premier qui établit le kharadj fut Abd el Moumen ben Ali l'Almohade. Les Mérinides l'imitèrent à leur tour, ainsi qu'il appert d'une lettre du sultan Abou Zeyian à Ibn el Khatin, à l'époque où Abou Zeyian était établi à Sla.» Cf. aussi *Djadzouat el-Iqtibas*, p. 4 et El-Oufrani, pp. 76 (41 du texte) et 363 (221 du texte). C'est d'après ce dernier ouvrage que nous donnons la valeur métrique du kharadj.

VALEUR DU KHARADJ EN 1552				
Unité de répartition	Unité d'imposition	Valeur nature	Valeur métrique	Mode de paiement
par feu	naïba	1 çahafa d'orge	?	en nature
		20 modd de blé	285 l.74	
			1 modd = 14 l.287	
	supplément par 4 naïba	1 çah beurre fondu	57 l.148	id.
		1 mouton	(1 çah = 4 modd variable	id.



simplement réfugiés dans la montagne, les marabouts s'y étaient peu à peu constitué des domaines féodaux. Lorsque le lien politique qui unissait les populations du Maghrib aux derniers Mérinides s'était relâché, l'influence des marabouts s'était accrue d'autant. Ils obtinrent plus facilement des populations les diverses contributions, *ziara* ou *oua'da*, que ces populations faisaient à leurs zaouïas. Ces offrandes leur permettaient d'agrandir leur influence et parfois de constituer de petits royaumes féodaux. On conçoit que pour de pareilles gens tout pouvoir établi fût un pouvoir ennemi.

Le chérif El-Mahdi était un homme aussi peu scrupuleux qu'il était énergique. Verser le sang ne lui répugnait point lorsqu'il croyait y voir l'intérêt de ses États. Dans la perception de l'impôt il ne voulait d'abord distinguer personne, ni chérif, ni homme du commun. Cela n'alla point sans résistance. L'opposition fut compliquée du fait des Turcs, intrigant auprès des marabouts, ayant conclu avec eux dans le Maghrib central une sorte d'entente tacite. Les marabouts de l'Ouest n'ignoraient pas cette situation. Travaillés par les agents des Turcs, ils prétendaient n'être pas plus mal traités par les chérifs, qu'ils avaient élevés au pouvoir, qu'ils ne l'étaient par les adversaires des chérifs<sup>1</sup>.

Nous avons vu qu'avec la décadence du pouvoir des grandes dynasties de l'Afrique du Nord, la puissance des marabouts s'était parallèlement agrandie. Ces marabouts s'étaient imposés facilement aux populations berbères si réfractaires à l'idée de tout pouvoir central organisé, et si facilement entraînées par le merveilleux. La réaction religieuse islamique contre l'invasion chrétienne au XVI<sup>e</sup> siècle fit surgir des marabouts de toutes parts. La politique des Turcs à leur égard fut très adroite. Lutter contre eux c'eût été lutter contre les *khoddam* de ces marabouts, sujets ou serviteurs, parfois très nombreux, comprenant jusqu'à des tribus entières. Ils préférèrent se les attacher. Il n'y eut pas entre eux de lien officiel, cela aurait fait perdre la confiance des indigènes. Mais ils les entourèrent de témoignage de respect, les grandissant ainsi aux yeux des populations, et ne négligeant, en outre, ni de rémunérer généreusement les services rendus, ni de châtier implacablement les démonstrations hostiles. Ils s'acquirent de la sorte un concours secret qui leur fut maintes fois des plus utiles et qui leur permit d'exercer le pouvoir avec des forces relativement minimales<sup>2</sup>.

Ces auxiliaires religieux pouvaient se diviser en deux groupes: les irréguliers, les marabouts locaux d'une part; de l'autre la confrérie religieuse, représentée alors par les frères (les *khouan*) de Sidi Abd el-Qâder el-Djilani.

D'où venaient les premiers? La tradition, disent quelques auteurs, prétend qu'ils venaient de la Saguiet el-Hamra<sup>3</sup>. Si l'on serre la tradition de près, on

1. El-Oufrani, p. 68 (36 du texte).

2. Cf. de Grammont, *Hist. d'Alger*, pp. 412-413.

3. Voir page 30, note 8. En réalité l'origine de ces marabouts fut diverse. Il y eut parmi eux des jongleurs et des soufis, des adeptes des confréries et de simples illuminés non inféodés aux ordres religieux. Sur les Soufis et les origines du soufisme, on peut consulter Schreiner:

voit que le doute sur leurs origines subsiste. La seule indication nette qu'on en retire, c'est qu'un certain nombre d'entre eux sont venus de l'Ouest. Y avait-il parmi eux des Andalous? On l'a dit, mais sans renseignements précis<sup>1</sup>. Quoi qu'il en soit, ils servirent la politique des Turcs et furent leurs auxiliaires bénévoles dans l'occupation du pays.

On est mieux renseigné sur le rôle de la grande confrérie inféodée aux Turcs. Le Qadirisme avait été importé dans l'Afrique du Nord longtemps avant l'occupation turque. Par ses origines relativement libérales, par la valeur de ses principaux cheikhs, presque tous savants docteurs, il n'avait jamais porté ombrage aux pouvoirs publics. On trouve des représentants connus de cette confrérie à Tunis, à Constantine, à Alger, à Fas. Dans ces grandes villes ils occupèrent souvent des charges publiques ou enseignèrent la jurisprudence. À Tlemcen, au contraire, les faveurs du pouvoir semblent être allées à la confrérie rivale, celle des Chadelia, sans doute par opposition politique aux Mérinides de Fas. Cette dernière confrérie s'était développée surtout dans les régions les moins soumises aux sultans du Maghrib occidental: dans le Rif, à Maroc, dans le Sous et en Espagne<sup>2</sup>. Du littoral africain et de Fas le Qadirisme avait envahi l'intérieur de la Berbérie. Un disciple du célèbre Abd er-Rahman et-Tha'alebi, le non moins célèbre Abd el-Kerim el-Meghily avait importé cette doctrine au Touat. À la fois marchand et missionnaire, il la répandit jusqu'au Soudan dont il convertit le roi Ibrahim Madji, l'ennemi des juifs. Une autre famille de marchands-missionnaires, les Bakkai, importèrent le Qadirisme du Touat à Oualata, au sud du Dra'a. Mais là ils se heurtèrent à la confrérie rivale et au pouvoir hostile des chérifs saadiens. Refoulés et persécutés, ils émigrèrent à

---

*Beiträge zur Geschichte der theologischen Bewegungen im Islam* (in *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, 1898-99). Les principaux auteurs qui ont traité de l'origine des marabouts algériens sont: Trumelet, *Les Saints de l'Islam et L'Algérie légendaire*, *passim*. Sur 75 marabouts mentionnés dans ces deux ouvrages, il y en a 26, soit un peu plus du tiers, qui ne sont pas originaires de l'Ouest marocain; Arnaud, *Revue Africaine*, t. VII, p. 55; *Exploration du Dj. Bou Kahil* (Sidi Ahmed ben Harzallah); *Id.*, t. VIII, *Notice sur les Sahari*, p. 104 et 108 (Sidi moh. ben Alia et Sidi Bou Zid); *Id.*, t. X, *Notice sur les Sahari*, p. 29; *Id.*, t. XVI, *Hist. des Ouled Naïl, légende sur Sidi Naïl*, p. 330; Aucapitaine, même *Revue*, t. IV, *Notice sur les Aït Fraoucen*, p. 454; Bargès, *Complément de l'Hist. des Beni Zeïyan*, *passim*, d'après le *Bostan*, d'Ibn Meriem; Basset, *Nédromah et les Traras*, *passim*; Doutté, *Notes sur l'Islam maghribin*, *id.*, *Les Marabouts*; Delpech, *Rev. Africaine*, t. XVIII, sur Sidi Ali Ou Nfounas, p. 81; *id.*, t. XVIII, sur Sidi Abd er-Rahman, p. 418; Gaudefroy-Demombynes, *Bull. Soc. Géog. d'Oran*; Guin, *Revue Africaine*, t. XVII, *Notice sur les Ghobrini*, p. 444; *Id.*, Sidi Aïssa, p. 29; Mercier, *id.*, t. VII, *Sidi Aïssa de l'Oued Leben*, p. 286. On peut ajouter à cette liste: Coyne, *Itinéraires du Sahara de l'Ouest* (*Rev. Afr.*, t. XXXIII, p. 1, 49, 87). Mais cet auteur se trompe grandement en attribuant à Sidi Abd er-Rahman el-Medjdoub l'introduction du Qadirisme dans les pays de l'Ouest. Voir aussi Léon l'Africain, t. I, pp. 258, 338 (ed. Schefer) et t. II, pp. 290, 353 (même édit.).

1. À propos des marabouts andalous, Aucapitaine (*Revue Asiatique*, 5<sup>e</sup> série, t. XIV, p. 265) signale les Aït Endlès dans la Grande Kabylie; Basset (*Nédromah et les Traras*) signale les Beni Hamlin, pp. 83, 107, 108, 109, 113, 122, 123, 126, 127, 128, 129.

2. Voir *Selouat al-Anfas*, II, p. 108: «Abou Mohammed Salah el-Andalosi avait été affilié en Espagne à sa confrérie».

Tonbouktou où ils s'installèrent. Depuis ils ont dominé religieusement dans le Haut Niger<sup>1</sup>. C'est à la même époque que les Oulad Sidi Cheikh établissaient leur fief politico-religieux dans le sud-ouest du Maghrib central autour de la qoubba d'El-Abiodh<sup>2</sup>.

Ainsi donc, au début du seizième siècle de notre ère, le Qadirisme envahissait la Berbérie par le littoral du nord et de l'est, par le chemin des caravanes: Haut Plateaux, Dj. Amour, Touat. De ce dernier pays, il se répandait au Soudan, d'une part, dans l'Atlas marocain et le Dra'a, d'autre part. Il pénétrait le Rif et le Maghrib du Nord-Ouest par Fas<sup>3</sup>.

L'installation des Turcs dans l'Afrique du Nord ne pouvait porter ombrage aux adeptes de Sidi Abd el-Qâder el-Djilâni. Les Turcs n'étaient-ils pas sujets d'un sultan, leur frère religieux et le protecteur de leur ordre en Orient? Kheir ed-Din sut, en outre, dorer suffisamment ses relations avec les marabouts et les chefs de la confrérie. Lors de leur installation à Alger, le grand chef des Qaderia, Ahmed ben Yousof, ne tarda pas à devenir leur principal agent politico-religieux. Son action, suffisamment connue des émirs de Tlemcen, obligea ces derniers à le persécuter. Il est à remarquer, en passant, qu'à ce moment-là, les Qaderia de Fas détenaient auprès des sultans mérinides-ouattâsi toutes les hautes fonctions. Cela peut expliquer leur opposition à l'installation des chérifs saadiens sur le trône de Fas et leur revirement du côté des Turcs, à la chute finale des mérinides. Ces faits montrent aussi combien fut considérable à cette époque l'influence du Qadirisme. Le grand nombre de qoubbas consacrées en Berbérie, à Sidi Abd el-Qâder sont comme le sceau et la marque de cette influence. D'aucuns, au contraire, ont voulu y voir une flatterie à l'adresse du gouvernement turc dont le chef avait relevé en Orient la situation de la confrérie<sup>4</sup>.

Si la politique turque était favorable, sous certaines réserves, à l'établissement des marabouts, il n'en était pas de même de la politique

1. Sur El-Meghily, voir p. 46 et note 1 p. 48, et en plus, dans Ibn Asker, *Biographie*, p. 95 ; Le Chatelier, *L'Islam au XIX<sup>e</sup> siècle*, p. 100; Ahmed Baba, *Neil, id.*, p. 355. Voir aussi R. Basset, *Mélanges d'histoire et littérature orientales*, II<sup>e</sup> série, Louvain, 1888, in-8°. *Notes de lexicographie berbère* IV, pp. 17-20.

2. Sur les «Oulad Sidi Cheikh», voir Trumelet, *Algérie légendaire*; cette notice est reproduite dans Lamartinière et Lacroix, *Documents sur le N.-O. Africain*, t. II, p. 758 et suiv. — Voir aussi El-Ayachi, p. 34. D'après les documents recueillis par MM. Deligny et Theuma (*Moniteur Algérien* des 5-10 février 1847), les Oulad Sidi Cheikh, Qaderia, étaient du parti des Turcs contre les Tidjania, partisans des Sultans du Maroc.

3. Les Mokhtâriin du Touat, Qadria, dont la zaouïa est à Kountah, descendent de Sid Mokhtar el-Kebir leur aïeul et celui de Sid Ahmed el-Bekkaï (Le Chatelier, *Questions sahariennes*, p. 40). De nos jours les Qaderia ont réussi à dominer dans le Sud-Ouest marocain, par la propagande des Mokhtâriin. Leur chef, Mâ el-Aïnin (dont il est question dans les *Voyages* de C. Douls) réside dans cette région. Le Chatelier (*Tribus du Sud-O. marocain*, p. 40, 42) signale deux autres zaouïas de Qaderia, Sidi Bel Hanech à la Saguiet el-Hamra, et Si Mohammed el-Arouni à Tindouf. Une autre existe près de Melilla en relations avec Mascara et Tlemcen (*Documents sur le N.-O. Africain*, I, 388).

4. Les Ouancherisi, les Ben Zeqaq, les Ben Harzouz, etc., étaient tous des disciples des successeurs d'Ahmed Zarrouq. Voir leurs biographies déjà citées, dans Ibn Asker.

saadienne. Les chérifs, en prenant l'empire, se heurtèrent à des compétiteurs étrangers ou indigènes qu'il leur fallut ménager. Par crainte de l'appui que les Mérinides pouvaient trouver auprès de l'Espagne, ils furent obligés de ménager l'Espagne; la guerre sainte les gênait. Les Turcs, au contraire, trouvaient dans la guerre sainte des ressources et la légitimation de leur pouvoir. Avec eux, les marabouts pouvaient impunément prêcher la guerre sainte, quêter pour la guerre sainte. Le pays des Turcs, en Berbérie, peu défendu naturellement (sauf la Kabylie), ne permettait pas aux marabouts de fonder des Etats ou des centres hostiles. Au Maroc, au contraire, profitant de la rivalité des Mérinides et des chérifs saadiens, les marabouts avaient pu se rendre indépendants dans les régions les moins accessibles. Ils avaient fondé sous le couvert de la religion des sortes de fiefs féodaux dont plusieurs subsistent encore aujourd'hui. L'origine des centres maraboutiques (ou *saïfa*) de Tameslouht, de Bou-l Dja'ad, d'Ilegh, de Tamagrout, encore influents de nos jours, date de cette époque. De même d'autres qui ont disparu avec le temps, après avoir rempli un rôle historique, ou qui ont passé au deuxième plan: Ech-Chaoun, Dila, Akka, etc<sup>1</sup>.

La plupart de ces marabouts, disciples de Djazouli ou de ses successeurs immédiats, acquirent leur indépendance politique en soutenant les chérifs saadiens contre les Mérinides. Après avoir été une aide, ils ne devaient pas tarder à devenir une gêne pour le pouvoir absolu des chérifs. Ils affirmaient au peuple qui y ajoutait foi que l'élévation du premier chérif saadien El-Qâïm n'avait eu lieu et n'avait été conclue que par leur intermédiaire «*et qu'il n'avait pu pénétrer dans la chambre du pouvoir que par leur porte*». De tels discours n'étaient pas faits pour rehausser le prestige du pouvoir central ou lui faciliter son action. Mohammed el-Mahdi eut à agir vigoureusement de bonne heure contre ces personnages. Il était rempli de méfiance à l'égard des chefs des confréries religieuses. Il les redoutait précisément parce que c'était grâce à leur entremise qu'il était monté sur le trône. Il connaissait leur ambition, il savait leurs menées au milieu de populations pour qui le refus de l'impôt semble être le premier des devoirs<sup>2</sup>. Dès 953 (1547), Mohamed el-Mahdi avait demandé aux cheikhs de l'Atlas le versement de leur part du *kharadj*. Ceux-ci prétextèrent que les populations se refusaient à payer. Le chérif les attira habilement à Maroc, sous prétexte de s'entendre avec eux, et là il fit trancher la tête aux onze principaux<sup>3</sup>. Le fils du chérif, El-Harran,

1. Cap. Brémont, *Étude sur le Maroc*, p. 8. Sur les marabouts de Tameslouht, voir Biog. de Abd Allah ben Hosain, dans Ibn Asker, p. 77; *Momti'*, p. 65; *Selouat al-Anfâs*, II, p. 218, ligne 12; *Istiqa*, III, p. 22. Sur les Marabouts de Bou-l Djaad, voir *Istiqa*, III, p. 97, ligne 17; *Momti'*, p. 52 et 123; *Nechr el-Mathâni*, I, 58; V<sup>e</sup> de Foucauld, *Reconnaissance du Maroc*, p. 52. Sur les Marabouts d'Ilegh et Ahmed Ou Moussa, voir: Ibn Asker, p. 83; *Momti'*, p. 58; Oufrani, p. 84 (46 du texte); *Istiqa*, III, pp. 19 à 22; p. 41; Le Chatelier, *Tribus du S.-O. marocain*, I, pp. 34 à 37; V<sup>e</sup> de Foucauld, *Reconnaissance*, pp. 342 et 343; De Segonzac, *Voyage au Sous*, p. 307. Sur les Marabouts de Tamagrout, voir: *Nechr el-Mathâni*, I, pp. 169 et 183; *Id.*, II, pp. 16, 66, 69; de Foucauld, *Reconnaissance*, p. 293; de Segonzac, *Voy. au Sous*, p. 307.

2. El-Oufrani, p. 24 (12 du texte); *Istiqa*, III, p. 12.

3. D. de Torrès, p. 291.

gouverneur de Taroudant, avait eu les mêmes difficultés dans le Sous et avait été également obligé d'agir énergiquement avec les marabouts<sup>1</sup>.

Dès lors le mécontentement fut à son comble dans toutes les parties du Maroc que la faiblesse des derniers Mérinides avait depuis longtemps déshabitué d'un pouvoir central régulier. La révolte couvait de tous côtés dans l'Atlas. L'expédition de Tlemcen en fut le signal. Le chérif voulut la réprimer lui-même avec les renégats et Turcs à son service. Il réussit à grand'peine à maintenir l'ordre. Mais la mort d'El-Harran, gouverneur du Sous, fils et généralissime du chérif, très redouté des populations, donna de l'audace aux Berbères. L'offensive turque contre Tlemcen occasionna un soulèvement nouveau. En 1551 (958), le chérif dut réprimer un soulèvement des Aït-Malou, dans la région où se trouve la zaouïa de Tamagrout qui appartient à des disciples de Sidi Ahmed ben Yousof. L'histoire est muette sur les résultats de cette campagne. En même temps il ordonnait une persécution contre les membres des zaouïas qui prétendaient au rôle de cheikh, et qui constituaient un danger pour la royauté. Cette persécution s'étendit à tous les marabouts influents qui ne purent défendre leur influence les armes à la main. Quand il n'était pas le plus fort, le chérif faisait semblant de céder aux miracles de ces marabouts. Peut-être obtenait-il ainsi leur concours ou leur neutralité contre des adversaires plus dangereux ?<sup>2</sup>

Le prétexte invoqué pour perquisitionner dans les zaouïas fut le dépôt des fonds confiés aux marabouts par les Mérinides, lors de leur départ. Après la perquisition venait souvent l'expulsion. Sidi Abd Allah el-Kouch, quoique disciple de Djazouli, n'était guère aimé du sultan. La renommée et la popularité du saint lui inspirèrent des inquiétudes. Il vida sa zaouïa de Maroc, expulsa ses disciples et l'obligea à résider à Fas. Le saint eut l'imprudence de prédire que le sultan serait expulsé de Fas comme lui même l'avait été de sa zaouïa. Quelques jours après, des cavaliers angads le surprirent, le dépouillèrent et le tuèrent. Un autre marabout célèbre, Abou Ali el-Hasan ben Isa el-Miçbahi, qui avait sa zaouïa à Brouzi dans le pays de Teliou, fut également expulsé et tué. La légende religieuse nous a conservé des traces des haines terribles suscitées contre le chérif par cette persécution. Un chérif des Beni Selman, Sidi Ahmed, avait conçu une haine profonde contre Mohammed el-Mahdi et s'était juré de le tuer. Une nuit il vit en songe le saint marabout Abou Bekr el-Mochtarai de Miknasa. Ce saint avait une hache à la main et montrait le cou d'El-Mahdi. Il dit à Sidi Ahmed : «Tu n'auras pas le temps d'arriver jusque là». En effet, peu d'années après, les Turcs devaient couper le cou à Mohammed el-Mahdi<sup>3</sup>.

---

1. D. de Torrès, p. 281.

2. Pour ce paragraphe, voir: Ibn Asker, p. 13 (Biog. de Ben Khedjou) ; *Id.*, p. 58 (Biog. d'El-Mochtarai) ; *Id.*, p. 64 (Ali el Miçbahi) ; *Id.*, p. 76 (Sidi Sa'ïd el-Hahi) ; *Momti'*, p. 105, ligne 6 ; Ibn Asker, p. 84 (Sidi Khaled el-Maçmoudi) ; El-Oufrani, p. 71.

3. Voir Ibn Asker et *Momti'*, *loc. cit.* ; et aussi *Momti'*, p. 102, I, 14 ; El-Oufrani, pp. 80-81.

Diego de Torrès, qui traversa l'Atlas à cette époque, nous parle de l'état d'esprit des populations. Les cheikhs se plaignaient des rudes traitements que leur faisait subir le chérif, des impositions excessives pesant sur les populations. Le passage des armées, leur entretien imposaient de lourdes servitudes aux tribus. Mais les Berbères désiraient surtout venger la mort des cheikhs que le chérif avait fait périr traîtreusement en 1547 à Maroc. L'explosion du mécontentement obligea à nouveau le chérif à prendre les armes. En octobre 1552, il fit partir pour l'Atlas et le Sous une armée de Turcs et de renégats. En traversant l'Atlas, l'armée du chérif fut écrasée par les Berbères, presque tous les renégats furent pris. Le chef des Berbères, Sidi Mohammed, au lieu de maltraiter les renégats prisonniers, les établit dans l'Atlas, les maria et leur fit fabriquer pour son compte de la poudre et des armes<sup>1</sup>. Le gouverneur du Sous parvint cependant à dompter sa région. Il réussit à s'emparer du chef de la rébellion au Sous, Sidi Zaïd (Sa'ïd), allié de Sidi Mohammed, après avoir écrasé ses troupes. Sidi Zaïd fut d'abord emprisonné, puis écartelé<sup>2</sup>.

Peu de temps auparavant, le sultan avait reçu à Maroc l'ambassadeur turc Abou Abd Allah Mohammed ben Ali el-Kharoubi, originaire de Tripoli et habitant Alger. Il avait été envoyé par Salah Raïs, au nom du sultan de Constantinople, avec la mission de conclure une trêve et de fixer les limites communes aux deux États. La limite entre le Maghrib du Centre et celui de l'Ouest fut fixée d'un commun accord à la Moulouia. Mais la mission d'El-Kharoubi ne se borna pas là. Ce même personnage avait été chargé de la première ambassade turque au chérif. Il avait déjà passé par Fas, vu les principales personnalités. Cette fois il fréquenta surtout les marabouts et engagea avec eux des discussions religieuses fort habiles sous le couvert desquelles, peut-être, la politique se cachait. Il discuta principalement avec les khouan Chadelia, alliés du chérif ; il contesta jusqu'à la décence de leur tenue. Il reprocha au principal cheikh des Chadelia à Maroc, Sidi Abou Amr al-Qastali, de tailler sa moustache, disant que c'était là une innovation diabolique. Comme on lui faisait observer que le cheikh El-Djazouli en usait de même, il répondit : «El-Djazouli agissait sans doute ainsi en vertu d'une dispense qui ne vous est pas applicable. Car si les dispenses accordées au Prophète doivent s'étendre à tous ses disciples, celles données à un saint ne sauraient profiter à ses adeptes». Au bout de plusieurs mois, après avoir eu des relations avec les grands marabouts du pays, El-Kharoubi rentra à Alger<sup>3</sup>.

Le chérif était parti de son côté dans l'Atlas et le Sous où la rébellion durait toujours. Il voulait profiter de cette trêve pour raffermir son autorité. Mais les bandes de rebelles fuyant devant lui, se reformaient sur ces derrières.

---

1. D. de Torrès, pp. 291 et suiv.

2. *Ibid.*

3. El-Oufrani, p. 78 (42 du texte), Biog. dans Ibn Asker, p. 92.

Avant même qu'il eût pu réduire ses ennemis, il fut obligé de revenir sur ses pas. Il évita le retour par le chemin des montagnes et se contenta de côtoyer la mer, malgré les huées des Berbères qui du haut de leurs crêtes le défiaient. Une fois entré à Maroc, le chérif dut, pour entretenir son armée, refaire son trésor en disposant des biens des mosquées, des *hobous*, en vertu de sa qualité de chef suprême du culte musulman. En même temps il essayait de mettre un terme aux révoltes de l'Atlas. Mais il lui fallut rentrer tout à coup précipitamment à Fas. Il venait d'apprendre que les Turcs profitant des incursions des Arabes angads de la Moulouia sur leur territoire s'apprêtaient à envahir le Maroc, entraînés et guidés par Bou Hassoun, le Mérinide. Le chérif prit à peine le temps d'assurer ses derrières et partit. Il savait qu'une grande partie de la population de Fas tenait déjà pour Bou Hassoun<sup>1</sup>.

---

1. D. de Torrès, p. 324.





## CHAPITRE V

L'expédition de Salah Rais à Fas. Tentative de restauration mérinide  
par Bou Hassoun

Nous avons déjà vu Bou Hassoun diriger la résistance, à Fas, contre le chérif. Nous avons vu les derniers mérinides, sous son inspiration, faire appel à Solimân, contre Mohammed el-Mahdi, et devenir les vassaux des Turcs. Mais les résultats de l'intervention turque ne répondirent pas à son attente. Dès que Mohammed el-Mahdi eut pris Fas, Bou Hassoun s'empressa de fuir du côté de l'Espagne et chercher à obtenir des chrétiens les secours qu'il n'avait pu tirer des Turcs.

Ce Bou Hassoun, de son vrai nom Aboul Hasen Ali ben Mohammed Cheikh El-Ouattâsi, était le fils du fondateur de la dynastie mérinide-ouattâside. À la mort de son frère aîné Mohammed el-Portogali en 931, il avait été proclamé souverain de Fas. Mais son neveu Ahmed, fils du roi défunt, le fit prisonnier avec l'aide des troupes et se fit proclamer à sa place. Bou Hassoun dut se retirer dans son fief de Badis. C'est de là qu'il prit le surnom de El-Badisi. Ses talents militaires, son esprit politique, le firent rappeler à la cour lorsque le trône fut en danger. Mais le courage de son neveu ne fut pas à la hauteur de ses conseils<sup>1</sup>.

Lorsque Bou Hassoun arriva en Espagne, Charles Quint se trouvait à Augsburg. Son fils Maximilien était régent d'Espagne, mais il ne put ou ne voulut écouter les propositions de Bou Hassoun. Il chercha à temporiser. Las d'attendre, Bou Hassoun se rendit en Allemagne auprès de l'empereur. Il fut encore obligé d'attendre. Ce fut en vain qu'il se distingua dans les rangs des troupes impériales en prenant part à divers combats. Il comprit qu'il n'obtiendrait rien et accepta avec plaisir de retourner en Espagne. Il y accompagna le fils de l'empereur qui fut plus tard Philippe II. Rien, dans les documents n'explique l'hésitation de Charles Quint à l'égard de Bou Hassoun. Le roi d'Espagne espérait-il tirer parti du chérif contre les Turcs? Craignait-il une alliance entre ces derniers et le chérif? Voulait-il retenir Bou Hassoun à Madrid comme une menace constante contre le chérif et obliger par là ce dernier à respecter les possessions espagnoles? N'obtenant rien, Bou Hassoun put faire toutes ces suppositions. Dès son retour à Madrid il demanda à se retirer dans son pays et, sans prévenir personne, il passa en Portugal (960, 1553)<sup>2</sup>.

---

1. El-Oufrani, pp. 56 et suiv. (30 du texte).

2. Marmol, I, 470 et suiv.

Là, Bou Hassoun fut plus heureux, il obtint des promesses de secours et, pour commencer, les Portugais lui donnèrent six vaisseaux qui devaient l'appuyer du côté de Badis. L'alliance de Bou Hassoun et des Portugais déplut-elle aux Berbères du Rif, ainsi que l'affirme Diego de Torrès, et refusèrent-ils de laisser débarquer leur ancien qaïd? Bou Hassoun alla-t-il sur une caravelle du roi João de Portugal demander secours aux Turcs d'Alger? Suivant Marmol, la flotille portugaise fut, au contraire, surprise dans les eaux de Badis par Salah Raïs qui croisait devant les côtes d'Espagne avec vingt navires. De Thou ajoute que Salah s'empara de la croisière portugaise après un combat qui dura toute une nuit (5 juillet 1553). Les Portugais et Bou Hassoun furent réduits en esclavage et Salah Raïs aurait reproché à ce dernier son alliance avec des chrétiens. Ces reproches sont bien improbables, car la croisière du pacha turc avait été envoyée sur les côtes d'Espagne à la demande de la France, alliée de la Turquie. C'est sur la demande expresse de son allié chrétien, et pour faire diversion au profit des Français que Soliman faisait ravager les côtes de Majorque et de l'Andalousie. À part ce dernier détail, la version de Marmol et de Thou est encore celle d'un autre historien espagnol contemporain des faits, Perez de Castro<sup>1</sup>.

Haëdo, qui écrivit postérieurement à ces faits, prétend qu'après la prise de la croisière portugaise, Salah envoya une ambassade au chérif. Il lui proposa de lui remettre son ennemi à condition que le chérif accepterait comme limite commune avec les Turcs la Moulouia. Le chérif aurait répondu à ces propositions en faisant envahir le territoire de Tlemcen, d'après les uns; d'après les autres, au contraire, Bou Hasoun aurait réussi à pénétrer dans les bonnes grâces de Salah et à lui persuader de faire une expédition contre le Maroc. Le récit d'Haëdo manque de précision. En réalité, Salah Raïs n'envoya aucune ambassade au chérif, car nous savons par les auteurs musulmans qu'avant la prise de Fas il n'y avait eu que deux ambassades dont la dernière en 959 (1552). Cette dernière avait eu lieu après la prise de Tlemcen par les Turcs et avait abouti à la conclusion d'une trêve et à la fixation des limites entre les deux Etats. Cette limite fut précisément la Moulouia. Peut-on supposer, d'un autre côté, que le sultan de Fas, ayant de graves désordres à réprimer dans l'Atlas, se soit laissé aller à envahir Tlemcen et à provoquer ainsi les Turcs dont il venait d'éprouver les forces<sup>2</sup>? Il est un fait indubitable, c'est que Bou Hassoun et Salah Raïs parvinrent à s'entendre. Peu nous importe que Bou Hassoun se soit insinué auprès du pacha turc par ses bonnes manières; peu nous importe même qu'il ait réussi à délivrer sans rançon les navires et les prisonniers portugais. Il n'est même pas nécessaire

1. D. de Torrès, *Hist. des Chérifs*, pp. 315 et suiv.; Marmol, I, 474; de Thou (II, 539) cité par Rotalier, II, 136; Cat, *Mission bibliographique*, p. 96. — Pour qui connaît le caractère dévot du roi João III de Portugal, cette dernière version est la seule admissible (voir p. 52, note 2). Jamais le Pape très influent à la cour portugaise n'aurait toléré une entente de cette cour avec les Turcs.

2. Bibliographie de Kharoubi, dans Ibn Asker, p. 93, et dans la *Djadzouat el-Iqtibas*, p. 204. Cf. Haëdo, p. 90 et *Istiqqa*, III, p. 12, l. 26.

d'admettre que Bou Hassoun séduisit les Turcs en faisant miroiter à leurs yeux les richesses du Maghrib extrême, la promesse d'un tribut de vassalité et de sommes considérables. L'expédition de Fas servait la politique de Salah Raïs et Bou Hassoun tombait à point entre ses mains pour faciliter ses desseins.

Salah Raïs était menacé non seulement du côté de l'Ouest par les Espagnols, mais aussi du côté de l'Est par le chef des Beni Abbès, Abd el-Aziz. Il craignait que ce dernier ne devint un allié éventuel pour ses ennemis de l'Ouest. Abd el-Aziz avait jadis combattu pour les Turcs et les avait aidés à reprendre Tlemcen; il prétendait même que la victoire sur les fils du chérif était due à son initiative. Plus tard Abd el-Aziz et ses contingents accompagnèrent Salah Raïs à Touggourt et Ouargla, participèrent à la répression des Beni Djellab, vassaux nominaux des sultans de Fas avant l'établissement des chérifs (959, 1552). Mais, mécontent de sa part de butin, Abd el-Aziz, une fois dans ses montagnes, se mit en état de révolte contre les Turcs. Salah Raïs marcha contre lui, le battit, mais avec de telles pertes qu'il dut rebrousser chemin. L'année suivante (960, 1553), Mohamed, fils de Salah Raïs, fut battu à son tour dans les montagnes des Beni Abbès. Tandis que la discorde régnait entre Abd el-Aziz et les Turcs, le sultan de Kouko, Ibn el-Qâdhi, ennemi personnel de Abd el-Aziz, se rapprochait des Turcs. Salah Raïs en profita pour l'inviter à participer à l'expédition contre le chérif de Fas. L'espoir du pillage tenta les Kabyles. Ils vinrent en nombre à l'appel d'Ibn el-Qâdhi, presque tous des tribus insoumises aux Turcs, et formèrent une nombreuse cavalerie. Salah Raïs leur adjoignit six mille fusils, mille spahis et quatre-vingt artilleurs chrétiens captifs auxquels il avait promis la liberté, et partit. Au moment où il se mettait en marche, une flotte de vingt-deux navires voguait dans la direction de Méllilla et des côtes du Rif pour l'appuyer ou le secourir en cas d'échec<sup>1</sup>. Tandis que Salah Raïs entraînait tout ce monde à sa suite il chargeait son lieutenant Sinan Raïs de lever des troupes parmi les tribus arabes les plus fidèles, et, avec les troupes turques restées à Alger, de se porter contre Abd el-Aziz livré à ses seules forces. Ce dernier menaçait alors la ville de Msila<sup>2</sup>.

Salah Raïs avait quitté Alger vers octobre 1553. Tandis qu'il se reposait à Tlemcen, attendant les contingents promis par Bou Hassoun, la nouvelle de l'expédition parvint à Fas dont la région *en fut mise en trouble*<sup>3</sup>. De son côté le chérif ne restait pas inactif. Il avait dû, bien malgré lui, abandonner les Berbères à demi-pacifiés dans la montagne et le Sous pour revenir à Fas. Il savait l'hostilité sourde contre lui d'une partie de la population de cette ville, hostilité que les Turcs connaissaient aussi. Il assembla son conseil et l'on délibéra. Les uns furent d'avis de laisser venir les Turcs, de faire le vide devant eux, de les affamer, d'attendre que la fatigue, les maladies, divers

1. De Rotalier, *loc. cit.*

2. *Id.*, *ibid.*; De Rotalier a été suivi par de Grammont, *Hist. d'Alger*. Voir aussi Berbrugger, *Époques militaires de la Grande Kabylie*.

3. Ce sont les propres expressions de D. de Torrès, p. 328 et suiv.

besoins annihilassent leurs forces, de les écraser ensuite. D'autres mirent en avant la popularité de Bou Hassoun, annoncèrent des révoltes possibles en sa faveur, et dirent que l'inaction du chérif nuirait à son prestige. Le chérif avouait d'ailleurs qu'il craignait plus les habitants de Fas que les Turcs. Il préféra aller à la rencontre de ces derniers. Il avait réuni secrètement une forte armée: trente mille chevaux, dix ou douze mille hommes de pied, arquebusiers et arbalétriers, sa garde de renégats, plus vingt pièces d'artillerie de campagne. Les Turcs de son armée devaient rester à Fas<sup>1</sup>. «Tout étant prêt, le chérif sortit un soir sur le tard, de Fas la neuve, avec un grand faste, ayant avec lui ses enfants, petit-fils, alcaïdes, musique de divers instruments, et avec une grande salve d'artillerie et arquebuserie, et avec tout cet équipage qu'il faisait très bon voir, alla descendre à ses pavillons qui étaient dans son camp, et du côté de Sebou». Le bruit courait que le chérif partait pour Tlemcen où il devait attendre les Turcs. Il s'avança par étapes jusqu'à Taza où il arriva par un fort mauvais temps. Il dut avoir là avis de l'approche imminente des Turcs car il fit reconnaître la place, mais, au lieu de s'y enfermer, il préféra camper et fortifier son camp. Dès le 4 décembre, ses coureurs lui signalaient les Turcs s'avançant en ordre de bataille<sup>2</sup>.

Salah Raïs avait attendu vainement à Tlemcen l'arrivée des contingents promis par Bou Hassoun. Craignant de perdre encore du temps, gêné peut-être aussi par les déprédations de ses contingents kabyles, il se mit en route, sans plus de délai. Il arriva à Taza où le chérif était en train de se fortifier et plaça son camp en face de celui des Marocains. Les deux armées s'observèrent pendant deux jours. Puis Salah Raïs ayant choisi quinze cents hommes d'élite qu'il plaça sous le commandement d'un renégat fort valeureux, décida une attaque de nuit contre le camp de ses adversaires. Ceux-ci peu habitués à cette manière de combattre se trouvèrent surpris. Les chevaux effrayés par les détonations de l'artillerie entraînaient leurs cavaliers qui cherchaient à les ramener au milieu d'un épouvantable désordre. Salah Raïs profita de ce désarroi pour ordonner une attaque générale contre le camp des Marocains. Au premier choc les cavaliers arabes du chérif lâchèrent pied. Ce dernier voyant le pacha turc et Bou Hassoun s'avancer avec toutes leurs forces, et craignant d'être écrasé, préféra donner le signal de la retraite avant qu'une grande bataille décisive ne fût engagée. Salah Raïs crut à une feinte et séjourna quelque temps à Taza. Au bout de quatre jours les espions lancés à la suite du chérif rapportèrent que ce dernier rentrait à Fas (décembre 1553). En même temps les fils de Bou Hassoun amenaient un contingent de six cents lances levé dans leur ancien fief de Badis et le petit souverain de Debdou venait aussi les rejoindre avec ses hommes. Salah Raïs, Bou Hassoun surtout, s'en montrèrent satisfaits, vu le peu de temps que les fils de Bou Hassoun avaient eu pour rassembler leurs partisans<sup>3</sup>.

1. D. de Torrès, pp. 828 et suiv; Marmol, I, pp. 474 et suiv.

2. D. de Torrès, *id.*, *ibid.*; Marmol, *id.*, *ibid.*

3. D. de Torrès, *id.*, *ibid.*; Marmol, *id.*, *ibid.*

Le chérif, à demi-battu à Taza, avait cédé aux partisans de la résistance dans Fas même. En revenant, il enleva tous les approvisionnements de tout ce qui aurait pu faciliter la marche des Turcs. Puis, le 16 décembre, «il entra dans Fas avec tant d'apparat, musique, arquebuserie, et enseignes déployées, qu'il semblait qu'il eut obtenu la victoire contre ses ennemis, et faisait courir le bruit qu'il s'en revenait pour laisser entrer les Turcs dedans le pays afin qu'il n'en échappât aucun, pour plus assurément venger la mort de Muley Abd el-Qâder, son fils». Cependant Mohammed el-Mahdi était loin d'avoir une foi absolue dans la résistance de Fas. Il avisa aux moyens de lever le plus de monde possible et quelqu'un l'engagea à armer même les chrétiens captifs ou marchands. Cet avis parut lui plaire car il tint un conseil spécial à ce sujet. Ici, laissons la parole à Diego de Torrès, témoin oculaire :

«Estant le chérif retourné à Fas comme dit a esté à demi rompu du 1<sup>er</sup> rencontre qu'il eust contre les Turcs sur Taza, il ne s'employa à autre chose, sinon regarder les moyens qu'il auroit pour se venger d'eux : parmi plusieurs qu'il inventa il en trouva un lequel, s'il eust mis à exécution, c'eust esté un grand expédient pour son dessein. C'estoit armer les chrétiens captifs qu'il avoit, y en ayant bien mil à lui en particulier, et pour délibérer de ce fait il fit assembler son conseil, quelques renégats et certains chrétiens libres et esclaves, desquels j'estois l'un, et estans assemblés dans son palais il expose son intention, mais comme les personnes qui y estoient furent de diverses opinions, l'on ne put jamais conclure à ce qui se devoit. Les Maures disoient quelle confiance pouvoit il avoir aux chrétiens ; et quelle sureté y avoit il pour croire qu'ils lui fussent fidèles : et pour le regard des Turcs que c'estoit une grande honte de s'en vouloir servir pour le peu de nombre qu'il y en avoit. Il avoit esté accordé entre nous chrétiens qu'un parleroit pour tous au chérif, et encore que parmi nous y en eust de beaucoup plus capables que moi, je fus néanmoins, de l'avis de tous, nommé pour le faire, et ayant entendu le dessein du chérif, et les diverses opinions de son conseil, je lui dis qu'il pouvait bien connoître le désir que tous nous avions du bon succès de cette guerre, et particulièrement de la bataille que l'on attendoit, d'autant que d'icelle dépendoit le salut de tous, attendu le notable intérêt que nous y avions pour l'obligation que nous lui devons des grâces et bons traitements que nous recevions de lui, joint la défiance que nous avions de la tyrannie et cruauté de ses ennemis : et que considérants ces choses et plusieurs autres, notre avis estoit qu'il fist assembler tous ces captifs, ceux des particuliers, et quelques chrétiens libres, qu'il les armast, et les fit sortir ; quant à lui, comme il l'avoit projeté, offrant liberté à ceux qui s'échapperoient en vie de la bataille, avec quoi il assuroit le doute de ses alcaïdes et leur donnoit occasion de combattre si vaillamment, qu'ils lui rapporteroient la victoire contre ses ennemis, de laquelle les siens estoient en si grand doute, et qu'il regardast, car si les Turcs gagnoient la bataille, il perdrait le pays et les captifs, et que pour éviter tous les inconvénients qui se présentoient, cet avis estoit le meilleur et le plus assuré, recommandant l'événement à Dieu, qui

est la vraie force sur laquelle on se doit arrêter. Ayant mis fin à mon discours, plusieurs du conseil l'approuvèrent, et fut résolu qu'on l'exécuteroit : mais comme Dieu avoit destiné la ruine de ce tyran, un cadî qui seul se trouva là, alléguant un chapitre de son Alcoran, qui défend de bailler aucun esclave sans rançon, avec plusieurs autres resveries qu'il mit en avant sur ce sujet, son opinion fut suivie, par ainsi le chérif résolut pour ne contrevenir à son misérable Alcoran de ne s'aider point des esclaves. Mais je répliquai sur son inconsidéré opinion, et afin qu'on ne s'y arrêtât, je dis que je m'obligerois de payer pour chaque esclave qui échapperoit 20 écus, mais tout cela ne servit de rien. Ainsi fut congédié le conseil, et de là à 8 jours, comme nous dirons ci-après le chérif perdit le royaume, les captifs et tout le reste, sans que l'avis de son cadî, de son Alcoran, de son Mahomet l'en put garantir<sup>1</sup>.»

Dès le 3 janvier 1554 (3 cha'ban 961), les Turcs se trouvèrent sur les bords du Sebou, à six kilomètres de Fas. Tout le long de la route les populations les avaient bien reçus; là, il leur vint une députation des notables de Fas el-Bali (la vieille ville), leur offrant leur appui. Dès le 4, l'action commença, les troupes du chérif furent enfoncées par Bou Hassoun et ses contingents. Ce dernier eut les honneurs de la journée et des députations des gens de Fas vinrent en secret le féliciter. Le 5 un nouveau combat ne fut pas plus heureux pour le chérif, malgré les efforts de ses troupes et de son fils Abd el-Moumen. Les contingents arabes lâchèrent pied et se dispersèrent définitivement. La nuit suivante Fas el-Bali ouvrit ses portes aux Turcs. Le chérif, enfermé à Fas el-Djedid, tint un conseil. Il se décida à abandonner Fas et à se retirer à Maroc pour réorganiser ses forces; il devait laisser une partie de ses trésors pour occuper les Turcs au pillage et les retarder. Dès l'aube, il sortit en secret, laissant la garde du palais et des trésors à un qaïd qui devait le rejoindre dès le lendemain matin. La nouvelle de la fuite du chérif fut reçue à Fas el-Djedid (la nouvelle ville) par des imprécations et des cris de désespoir. Beaucoup de gens, sachant le sort réservé à la nouvelle ville par les Turcs se hâtèrent de fuir; plusieurs allèrent rejoindre le chérif. Le 6 janvier au matin, Salah Raïs, Bou Hassoun, le souverain de Debdou firent leur entrée à Fas en grand appareil et au milieu des acclamations s'adressant à Bou Hassoun. Celui-ci voulut entrer à pied; il pleurait de joie. Il embrassa toutes les personnes sans distinction de classe ni de rang. Tandis que les chefs allaient s'installer au palais du chérif, les Turcs et leurs alliés mettaient Fas el-Djedid au pillage. Le chérif, en se retirant de Fas, avait escompté la rapacité des Turcs comme une chance pour lui contre son adversaire. Il ne s'était point trompé. Les exactions commises à chaque instant par les Turcs et leurs alliés kabyles leur aliénaient de plus en plus les esprits. Il tardait à

---

1. D. de Torrès, pp. 351-353. Fas est divisé en deux parties, Fas el-Djedid, la nouvelle ville, renfermant les palais du sultan, les casernes, le mellah ou quartier des Juifs et le quartier habité par les marchands chrétiens; Fas el-Bali, le vieux Fas, séparé de l'autre ville par un mur fortifié. Le vieux Fas est divisé lui-même en quartier des Andalous et quartier de Qarouin.

Bou Hassoun de se débarrasser d'eux. Salah Raïs au contraire, cherchait un prétexte pour éluder ses promesses. Le but évident des Turcs était de garder Fas au nom du grand Seigneur. Pendant leur séjour qui fut de près de quatre mois, toutes les affaires se traitèrent au nom du sultan de Constantinople<sup>1</sup>. À plusieurs reprises, des discussions éclatèrent entre Bou Hassoun et Salah à ce sujet; plusieurs fois la rupture entre eux fut sur le point de surgir. Le pacha turc, à l'instigation de quelques marabouts, dont un chérif des Beni Rached, essaya de faire proclamer un chérif idrisme, Muley Bou Bekr, comme sultan de Fas et fit emprisonner Bou Hassoun. Mais la révolte des habitants de Fas obligea Salah à mettre celui-ci en liberté et à destituer Abou Bekr; Salah Raïs fut obligé de consentir à la proclamation de Bou Hassoun. De graves incidents entre les habitants de Fas et les Turcs, calmés à grand'peine par Bou Hassoun, furent sur le point d'amener une bataille. Quatre cent mille mithqals, montant des frais de la guerre furent payés à Salah pour obtenir le départ des Turcs. Bou Hassoun les avait empruntés aux gens de Fas el-Bali à une assez longue échéance pour les intéresser au maintien de sa dynastie. Les Juifs versèrent aux Turcs vingt-cinq mille mithqals pour éviter le pillage de leurs boutiques et les marchands chrétiens firent des cadeaux à Salah Raïs pour cinq mille mithqals. Les *rescatadores* rachetèrent à raison de 100 ducats par tête 700 esclaves chrétiens dont s'étaient emparés les Turcs<sup>2</sup>. Pendant que Bou Hassoun traitait avec les habitants de Fas el-Bali pour la rançon à payer aux Turcs, Salah Raïs envoya cinq cents soldats contre le Peñon de Velez ou Badis. Mais, la garnison de cette ville avait appris la prise de Fas. Elle livra le Peñon sans résistance. Les Turcs laissèrent deux cents janissaires pour garder cette importante position<sup>3</sup>.

Enfin, les Turcs se décidèrent à évacuer Fas et à retourner dans leur territoire. Quoique Salah, avant de partir, eût fait reconnaître Bou Hassoun pour sultan de Fas, les deux chefs ne se quittèrent pas bons amis. Salah Raïs avait trouvé dans le palais, lors du sac de Fas Djedid, le harem du chérif. Il lui renvoya ces femmes et en profita pour entrer en relations avec lui. Le bruit courait qu'il l'avait engagé à entrer en lutte avec Bou Hassoun et les tracasseries des Turcs et de leurs chefs contre la population de Fas donnaient à ce bruit une consistance particulière<sup>4</sup>. Salah transporta son butin à Kheççaça près Mélilla et de là l'expédia à Alger, d'où une partie fut ensuite envoyée à Constantinople. Puis, lui-même revint à Alger par terre, marchant à petites journées, s'arrêtant dans toutes les places, y donnant les ordres nécessaires à la tranquillité et à la sûreté du pays<sup>5</sup>.

1. El-Oufrani, p. 51 (30 et 31 du texte); D. de Torrès, p. 371.

2. L. Marmol, I, p. 477; D. de Torrès, pp. 360-374. Sur l'opposition des chérifs à Bou Hassoun, voir la biog. d'Abou Zeïd Abd er-Rahman el-Alami, p. 16. Les *rescatadores* étaient des personnages accrédités par l'Espagne auprès des sultans de Fas pour le rachat des captifs.

3. D. de Torrès, pp. 374 et suiv.

4. D. de Torrès, *id.*; Marmol, I, p. 477.

5. D. de Torrès, *loc. cit.*; Haëdo, 90 et suiv.

Bou Hassoun resté seul maître du royaume de Fas n'avait pas une situation beaucoup plus brillante que celle de son rival retiré à Maroc. Les Berbères de l'Atlas s'étaient déclarés indépendants, les ressources du Trésor étaient nulles. Néanmoins il essaya de tirer le meilleur parti possible de la situation. Après avoir emprisonné les partisans des chérifs, auteurs de la mésintelligence entre Salah Raïs et lui, il essaya avec succès de se créer une armée. Un certain nombre de Turcs étaient restés à Fas; il les incorpora avec ses renégats et leur assura une solde régulière. Des captifs chrétiens, à qui il promit la liberté, lui fabriquèrent des armes et de la poudre. Pour l'administration il remit en fonctions les vieux serviteurs des Mérinides, il appela à lui les victimes du chérif, il couronna le tout par une alliance avec Ahmed el-A'aredj, interné au Tafilelt, avec lequel il devait partager le royaume après la dépossession de Mohammed el-Mahdi<sup>1</sup>.

Cette politique ne tarda pas à porter ses fruits. El-A'aredj leva des troupes, s'empara du Tafilelt et marcha dans la direction de Fas, tandis que Bou Hassoun allait au devant de lui. Le chérif, laissant la garde de Maroc à son fils Abd el-Moumen, divisa ses forces en deux, en envoya une partie sous les ordres de Abd Allah s'opposer à la marche de Bou Hassoun et lui-même alla avec le reste au devant de son frère et l'assiégea. Abd Allah fut écrasé par Bou Hassoun. Celui-ci envoya un courrier à El-A'aredj pour lui annoncer sa victoire. Mais le chérif intercepta le courrier, fit fabriquer de fausses lettres invitant El-A'aredj à ne pas compter sur Bou Hassoun et les envoya aux assiégés par un de ses serviteurs. El-A'aredj découragé se livra ainsi que ses fils. Le chérif interna son frère à Maroc dans une zaouïa et emmena ses trois neveux prisonniers. Puis il revint sur ses pas, appuyant de plus en plus sur l'Ouest pour éviter les Berbères révoltés et avoir ses ressources à sa disposition. Il rencontra Bou Hassoun près de Tedla, à Messelma et lui livra bataille. Bou Hassoun allait rester maître du terrain. Un domestique du chérif, qui avait réussi à s'insinuer auprès du Mérinide et à combattre dans ses rangs, lui porta par derrière un coup de lance et le tua. Sa tête fut coupée et portée en triomphe. Le chérif proclama alors l'amnistie pour tous les soldats de Bou Hassoun qui viendraient à son camp. Ce moyen lui réussit; l'armée du Mérinide se débanda et ses deux fils, obligés de fuir, regagnèrent Fas en toute hâte, puis allèrent s'embarquer à Sla pour se réfugier à Alger<sup>2</sup>.

Le chérif vainqueur d'El-A'aredj, ne jugea pas à propos de s'embarasser de ses neveux en les traînant à sa suite. Il leur fit trancher la tête sur le champ de bataille, puis il se dirigea sur Fas. Il y rentra pour la deuxième fois le 23 chaoual 961 (23 septembre 1554). Bou Hassoun y avait régné près de neuf mois; par sa mort, la première intervention turque avait échoué et l'effort considérable fait par Salah Raïs était annihilé<sup>3</sup>.

---

1. D. de Torrès, *loc. cit.*; Marmol, I, p. 478.

2. D. de Torrès, 377-384; Marmol, *loc. cit.*

3. D. de Torrès, p. 385 et suiv.



## CHAPITRE VI

L'entente hispano-marocaine contre les Turcs (1555-1574).

Le chérif Mohammed el-Mahdi, une fois maître de Fas, songea à asseoir solidement son autorité. Son premier acte fut de mettre en liberté ses amis, prisonniers de Bou Hassoun, puis de parlementer avec les Turcs et renégats détachés de l'armée d'Alger et laissés au service du Mérinide. Il réussit à les décider à rester à son service, et en fit, sous le nom de janissaires une division spéciale de son armée. Ce fut comme sa garde: cette division le suivit partout<sup>1</sup>.

Les fils de Bou Hassoun qui s'étaient embarqués à Sla pour fuir à Alger furent surpris en route par des corsaires. Leur bateau fut pris, eux-mêmes furent tués dans le combat. De ce côté, le chérif n'avait plus rien à craindre<sup>2</sup>. Mais le parti mérinide n'en était point supprimé pour cela, car ce parti, grâce aux marabouts, grâce surtout aux disciples de la confrérie de Sidi Abd el-Qâder el-Djilani (à Fas tout au moins) était devenu le parti turc. Le chérif exerça contre ces gens, surtout les plus illustres, une action vigoureuse.

Le grand qadhi de Fas, sous les Mérinides, Abou Mohammed Abd el-Ouahhâb ez-Zeqâq, avait été destitué par le chérif après la première entrée de celui-ci à Fas. Il passait pour un de ses plus terribles adversaires et disait couramment: «Qui tue un Sousi, c'est comme s'il tuait un Madjousi<sup>3</sup>». C'était une invite directe au meurtre du chérif. Bou Hassoun avait rétabli ce personnage dans ses fonctions, mais Mohammed el-Mahdi le destitua de nouveau après sa deuxième entrée à Fas et ordonna de le tuer. Le grand qadhi de Fas expira sous le fouet.

Le *khatib* (prédicateur) de Miknasa, çoufi influent, Abou-l Hasen Ali Harzouz avait cherché à détourner le peuple de la soumission au chérif: «Cet homme, disait-il aux fidèles, est venu vers vous du fond du Sous; quand il sera votre maître il parcourra la terre en y semant le désordre et fera périr vos moissons et vos troupeaux. Or, Dieu n'aime pas le désordre. Quand on dit à ce personnage de craindre Dieu, il se glorifie de ses péchés. C'est dans la Gehenne, cet horrible séjour, qu'il expiera ses méfaits». Ce prédicateur tenait d'autres discours du même genre. Le chérif le fit mourir sous le fouet.

---

1. El-Oufrani, p. 79 (42-43 du texte).

2. D. de Torrès, pp. 385 et suiv.

3. Madjousi, infidèle païen, qu'il est permis aux musulmans de tuer (*Qorân*, sour. 47, verset 4); Sousi, habitant du Sous.

Des savants, les maîtres de tous les hommes remarquables du Maghrib d'alors, l'imam Abou-l Abbâs Ahmed el-Mandjour et son frère Abd Allah éprouvèrent un traitement analogue. Le chérif fit ainsi mourir à Fas plus de deux cents personnes des plus riches et des plus influentes et s'empara de leurs biens. Pour punir les notables de l'appui prêté à Bou Hassoun, il se fit verser un tribut de trois millions.

Mais le peu de sûreté qu'il trouvait à Fas pour sa personne, aussi bien que l'état de rébellion des Berbères, l'engagea à transporter le siège de son gouvernement à Maroc. Il laissa à Fas son fils Abd Allah comme gouverneur. À son passage à Miknaça, les populations terrorisées lui firent de grandes réceptions et de riches présents<sup>1</sup>. Malgré les encouragements qu'il avait reçus de Salah Raïs irrité contre Bou Hassoun et cherchant à lui opposer un rival, le chérif redoutait beaucoup les Turcs. Il ne se sentait point assez solide pour leur résister et d'autre part il voyait bien qu'ils étaient pour lui des compétiteurs dangereux et que tôt ou tard il serait obligé de leur livrer bataille. Il se décida à chercher un appui auprès d'un souverain comme lui ennemi des Turcs. Maintenant que les puissances chrétiennes n'avaient plus de souverain légitime à lui opposer grâce à la mort des Mérinides, il pouvait songer à sonder les dispositions de ces puissances à son égard<sup>2</sup>. Il est bien difficile de préciser à qui revient l'initiative des négociations qui eurent alors lieu entre le chérif et les Espagnols. Cependant les pièces des archives espagnoles de Simancas laisseraient supposer que l'initiative vint du côté du chérif ou de son fils. Le terrain était favorable. Les victoires de Salah Raïs au Maroc, le prestige qu'il avait retiré de cette expédition, sa marche lente au retour le long des possessions espagnoles, et les projets qui lui étaient prêtés avec beaucoup de raison contre Bougie, donnaient de nombreux sujets de crainte aux Espagnols.

Dès le printemps de 1555 le comte d'Alcaudete se trouvait en relations secrètes avec le chérif pour une action commune contre les Turcs. Un certain El-Mansour ben Bogani avait envoyé un émissaire à Oran au comte d'Alcaudete sous le prétexte du rachat de son fils fait prisonnier par les Espagnols. Le gouverneur d'Oran envoya à Fas Miguel de Lezcano qui, sous le couvert des négociations avec El-Mansour, devait s'entendre avec le chérif (mai 1555). Dès les premières entrevues, le chérif exposa son but : Chasser les Turcs de toute l'Afrique. Pour cela il demandait au roi d'Espagne de lui prêter dix mille arquebusiers, s'offrant de pourvoir à leurs dépenses et à leur entretien. Mais il prétendait que la solde de ces troupes devait être payée par l'Espagne, attendu que le départ des Turcs devait profiter plus à l'Espagne et à la chrétienté qu'à lui-même. Il promettait le succès certain.

1. Biog. de Zeqaq et d'Abou Ali Harzouz dans Ibn Asker, pp. 43 et 62; Biog. de Zeqaq dans la *Djazouat el-Iqtibâs*, p. 276; *id.* d'El-Troun, *Id. id.*, p. 66 au bas et 153, ligne 3; cf. *Istiqa*, III, p. 13; El-Oufrani, p. 58-66 (30-35 du texte). D. de Torrès, pp. 385-395.

2. Cf. La Primaudaie, «Documents inédits sur l'occup. espagnole en Afrique», *Rev. Africaine*, t. XXI, p. 268, d'après les archives de Simancas.

À cela l'envoyé espagnol répliqua montrant la fidélité douteuse des gens de Fas, ce que l'on venait de voir récemment. Il demanda pour l'Espagne l'autorisation de faire suivre l'expédition par deux mille cavaliers espagnols qui seraient entretenus et équipés aux frais du chérif et dont la solde serait payée par le chérif; que l'argent nécessaire fût mis en mains sûres et que le chérif consignât à cet effet d'abord cent mille mithqals. Mais en outre, il fallait savoir ce que l'on ferait d'Alger une fois la ville prise. Cette question ne fut pas clairement élucidée. Le chérif prétendit que les Chrétiens ne pourraient s'y établir, qu'il ne permettrait jamais que des Musulmans fussent réduits en servitude; que tout ce qu'il pouvait tolérer, c'est que la ville d'Alger fût ruinée de fond en comble et son port détruit. Pour la solde des arquebusiers il offrit trois mithqals d'or par mois et accepta de consigner tout de suite cent mille mithqals contre l'envoi d'otages pour garantir le dépôt.

On ne sait pas comment ces offres furent reçues en Espagne devant le désir du gouverneur d'Oran de les faire aboutir. El-Mançour partit à Oran avec Miguel de Lezcano sous le prétexte du rachat de son fils, en réalité pour attendre que les pleins pouvoirs de traiter arrivassent à d'Alcaudete, et pour veiller surtout à ce que les négociations fussent menées secrètement sans l'intermédiaire des interprètes juifs, car le chérif ne cessait de signaler que les Juifs de Fas ou d'Oran avaient des intelligences avec les Juifs d'Alger. Malgré le secret dans lequel ces négociations se faisaient, Salah Raïs en eut vent et déploya une activité très grande. Lui-même avait poussé le chérif contre Bou Hassoun. La mort de ce dernier et de ses fils supprimait toutes chances de les voir s'affaiblir l'un par l'autre. L'antipathie du chérif pour les Turcs était connue; les menaces proférées contre eux autrefois, les intrigues de l'Espagne, tout cela ne pouvait être voilé sous une ambassade de pure courtoisie. Salah ne voulut pas laisser au chérif le temps de devenir dangereux; il résolut de prendre les devants et de tomber sur le Maroc avant que le danger n'apparût à l'Ouest sous la forme d'une alliance menaçante<sup>1</sup>.

Pendant l'expédition de Fas, son lieutenant chargé de contenir les Beni Abbès avait été battu près de Msila. Mais Salah racheta cette défaite et rétablit son prestige en enlevant Bougie aux Espagnols. Nous savons par des documents authentiques combien cette place était faiblement défendue. La victoire fut donc facile, mais elle n'en fut pas moins retentissante chez les Musulmans et priva Abd el-Aziz, le chef des Beni Abbès, de l'appui éventuel qu'il aurait pu trouver chez les Chrétiens. Le sultan de Kouko, Ibn el-Qâdhi, devenu l'allié des Turcs depuis l'expédition de Fas et beau-père de Salah Raïs, fut chargé de contenir son rival de la Qala'a. Puis Salah rassembla ses forces, et, avant que l'alliance du Maroc et de l'Espagne eût eu le temps d'aboutir, il décida une expédition contre Oran. Mais en raison de la position maritime et des forces concentrées dans cette ville, en raison

---

1. Haëdo, pp. 96 et suiv.

peut-être aussi de projets ultérieurs sur le Maroc, Salah ne crut pas devoir attaquer Oran avec ses seules ressources. Il profita de la prise de Bougie pour envoyer son fils à Constantinople y porter des trophées, expliquer la situation et obtenir des secours. Solimân combla d'éloges les corsaires et mit aussitôt à leur disposition quarante galères et 6.000 Turcs. Il est à remarquer qu'Alger, à la fois libre et dépendant, recevait une double force de sa liberté et des liens qui le rattachaient à Constantinople. Les projets du divan d'Alger avaient l'imprévu et l'audace que donne l'indépendance, ses mouvements avaient la force qui résulte d'une base immuable, énergique, féconde en ressources, telle que la Sublime Porte. Des hommes, des armes, des vaisseaux abondaient à Alger lorsqu'il était nécessaire<sup>1</sup>.

À Alger Salah ne prit pas un instant de repos tout en gardant le plus grand secret sur le but de l'expédition qu'il préparait. Soldats, armes, munitions, tout fut prêt. Lorsque la flotte de secours ottomane fut signalée, Salah avait déjà réuni lui-même, trente galères et quatre mille soldats turcs dans le port d'Alger; dix mille cavaliers arabes et trente mille indigènes à pied, prévenus par Salah, se dirigèrent vers l'Ouest. Puis le pacha s'embarqua et fit lever l'ancre après avoir rejoint les renforts. Il voulait attaquer sans perdre de temps. Environ deux ans après la première expédition au Maroc, Salah Raïs reprenait la route de l'Ouest<sup>2</sup>. Mais la peste sévissait à Alger, Salah en fut atteint et vingt-quatre heures après son embarquement, juste au moment où il venait de donner le signal du départ, il mourut (cha'ban 963, juin 1556). On le débarqua à Alger où on lui fit des funérailles magnifiques. L'expédition en fut à peine arrêtée. Le khalifa du pacha, Hasan Corso, prit de sa propre autorité le pouvoir et se mit à la tête de l'armée. Il se dirigea sur Oran après avoir rallié en route les contingents indigènes. Pendant ce temps, la flotte cinglait sur Mostaganem; elle devait y débarquer les vivres et les munitions<sup>3</sup>. L'attaque d'Oran fut menée avec autant de vigueur que la défense. Les assiégeants se portèrent audacieusement sur le fort qui protégeait les fontaines et s'en emparèrent. Cette prise excita leur enthousiasme; ils songeaient déjà à rapprocher leurs batteries des murs lorsqu'une lettre du sultan, apportée par Euldj Ali, intima l'ordre de lever le siège. La Porte, disait le messenger du sultan, avait besoin de ses galères pour repousser celles d'André Doria qui, après avoir dévasté l'Archipel, menaçait le Bosphore. Hasan Corso n'avait qu'à obéir; il le fit et battit en retraite. Il fut poursuivi jusqu'à Mazagran par le comte d'Alcaudete qui lui enleva une partie de son artillerie et de ses bagages.

L'expédition de Doria fut-elle la véritable cause de la levée du siège d'Oran? On a attribué la décision du sultan à une autre cause: il aurait vu de mauvais œil l'usurpation de pouvoir commise par le qaïd Hasan, et n'aurait pas voulu le laisser plus longtemps à la tête d'une armée aussi

1. De Rotalier, II, p. 112; de Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 82 et suiv.

2. Haëdo, *loc. cit.* Ruff, *op. laud.*

3. Haëdo, p. 98. Ruff, *op. laud.*

considérable. Quoi qu'il en soit, lorsque, en septembre 1556, la nomination du nouveau pacha, le Turc Tekelerli, fut connue à Alger, une explosion de colère se manifesta dans la milice qui ne pouvait se rappeler sans regret la levée du siège d'Oran au milieu des succès et le retour pénible qui suivit. Hasan était aimé. Turcs, Renégats, Chrétiens même, vantaient sa fermeté, sa libéralité et sa bonté. Se sentant soutenu par la milice, Hasan n'hésita pas à se révolter. Bône, Bougie, sur ses conseils reçurent le nouveau pacha à coups de canon et l'entrée d'Alger lui fut refusée. La jalousie qui régnait entre les janissaires et les corsaires ne devait pas tarder à lui en ouvrir les portes. Ceux-ci firent entrer le pacha par surprise. Ce dernier, après avoir fait égorger les principaux des rebelles, s'installa à la Jenina. Hasan Corso, mis en état d'arrestation, fut pendu aux ganches de la porte Bab-Azoun, il y mourut après une agonie de trois jours. Les qaïds de Bougie et de Bône furent torturés. D'autres grands personnages, traités en suspects, rachetèrent leur vie à prix d'or<sup>1</sup>. Les janissaires, d'abord surpris par les corsaires et Tekelerli, ne se tinrent pas pour battus. Des révoltés, habilement conduits par Yousof, ancien qaïd de Tlemcen, surprirent le pacha dans son camp à trois lieues d'Alger dont il fuyait l'épidémie de peste. Le pacha voulut se réfugier à Alger, mais l'entrée des portes lui fut refusée et Yousof l'assassina. Celui-ci, proclamé à sa place, distribua le trésor aux janissaires, mais au bout de quelques jours la peste l'emporta. Le vieux qaïd Yahia, aidé des corsaires, s'empara alors du pouvoir en attendant l'arrivée du nouveau pacha que la Porte envoyait et qui n'était autre que Hasan, fils de Kheir ed-Din. Le prestige de la famille de Barberousse, le prestige personnel de Hasan avaient fait espérer à la Porte que ce choix assurerait la tranquillité et l'ordre dans la régence d'Alger<sup>2</sup>.

Le gouverneur d'Oran, le comte d'Alcaudete, qui avait des espions jusque dans l'entourage des pachas d'Alger, aurait voulu profiter des troubles qui désolaient la capitale de la Régence. C'était dans ce but qu'il poussait de toutes ses forces à la conclusion d'une entente hispano-marocaine, entente qu'il croyait indispensable à sa politique pour empêcher le succès des Turcs par la proclamation de la guerre sainte dans les tribus maures. Il était alors en Espagne sollicitant du conseil royal l'autorisation de faire une expédition contre les Turcs et de seconder le chérif. Ce dernier, de son côté, venait attaquer Tlemcen. Il avait, lui aussi, espéré profiter des troubles de la Régence, du départ du qaïd Yousof et d'une partie des troupes de Tlemcen. Les marabouts, selon l'usage, avaient préparé le terrain en faveur du chérif<sup>3</sup>. Dans les luttes d'influence entre Turcs et Marocains, les marabouts locaux étaient presque toujours sollicités par les deux partis. La légende nous a conservé des faits significatifs à ce sujet. Peu après la prise de Tlemcen par les Chrétiens, un marabout local, Sidi Abd er-Rahman el-Ya'qoubi était fort

---

1. Haëdo, p. 99; de Grammont, p. 83.

2. Haëdo, pp. 100 et suiv.; de Grammont, *Hist. d'Alger*, 84 et suiv.

3. Ruff, pp. 144 et suiv.

indécis sur le parti qu'il devait suivre. Devait-il se tourner vers les Turcs? Devait-il aller vers le chérif? Il visita Sidi Ahmed ben Yousof. Celui-ci pour l'encourager à suivre le parti des Turcs fit un miracle: il sortit de sa barbe un pain et le donna au marabout. C'était un symbole de la manière dont les Turcs traitaient les marabouts amis. Mais Sidi Bou Medin, le patron de Tlemcen, fit entendre sa voix du fond de sa tombe, il annonça la chute du gouvernement des Turcs et encouragea le marabout à leur résister<sup>1</sup>.

Aidé des contingents appelés par El-Mansour ben Bogani, le chérif put entrer dans Tlemcen. Néanmoins il ne put s'emparer du Mechouar où s'étaient enfermés 500 Turcs sous le commandement du caïd Saffah et qui résistèrent à toutes les tentatives. Ce fut en vain que Ben Bogani demanda de l'artillerie à Oran pour forcer la forteresse. En l'absence du gouverneur les Espagnols n'osèrent ou ne purent rien donner. Le chérif laissa Ben Bogani s'installer dans la place et faire reconnaître son petit-fils comme roi de Tlemcen<sup>2</sup>.

Ce fut sur ces entrefaites qu'en juin 1557 (chaoual 964) Hasan ben Kheir ed-Din débarqua à Alger. L'orage s'amoncelant du côté de l'Ouest ne lui fit point perdre son sang-froid. Ne pouvant immédiatement venir à bout de ses ennemis par la force, il se servit d'autres moyens. Il chargea de ce soin un des plus braves officiers de la milice turque d'Alger, Salah el-Kiahia. Celui-ci déserta un beau jour avec une petite troupe de ses camarades et s'enfuit du côté du Maroc. Il se plaignait de n'avoir point vu ses services appréciés à leur valeur par les chefs de la Régence et il dénigrant hautement l'administration du sultan ottoman à Alger. Il alla trouver le chérif marocain, lui offrit ses services et ceux de ses compagnons et lui demanda sa protection contre toute poursuite du côté des Turcs. L'arrivée de cette troupe de soldats turcs causa au sultan marocain une joie très vive qu'il manifesta hautement. Il les incorpora immédiatement dans sa garde de janissaires et laissa Salah el-Kiahia à leur tête. Lorsqu'il se rendit dans le Sud pour réprimer les insurrections des Berbères en 964 (1557), il voulut pendant tout le voyage avoir ces Turcs sans cesse auprès de lui. Il prenait plaisir à voir manœuvrer ces soldats de métier; il leur montrait la plus grande estime. De leur côté, les Turcs, anciens soldats de Bou Hassoun, avaient été tout heureux de l'arrivée de Salah et de ses compagnons. Ils témoignèrent à leur ancien chef un vif empressement. Au bout de peu de temps, celui-ci était par son ascendant le maître absolu de ces janissaires et avait capté toute la confiance du chérif. Il guettait avec patience la circonstance qui lui permettrait d'accomplir les ordres du fils de Kheir ed-Din.

---

1. Cf. Basset, *Nédromah et les Traras*, p. 218, 1. 6 et suiv.; Sidi Ahmed ben Yousof était mort depuis près de 30 ans à cette époque; Sidi Bou Medin se rattache à la tradition mystique des Chadelia. Il fut confrère de Sidi Abd es-Selâm ben Mechich. On l'a même confondu avec El-Madani, l'introducteur de cette confrérie au Maghrib (cf. Rinn, *Marabouts et khouan*, p. 211). Sidi Abd er-Rahman el-Ya'qoubi, dont il est question ici, est le même marabout dont il est parlé au chapitre II et qui organisa la résistance contre les Chrétiens dans la vallée de la Tafna. – Sur la prise de Tlemcen par le chérif, voir Ruff, *loc. cit.*

2. Ruff, *loc. cit.*

L'occasion favorable se présenta enfin à Aqlaqel dans les montagnes du Deren. Le dernier jour de l'année 964 (23 oct. 1557) de grand matin, le chérif hors de sa tente regardait manœuvrer les troupes turques. Salah commandait. À un moment donné, le chérif se vit entouré de Turcs. Quelqu'un, un renégat dit-on, lui cria: «Sultan, tu es trahi.» Le chérif voulut entrer dans sa tente, mais âgé de soixante-et-onze ans, il ne fut point assez leste; son pied s'engagea dans les cordages de la tente, il tomba. Salah d'un coup de hache sépara la tête du tronc. Presque tous les compagnons du sultan furent massacrés avec lui. Puis les Turcs pillèrent le camp et, ayant mis la tête du chérif dans une musette remplie de son, ils partirent, emportant butin et trophée du côté du cap d'Aguer (Agadir). Des vaisseaux, paraît-il, les y avaient attendus mais étaient déjà repartis. Voyant cela les Turcs décidèrent de s'emparer de Taroudant, de s'y fortifier et d'y attendre les événements<sup>1</sup>.

La mort de Mohammed el-Mahdi avait jeté son empire dans le trouble. Quatre mois après, Hasan ben Kheir ed-Din avait déjà repris Tlemcen, délivré le caïd Saffah encore assiégé dans le Méchouar, et entraîna les Turcs pour conquérir une deuxième fois le royaume de Fas<sup>2</sup>.

À Fas, dès que la mort de Mohammed el-Mahdi fut connue, son fils Abou Mohammed Abd Allah el-Ghaleb billah fut proclamé. La ville de Maroc ratifia ce choix dans le même mois et le nouveau sultan s'empressa de consolider son pouvoir. Le premier acte de ses partisans à Maroc avait été de massacrer El-A'aredj et toute sa famille pour assurer le trône à leur maître<sup>3</sup>.

Devant le double péril qui le menaçait, à l'Est et au Sud, El-Ghaleb n'hésita pas à appeler les marabouts à son secours: «Si vous m'abandonnez, écrivait-il à Ahmed Ou Mousa el-Djezouli, je ne pourrai ni sauvegarder ma vie, ni trouver un asile sur la terre.» L'influence d'Ahmed Ou Mousa, le plus grand marabout du Sous, dut certainement amener les populations contre les Turcs. Ceux-ci, assiégés dans Taroudant, furent trahis par un renégat d'origine juive qui ouvrit les portes de la ville aux troupes du sultan de Fas. Obligés de partir, les Turcs prirent la direction de Tlemcen par le Dra'a et Sidjilmasa. Mais, alourdis par leur butin, ils furent atteints par leurs ennemis qui les harcelèrent dans leur marche. La plupart des Turcs périrent en route, très peu parvinrent à Tlemcen. La tête du sultan Mohammed el-Mahdi fut envoyée au souverain de Constantinople. Cette tête resta exposée, suspendue à un des murs de la ville jusqu'à ce qu'elle tombât en pourriture<sup>4</sup>.

---

1. Sur l'expédition de Salah el-Kiahia voir: D. de Torrès pp. 397 et suiv., Haëdo, pp. 114 et suiv.; El-Oufrani, pp. 78 et suiv. (42 du texte et suiv.).

2. D. de Torrès, *loc. cit.*; El-Oufrani, *loc. cit.*; Ruff, p. 147.

3. El-Oufrani, p. 83 (44 du texte).

4. D. de Torrès, pp. 405-407; Haëdo, *loc. cit.*; El-Oufrani, p. 84 (46 du texte); Ibn Asker, Biog. d'Ahmed Ou Mousa, p. 83.

Dans l'Est, profitant du désordre amené par la mort de Mohammed el-Mahdi et les troubles du Sous, Hasan ben Kheir ed-Din s'était avancé du côté de Fas jusqu'à l'Oued el-Leben. Là eut lieu une grande bataille indécise. Le pacha, voyant son armée fort affaiblie, prévenu sans doute que le comte d'Alcaudete, gouverneur d'Oran, réunissait à ce moment même une armée de douze mille hommes dans les ports d'Espagne, craignit de voir les Espagnols lui couper la retraite en cas de revers ou tomber sur ses derrières si la lutte se prolongeait. Il se retira dans des montagnes escarpées, nous dit El-Oufrani, et de là gagna Badis. En réalité ces montagnes escarpées étaient celles du pays des Branes encaissant toute la vallée de l'Oued el-Leben et habitées par les *khoddam* du célèbre marabout Ahmed Zerrouq, cheikh de la confrérie de Sidi Abd el-Qâder el-Djilani. Un autre auteur nous dit que Hasan ben Kheir ed Din renvoya ses goums par la route de Tlemcen et alla lui-même s'embarquer à Kheçça avec les Turcs et l'artillerie<sup>1</sup>.

---

1. El-Oufrani, p. 91 ; Haëdo, *loc. cit.* ; sur Ahmed Zerrouq, cf. Ibn Asker, p. 38.



## CHAPITRE VII

L'entente hispano-marocaine (1555-1574), suite. Les intrigues et les rivalités des Turcs, des Portugais et des Espagnols à la cour du Maroc.

Le sultan El-Ghaleb ne rentra pas à Fas après le départ des Turcs. Comme du temps de son père cette ville n'était point sûre pour les chérifs saadiens. Les Turcs n'avaient pas cessé d'y avoir les mêmes partisans. Le frère du sultan, Abou Saïd Othman, avait-il essayé de profiter du parti des mécontents? Pendant la dernière guerre quelques difficultés avaient surgi entre le sultan et lui. El-Ghaleb le fit égorger. Ses trois autres frères, El-Mamoun, Abd el-Mâlek et Ahmed qui avaient eu également des difficultés avec le sultan, sachant qu'ils n'avaient rien à attendre de son caractère féroce, s'empressèrent de fuir chez les Turcs, à Tlemcen<sup>1</sup>. Ceux-ci saisirent habilement l'occasion qui se présentait à eux d'intervenir dans les affaires de la famille royale de Fas. Ils affectèrent d'attribuer à El-Mamoun la plus haute charge religieuse de Tlemcen, tandis que Abd el-Mâlek et Ahmed allaient à la cour du sultan de Constantinople. Le parti turc à la cour marocaine, en opposition avec le parti de l'alliance avec les Chrétiens, était créé. El-Ghaleb ne s'y méprit point; il soudoya un émissaire qui surprit El-Mamoun dans la grande mosquée même de Tlemcen et qui l'assassina<sup>2</sup>.

De son côté le comte d'Alcaudete revint à Oran avec ses contingents. Il avait appris en Espagne la mort du chérif Mohammed el-Mahdi, les difficultés d'El-Ghaleb pour asseoir son autorité. Mais la foi du gouverneur d'Oran en l'alliance marocaine n'en fut point ébranlée. El-Ghaleb avait pris une part très active aux négociations du vivant de son père; peut-être avait-il signé lui-même le traité que l'interprète du gouverneur Gonzalo Hernandez rapportait de Fas. En tout cas, le comte d'Alcaudete crut pouvoir compter d'une façon absolue sur le concours des Marocains. Voyant que les Turcs avaient repris Tlemcen à Ben Bogani, que ce succès pouvait les amener à lui fermer l'intérieur de la province et couper ses communications avec l'Ouest, il résolut de frapper un grand coup avec les concours de ses alliés, avant qu'il ne fut trop tard. Il s'entendit avec le parti de Tlemcen hostile aux Turcs, peut-être avec le chérif qui aurait appuyé son action, puis il commença la campagne de Mostaganem (août 1558). Il perdit au début énormément de temps, malgré l'avis de ses conseillers, de son propre fils. Attendait-il

---

1. D. de Torrès, p. 420 et suiv.

2. D. de Torrès, *loc. cit.* D'après Chénier (*Recherches historiques*, III, p. 327, ce serait le fils d'El-Ghaleb qui aurait fait assassiner El-Mamoun.

l'arrivée des Marocains? Ces lenteurs sont restées inexplicables; elles permirent seulement à Hasan ben Kheir ed-Din de résister avec toutes ses forces. On sait par quel immense désastre pour l'Espagne se termina la campagne de Mostaganem<sup>1</sup>.

Est-ce ce désastre qui inspira des craintes au sultan El-Ghaleb sur la solidité de son alliance avec l'Espagne? Toujours est-il que nous le voyons dès cette époque négocier avec un prince français pour obtenir contre les Turcs un secours de dix mille soldats armés de mousquets, des munitions suffisantes pour la campagne, et des navires de guerre. Le sultan s'engageait en revanche à remettre à la France en toute propriété le port de Qçar es-Seghir. Ce projet souleva la jalousie du roi d'Espagne, prévenu par ses espions. Philippe II intrigua si bien qu'il fit échouer le projet<sup>2</sup>.

Pendant ce temps le pacha, libre du côté d'Oran, avait porté ses armes en Kabylie. Là aussi les Chrétiens lui suscitaient des embarras. Abd el-Aziz, sultan des Beni Abbès, avait réussi à s'entendre avec eux et à obtenir de l'Espagne un millier de soldats. Sa mort dans un combat, en 966 (1558-59), n'arrêta point la révolte, car son frère Moqrani lui succéda et activa les hostilités. Hasan ben Kheir ed-Din fut contraint de lui proposer un traité avantageux. Il venait d'apprendre que le pape Paul IV, prêchant la croisade contre les Turcs, avait réussi à réunir les flottes de Florence, Monaco, Gênes à celles de la Sicile et de l'Espagne. Le duc de Medina-Cœli commandait tous ces navires; il voulait, grâce à Malte et à Tripoli dont il cherchait à s'emparer, fermer aux Turcs le passage entre Tunis et la Sicile, puis tomber en force sur Alger isolé. Du côté de l'Ouest, la situation des Turcs n'était pas moins critique. Le désastre et la mort du comte d'Alcaudete avaient à peine refroidi les relations du Maroc et de l'Espagne. L'entente hispano-marocaine se maintint grâce à Philippe II. Le chérif, pour seconder l'Espagne, marcha sur Tlemcen et fit appel à sa population qui se souleva contre les Turcs<sup>3</sup>.

Mais la maladresse des alliés chrétiens, les lenteurs du duc de Medina Cœli, le manque d'organisation permirent à l'amiral de la Porte, Piali Pacha, de prendre l'avantage. Il écrasa près des îles Gelves les flottes alliées, s'empara de quarante bateaux, tua ou fit prisonniers plus de dix mille soldats des alliés. À la nouvelle de ce désastre le chérif s'empressa d'évacuer le territoire de Tlemcen. Les Turcs furent bientôt de nouveau les maîtres de la ville. Dès l'année suivante (968, 1560-61) les plus hauts personnages de Tlemcen les Oqbani, les Obbadi, Sidi-Chaqrroun ben Hibat Allah presque toutes les grandes familles qui avaient fourni à la ville ses illustrations, partirent sous la conduite d'un membre de la famille des Obbadi et se réfugièrent auprès du chérif de Fas. La plupart d'entre eux étaient partis en abandonnant leurs

---

1. V. citation de D. Suarez, note au bas de la p. 149, dans Ruff.

2. Voir J. Pierrot-Deseilligny, *Traité d'Antoine de Bourbon avec le Cherif*, page 15.

3. De Rotalier, pp. 145 et suiv.

biens. Le chérif les traita généreusement leur donna des places et en employa un certain nombre à son service<sup>1</sup>.

Hasan ben Kheir ed-Din, sachant qu'il n'aurait la tranquillité du côté de l'Ouest que lorsqu'il aurait réduit le chérif, se mit dès 968 (1560-61) à préparer une expédition contre le Maroc. La révolte des janissaires à Alger interrompit ses préparatifs. Ils étaient furieux de voir Hasan préparer des régiments de Zouaoua pour la campagne projetée. Ils s'emparèrent de lui, le firent prisonnier et l'expédièrent à Constantinople. Mais leur châtement ne devait pas tarder : trois mois après, le nouveau pacha faisait trancher la tête aux principaux meneurs et, dès 1562, Hasan était de retour<sup>2</sup>.

Hasan continua les préparatifs qu'il avait commencés lui-même. Il jugea l'occasion favorable pour aller surprendre Oran; il partit et arriva devant cette place le 3 avril 1563 (cha'ban 970). Jusqu'au 7 juin (chaoual 970) il assiégea successivement Oran et Mers el-Kebir. Des prodiges de valeur furent faits du côté de l'attaque aussi bien que de la défense, mais sans grands résultats, et Doria eut le temps de venir avec sa flotte au secours d'Oran. Hasan dut lever à grand regret le siège, craignant de voir sa ligne de retraite coupée. Mais l'ennemi n'osa point le poursuivre. Hasan vint réparer ses forces à Alger, prêt à recommencer la lutte, tandis que Soliman ordonnait à Dragut de se porter avec soixante galères sur les côtes du Maroc. Ce mouvement s'exécuta trop tard; Doria gagnant l'ennemi de vitesse alla attaquer et enleva sans coup férir Badis. La cession de cette place aux Chrétiens faisait partie des conventions hispano-marocaines. Le fils du Chérif avait été chargé de contenir lui-même les populations musulmanes pendant les opérations de Doria à Badis (1564)<sup>3</sup>.

Les succès de l'Espagne dans l'Afrique du Nord-Ouest ne firent qu'exciter Soliman contre les Chrétiens. Mais au lieu de porter la guerre à Tunis et à Badis comme le demandèrent Euldj Ali et Dragut, le souverain ottoman préféra commencer par le siège de Malte dont les chevaliers faisaient subir de si grosses pertes à ses flottes. Hasan ben Kheir ed-Din fut appelé pour coopérer aux opérations du siège. L'Espagne profita de ce répit pour faire la chasse aux corsaires qui écumaient le détroit et dont le principal repaire était l'embouchure de l'Oued Martin, la rivière de Tétouan. La ville de Tétouan, peuplée de Grenadins, était le refuge de tous les ennemis de l'Espagne. À demi-indépendante des sultans, elle était encore protégée contre ces derniers dans l'arrière-pays par la forteresse d'Ech-Chaoun ou Chechaoun. Cette ville était gouvernée, nous l'avons déjà vu, par un chérif

---

1. De Rotalier, *loc. cit.* ; Ibn Asker, *Biographie d'El-Obbadi*, p. 87 ; de Sidi Chaqroun, p. 86; d'El-Oqbani, p. 91. Le manuscrit d'Ibn Asker à la Bibliothèque Nationale d'Alger contient une variante intéressante et complète l'édition de Fas à la *Biographie d'El-Obbadi*.

2. De Rotalier, pp. 165 et suiv. Les *Zouaoua* sont une tribu kabyle qui, depuis cette époque, fournit des mercenaires non seulement aux Turcs d'Alger, mais aussi aux beys de Tunis. Ce sont eux qui servirent à la création de notre premier régiment de zouaves et lui donnèrent leur nom.

3. El-Oufrani, p. 99 (49 du texte); de Rotalier, pp. 177 et suiv.

indépendant qui avait pris le titre d'émir, chef de la guerre sainte, et qui ne cessait d'inquiéter ou de faire inquiéter par ses serviteurs ou sujets les côtes de l'Andalousie. Les chérifs, sultans de Fas, avaient toujours respecté ces émirs en raison de l'appui qu'ils avaient trouvé auprès d'eux pour l'établissement de la dynastie saadienne. Mais l'influence de ces émirs tendait à troubler les relations du sultan avec ses alliés chrétiens. El-Ghaleb voulut les soumettre à l'obéissance et fit assiéger la place par son neveu le vizir Mohammed ben Abd el-Qâder ben Mohammed el-Mahdi. L'émir d'Ech-Chaoun, Mohammed ben Ali ben Mousa ben Rached s'échappa de nuit avec sa famille et ses compagnons. Il se réfugia d'abord à Terga puis de là prit la mer et alla en Orient.

Ech-Chaoun une fois réduite à l'impuissance, le roi d'Espagne, Philippe II, donna des ordres pour que l'on détruisit à tout prix le port de Tétouan. Don Alvar de Bazan y vint avec une flotte en 1565, et, malgré tous les efforts des corsaires, il réussit à combler la rivière au moyen de grosses chaloupes et de deux frégates chargées de pierres que l'on coula dans le port. Le petit état indépendant des émirs d'Ech-Chaoun avait exactement duré cent ans<sup>1</sup>.

À ce moment l'Espagne avait des armées sur tout le continent, elle luttait sans trêve sur la Méditerranée contre les flottes de l'Islam. Sa situation allait se compliquer par une crise intérieure des plus dangereuses. Les Morisques, en butte à toutes sortes de vexations, à des persécutions quotidiennes, s'étaient depuis longtemps préparés secrètement à la révolte. Ils avaient leurs dépôts d'armes dans des lieux cachés; leurs chefs s'étaient mis en relations avec tous les chefs musulmans de l'Afrique du Nord. Euldj Ali, qui venait d'être nommé pacha d'Alger, envoya une flotte qui devait faire diversion sur Oran et Almeria à la fois. La découverte du complot par les Espagnols, empêcha le débarquement de cette flotte en Espagne<sup>2</sup>.

L'année suivante (976, 1569-1570), Euldj Ali recommença sa tentative. Une violente tempête l'empêcha de débarquer. Les montagnes des Alpujarras étaient à feu et à sang. Les insurgés morisques reçurent bien de grands secours en armes et quelques centaines de volontaires d'Alger. Ils firent appel à El-Ghaleb; celui-ci ne bougea pas, n'accorda rien. Euldj Ali, après la bataille de Lépante où Don Juan d'Autriche écrasa les Musulmans, fut obligé de cesser ses envois de secours et d'abandonner son projet de se mettre lui-même à la tête des insurgés. L'Espagne, qui semblait vouloir placer le théâtre de la guerre dans l'est de la Régence ou vers Tunis, obligea le pacha à porter toute sa vigilance et ses forces de ce côté. Le désir d'attirer le pacha vers l'est et éloigner son attention du théâtre de l'insurrection est si évident que le chérif ne profita pas des embarras des Algériens pour marcher contre eux dans l'Ouest<sup>3</sup>.

1. El-Oufrani, p. 99 (55 du texte); *Nechr el-Mathâni*, t. I, p. 131; *Istiqça*, III, p. 19; La Primaudaie, *Villes marit. du Maroc.*, *Rev. Afric.*, t. XVI, p. 130.

2. *Nechr el-Mathâni*, I, p. 101.; de Rotalier, II, pp. 243 et suiv.

3. El-Oufrani, p. 90 (49 du texte); de Grammont, p. 104.

Malgré toutes les précautions prises, l'accord hispano-marocain, dénoncé par le parti turc au Maroc, éclatait à tous les yeux. Cette situation menaçait d'aliéner au sultan le parti des marabouts qui jusque-là avaient soutenu sa dynastie. Ahmed Ou Mousa lui-même s'était brouillé avec El-Ghaleb dès la coopération de l'armée marocaine à la politique des Chrétiens. Ibn Hosain, de Tameslouht, eut sa zaouïa mise sous scellés par le souverain pendant un certain temps<sup>1</sup>. Abou Othman Sa'id avait fondé une zaouïa à Berada'a, dans le Deren. Il avait contribué à l'établissement de la dynastie saadienne; il était, avec Ibn el-Qâdhi ez-Zouaoui, de tous leurs contemporains, le plus zélé partisan de la guerre sainte contre les Infidèles. Son fils, qui avait des milliers de disciples ou de serviteurs, Abou Mohammed Abd Allah, refusa toujours de pactiser avec la politique des sultans, malgré les missives d'El-Ghaleb ne cessant de lui offrir l'aman<sup>2</sup>.

El-Ghaleb recherchait pourtant les relations avec les marabouts du clan des Chadelia, il affectait auprès d'eux une piété exagérée, il tolérait qu'ils tranchassent devant lui les différends des plaideurs aux lieu et place du qadhi officiel. Les marabouts profitèrent largement de ces dispositions. Dans les régions peu soumises à l'action directe du pouvoir central, ils rendirent leurs zaouïas à peu près indépendantes consolidèrent les fiefs religieux de Bou-l Dja'ad, de Tameslouht, d'Ilegh, de Tamagrout, etc. En revanche, le sultan profita aussi du répit que lui laissait Euldj Ali occupé dans l'est de la Berbérie, pour frapper et détruire les marabouts inféodés aux Turcs<sup>3</sup>.

Les disciples d'Ahmed ben Yousof, au Maroc, étaient des agents avérés des Turcs, après avoir été les défenseurs de la dynastie mérinide. Ils y étaient connus, du reste, sous le nom de Yousofia ou de Cheraga (les Orientaux). Des jurisconsultes, complaisants amis du pouvoir, et même quelques adhérents des confréries concurrentes, les accusèrent de tendances religieuses subversives empruntées au rite abadite et même de tendances anti-religieuses. Le saint avait eu beau dire dans un de ses dictons: «Quiconque rapportera de nous ce que nous n'avons pas dit. – Que Dieu l'éprouve par la maladie et la pauvreté. – Que sa mort soit privée des secours de la religion!» Rien n'y fit, la calomnie fut plus forte que la justice. El Ghaleb emprisonna les uns, massacra les autres; au bout de peu de temps ils avaient disparu du Maghrib<sup>4</sup>. El-Ghaleb craignit-il que cette persécution lui attirât des ennuis du côté de l'Est au moment où les Turcs venaient de terminer la conquête de la Tunisie et avaient les mains libres? Voulut-il contrecarrer l'influence de ses frères Abd el-Mâlek et Ahmed à la cour de Soliman, ou simplement sonder ce qui se passait? En 980 (1572-1573) il se décida tout à coup à envoyer une ambassade à Soliman. Il alla choisir dans

1. El-Oufrani, p. 86 (41 du texte); *Istiqça*, III, p. 22. Sur Ahmed Ou Mousa et Ibn Hosain, voir note 1, p. 99.

2. Ibn Asker, Biog. d'Abou Othman Sa'id, p. 76; *Sefouat*, *id.*, p. 10.

3. Ibn Asker, Biog. d'el Hadj el-Beqal el-Arçaoui, p. 32.

4. Ibn Asker, Biog. d'Ahmed ben Yousof, p. 92; *Istiqça*, III, p. 23; *Dorrat el-Hidjal*, folio 41 recto.

le Dra'a, à Tamagrout, un marabout disciple d'Ahmed ben Yousof, mais de ceux qu'il ne pouvait atteindre à cause de leur éloignement ou de l'indépendance des Berbères. Il chargea ce marabout, Mohammed ben Ali ed-Dra'i de présents pour Soliman et l'envoya à Constantinople. L'ambassadeur eut à peine le temps de revenir qu'El-Ghaleb était mort (27 ramadhan 981, 21 janvier 1574). Un peu plus tard le sultan de Constantinople mourait à sort tour<sup>1</sup>.

Abou Abd Allah Mohammed el-Motaouakkel 'ala Allah succéda à son père El-Ghaleb et continua d'abord à suivre la ligne de conduite de son père à l'égard de ses voisins. Mais l'entente avec l'Espagne fut remplacée par une entente avec le Portugal. L'Espagne changeait sa politique: la crise intérieure, l'affaiblissement de son armée par les grandes guerres continentales, la révolte des Morisques l'obligeaient à ménager la Porte. La victoire espagnole de Lépante où la flotte ottomane avait été écrasée lui avait permis de respirer. Les Turcs étaient occupés en Tunisie. Le sultan du Maroc n'aidait en rien les Morisques, mais ne faisait rien pour l'Espagne. Le moment ne devait pas tarder d'ailleurs où ce sultan serait ou obligé de suivre les marabouts ou de lutter contre eux. Les Espagnols se hâtèrent d'étouffer la rébellion dans leur propre territoire. Lorsque la Porte eut réorganisé ses forces et repris Tunis, la révolte des Morisques était terminée. La plupart des révoltés avaient quitté le pays. L'Espagne essaya alors d'orienter sa politique du côté d'un accord avec la Turquie. Depuis 1574, tous ses efforts convergeaient vers cette tendance. Mais Euldj Ali, poussé par l'ambassadeur de France, fit décider par le grand Divan qu'aucune proposition ne serait écoutée avant l'évacuation du territoire africain par les Infidèles. Une démonstration de Don Alvar de Bazan sur les îles Kerkenna acheva d'exciter la haine du petit-fils et deuxième successeur de Soliman Mourad III, contre l'Espagne. Euldj Ali en profita pour faire adopter par le souverain son projet d'expédition au Maroc<sup>2</sup>.

Abd el-Mâlek, fils de Mohammed el-Mahdi et frère de l'ancien sultan de Fas, El-Ghaleb, sollicitait depuis de longues années le secours des Turcs pour conquérir le royaume de son père. Il promettait, en cas de succès, de devenir un vassal fidèle et d'appuyer du côté de l'Ouest la politique d'Alger. C'était aller au devant des désirs d'Euldj Ali et du souverain ottoman qui comprenait fort bien que rien de sérieux ne pourrait se faire contre l'Espagne à Oran et Mers el-Kebir, tant qu'on aurait à craindre l'hostilité du Maroc. La demande de Abd el-Mâlek fut agréée; le pacha d'Alger, Ramdan, reçut l'ordre d'équiper une flotte et une armée pour appuyer le prétendant marocain<sup>3</sup>. L'expédition partit d'Alger dans les premiers jours de choual 983 (janvier 1576), elle comprenait environ 15.000 hommes de troupes et un

---

1. El-Oufrani, p. 142 (80 du texte); Ibn Asker, Biog. d'Abou Abd Allah ed-Draï, p. 69.

2. De Grammont, p. 118.

3. Hammer, t. VII. p. 54.

certain nombre de qaïds marocains qui avaient déjà noué des intelligences avec les officiers de leur adversaire. Les troupes turques rencontrèrent les troupes marocaines sur le territoire des Beni Ouarethin en un lieu appelé Er-Rokn. Au moment d'engager la bataille, les Andalous qui servaient dans l'armée d'El-Motaouakkel firent défection et passèrent, chef en tête, du côté de l'ennemi. D'autres troupes firent de même. El-Motaouakkel comprit que toute résistance était impossible. Il s'enfuit à Fas, y prit ce qu'il avait de plus précieux et partit dans la direction de Maroc pour essayer d'organiser la résistance. Pendant ce temps Abd el-Mâlek marchait sur Fas et y entra sans résistance (fin dzou'lhidjdjah 983, mars 1576). Il s'empressa alors de payer aux Turcs ce qui avait été convenu. Il leur remit 500.000 onces d'or et leur fit présent de dix canons, entre autres d'un grand canon à dix bouches; il ajouta encore à titre de gratification, divers objets curieux et précieux du Maroc et enfin, au moment du départ de ces soldats, il les accompagna à cheval jusqu'à la rivière du Sebou<sup>1</sup>.

Mais dès que les Turcs furent partis, Abd el-Mâlek s'empressa d'oublier ses engagements et de renouer les vieilles relations avec l'Espagne. L'Espagne à Oran, le Maroc à l'Est avaient le même ennemi, l'alliance était naturelle. De plus, l'Espagne ennemie de Abd el-Mâlek aurait pu soutenir son compétiteur El-Motaouakkel qui résistait tant bien que mal à Maroc.

La lutte entre les deux compétiteurs marocains fut acharnée. Tandis qu'Ahmed, le frère de Abd el-Mâlek, donnait la chasse à El-Motaouakkel, les marabouts suscitaient sous des prétextes religieux des révoltes populaires contre le sultan de Maroc ou ses agents. L'un d'eux, Abou Abd Allah Mohammed el-Andalosi dénigrait les doctrines malekites. Il avait fondé une secte nouvelle, ses disciples se faisaient appeler les Mohammedia. Ce cheikh avait déjà été emprisonné deux fois par El-Motaouakkel. Sur ces entrefaites Abd el-Malek s'empara de Maroc, mais son adversaire revint avec des forces imposantes de Berbères et de gens du Sous qu'un marabout du Djebel Deren, Abou Abd Allah Mohammed ben Ousa'doun, de l'ordre des Chadelia, lui avait fournies. El-Motaouakkel s'empara de nouveau de Maroc. Alors les partisans d'El-Andalosi firent une sédition (dzou'lhidjdjah 985, février 1578), tuèrent le qaïd qui amenait El-Andalosi au sultan. Le cheikh s'échappa et se réfugia dans une zaouïa, mais le sultan l'en fit tirer. Puis il le livra à la foule qui se jeta sur lui, le tua, enfin le crucifia au-dessus de sa maison située au Riadh ez-Zitoun (le jardin des oliviers)<sup>2</sup>.

Néanmoins Abd el-Mâlek s'empara de Maroc par surprise. El-Motaouakkel chercha encore un refuge dans le Deren et le Sous, mais, poursuivi à outrance par son oncle Ahmed qui lui livra plus de dix combats avec succès, il dut se réfugier à Tanger. De là, il passa en Portugal pour solliciter des secours. L'Espagne lui était fermée depuis l'entente de Philippe II avec Abd el-

1. El-Oufrani, pp. 109-119 (61-63 du texte).

2. El-Oufrani, pp. 92 (50 du texte); Ibn Asker, Biog. d'El-Andalosi, p. 80; Biog. de Moh. ben Ousa'doun, p. 83.

Mâlek<sup>1</sup>. Le Pacha d'Alger, Hasan Veneziano, ne cessait d'envoyer à la Porte des protestations contre le manque de foi de Abd el-Mâlek et les intrigues de Philippe II. Ces protestations étaient d'ailleurs appuyées auprès du souverain ottoman, par les communications de l'ambassade de France. Mourad III se décida enfin à laisser son grand amiral Euldj Ali préparer une grande expédition pour la conquête du Maroc.

Des faits importants venaient de se passer dans cette contrée. Les Portugais avaient débarqué une grosse armée du côté de Tanger pour soutenir leur allié el-Motaouakkel; cette armée était commandé par le roi de Portugal, Don Sébastien. Abd el-Mâlek alla à sa rencontre. Les deux partis se rencontrèrent près de Qçar el-Kebir au lieu nommé Oued Mekhazin (fin djoumada I 986, 4 août 1578). Les Portugais éprouvèrent un véritable désastre; presque toute leur armée périt ou fut faite prisonnière, Don sébastien disparut dans le combat, El-Motaouakkel se noya en fuyant; Abd el-Mâlek vainqueur mourut aussi à la fin du combat, empoisonné, dit-on, par un Turc de sa garde, Ridhouan el-Euldj. Son frère Ahmed prit le commandement des troupes et acheva la déroute des Chrétiens<sup>2</sup>. Cette bataille, par les préparatifs qui l'avaient amenée, par la mort des trois souverains qui y prirent part, par le nombre des troupes qui s'y heurtèrent (environ 200.000 hommes a pris aux yeux des historiens de l'Afrique du Nord une importance considérable. En réalité, elle n'eut d'importance que pour le Portugal dont la famille royale y sombra et pour la maison d'Espagne qui domina par la suite pour quelques années dans les pays portugais. Au Maroc, cette bataille fit simplement passer le pouvoir royal des mains d'un sultan à celles de son successeur naturel, elle n'eut absolument aucune influence directe sur les relations des Turcs et des Marocains. Le seul fait que nous ayons à relever, c'est que le chef de la confrérie des Chadelia du Maghrib, Abou-l Mahâsin Sidi Yousof el-Fasi, y combattit dans les rangs des partisans de Abd el-Mâlek<sup>3</sup>.

Ce fut sur le champ de bataille même de l'Oued Mekhazin qu'Ahmed, frère de Abd el-Mâlek, fut proclamé sultan et reçut le surnom d'El-Mansour (le Victorieux). Cette proclamation fut confirmée par les habitants de Fas et de Maroc, puis Ahmed el-Mançour reçut les ambassades des peuples étrangers qui venait le féliciter de son avènement. Il affecta de ne point s'occuper des ambassadeurs du sultan ottoman, de les laisser livrés à eux-mêmes dans sa capitale malgré le riche présent qu'ils avaient apporté; il tarda même beaucoup à répondre à la lettre du sultan de Constantinople. Mourad irrité de cet accueil, poussé par son grand amiral, Euldj Ali, laissa partir

---

1. El-Oufrani, p. 113 (64 du texte).

2. De Grammont, p 119. Sur les préliminaires de la bataille d'Oued-Mekhazin on peut consulter D. Manuel de Menezes, *Cronica del rey D. Sebiastiao*, pp. 200 et suivantes, *passim*. À cause de sa mort, à la bataille de l'Oued Mekhazin des trois rois qui commandaient les troupes, les historiens ont donné à cette bataille le nom de bataille des Trois Rois.

3. El-Oufrani, p. 133 (75 du texte); sur Abou-l Mahasin, voir *Momti'*, p. 133.



l'expédition maritime destinée à la conquête du Maroc. Dès qu'il fut prévenu, Ahmed el-Mansour rentra à Fas, fit armer les ports et les forteresses du Maghrib et, en attendant que tout fût prêt, il envoya à Mourad une ambassade chargée de lui remettre de riches présents. L'ambassade, partie de Tétouan, rencontra en mer à mi-route, la flotte ottomane sous les ordres d'Euldj Ali. Celui-ci aurait essayé, paraît-il, mais sans réussir, de détourner les ambassadeurs de leur projet. Ils arrivèrent à Constantinople au moment où Euldj Ali entrait dans la baie d'Alger<sup>1</sup>. L'Espagne fut effrayée pour elle-même du projet d'expédition des Turcs; une entente avec El-Mançour fut vite agréée et conclue. Le roi d'Espagne Philippe III devait soutenir de son armée et de sa flotte le sultan marocain en cas d'attaque des Turcs. La cession de Larache à l'Espagne devait lui rembourser les frais de la guerre. Mais les choses n'en vinrent pas à cette extrémité. Les ambassadeurs d'Ahmed El-Mançour offrirent au sultan des promesses de neutralité pour obtenir la paix. Le sultan ottoman qui venait d'apprendre la révolte de l'Arabie et qui se voyait obligé de rappeler Euldj Ali pour réduire les révoltés, fit semblant de croire à la promesse des Marocains. Il les fit accompagner par une ambassade qui devait remettre des présents à El-Mançour et traiter avec lui les conditions de paix. En même temps Euldj Ali recevait l'ordre de revenir avec son escadre<sup>2</sup>.

Ahmed el-Mansour, véritable organisateur, avait une armée formidable, qu'il ne pouvait entretenir sans gros frais et qu'il ne pouvait licencier sans imprudence. La paix avec la péninsule espagnole, la paix avec les Turcs, lui laissaient du répit, il se résolut à occuper ses troupes à la conquête du Touat et du Soudan. Cette expédition brillante lui rapporta beaucoup au point de vue fiscal, donna un très grand prestige à son gouvernement et à ses armes et rassura ses voisins, qui le virent avec plaisir occuper loin d'eux son activité militaire.

Cependant en l'année 1003 (1594-95) la plupart des tribus anciennement inféodées aux Turcs, les Branes et autres tribus de la région de Taza prenaient les armes à l'appel d'En-Naçer ben El-Ghaleb. Ce prince s'était réfugié en Espagne lors de l'avènement de son oncle El-Mançour; le roi d'Espagne l'interna à Melilla où il était bien traité. Mais En-Naçer noua des intelligences avec des ennemis de la dynastie régnante au Maroc, avec des aventuriers, puis alla à Taza dont il s'empara et dont il fit sa base d'opérations<sup>3</sup>.

---

1. El-Oufrani, p. 151 (85 du texte).

2. El-Oufrani, p. 364 (221 du texte): La Primaudaie, «Villes maritimes du Maroc», *Rev. Africaine*, t. XVI, p. 464. Archives Espagnoles du Gouvernement général de l'Algérie, carton IV, n° 4.

3. El-Oufrani, pp. 175 et suiv. (100 du texte et suiv.). – D'après Chénier (*Recherches historiques*, III, pp. 330 et suiv.). En-Naçer aurait été l'agent du roi d'Espagne. Il peut fort bien avoir intrigué du côté des Turcs et des Espagnols, car les uns et les autres voyaient avec complaisance l'anarchie régner au Maroc.

En-Naçer percevait facilement l'impôt sur les populations; tout le Maghrib se soulevait; les grands personnages souhaitaient le succès de l'usurpateur, succès prédit par les marabouts amis du clan des Turcs, démenti par les marabouts des Chadelia. En réalité les gros personnages du Maghrib avaient perdu toute sympathie pour El Mansour qui les maltraitait et faisait durement peser son autorité sur eux. L'occasion eût été favorable aux Turcs pour amener un soulèvement général, mais les Turcs avaient déjà changé leur politique. La mort d'Euldj Ali, coïncidant avec ce qu'on a appelé le renversement des alliances, en 994 (1586), fut le terme des visées turques sur le Maghrib El-Aqça. La suppression des beglerbegs d'Alger et leur remplacement par les pachas triennaux ne permirent pas aux chefs de la Régence d'avoir une politique personnelle à longue portée. Cette date dans l'histoire de l'Afrique du Nord, est plus importante que celle de la bataille des Trois Rois, car elle marque la fin d'un système politique et le commencement d'une décadence. Dès lors, les Turcs se contentèrent d'intervenir au Maroc par des intermédiaires, le plus souvent religieux, pour semer la division et leur faciliter simplement la défensive<sup>1</sup>. L'Espagne, de son côté, ne vit pas d'intérêt à soutenir En-Naçer. Au bout de deux années de lutte à outrance, il fut tué en combattant. El-Mansour put vivre en paix encore sept ans d'un règne glorieux. Il mourut de la peste le 11 rabi' en neboui 1012 (19 août 1603). L'occasion dont les Turcs et les Espagnols n'avaient point profité avec En-Naçer se reproduisit: le lendemain même des funérailles du sultan, la guerre civile s'alluma subitement de tous côtés<sup>2</sup>.

---

1. De Grammont, pp. 23 et suiv., expose les raisons qui motivèrent le changement de politique de la Porte à l'égard d'Alger.

2. El-Oufrani, p. 308 (189-190 du texte).

## CHAPITRE VIII

L'anarchie politico-religieuse au Maroc;  
les rivalités et les intrigues étrangères; la chute des Saadiens.

El-Mançour à sa mort laissait trois fils. L'aîné, Abou Abd Allah Mohammed, Cheikh el-Mamoun, avait été emprisonné du vivant même de son père contre lequel il s'était révolté et était encore en prison. Le second, Zidan, était gouverneur de Fas; le troisième, Abou Farès, était gouverneur de Maroc. Lorsque leur père eut rendu le dernier soupir, Zidan envoya un courrier prévenir Abou Farès, mais en sous-main il le fit arrêter en route. Pendant ce temps la population de Fas et les oulémas le proclamaient souverain, Abou Farès allait se trouver en présence du fait accompli. On dit que le qaïd Ahmed ben Mançour el-Euldj délivra El-Mamoun, ou le laissa s'échapper de sa prison et s'enfuit vers Abou Farès. Celui-ci fut ainsi prévenu de ce qui se passait, tandis que le qaïd conduisait à Maroc la moitié de l'armée<sup>1</sup>.

Zidan une fois proclamé, les oulémas de Fas écrivirent à ceux de Maroc, les engageant à proclamer à leur tour le même sultan. Deux mois après les oulémas de Maroc répondirent que leur choix était fait, qu'ils tenaient pour Mouley Abou Farès. Les jurisconsultes engagèrent alors la première phase de la lutte. Ceux de Fas, à l'instigation du souverain proclamèrent la déchéance d'Abou Farès, le déclarèrent en état de rébellion contre l'imam<sup>2</sup>. Ceux de Maroc en firent autant à l'égard de Zidan. Le dernier mot devait donc rester aux armes: Abou Farès envoya une armée sous les ordres de son fils Abd el-Mâlek et de son frère El-Mamoun pour combattre Zidan. Ceux-ci arrivèrent bientôt sous Fas, dont la population se déclara contre Zidan. Battu, Zidan s'empressa de fuir du côté de Tlemcen et de se réfugier chez les Turcs dont il implora le secours<sup>3</sup>. Ainsi donc, quatre mois après la mort d'El-Mançour, sa politique qui avait tendu à écarter du Maghrib les Espagnols et les Turcs était ruinée. Les Turcs étaient sollicités d'intervenir dans les affaires des sultans de Fas; l'intervention des Chrétiens ne devait également pas tarder.

---

1. El-Oufrani, p. 280 (174 du texte); *Id.*, pp. 308 à 310 (190 à 192 du texte).

2. Les règles concernant la succession au trône des souverains musulmans ont été exposées par El-Maouardi dans son livre *El-Ahkam es-Soltania*. Cf. La traduction donnée par Ostrorog, t. I, *passim*. Voir aussi Van den Berg, *Principes de droit musulman*, pp. 201 et suiv.

3. El-Oufrani, pp. 311-314 (192 et suiv. du texte). Il est à remarquer que l'auteur marocain dit que Zidan se réfugia à Oudjda, chez les Turcs. Cette ville faisait donc encore partie de la régence d'Alger.

La défaite de Zidan était due à El-Mamoun. Les partisans d'Abou Farès, craignant que son prestige nuisît à leur maître, essayèrent de s'emparer de sa personne. Mais El-Mamoun qui avait deviné leurs manœuvres sut les déjouer, et se fit proclamer sultan par les habitants de Fas (cha'ban 1012, janvier 1604). Son premier acte fut de se défaire des partisans de Zidan<sup>1</sup>.

Celui-ci, de Tlemcen, s'était mis en relations avec le sultan de Stamboul. Un traité fut signé entre eux<sup>2</sup>. Le sultan donna bien l'ordre d'appuyer Zidan, mais les pachas d'Alger de cette époque n'avaient plus l'autorité des anciens beglerbegs et ne pouvaient lever facilement une armée suffisante sur place. Les couloughlis, les zouaouas en hostilité violente avec la milice, n'auraient pas manqué de profiter de l'expédition pour occasionner des troubles à Alger. Zidan, las d'attendre, quitta Tlemcen avec une petite troupe de partisans et des soldats turcs qu'on avait pu lui fournir, alla dans le Sud, s'empara sans coup férir de Sidjilmasa, du Dra'a, du Sous, et fit des incursions dans le territoire de Maroc. Zidan était encore dans le Sous lorsqu'il reçut l'ambassadeur du sultan de Stamboul Mourad III. Cet ambassadeur, Mustapha Soulhi, le boulouk bachi, était venu lui demander de tenir les conditions du pacte avec la Sublime Porte. Zidan qui avait moins besoin des Turcs l'éconduisit en lui faisant de très grands cadeaux pour le sultan Mourad. Jugeait-il alors que les aventuriers turcs à sa solde, tels que Mustapha Pacha, Mami el-Euldj, etc., étaient suffisants pour asseoir son autorité<sup>3</sup>?

Pendant ce temps El-Mamoun et Abou Farès s'étaient battus pour la possession de Maroc. Le généralissime d'El-Mamoun, son fils Abd Allah, vainqueur, commit à Maroc de telles horreurs que la population indignée, appela à elle Zidan qui rôdait dans les environs (cha'ban 1015-décembre 1606)<sup>4</sup>. Abou Farès, chassé de Maroc par Abd Allah ben el-Mamoun, s'était d'abord enfui du côté du Sous. Mais le retour de Zidan le réconcilia avec El-Mamoun auprès duquel il se réfugia.

Abd Allah ben el-Mamoun ne se tint pas pour battu, il revint en forces contre Zidan. Une grande bataille s'engagea à l'oued Tifelfelt sur la route de Salé. Zidan, battu et chassé, dut se réfugier dans le Deren. Abd Allah alla saccager Maroc. Les notables de cette ville réfugiés dans le Djebel Djilliz proclamèrent alors comme leur souverain Abou-l Hasan Ali ben Zidan ben el-A'aredj. Mais Zidan revint et, avec l'appui des Berbères et de ses Turcs, il chassa le nouveau prétendant et reprit Maroc. Un retour offensif de Abd Allah ben el-Mamoun donna au qaïd Mustapha Pacha l'occasion de marcher sur Fas, Abd Allah fut défait sur les bords du Bou Regreg et Mustapha

1. El-Oufrani, p. 312 (192 du texte).

2. L'historien arabe ne donne pas de détails sur ce traité, mais il est permis de croire qu'il comprenait la reconnaissance de la suprématie spirituelle du sultan de Stamboul. Voir *infra*, le même Zidan demandant au Grand Divan de Stamboul de protéger le pèlerinage aux Villes saintes.

3. El-Oufrani, p. 318 (196 du texte); de Grammont, pp. 139 à 152 *passim*.

4. El-Oufrani, pp. 315 et suiv. (194 et suiv. du texte).

Pacha le devança à Fas où il rentra sans résistance. La réunion, à Qçar el-Kebir, d'Abou Farès, d'El-Mamoun et de Abd Allah, donna l'idée à Mustapha de s'emparer par surprise d'El-Qçar. Ses adversaires ne l'y attendirent point. Abd Allah et Abou Farès s'enfuirent au plateau des Beni Ouaretsin du côté de Taza, tandis qu'El-Mamoun se réfugiait à Larache d'où il passait aussitôt en Espagne (1017-1609)<sup>1</sup>.

Zidan fut proclamé une deuxième fois à Fas. Il alla sur le plateau des Beni Ouaretsin pour chasser ses adversaires. Ils se réfugièrent à Dar ben Mecha'al. Il ne put les poursuivre, des troubles qui venaient d'éclater à Maroc y nécessitèrent sa présence. Abd Allah ben el-Mamoun en profita pour lever des contingents et marcher sur Fas. Une grande bataille eut lieu sous les murs de la ville. Le qaïd de Zidan, Mustapha Pacha fut tué, Abd Allah et Abou Farès purent y rentrer de nouveau (rabi II 1018-10 juillet 1609)<sup>2</sup>. Abou Farès ne jouit pas longtemps de la victoire commune. Abd Allah ayant appris qu'un complot se tramait contre lui en faveur d'Abou Farès alla de nuit, accompagné de son caïd Hammou ben Omar bou Dobeïra, chez son oncle. Celui-ci était sur son tapis de prière, entouré de ses femmes. Abd Allah fit sortir les femmes et donna l'ordre d'étrangler son oncle, qui jusqu'au dernier moment se débattit et chercha à le frapper de ses pieds (djoumada I 1018, août 1609)<sup>3</sup>.

Tandis que ces faits se passaient au Maroc, El-Mamoun, réfugié auprès de Philippe III, implorait son appui. Suivant une relation anonyme anglaise il se serait servi de l'intermédiaire d'un marchand italien, aurait offert de céder Salé et Qçar es-Seghir, mais sans succès. Salé était en effet dans le territoire qui reconnaissait Zidan comme souverain et Qçar es-Seghir n'avait pas une importance suffisante. L'accord put s'établir au bout de quelques mois par la cession de Larache qui depuis longtemps était l'objet de la convoitise des Espagnols (fin dzou' lhidjdjah 1018-mars 1610). El-Mamoun partit aussitôt pour son royaume et fut débarqué à Badis où les autorités le reçurent avec le cérémonial dû à sa qualité de roi et en présence des notables de Fas venus en ambassade à son devant. La cession de Larache mit le monde musulman marocain en émoi et faillit susciter une révolte. Les habitants de cette ville ne sortirent de leurs maisons que par la force. Les troupes du chérif durent faire le vide dans la place. Le marquis de Saint-Germain vint alors en prendre possession au nom du roi d'Espagne. À Fas, un chérif, Ahmed ben Idris, se rendit dans toutes les assemblées religieuses pour prêcher la guerre sainte et demander des secours pour les habitants de Larache. Une foule nombreuse le suivait déjà lorsque le qaïd Abou Dobeïra écrasa le mouvement<sup>4</sup>. Néanmoins El-Mamoun redoutait le

---

1. El-Oufrani, *loc. cit.*

2. El-Oufrani, pp. 317-318 (196 et suiv. du texte).

3. El-Oufrani, pp. 318-319 (196 et suiv. du texte).

4. Meakin, *The Moorish Empire*, p. 130, d'après un anonyme anglais; *A true historical discourse*, publié à Londres en 1609; *Nechr el Mathâni*, I, pp. 103 et 108; El-Oufrani, pp. 319 à 322 (197 et suiv. du texte).

scandale. Il réunit les principaux jurisconsultes de Fas et leur demanda une fetoua pour légitimer cette cession. Les oulémas répondirent que le prince n'avait fui en Espagne que contraint et forcé par un rebelle; que, prisonnier des Chrétiens avec sa famille et ses enfants, l'imam, descendant du Prophète, du plus parfait des envoyés de Dieu, avait licitement livré une ville musulmane aux Chrétiens pour se racheter de l'esclavage. Tous les juriconsultes ne répondirent pas à cette demande, car beaucoup, hostiles à El-Mamoun, s'enfuirent auparavant. Parmi ceux-ci étaient l'historien Abou- l Abbas Ahmed el Maqqari, auteur du *Nefh et-Tib* et le chef des Chadelia de Fas, Sidi Ahmed ben Yousof el-Fasi<sup>1</sup>.

La cession de Larache et l'émotion qui s'ensuivit au Maroc mirent bien en évidence les pouvoirs avoués ou latents qui dominaient le pays. Dans la montagne les confréries étaient toutes puissantes, les chefs grandes zaouïas (Dila', Berada'a, etc.) indépendants, restaient une menace latente à l'égard du souverain de Maroc qui ne se maintenait que grâce à leurs divisions, et en les lançant les uns contre les autres. Dans le nord du Maroc le souverain de Fas, lié par un contrat avec l'Espagne, se voyait obligé de guerroyer contre les bandes commandées par les moqaddem de Tétouan ou du pays de Hibt<sup>2</sup>. À Tétouan les corsaires recommençaient leurs exploits. Les *moqaddem*, chefs de la guerre sainte, dans un pays peu soumis, fanatique, naguère encore centre d'action des chérifs indépendants des Beni Rached d'Ech-Chaoun, tendaient, sous prétexte d'inquiéter les places espagnoles à instituer un pouvoir rival de celui de Fas<sup>3</sup>. Dans le Sud les populations venaient de se soulever à l'appel d'un marabout fanatique, Abou Mahalli qui semble fort avoir été poussé par les Turcs.

Il est nécessaire ici de faire une remarque. La politique des sultans de Constantinople a toujours tendu, depuis Soliman à annihiler, à supprimer les sultans chérifs du Maroc, tout au moins à les réduire à l'état de vasselage. Pendant près de cent ans, les Turcs n'ont cessé de surveiller d'un œil jaloux ce qui se passait dans l'extrême ouest de l'Afrique du Nord. À la moindre compétition entre les chérifs, ils offraient leurs bons offices moyennant finances, bien entendu, et moyennant un acte de reconnaissance de la suprématie du grand seigneur. Les sultans marocains eurent souvent recours aux Turcs, mais leur premier soin fut toujours, leur trône une fois affermi, d'éluder les offres de la Porte et d'oublier leurs promesses. L'Espagne fut toujours disposée à leur prêter son appui dans ce but. Sa politique se trouva toujours en opposition avec la politique turque au Maroc. L'alliance hispano-marocaine ne sombra pas avec les chérifs alliés aux Turcs, elle leur fut au

---

1. El-Oufrani, p. 322 (199 du texte).

2. *Moqaddem*, titre porté par les chefs locaux des confréries religieuses. Le pays de Hibt est la région comprise à peu près dans le triangle Tétouan, Tanger, Qsar el-Kebir. La capitale de cette région était Ceuta avant son occupation par les chrétiens; plus tard ce fut Qçar es-Seghir, puis de nos jours Tanger.

3. El-Oufrani, pp. 323 à 380 *passim* (texte, pp. 199 à 230).

contraire un utile contrepoids<sup>1</sup>. Lorsque les pachas d'Alger, par suite d'un changement du système politique de la Porte à leur égard, n'eurent plus ni le temps ni les moyens de suivre à l'égard du Maroc une politique de longue haleine, ils se bornèrent, pour se défendre, à susciter le plus possible de divisions chez leurs ennemis de l'Ouest. La situation du Maghrib ne se prêtait que trop à une pareille politique. Les pachas n'avaient même pas besoin d'avoir des agents spéciaux. Les marabouts de l'Ouest, en faisant le pèlerinage à la Mekke se mettaient suffisamment au courant des appuis politiques sur lesquels ils pouvaient compter pour aller de l'avant en connaissance de cause. Le Sud algérien et marocain, mais surtout le sud que nous appelons aujourd'hui le Sud oranais, le Gourara, le Touat, la vallée de l'oued Saoura, étaient le terrain de prédilection choisi par ces marabouts pour leurs opérations. Ce qu'il y a de remarquable c'est que tous les mouvements qui ont pris naissance dans ces pays ont tous été dirigés contre le Maroc.

Abou Mahalli, de son vrai nom Abou-l Abbas Ahmed ben Abd Allah, était né à Sidjilmasa en 967 (1559-1560). Ses ancêtres s'étaient illustrés de père en fils dans la charge de qadhi et leur zaouïa portait le nom de zaouïa du Qadhi. Son père avait dirigé ses premières études qu'il termina à Fas, où il se trouvait en 986 lors de la bataille de l'oued Mekhazin. L'année suivante, il étudiait les doctrines des Soufis dans la zaouïa de Sidi Mohammed ben Mobarek ez-Zaeri. Quinze ans plus tard, environ vers 1002 (1593-94), Sidi Mohammed ben Mobarek lui offrit son bâton, son burnous et ses chaussures, lui posa sur la tête un bonnet en guise d'insigne religieux, et l'envoya comme chef de la confrérie à Sidjilmasa<sup>2</sup>.

Abou Mahalli fit plusieurs pèlerinages à la Mekke. À l'occasion de l'un d'eux, suivant une habitude commune à beaucoup de *faqih*s (clercs, jurisconsultes), il s'arrêta à Alger où il enseigna pendant quelque temps. Ce fut au retour de son dernier pèlerinage qu'il prit une résolution définitive et se lança dans le mouvement religieux militant. Il fréquenta Abou Bekr ed-Dila'i, le fondateur de la zaouïa de ce nom. Abou Bekr essaya de le dissuader de ces projets dont il lui fit voir toute la vanité. Mais Abou Mahalli tint bon; il quitta Sidjilmasa où il ne devait pas se trouver en sûreté, sous la surveillance d'un gouverneur saadien. Il se retira avec sa famille dans la vallée de l'oued Saoura, plus éloignée, plus indépendante, et là il se posa en prétendant. Il annonça qu'il était venu pour réformer les mœurs, il fit des miracles, dit qu'il était le Mahdi. Les prétextes ne lui manquaient pas pour attaquer les dynasties marocaines, surtout le maître de Fas qui avait fait alliance avec les Chrétiens.

La cession de Larache (1019, 1610-11), qui avait exaspéré tous les Musulmans, fut le meilleur des prétextes pour se lancer dans la mêlée politique, il prêcha la guerre sainte; les gens qui l'entouraient le suivirent d'un cœur léger; il marcha avec eux sur Sidjilmasa. Le gouverneur de la

1. El-Oufrani, p. 368 (223 du texte).

2. El-Oufrani, pp. 325 et suiv. (200 et suiv. du teste); *Nechr el-Mathâni*, 1, p. 121.

ville lui opposa quatre mille hommes, Abou Mahalli n'en avait que quatre cents, mais le bruit s'était répandu qu'ils étaient invulnérables aux balles. Le gouverneur de Sidjilmasa fut défait et dut s'enfuir; la ville fut prise par le cheikh (1020, 1611-12)<sup>1</sup>.

La prise de Sidjilmasa avait donné à Abou Mahalli un prestige considérable. Il rentra en triomphe dans cette ville, réforma les abus, y fit régner la justice. Tandis que les mécontents venaient le rejoindre et augmenter ses forces, les habitants de Tlemcen et les Benou Rached lui envoyaient des députations pour le féliciter. Parmi les envoyés se trouvait Sidi Sa'ïd Qedoura, d'Alger, savant jurisconsulte et ancien disciple d'Abou Mahalli<sup>2</sup>.

Le cheikh ne tarda pas à chasser les Saadiens du Dra'a. Puis, guidé par un ancien qaïd victime de Zidan, il marcha sur Maroc. Zidan abandonna immédiatement cette ville, se retira à Asti (Safi) d'où il songea un instant à s'embarquer pour la péninsule. Nous avons vu que la Sublime Porte avait offert ses services à Zidan. Il est probable que si Abou Mahalli n'avait point été l'agent des Turcs, Zidan se serait tourné du côté de Constantinople plutôt que de songer à Madrid qui soutenait déjà son ennemi El-Mamoun. Pendant qu'il marchait dans le Sud, la confrérie d'Abou Mahalli n'était pas inactive dans les autres régions du Magrib. À Tétouan, le moqaddem Ahmed ben Enneqsis se révolta contre le sultan, à l'instigation, paraît-il, d'Abou Mahalli. Le sultan de Fas, El-Mamoun, entouré d'une soldatesque ignoble, ravagea tout le pays et s'empara de la ville. Ahmed Enneqsis dut fuir et abandonner la place. Mais un autre moqaddem, Mohammed Abou-l Lîf surprit le sultan dans son camp à Fedj el-Feres et l'assassina ainsi qu'un de ses fils et ceux du caïd Hammou ben Dobeïra. Le camp du sultan fut pillé. Les corps restèrent plusieurs jours exposés, nus sur le sol. Plus tard quelques habitants de Tétouan les ensevelirent<sup>3</sup> (5 redjeb 1022, 21 août 1613).

Abou Mahalli entra à Maroc. Il y reçut les félicitations des frères de sa confrérie. Pendant ce temps Zidan profita des rivalités et de la jalousie d'un autre marabout très puissant dans le Sous et l'Atlas et dont l'influence était menacée aussi par Abou Mahalli, c'était le cheikh Yahia ben Abd Allah de Berada'â dans le Deren<sup>4</sup>. Zidan l'appela à son secours. Les deux marabouts marchèrent l'un contre l'autre. Leurs armées se rencontrèrent près du djebel Djilliz où eut lieu une grande bataille. Abou Mahalli fut tué, ses partisans se dispersèrent alors de tous côtés, tandis que Yahia ben Abd Allah, vainqueur entra à Maroc où il essaya inutilement de se faire proclamer souverain<sup>5</sup> (1022, 1613).

1. El-Oufrani, *loc. cit.* Sur la cession de Larache, cf. *Nechr el-Mathâni*, Biog. de Sidi Mohammed el-Arçaoui, I, p. 100; *Momti'*, Biog. du même, page 131.; *Nechr el-Mathâni*, *loc. cit.*

2. El-Oufrani, p. 331 (207 du texte).

3. El-Oufrani, p. 323 (199 du texte). Sur Abou-l Lîf, v. *Nechr el-Mathâni*, I, pp. 24 et 125. Sur Fedj el-Feres qui ne se trouve pas dans les cartes européennes, cf. El-Bekri, *L'Afrique*, texte arabe (éd. de Slane), pp. 107 et 115.

4. Voir *supra*.

5. El-Oufrani, pp. 338-341 (208 et suiv. du texte); *Nechr el-Mathâni*, *loc. cit.*



Le péril qui avait failli faire sombrer le trône de Zidan du côté de l'Est venait à peine de s'évanouir qu'un autre danger naissait du côté de l'Ouest. Les Chrétiens possédaient les principaux ports du nord du Maroc et les corsaires, depuis le siège récent de Tétouan, ne pouvaient guère se réfugier avec leurs prises que très bas sur la côte occidentale. Leurs principaux abris étaient l'embouchure du Sebou nommée El-Halq, et le port de Rbat Sla' ou Salé. L'embouchure du Sebou était à la limite nord du territoire occupé par Zidan. Lorsque les derniers Musulmans d'Espagne furent expulsés de leur pays, ils allèrent par milliers à Fas, à Tlemcen, à Alger et à Tunis. Mais du côté du Fas ou de Tlemcen, les Arabes se jetèrent sur eux, les pillèrent, leur ravirent tout ce qu'ils possédaient. Très peu parvinrent en lieu sûr. Il n'en fut pas de même à Alger, à Tunis surtout.

Dans ce dernier pays il se forma un véritable pays andalou parsemé de nombreux centres: Soliman, Testour, Medjez el-Bab, Ras el-Oued, Zaghouan, Tebourba, Slouguia, Ras el-Djebel, Menzel Djemil, La 'Alia. À Soliman seul il y eut trois cents familles d'Andalous. Au bout de très peu de temps, presque tous les fonctionnaires de la régence de Tunis étaient Andalous. Ils éclipsèrent les Arabes par leur luxe à un point tel que des jalousies ne tardèrent pas à surgir. L'un d'eux, le célèbre Mustapha de Cardenas, établi à Qrombalia, vit ses richesses exciter la cupidité du bey de Tunis, et dut fuir à Bône<sup>1</sup>.

À Alger, les Andalous formèrent de bonne heure une corporation spéciale ayant sa zaouïa, sa mosquée. Beaucoup de familles se répandirent dans la Mitidja où les premiers expulsés avaient déjà fondé du temps de Barberousse la ville de Blida. À Alger au XVII<sup>e</sup> siècle il y avait un millier de familles de ces Andalous<sup>2</sup>.

Au Maghrib, beaucoup d'Andalous émigrés passèrent au service des sultans par nécessité ou volontairement et furent incorporés dans les armées. La plupart cependant se retirèrent le long de la côte; particulièrement du côté de Salé. Là, la course était sérieusement organisée. Dès les premières expulsions, des Andalous fugitifs d'Espagne s'y étaient retirés et avaient cherché à assouvir dans la course et la guerre sainte la haine dont ils étaient animés contre les chrétiens. Vers 1610, leur nombre s'accrut d'une façon considérable, ils ne tardèrent pas à dominer et par le nombre et par l'influence. Puis profitant de ce que le sultan était fortement occupé ailleurs, ils s'emparèrent un beau jour, par surprise, de la qaçbah qui commandait le port. À l'imitation, peut-être à l'instigation d'Alger, ils s'érigèrent en divan. Les seuls Andalous y avaient accès. Ni raïs maures, ni renégats, ni Turcs ne pouvaient faire partie de cette assemblée qui nommait chaque année les cheikhs de la ville et de la qaçbah. Ces cheikhs jugeaient de tout,

1. *Nechr el-Mathâni*, 1, p. 101.; Peyssonnel, I, pp. 167 à 182.

2. Haëdo, *Topographie d'Alger* (trad. Berbrugger), *Rev. Afric.*, tome XIV, p. 495; Peyssonnel (I, p. 432), dit qu'en 1611 ce fut un maure andalou qui dirigea la construction des conduites d'eau d'Alger.

ils étaient assistés par la justice civile de deux qadhis originaires d'Espagne et qui jugeaient d'après les coutumes andalouses. Une telle organisation, lésant les droits des indigènes, suscita une révolte parmi ces derniers. Ils appellèrent Zidan à leur secours. Celui-ci qui se sentait trop faible pour lutter, traita avec les habitants andalous de Salé. Moyennant la reconnaissance de la souveraineté du sultan de Maroc, et un tribut annuel de quatre esclaves, les Salétins purent conserver la garde de leur qaçbah. La ville de Rbat, en face de Salé, tint pour le sultan et fut la résidence du caïd de Zidan<sup>1</sup>. Cette convention permit aux corsaires de Salé de se livrer de plus belle à la course. Les Chrétiens ne tardèrent pas à se voir dans l'obligation de porter leurs armes de ce côté pour réprimer la piraterie et assurer à leur commerce la sécurité<sup>2</sup>.

Il y avait à Salé un marabout, Abou Mohammed Abd Allah ben Hassoun es-Slaoui, de la confrérie des Chadelia, illustre partisan de la guerre sainte. Il envoya un de ses disciples, Abou Abd Allah Mohammed ben Ahmed el-Maleki el-Ayachi, pour diriger la guerre sainte du côté d'Azemmour où avaient lieu des incursions de Chrétiens. Le qaïd d'Azemmour et du Fahs<sup>3</sup>, enchanté d'avoir un pareil auxiliaire, toujours à la tête des combattants, connaissant toutes les ruses de la guerre, ne cessait de vanter ses mérites. Lorsque le qaïd mourut, les habitants de ce pays demandèrent à Zidan de leur donner El-Ayachi comme qaïd. Zidan y consentit, mais la renommée d'El-Ayachi, les intrigues des Chrétiens qui payaient les courtisans de Zidan pour circonvenir le prince ne tardèrent pas à influencer ce dernier. Il eut peur de s'être créé un adversaire et manda au qaïd du territoire de Salé, Ez-Za'arouri de s'emparer d'El-Ayachi. Ez-Za'arouri prévint les cheikhs des Andalous, qui décidèrent d'envoyer quelques-uns des leurs auprès d'El-Ayachi pour l'espionner, s'assurer de ses véritables desseins et le protéger, le cas échéant<sup>4</sup>.

Or Zidan avait demandé aux Andalous de Salé des contingents pour le soutenir. Ces contingents, envoyés dans le Dra'a, ne tardèrent pas à désertir et à revenir à Salé où ils se plaignirent vivement à leurs compatriotes prétendant avoir été trompés par le qaïd d'Azemmour. Les Salétins accusèrent Ez-Za'arouri auprès du sultan, le dénoncèrent à Zidan qui le fit tuer et envoya à Salé comme qaïd le mamlouk Adjib. Les Saletins se révoltèrent et tuèrent Adjib, puis appellèrent à leur secours El-Ayachi, sous prétexte de les secourir entre les Chrétiens. Ces derniers commençaient en effet à faire des courses de ce côté, après s'être emparés de l'embouchure du Sebou et s'être installés à El-Halq. Cette expédition fut la première grande

1. La Primaudaie, «Villes Maritimes du Maroc», *Revue Afric.*, t. XVII, p. 127; Dan, p. 209 et suiv.

2. La Primaudaie, *loc. cit.*, p. 125; Dan, *loc. cit.*

3. *Fahs*, ou mieux *fahç* désigne les environs d'une ville, la partie du territoire qui obéit au même qaïd que la ville.

4. El-Oufrani, pp. 431 à 449 (260 à 211 du texte); *Nechr el-Mathâni*, I, p. 126.

expédition d'El-Ayachi; elle eut lieu dans la même année que la bataille de Djilliz entre Abou Mahalli et Yahia ben Abd Allah et fort probablement au même moment. Les Chrétiens furent battus près d'El-Halq. El-Ayachi fit un très grand nombre de prisonniers et le chef des Chrétiens fut livré aux soldats du dey d'Alger qui le fit enfermer dans une cage de fer. Ce fait établit qu'El-Ayachi était déjà en relations avec les Turcs<sup>1</sup>.

La popularité d'El-Ayachi était grande dans tout l'Ouest. De Taza au Tamesna, tous les grands personnages religieux l'invitaient à prendre le pouvoir. L'imam des Chadelia de Fas, Sidi-l Arbi el-Fasi, fit auprès de lui la même démarche. Le cheikh de la zaouïa de Tamagrout, Sidi Mohammed ben Naçer, lui écrivit en l'appelant le sultan du Maghrib. Le fondateur de Dila', Abou Bekr, le reconnaissait comme son supérieur. El-Ayachi se laissa proclamer et fit signer la convention par tous les assistants<sup>2</sup>. Les Turcs ne pouvaient être défavorables à un pareil état de choses, car leurs conventions avec les sultans de l'Ouest n'étaient jamais exécutées. Les ambassades que ceux-ci envoyaient à Constantinople y venaient toujours pour des motifs ambigus. La Sublime Porte exigeait que le chérif du Maroc reconnût sa souveraineté et envoyât une ambassade annuelle. Le chérif, s'il était fort, n'envoyait rien; s'il était faible, il adressait un tribut décoré du nom de présent, mais toujours avec une réticence. C'est ainsi que vers 1028 (1618-1619), Zidan, qui avait essentiellement besoin de ménager la Porte, fit partir comme ambassadeur son secrétaire Abd el-Aziz et-Tha'alebi. Celui-ci remit au sultan de Constantinople de riches présents, des armes, de riches étoffes, dix quintaux d'or, dit un auteur marocain; puis il demanda au divan la «répression du brigandage des infidèles et des Arabes dans le golfe Arabique». C'était le moment où le successeur d'El-Mamoun, Abd Allah, n'était même pas maître de Fas disputée entre les factions des Lemtiens et des Andalous, où Tétouan cherchait à se rendre indépendante, où El-Ayachi était reconnu dans presque tout le Gharb et où Zidan lui-même passait son temps à batailler contre les marabouts installés aux quatre points cardinaux du Maroc. Cette demande de l'ambassadeur dénote combien les chérifs tenaient peu à voir les Turcs s'immiscer dans leurs affaires<sup>3</sup>.

Les relations n'en furent que plus faciles entre les marabouts et les Turcs. Les intérêts connexes d'Alger et de Salé devaient encore les resserrer. Les pirates d'Alger couraient sus aux navires d'à peu près toutes les nations; ils ne reconnaissaient ni amis, ni ennemis. Lorsqu'un traité les obligeait à respecter une nationalité quelconque, si le contrôle des consuls les empêchait

---

1. El-Oufrani, *loc. cit.*

2. El-Oufrani, pp. 433, 434 et 440 (260 et 265-266 du texte).

3. Voir, sur les ambassades turco-marocaines, El-Oufrani, pp. 367 à 369 (223 et 224 du texte); *Id.*, p. 398 (239 du texte); Hammer, t. VIII, p. 249. Demander au divan de Constantinople la répression du brigandage dans la mer Rouge c'était reconnaître la suprématie du sultan turc sur une région qui ne dépendait point du Maroc; c'était un acte de haute déférence mais qui n'engageait en rien Zidan dans son propre pays.

de vendre leurs prises au Bezestan d'Alger, ils allaient les vendre à Salé. De leur côté les Saletins venaient vendre à Alger ce que la surveillance des sultans de Maroc les empêchait de vendre chez eux. On cite des rais de Salé qui firent des descentes sur les côtes d'Angleterre en compagnie de ceux d'Alger<sup>1</sup>.

Lorsqu'El-Ayachi eût été reconnu comme souverain, il eut à lutter non seulement contre les Chrétiens, mais contre les tribus arabes qui entretenaient l'insécurité dans les campagnes. À Fas les troubles de la ville ne permettaient pas au nouveau souverain Abd Allah ben el-Mamoun de réprimer les désordres du dehors. Abd Allah dut d'abord lutter contre le chérif idrisite Abd er-Rahman el-Khonnoud. Il le surprit; ce dernier se réfugia dans le mausolée d'Ibn Herzhoum réputé inviolable. Un qaïd de Abd Allah tira sur lui par la fenêtre du mausolée, Abd er-Rahman tomba foudroyé sur le catafalque du saint (1027, 1618). Abd Allah partit ensuite assiéger Tétouan où son frère Mohammed Zeghouda venait d'être proclamé à l'instigation du chérif de Chechaoun, El-Hasan ben Ali ben Mohammed ben Risoun. Zeghouda fut vainqueur et s'empara de Fas en cha'ban 1028 (juillet-août 1629). Le 1<sup>er</sup> ramadhan (12 août) Abd Allah s'empara de Fas à la suite de la bataille de Miknasa. C'était en vain que pour faire diversion un chérif imghar s'était fait proclamer à Miknasa<sup>2</sup>. Quoique nominalement maître de Fas, Abd Allah n'y régnait point. Il n'y régna jamais. La ville était partagée entre les factions et la faction qui renversait sa rivale pour un temps était celle qui gouvernait. À Tétouan, Ahmed en-Neqsis était toujours indépendant. Lorsque Abd Allah mourut en 1032 (1622-3), son frère Abd el-Mâlek lui succéda. Il ne fut pas davantage maître de Fas. Il mourut à son tour en 1036 (1626-27), emporté par la peste. Il ne laissa pas d'héritier. Ahmed, le fils aîné de Zidan s'empressa de partir pour Fas et de se poser en prétendant, mais il fut arrêté par les chefs des factions et emprisonné. Dans cette même année, Zidan était mort<sup>3</sup>.

Les trois autres fils de Zidan, Abd el-Mâlek, El-Ouahid, Mohammed Cheikh se disputèrent le pouvoir. Les deux premiers, après de violentes luttes, régnèrent successivement et furent assassinés à quelques années d'intervalle par les mercenaires renégats mécontents de leur solde. Lorsque Mohammed Cheikh monta à son tour sur le trône le 15 ramadhan 1045 (22 février 1636), le sultan de Maroc était réduit à cette ville et à la province qui l'entourait. Le Sous était ballotté entre le descendant d'Ahmed Ou Mousa, Abou-l Hasan Ali bou Domeïa et le descendant d'Abou Zakaria Yahia, le

1. Haëdo, *Topographie d'Alger* (Rev. Afr., t. XV, p. 46); Thomassy, *passim*.

2. El-Oufrani, pp. 391 à 394 (235 à 238 du texte); *Nechr el-Mathâni*, I, p. 131.

3. El-Oufrani, pp. 397 (239 du texte) et 403-404 (243 du texte). D'après le *Nechr el-Mathâni* (I, p. 148) Abd el-Mâlek ben el-Mamoun succéda à son frère Abd Allah à Fas le lundi 23 chaban 1032 (22 juin 1623). Abd el-Mâlek mourut de la peste à Fas en 1036 (1626-27) (*Nechr el-Mathâni*, I, 153 au haut de la page) et en moharrem 1037 (septembre-octobre 1627) Ahmed ben Zidan venait à Fas lui succéder. Zidan mourut à Maroc en moharrem 1031 (*id.*, *ibid.*, au bas de la page).

vainqueur d'Abou Mahalli. El-Ayachi était maître de tout le Gharb, moins Fas et le pays de Hibt. Les descendants du marabout de Dila', les fils d'Abou Bekr commandaient à tout le pays de Tedla, à l'Atlas. Au Tafilelt, les chérifs de Sidjilmasa s'étaient déjà taillé leur fief. En montant sur un trône déjà bien affaibli, Mohammed Cheikh ben Zidan ne chercha pas à lutter contre El-Ayachi. Craignait-il l'appui des Turcs donné à son rival? Ses premiers efforts portèrent contre la zaouïa de Dila'. Mais battu par les Dila'ïtes au gué de Bou A'qba, sur l'oued el-Abid, il dut se renfermer dans sa ville de Maroc<sup>1</sup>.

Pendant ce temps, El-Ayachi étendait son prestige en faisant la guerre sainte, par de grandes expéditions contre les Chrétiens (Larache, 1040, 1630-31). Mais les Andalous avaient accaparé le commerce de Salé. Les Maures indigènes se plainquirent à El-Ayachi qui prit parti pour eux. Les Andalous furent dès lors les ennemis d'El-Ayachi et ils seraient allés jusqu'à prévenir les Chrétiens des entreprises de leur rival, tout au moins jusqu'à lui refuser leur concours. El-Ayachi réunit les jurisconsultes et, après leur avoir exposé ce qui se passait, il fit rendre une fetoua mettant les Andalous hors-la-loi. Pendant quelques jours de guerre civile, on en fit périr un certain nombre, mais la plupart d'entre eux s'étaient dérobés à El-Ayachi par la fuite. Ils avaient gagné Maroc, Alger ou la zaouïa de Dila'<sup>2</sup>.

El-Ayachi avait eu occasion d'entrer en relations avec les Chrétiens. Les Anglais, qui cherchaient à maintenir leurs bons rapports avec les corsaires d'Alger et de Salé, s'entremirent auprès d'El-Ayachi pour faire cesser les hostilités entre ce dernier et les Andalous. Le 20 de dzou-l qa'dah 1047, 5 avril 1637, une convention fut passée entre eux à ce sujet ayant aussi pour but la reddition des esclaves anglais prisonniers des corsaires. Dans ce traité, El-Ayachi se mettait sur le même pied que le roi d'Angleterre. L'article VII stipulait notamment qu'El-Ayachi rachèterait lui-même les captifs d'Alger et de Tunis et qu'ils seraient rendus à ces villes par son intermédiaire. Les Salétins ne voulurent sans doute pas partager les profits de la course avec El-Ayachi car le 25 de dzou'l qa'dah, 10 avril, la convention à peine signée, les canons anglais furent obligés de couler les vaisseaux des corsaires dans le port. Un envoyé du roi de Maroc, un ancien qaïd de Salé put entrer en relations avec les Anglais; il rentra ensuite en ville et raccommoda les partis. Les esclaves anglais furent rendus sauf ceux qui avaient été vendus sur la place d'Alger. En même temps le traité conclu avec El-Ayachi était déclaré caduc<sup>3</sup>. El-Ayachi, au pouvoir, se trouvait dans les mêmes conditions financières que tous les souverains musulmans. Ses ressources ne pouvaient être sérieusement établies que par le pillage de ses sujets, la guerre sainte

1. El-Oufrani, p. 423 (254 du texte). D'après le *Nechr el-Mathâni* (I, p. 151). Abd el-Mâlek ben Zidan fut tué en 1040 (1630-31) et El-Oualid (I, p. 110) en 1045 (1635-36). Sur la mort de Abd el-Mâlek, cf. Dan, p. 450. La bataille de Bou Aqba entre les Dila'ïtes et le sultan du Maroc eut lieu le 25 djoumada II 1048, 3 novembre 1639 (*Nechr*, I, p. 178).

2. El-Oufrani, pp. 443 et 449 (266 et 210 du texte).

3. Dan, pp. 219 à 233.

ou la course. En écartant le premier mode le second devait fatalement le mettre en conflit avec les intérêts des Andalous. Après l'affaire d'El-Bridja contre les Espagnols, El-Ayachi voulut traquer à nouveau les Andalous de Salé. Ceux-ci appelèrent à leur aide les marabouts de Dila'. Les Dila'ites battirent El-Ayachi qui dut fuir. Il fut assassiné chez les Khlots<sup>1</sup>. Cette mort rendit les Andalous de Salé de plus en plus puissants dans l'ouest du Maroc. Leurs bons rapports avec les corsaires d'Alger, l'habitude déjà contractée de l'échange des couleurs entre eux pour échapper à la poursuite des vaisseaux chrétiens ennemis, les prédisposaient à être les meilleurs agents des Turcs dans l'ouest de la Berbérie.

Les Dila'ites ne tardèrent pas à se rendre maîtres de Fas à la place de leur ennemi. Déjà dans cette ville, la prière publique n'était plus faite au nom des sultans (depuis 1048, 1638-39)<sup>2</sup>. Mohammed Cheikh el-Asghar, qui tenait encore dans Maroc et sa banlieue, luttait péniblement entre les marabouts et les zaouïas. La question de l'impôt dû par les populations était toujours l'objet de la discussion de ses adversaires, dont il ne cessait, dans sa correspondance de souligner la mauvaise foi: «Les mines qui fournissent la trahison, l'hypocrisie, la délation sont les zaouïas, les ribats et les fondouqs...» disait-il. Ce sultan mourut en 1064 (1653-54). Son fils Ahmed el 'Abbas lui succéda, mais son tuteur après l'avoir fait périr s'empara du pouvoir et gouverna Maroc<sup>3</sup>.

Les marabouts de Dila' profitèrent d'abord de l'anarchie du nord du Maghrib pour étendre leur influence dans cette région. Pendant ce temps, au sud de l'Atlas, deux pouvoirs nouveaux prenaient naissance, l'un à Sidjilmasa, sur lequel nous allons revenir dans le chapitre suivant, l'autre au Gourara.

Dans ce dernier pays un certain Mohammed ben Isma'il el-Masnaoui avait pris la direction politique. C'était un alchimiste distingué, un grand voyageur, un grand ambitieux. Il avait parcouru les trois Maghrib, le Sahara, le Soudan. Il avait séjourné au Qaire environ sept ans, puis à la Mekke, à Médine. Il pénétra dans le Yemen, s'y fit passer pendant quelque temps pour le Mahdi, mais les choses ne tournant pas à son avantage il alla dans l'Iraq et séjourna à Baghdad. Il prétendait appartenir à la descendance de Sidi Abd el-Qâder el-Djilâni; il se fit affilier à sa confrérie et y obtint un certain rang. De là il passa à Constantinople. Des services particuliers rendus à un vizir du sultan le mirent en relation avec la Sublime Porte. Ce fut alors qu'il s'embarqua pour Tripoli de Barbarie en 1060 (1650). De là, il vint dans le Sous du Maroc, mais n'y trouva pas un terrain propice à ses projets; il remonta

1. El-Oufrani, pp. 449-451 (270-271 du texte); *Nechr el-Mathâni*, I, pp. 179 et 184.

2. *Nechr*, I, p. 178.

3. El-Oufrani, p. 413 (249 du texte). Mohammed Cheikh fut nettement hostile aux cheikhs (marabouts) (El-Oufrani, p. 416-250 du texte). Son secrétaire Abou Mahdi Aïssa es-Sidjtani accusait les confréries d'avoir détruit la science, abattu les intelligences, tari la production littéraire et supprimé l'éloquence (El-Oufrani, p. 318-328 du texte).

alors vers le Nord sous prétexte de visiter le tombeau de Sidi Abd es-Selam ben Mechich. Il séjourna quelque temps auprès du tombeau du saint et dans le Rif, notamment à El-Qoléa, mais il n'obtint point l'accueil qu'il espérait. En 1064 (1653-54) il était au Figuig où le rencontra le voyageur El-Ayachi; il pria même ce dernier de l'aider dans l'accomplissement de ses projets, mais sans les avouer complètement. «Nous ne pûmes rien lui promettre, dit El-Ayachi, à cause précisément de la profondeur de ses vues».

Mohammed ben Isma'il était savant; il prétendait que le Prophète lui avait révélé la science, le moyen d'acquérir des richesses (il était riche en effet) et lui avait promis qu'il serait sultan un jour. Il partit pour le Gourara qui faisait encore nominalement partie du domaine des chérifs saadiens. Il y mourut lorsque son pouvoir commençait à s'affirmer. Au moment de mourir, il demanda à être embaumé dans du camphre et transporté dans la ville sainte pour y être enseveli. Il laissa trois cents dinars pour ceux qui le porteraient. Lorsqu'il fut mort, ses livres au nombre de plusieurs milliers furent dispersés dans tous les coins du pays<sup>1</sup>.

Il est remarquable, si on examine même superficiellement les choses, qu'après s'être mêlés si fréquemment à la politique du Maroc, les Turcs n'aient point réussi à s'emparer de ce pays. Pendant la période d'anarchie qui précéda l'arrivée des chérifs de Sidjilmasa, rien n'eût été plus facile. Le Maroc fut sauvé par l'anarchie qui régnait à Alger, par la révolution qui amena les aghas de la milice au pouvoir. Est-ce cette situation qui encouragea Zidan à résister aux offres de la Porte? Dirigeant de trop loin, le sultan de Constantinople ne pouvait donner une précision suffisante à ses coups. La révolte que les Turcs semblent avoir encouragée, sinon provoquée, dans tous les coins du Maroc, avait échoué dans l'Extrême-Sud par la mort du principal acteur. Dans le Tafilelt, l'Atlas et le Nord elle battait son plein. Les Turcs n'allaient pas tarder à en subir le contre-coup et à avoir à lutter contre le principal des nouveaux pouvoirs établis, le chefs des chérifs de Sidjilmasa.

---

1. *Nechr el-Mathâni*, I, pp. 201-208; El-Ayachi, *Rihla*, pp. 30 et suiv. ; *Sefouat*, p. 121.

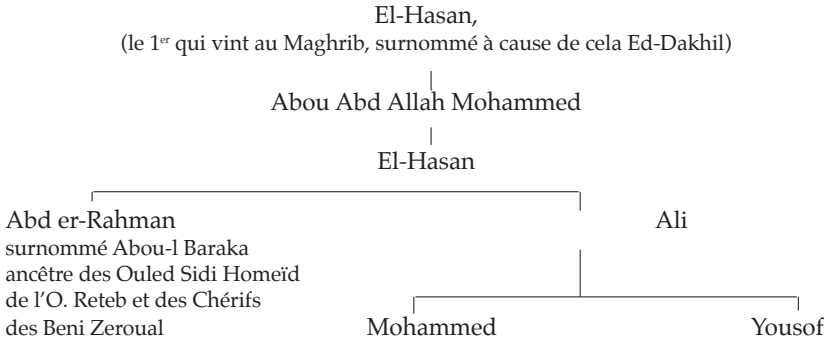




## CHAPITRE IX

Etablissement des chérifs du Tafilelt, dits chérifs alides.

Ces chérifs étaient venus d'Orient vers 664 (1265-66). Peu nombreux, ils vécutent d'abord groupés. Voici le début de leur généalogie:



Mouley Ali, très ambitieux, quitta son pays et voyagea beaucoup. Il habita Fas, où, au XVII<sup>e</sup> siècle, ses descendants avaient encore, paraît-il, une maison. Il habita aussi Sefrou et Kersellouïn. De là, il passa en Espagne pour faire la guerre sainte; on faillit l'y proclamer khalife. D'après certains personnages il resta vingt ans dans ce dernier pays. Enfin il revint à Fas et de là, il passa à Sidjilmasa où il mourut.

Mohammed, l'aîné de ses fils laissa quatre enfants: El-Hasan, Abd Allah, Ali, El-Qâsem qui ne se séparèrent point et portèrent le nom d'Oulad Mohammed; à l'époque qui nous occupe, ils habitaient Abou Am, Daoud el-Melih, Abou Salah, et autres lieux autour de Sidjilmasa près du ouali Sidi Ibrahim, tels que Saïfa, le qçar Fouçani de Tadjnout, les Oulad Obeïd.

Yousof, ancêtre des sultans de Fas, eut neuf enfants de deux femmes, filles de marabouts locaux. De la première il eut Ali, Ahmed, Abd Allah, Taïeb, Abd el-Ouahid surnommé Abou-l Ghith; de la deuxième il eut El-Hasan, Mohammed, Hoseïn, Abder-Rahman. Les premiers habitaient à Sidjilmasa, Akhnouch, Baber, Ali ben Mohammed, El-Madani, El-Maçlah. Quatre d'entre eux possédaient des qaçba: la qaçba de Mouley Chérif, la qaçba de Mouley Mohammed, la qaçba de Sidi Abd el-Kerim ben El-Fodhil, la qaçba de Sidi Melouk. Les enfants de la deuxième femme habitèrent

Abou Hamed, Hamou Daoud, El-Hadj Ali, Sousou, Tiremt, El-Mekhazin. Tous ces noms sont pour la plupart ceux des fondateurs des villages.

De ces divers groupes plusieurs émigrèrent, ils allèrent sur les bords de la Moulouïa (Qçab ech-Chorfa) à Metghara, à Fas. Les chérifs originaires de Sidjilmasa étaient à cette époque environ un millier et les Oulad Yousof étaient plus nombreux que les autres<sup>1</sup>. Ces chérifs, depuis leur arrivée au Maghrib ont paru plusieurs fois sur la scène politique dans l'histoire de ce pays. Déjà, sous les Mérinides, Mouley Ali, après son retour d'Espagne au Maroc, causa des inquiétudes au sultan de Fas<sup>2</sup>. Lors de la fondation du gouvernement saadien, la région de Sidjilmasa était au pouvoir d'un de ces chérifs. Le sultan saadien El-Mançour eut beaucoup de peine à se les attacher. Ils reprirent leur indépendance dès que l'anarchie s'implanta dans le Maghrib après la mort de ce souverain<sup>3</sup>. Tandis qu'El-Ayachi, les fils du sultan Zidan, les marabouts de Dila', se disputaient le pouvoir au nord de l'Atlas, qu'Abou-l Hasan Ali, fils d'Ahmed ou Mousa el-Djazouli surnommé Bou Hassoun contestait la possession du Sous et du Drâ'a au marabout de Berada'a, au Tafilelt presque toute la région reconnaissait l'autorité de Mouley ech-Chérif, le chef de la famille dont nous nous occupons (avant 1042, 1632-33).

Un seul groupe d'habitants, Tabouasamt, avait refusé de reconnaître l'autorité de Mouley ech-Chérif. Ce dernier voulut les contraindre à se soumettre, mais, pour plus de sûreté, il appela à l'aide Bou Hassoun qui avait fini par rester maître du Sous contre son compétiteur. Ce Bou Hassoun était un homme de tête et d'action. Il arriva et les deux alliés mirent le siège devant Tabouasamt. Les habitants appelèrent à leur secours Mohammed el Hadj ben Abou Bekr ed-Dila'ï. Celui-ci répondit à leur appel, vint avec une armée, mais ne combattit point. Il écrivit à Bou Hassoun, lui rappela leur vieille amitié et Bou Hassoun se retira. Mouley ech-Chérif resté seul était trop faible; il envoya des ambassadeurs au Dila'ïte et accepta d'abandonner Tabouasamt et quelques autres places. Le Dila'ïte crut-il plus prudent de laisser au sud de l'Atlas deux pouvoirs rivaux? Il adopta les propositions du chérif et se retira. Les habitants de Tabouasamt s'empressèrent alors de se placer sous la protection de Bou Hassoun.

L'année suivante, Mouley ech-Chérif se démit de ses fonctions de chef politique du Tafilelt. Les habitants de Sidjilmasa proclamèrent son fils Mohammed à sa place. Celui-ci, à peine élu, résolut de s'emparer par surprise de Tabouasamt. Il partit de nuit avec deux cents cavaliers sans leur indiquer le but de leur expédition qu'ils ne connurent qu'arrivés sous les murs de ce qçar. Ils entrèrent par une petite brèche qu'ils firent dans la muraille,

1. El-Oufrani, pp. 411-496 (286 et suiv. du texte); *Nechr el-Mathâni*, I, p. 219, l. 9; El-Qadiri, pp. 51 a 54; *Ed-Dorar el-Bahia*, t. I, *passim*.

2. *Ed-Dorar el-Bahia*, I, p. 82 l. 16; El-Qadiri (p. 53) dit qu'il faillit être proclamé sultan en Espagne.

3. *Nechr el-Mathâni*, t. I, pp. 165 à 168; Biographie du chérif Abd Allah ben Ali ben Taher el-Hasan; *Ed-Dorar el-Bahia*, I, p. 283.

massacrèrent une partie des gardes surpris endormis et pillèrent la forteresse où ils s'installèrent et se fortifièrent. Mouley Mohammed envoya alors prévenir son père. Celui-ci vint, tambours en tête et enseignes déployées, suivi de tous ses partisans. Les habitants de Tabouasamt ne purent faire autrement que de féliciter Mouley ech-Chérif du succès de son entreprise (1043, 1633-34).

En apprenant la prise de Tabouasamt, Bou Hassoun qui était alors dans le Sous, entra dans une violente colère. Il s'entendit avec un personnage nommé Abou Bekr qui avait des relations avec Mouley ech-Chérif et lui ordonna de le prendre. Abou Bekr se rendit près du campement des chérifs et, sous prétexte de féliciter le nouveau maître du qçar, lui demanda une audience personnelle. Les fils du chérif, flairant un piège, s'opposèrent à toute audience. Abou Bekr insista une deuxième fois, écrivit au chérif qu'il était chez lui, malade, mais qu'il aurait bien voulu le féliciter, et lui révéler où Bou Hassoun avait caché son trésor et ses munitions. Le chérif, qui ne demanda conseil à personne, se laissa prendre au piège. À peine arrivé, il fut surpris garotté, enlevé, et, malgré sa grande colère emmené auprès de Bou Hassoun. Mouley Mohammed était bien venu en toute hâte essayer de délivrer son père. Il avait essayé d'assiéger le village où son père était prisonnier. Il avait même coupé l'eau des sources alimentant le village, mais, devant l'arrivée inopinée de Bou Hassoun, il avait dû se retirer.

Bou Hassoun emmena son prisonnier au Sous, le traita bien, lui assigna sa propre maison pour demeure, lui donna pour le servir une esclave dont naquit Mouley Isma'il. Ce fut en vain que Mouley Mohammed Chérif demanda l'intervention des marabouts de Dila'. Seules les difficultés que Bou Hassoun avait auprès de ses vassaux et qui nécessitaient de gros frais vinrent l'aider. Mouley ech Chérif en profita pour se faire libérer au moyen d'une forte rançon. Mohammed envoya à Bou Hassoun un quintal et demi d'or. Celui-ci reconduisit son prisonnier au Dra'a et toucha le montant de la rançon. Alors il souleva de nouvelles difficultés, il prétendit que Mouley ech-Chérif ne lui offrait pas de garanties, que, lorsqu'il serait en expédition vers l'Ouest, l'Est le contrecarrerait, il demanda finalement que Mouley ech Chérif lui remit ses deux fils en otages. Mouley ech-Chérif lui fit comprendre qu'il n'était point le maître, que le sultan du Tafilelt était Mouley Mohammed et qu'il n'avait aucun pouvoir sur ses fils. Bou Hassoun relâcha alors son prisonnier, mais l'accompagna avec ses gens jusqu'au Tafilelt. Les gens du Sous y restèrent jusqu'en 1050 (1640-41) époque à laquelle ils retournèrent dans leur pays. Que se passa-t-il entre Bou Hassoun et Mouley Mohammed? À cette date Mouley Mohammed était reconnu comme le maître de tout le Tafilelt. Or, tandis que Bou Hassoun repartait pour l'Ouest, Mouley Mohammed se dirigeait vers l'Est pour y faire des expéditions<sup>1</sup>.

Mouley Mohammed s'attaqua d'abord aux parties peuplées du Sahara à l'est du Tafilelt. Il vint facilement à bout de ces tribus que l'anarchie

1. *Nechr el-Mathâni*, I, pp. 161-164 ; El-Oufrani, pp. 496 et suiv. (300 du texte et suiv.) ; Ez-Ziani, pp. 2 à 10 ; cf. sur les débuts et la politique des chérifs Filali l'*Istiqa*, t. IV, pp. 1 à 46.

marocaine laissait livrées à elles-mêmes. De là il passa dans leur territoire d'estivage et chez les Angad. Là, les tribus arabes de cette région, qui ne vivaient que de pillage l'acclamèrent comme leur chef et l'accompagnèrent jusqu'à Oudjda. Il y avait dans cette ville deux partis, un parti inféodé aux Turcs et un parti disposé en faveur de tout autre pouvoir. Les Turcs n'étaient pas aimés; récemment à Tlemcen, un marabout s'était soulevé contre eux appelant à lui les populations. La révolte, écrasée, avait été noyée dans le sang: les Turcs, pour avertir les populations de ne plus recommencer, avaient fait trancher la tête au marabout et aux trente-deux notables de la ville<sup>1</sup>. Mouley Mohammed s'empara d'Oudjda, les habitants reconnurent son pouvoir. Il sortit ensuite de cette ville, alla razzier les Beni Iznasen et la plupart des tribus soumises aux Turcs dans les environs, puis revint à Oudjda. Il fit de ce point son quartier général et rayonna tout autour pour enlever du butin et des prisonniers. Mouley Mohammed razzia successivement toutes les tribus autour de Tlemcen et s'enhardit jusqu'à faire des incursions auprès de cette dernière ville. Il enleva le bétail des habitants et tout ce qu'il trouva en dehors des murs. Les citadins de Tlemcen aidés de la garnison turque se mirent à la poursuite du chérif, mais celui-ci les battit et les obligea à fuir dans leurs murs. Après quoi Mouley Mohammed prit ses quartiers d'hiver à Oudjda.

Au printemps de l'année suivante, Mouley Mohammed fit une expédition contre les Ahrar, les assujettit. Puis, le cheikh des Hamian, Mahmoud, vint faire sa soumission avec sa tribu; peu après les Dakhila et les Mehaïa en firent autant. Le chérif envahit avec eux le territoire turc et pourchassa devant lui les Soueïd, les Hoseïn, les Haouareth, les Hachem qui furent obligés de se retrancher dans les monts des Beni Rached. Le bey de Mascara, après avoir fait creuser un fossé autour de la place, s'enferma dans sa ville et écrivit au dey d'Alger pour l'avertir de la situation. Mouley Mohammed avança, pillant, saccageant tout jusqu'à Aïn Madhi et Laghouat. Lorsqu'il revint sur ses pas, chargé de butin, il ramena ses troupes à Oudjda où elles devaient hiverner et leur donna rendez-vous pour le printemps suivant à Sidjilmasa.

Lorsque le dey d'Alger envoya des secours, la colonne expéditionnaire turque traversa un pays désert, presque sans cultures. Les habitants avaient fui dans les montagnes, personne n'apporta ni tribut, ni vivres; les Turcs d'ailleurs étaient mal vus à cause de leurs déprédations. Après avoir campé à Tlemcen, la colonne dut s'en retourner comme elle était venue, c'est-à-dire au milieu des dispositions plutôt hostiles des habitants. Le dey instruit de cette situation, envoya un message à Mouley Mohammed. Sa lettre fut portée par quatre ambassadeurs; deux qaïds turcs et deux oulémas d'Alger. Ce message très énergique, irrita le chérif, mais il dissimula sa colère, d'autant plus que les envoyés turcs paraissent avoir mis en avant des arguments

---

1. Avant et après cette époque, les tribus des Angad furent toujours considérées comme un ramassis de pillards. Elles ne respectaient pas même les caravanes des pèlerins. Cf., à ce sujet, Ibn Asker, *Biog. d'Éz-Zitouni*, p. 54.

convaincants et pleins de menaces. Mouley Mohammed accepta de signer une convention et la limite des deux territoires fut fixée de part et d'autre à la Tafna. Le chérif s'engagea à ne plus entrer dans le territoire turc à moins que ce ne fût pour une œuvre agréable à Dieu ou à son prophète<sup>1</sup>.

Sur ces entrefaites les habitants de Fas s'étaient révoltés contre le gouverneur Abou Bekr et-Tameli, imposé par les marabouts de Dila' mais ne se jugeant pas assez forts pour lutter seuls ils appelèrent à leur aide Mouley Mohammed. Celui-ci répondit avec empressement à leur demande, accourut à Fas, y entra et jeta en prison le gouverneur nommé par les Dila'ïtes. La population acclama aussitôt Mouley Mohammed comme sultan. Le chef de Dila' vint alors camper avec une forte armée sous les murs de Fas. Mouley Mohammed sortit à sa rencontre. Il fut battu, dut rentrer dans Fas. La population rompit alors son pacte de fidélité et Mouley Mohammed s'en retourna à Sidjilmasa. À Fas, la lutte continua entre Et-Tameli et les habitants. Beaucoup de notables y trouvèrent la mort, notamment le chef des Andalous, El-Lirini, et le chérif Mohammed ben Sliman ez-Zerhouni. Mohammed el-Hadj nomma son fils Ahmed gouverneur au lieu et place d'Et-Tameli et donna l'ordre de jeter hors du mausolée de Mouley Idris les cadavres des auteurs des derniers troubles. Ali ben Idris el-Djouti, gardien du mausolée s'y refusa d'abord, mais Mohammed el-Hadj ayant mis le siège devant la zaouïa, son ordre fut exécuté et Ali ben Idris qui s'était réfugié à Fas dans la zaouïa El-Mokhfiya fut pardonné<sup>2</sup>.

### Généalogie des Sultans Alides.

Mouley Ech-Cherif eut pour fils	Mahrez eut pour fils Ahmed Mohammed eut pour fils Mohammed El-Harran Er-Rachid proclamé en 1075, 1664-65 Ismaël (1082, 1671-72) eut pour fils	Ahmed Dzehebi Abd el-Mâlek Mosthadi Ali Zein el-Abidin Mohammed ben Arbia Abd Allah Mohammed (1170, El-Yezid (1204, 1789-90) 1756-57) Sliman (1207, 1792-93) Hicham Abd er-Rahman (1237, 1821-22)	de (1139, 1726-27) à (1170, 1756-57) les fils d'Isma'il ne cessèrent de se renverser mutuellement jusqu'à ce que Abd Allah (après avoir été proclamé sultan à plusieurs reprises) finit par rester maître du pouvoir.
------------------------------------	---	--	---

*Nota:* Nous avons donné entre parenthèses les dates de la proclamation de ces divers sultans. Les successeurs de Mouley Abd er Rahman furent successivement Mouley Mohammed, Mouley El-Hasan et Mouley Abd el-Aziz le sultan actuel.

1. Ez-Ziani, p. 9.

2. Ez-Ziani, pp. 10 et suiv.; El-Oufrani, pp. 498-499 (301 du texte); *Nechr el-Mathâni*, I, p. 196.

Mouley Mohammed en fuyant Fas devant les Dila'ïtes alla-t-il directement à Sidjilmasa ? Ne s'installa-t-il au Tafilelt que pour se refaire ? En tout cas, dès 1068 (1657-58), il guerroyait du côté de Tlemcen, mais les Turcs étaient sur leurs gardes. Une grande bataille eut lieu sous les murs de cette ville. Le qaïd turc Chelebi chassa Mouley Mohammed qui dut encore une fois rejoindre Sidjilmasa. L'année suivante son père Mouley ech-Chérif y mourut<sup>1</sup> (ramadhan 1069, mai-juin 1659).

Le deuxième fils de Mouley ech-Chérif, Mouley er-Rachid, redouta-t-il un ressentiment quelconque ou la jalousie de son frère ? À la mort de leur père, il s'empressa de fuir. Il passa par Todgha, Demnât, et se réfugia à la zaouïa de Dila' chez les ennemis de son frère. Les marabouts de Dila' lui offrirent l'hospitalité, mais l'un d'eux voulut lui faire jurer qu'il n'entreprendrait jamais rien contre la zaouïa ni ses gens, car disait-il, un devin leur avait annoncé que ce serait Er-Rachid qui ruinerait leur pouvoir. Mouley er-Rachid craignit alors que quelqu'un, parmi les chefs de la zaouïa, pour ce motif avoué, ne se jetât sur lui. Il s'effraya et partit. En route il rencontra une caravane qui venait comme lui de Dila'. Les gens de la caravane, voyant un chérif, le prièrent de les protéger jusqu'à leur arrivée en bon port, car l'époque était une époque d'insécurité absolue, où le pillage des caravanes était en grand honneur. Mouley er-Rachid accepta de les protéger quoiqu'il n'eût avec lui que deux jeunes esclaves noirs, portant chacun un fusil. La caravane ne tarda pas à tomber au milieu d'un groupe d'Arabes, coupeurs de routes. Ceux-ci, malgré les objurgations d'Er-Rachid voulurent l'attaquer. Er-Rachid n'hésita pas à les combattre et à s'élancer à cheval contre eux. Ses esclaves le suivaient chargeant les armes au fur et à mesure qu'il tirait. Chacun de ses coups abattait l'un des ennemis. Après de nombreuses pertes, ceux-ci comprirent qu'ils n'avaient plus qu'à fuir. Cette aventure fut en quelque sorte la préface des conquêtes qui amenèrent l'avènement de Mouley Er-Rachid au trône du Maghrib. Les gens de la caravane ne le laissèrent point sans cadeaux et lui abandonnèrent les treize chevaux dont il avait tué les cavaliers. Er-Rachid choisit treize braves parmi ceux qui le suivaient habituellement, les fit monter sur ces chevaux, et se dirigea vers Fas<sup>2</sup> où de nombreux événements s'étaient déroulés depuis que Er-Rachid était parti de Sidjilmasa. Un chef de bandes sur lequel nous reviendrons, El-Khidr Ghilan, s'était emparé du Fahs<sup>3</sup>, il essayait de lutter près de Fas même contre la puissance des Dila'ïtes. Le gouverneur de Fas, Ahmed ben Mohammed El-Hadj ed-Dila'i était mort, son frère Mohammed lui avait succédé. Ghilan avait assiégé et pris Qçar el-Kebir; Mohammed el-Hadj fit une expédition contre lui, le chassa, l'obligea à se réfugier au mausolée de Sidi Bou Selham au sud de Larache. Mais, en revenant de cette expédition, Mohammed el-Hadj ed-Dila'i mourut à Fas. Un des généraux de ce dernier,

1. *Nechr el-Mathâni*, I, p. 219.

2. Ez-Ziani, p. 12; *Nechr el-Mathâni*, I, p. 224.

3. Le *Fahs*, banlieue d'une ville qui est sous l'autorité du même qaïd que la ville.

Ed-Doraïdi, profitant du désarroi causé par cette mort, souleva les gens de sa tribu et avec leur aide s'empara de cette ville. Ce fut en vain que Abd Allah, le fils de Mohammed el-Hadj, vint l'assiéger, Ed-Doraïdi l'obligea de se retirer, et resta maître de Fas<sup>1</sup>.

Est-ce à ce moment que Mouley er-Rachid vint à Fas? Lorsqu'il arriva sous les murs de la ville, Ed-Doraïdi le vit d'une tour du rempart. Il s'informa qui il était, de ce qu'il voulait. L'envoyé d'Er-Rachid l'ayant renseigné, Ed-Doraïdi remit à cet envoyé cinq mitqal et de l'orge: «Dis à ton maître, ajouta-t-il, qu'il se serve de l'argent pour payer sa nourriture, et de l'orge pour faire manger ses chevaux, puis qu'il parte de suite.» Er-Rachid comprit, et se mit en mesure de s'éloigner rapidement. Il se dirigea vers le pays des Angads, auprès d'un cheikh nommé Abou Abd Allah el-Louati, lequel cheikh passait pour vénérer particulièrement les descendants du prophète, les chérifs. Ce cheikh accorda l'hospitalité à Er-Rachid qui ne tarda pas à entrer dans ses bonnes grâces. Pendant les quelques jours qu'il passa là Er-Rachid eut occasion de voir un cavalier suivi de serviteurs et d'esclaves noirs, chassant dans un équipage digne d'un roi. Er-Rachid demanda quel était cet homme. On lui répondit que c'était un Juif de Taza nommé Ibn Mecha'al. Il bondit alors d'indignation, mit son poignard entre les dents et se prépara à se jeter sur le Juif. Le cheikh el-Louati eut beaucoup de peine à le calmer; il lui représenta les dangers qu'il courrait, la vengeance que voudraient tirer les cinq cents compagnons du Juif d'un pareil meurtre. Er-Rachid resta inébranlable, il consentit seulement à différer son projet jusqu'à la nuit. Après avoir choisi un certain nombre de compagnons, il se rendit vers la maison du Juif, à une demi-étape de Taza du côté de l'Est et, dans un endroit désert. Il ordonna à ses compagnons de venir se cacher dans les environs de la maison, dès qu'il ferait nuit. Quant à lui, il demanda l'hospitalité au Juif qui la lui accorda. Après avoir reconnu par ruse dans quelle chambre dormait le maître du logis, Er-Rachid fit semblant de dormir lui-même. Lorsque tout le monde fut endormi, il alla dans la chambre de son hôte, se jeta sur lui, le tua, puis vint ouvrir à ses compagnons. Ils s'emparèrent de la maison du Juif, la pillèrent, en retirèrent des quantités de choses précieuses et d'argent. On raconte que cette maison était une forteresse que le Juif avait fait construire, et au moyen de laquelle il dominait les indigènes du pays. On dit aussi qu'Er-Rachid ne prit cette forteresse qu'après avoir faits appel au fanatisme musulman des sujets d'Ibn Mecha'al et l'avoir fait assassiner en rase campagne<sup>2</sup>.

La prise de la forteresse et de la fortune d'Ibn Mecha'al donnèrent à Er-Rachid un prestige considérable dans la région des Angads, des Ma'aqil, des Beni Iznasen, tandis que son frère Mouley Mohammed y perdait du terrain en raison même des récentes défaites qu'il venait de subir. Une tentative faite

1. Ez-Ziani, pp. 12-14.

2. *Nechr el-Mathâni*, t. I, p. 224 et suiv., et p. 255, *Istiqça*, IV, p. 15, Mouette, *Histoire des Conquêtes du Mouley Archy*, p. 10-11.

par ce dernier contre Fas en 1073 (1662-63) avait avorté; après avoir razzié autour de la ville, il dut s'enfuir poursuivi par les Dila'ïtes. L'année suivante, Ed-Doraïdi ayant proclamé la déchéance de ces Dila'ïtes à Fas, les habitants de cette dernière ville dépêchèrent des ambassadeurs à Mouley Mohammed pour l'engager à venir. Celui-ci ne bougea pas de Sidjilmasa. Ce fut seulement lorsqu'il apprit que les Angad et leurs voisins s'étaient ralliés autour de son frère et l'avaient proclamé à Oudjda que Mouley Mohammed sortit de Tafilelt avec d'imposantes forces d'Arabes et de Berbères pour venir le combattre. Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine d'Angad. Dès le début de l'action Mouley Mohammed fut tué par une balle reçue en pleine gorge. Ses troupes se débandèrent et fuirent, Er-Rachid resta maître du terrain après avoir fait un grand nombre de prisonniers<sup>1</sup>.

Après cette victoire Er-Rachid se cantonna à Oudjda, mais ayant reçu la soumission de la plupart des tribus des environs, il transporta le siège de son gouvernement à Taza après avoir fait enterrer son frère Mohammed dans la maison d'Ibn Mecha'al. Les gens de Fas, les tribus qui avoisinent cette ville, ceux de Maroc et de sa banlieue, voyant un nouveau pouvoir se lever du côté de l'Est, s'entendirent pour lui résister. On fit de grands préparatifs. À Fas notamment, chaque famille fut tenue d'avoir un fusil et les notables passaient l'inspection des armes<sup>2</sup>.

Er-Rachid ne jugea pas à propos de marcher sur Fas. Il préféra assurer ses derrières du côté du Sud et de l'Est. Au Sud, il s'empara de Sidjilmasa sur le fils de son frère Mohammed après un siège de neuf mois et se fit reconnaître dans tout le Tafilelt. À l'Est, il traita avec les Turcs et renouvela avec eux la convention que ces derniers avaient signée avec son frère en 1059 (1649), puis il se réinstalla à Taza. Les gens de Fas firent contre lui une expédition malheureuse; défaits ils furent poursuivis par le chérif jusqu'au fleuve Sebou, ils sollicitèrent la paix. Er-Rachid ne jugea pas à propos de traiter avec eux. Un événement récent venait de lui ouvrir un horizon plus vaste. Il comprit de suite le parti qu'il en pourrait tirer. Nous voulons parler de la mission de Roland Fréjus<sup>3</sup>.

Er-Rachid, pour s'attirer sinon l'amitié des gens du Rif, tout au moins leur neutralité bienveillante pendant les expéditions qu'il méditait, avait épousé la fille de leur chef, le cheikh A'radh résidant du côté de Kçaça. Celui-ci était entré en relations avec une compagnie commerciale anglaise et, sous le prétexte de faire du commerce, lui avait cédé un emplacement pour établir un comptoir. Er-Rachid se brouilla aussitôt avec lui et prétendit que tout traité

1. *Nechr el-Mathâni*, I, p. 246 et 255; II, p. 4 et suiv.; El Oufrani, pp. 400-500 (301-302 du texte); Ez-Ziani place la destruction d'Ibn Mecha'al après la mort de Mohammed ech-Chérif, le frère d'Er-Rachid; Mouette, *Histoire de Conquestes*, p. 19-25 avec des variantes.

2. On lit dans le *Nechr el-Mathâni* (I, p. 255): Les Hyaina, les gens de Fas, de Sefrou, les imbéciles (البهاليل) se réunirent pour empêcher er-Rachid de s'emparer du pouvoir. Cf. Ez-Ziani, *loc. cit.*

3. *Nechr el-Mathâni*, I, p. 113 et 262; *Relation de Roland Fréjus*, pp. 8-9; Masson, p. 181, *Hist. des Établissements et du commerce français*, p. 187.



de ce genre devait être passé avec celui qui avait qualité de souverain. À ce moment même les commerçants marseillais guidés par Fréjus venaient d'aborder à Kçaça. La mission commerciale française ayant appris qu'Er-Rachid résidait du côté de Taza se mit en relations avec lui par l'intermédiaire des lieutenants d'Er-Rachid et le chef de la mission alla même jusqu'à la cour du chérif. Une entente fut vite conclue au nom du roi de France Louis XIV et d'Er-Rachid. Le souverain de Taza en retira un prestige énorme qui lui servit auprès des populations presque autant que ses armes. Le chef de bande devenait un souverain. Les négociants français l'approvisionnèrent par la route de Kçaça à Taza. S'ils y trouvèrent leur bénéfice, le maître de Taza y trouva la sécurité pour l'envoi des munitions nécessaires à ses armées et l'impossibilité pour ses adversaires de lui couper ses convois. Er-Rachid reprit alors résolument l'offensive contre la capitale du Maghreb ; il assiégea Fas à plusieurs reprises, la serra de près, fut même blessé sous ses murs, mais il dut lever le siège pour aller combattre dans le Rif le révolté A'aradh. Il livra à celui-ci plusieurs combats, le poursuivit sans relâche et finit par s'en emparer au mois de ramadhan 1077 (février-mars 1667). Immédiatement après cela, Er-Rachid vint reprendre le siège de Fas. Er-Rachid avait dû lever les premiers sièges de cette ville faute d'outillage. Pendant sa campagne du Rif, les négociants de Kçaça eurent le temps de l'approvisionner. Dans le mois de dzou-l qa'ada (avril-mai 1667), il vint camper pour la troisième fois sous les murs de Fas ; son armée ne cessa de combattre jusqu'au lundi 3 dzou-l hidjdjah (27 mai 1667). Une escalade tentée dans la nuit du côté du Mellah réussit ; elle livra au chérif la nouvelle ville autrefois occupée par les troupes et les services des sultans. Les différents raïs qui commandaient les troupes s'enfuirent vers la vieille ville ou se réfugièrent dans des bastions. Les gens de Fas sortirent dès le matin suivant et allèrent au devant de Mouley Er-Rachid. Ils l'acclamèrent comme souverain du Maghrib et lui prêtèrent serment. La dynastie des chérifs Filali était fondée<sup>1</sup> (1077, 1667).

Il est à remarquer qu'à l'inverse de la dynastie saadienne, jamais les marabouts ne sont intervenus dans l'établissement des chérifs du Tafilelt, au moins d'une façon ostensible. Nous avons raconté leurs débuts en respectant même ce qui dans leur histoire ressemble à de la légende, pour bien faire ressortir le caractère de leur établissement. Les premiers saadiens étaient dans leurs débuts les représentants d'un système ou d'une idée ; comme les Turcs, ils étaient le produit d'une réaction populaire contre l'envahissement du Maghrib par les Chrétiens, contre la politique antimusulmane d'Isabelle la catholique. Les premiers Filali furent des aventuriers heureux qui trouveront le moyen, à la faveur de l'anarchie et des compétitions désolant leur pays, de se tailler un fief d'abord, une principauté ou un royaume ensuite. Ces chérifs eurent cependant pour eux, dans Fas même, une sorte de parti : tous les chérifs de toute branche et leurs clients.

---

1. Ez-Ziani, p. 17. *Nechr el-Mathâni*, I, p. 262 ; Mouette, *Histoire des Conquestes*, p. 28-30 donne la date de 1665.

Après avoir essayé à maintes reprises de se mettre en avant, les Idrisides avaient finalement adopté le projet de soutenir leur cousin de Sidjilmasa. S'ils n'avaient pas beaucoup à y gagner, ils n'avaient au moins rien y perdre. Pour eux-mêmes une organisation militaire forte était impossible, ils étaient dans leurs centres de Fas ou du Dj. Alam trop près du pouvoir central. Pour s'organiser au loin il leur aurait fallu l'appui des chefs de l'intérieur et être connus des populations. L'appui qu'ils offrirent à Mouley er-Rachid fut amplement payé de retour, car c'est parmi eux qu'il prit d'abord ses principaux fonctionnaires non militaires<sup>1</sup>. Dans tout le Maroc, il s'appuya sur les chérifs comme ses prédécesseurs s'étaient appuyés sur les marabouts. Il eut ainsi dès le début des agents dévoués qu'il sut mettre en opposition d'intérêts avec les marabouts.

Ces derniers pour lutter contre leur nouveau et si dangereux compétiteur sollicitèrent l'appui des Turcs.

---

1. Ez-Ziani, *loc. cit.* Cf. sur la conduite d'er-Rachid vis-à-vis des chérifs, *Nechr* I, p. 262 et suiv. Le premier qadhi nommé par er-Rachid à Fas fut le Mezouar des chérifs Sidi Hamdoun (voir sa biog. *Nechr*, II, p. 12).

## CHAPITRE X

L'offensive des chérifs alides contre la Régence d'Alger:  
Mouley er-Rachid et Mouley Isma'il.

Mouley er-Rachid, maître de Fas, proclamé sultan n'était pas pour cela maître de tout le Maghrib. Il était bien reconnu comme souverain dans le Rif, la région de Taza, le pays des Angad et le Tafilelt. Mais les marabouts de Dila' étaient encore maîtres du pays compris entre Salé et la haute Moulouia, de toute la région de Tedla. Ali bou Hassoun détenait le Sous et le Dra'a; Kroum el-Hadj et ses Chebana étaient maîtres de Maroc et de sa banlieue<sup>1</sup>; au Nord, Ghilan était obéi dans les régions de Tétouan, Ech-Chaoun, Açila, Qçar el-Kebir.

Après l'assassinat d'El-Ayachi, les Dila'ïtes avaient prétendu dominer sur toutes les régions qui lui obéissaient, de Tanger au Tedla. Mais, profitant des luttes entre les maîtres de Maroc et les divers marabouts, entre les chérifs Idrisides et les factions de Fas ou les marabouts de Dila', Ghilan enleva à ces derniers tout le nord du Gharb. Ce Ghilan était un des compagnons de confrérie d'El-Ayachi. Il avait été nommé par lui moqaddem spécialement préposé à la guerre sainte dans le pays d'El-Hibt. D'après la relation de Mouette, Ghilan était Andalou d'origine, bel homme et blond, il serait descendu de la famille des Zegris de Grenade, les anciens rivaux des Abencerrages. Il avait l'esprit relativement cultivait et joignait à ces qualités, un courage indomptable. Après la mort d'El-Ayachi il s'arrogea l'autorité suprême dans la région dont le commandement lui avait été confié. Comme son chef, il avait les meilleures relations avec les Turcs d'Alger dont un certain nombre accompagnaient ses armées. D'ailleurs le centre de ses opérations au début, Tétouan était à son apogée. La flotte des corsaires de cette ville composée de quinze à vingt frégates, ne cessait de croiser dans le détroit. Ce port était le rendez-vous des navires turcs qui venaient chercher les pèlerins pour la Mekke. Depuis la brouille des corsaires de Salé avec les Algériens, Tétouan était aussi le lieu de vente des captifs que les corsaires n'osaient point vendre au Bezestan d'Alger. Les Chrétiens autres que les Espagnols et les Portugais y étaient bien reçus, ils y portaient des armes et

---

1. Après la mort de Mohammed Cheikh el-Asghar le Saadien, El Hadj Abd el-Kerim surnommé Kroum el-Hadj, chef de la tribu arabe des Chebana, profita de sa qualité de tuteur du dernier Saadien pour s'emparer de Maroc avec l'aide de ses contribuables. Il y fonda un gouvernement indépendant. Son fils Abou Bekr, surnommé également Kroum el-Hadj, lui succéda. C'est lui qui fut renversé par Er-Rachid.

de la poudre en échange d'autres denrées. Ghilan lui-même assurait les transactions commerciales à deux banques de Marseille<sup>1</sup>.

Notons en passant, que lors de l'établissement de sa dynastie, le chérif saadien Mohammed el-Mahdi s'était occupé tout d'abord de s'assurer un port pour commercer avec les Européens, leur acheter des armes et de la poudre. À l'époque qui nous occupe, les marabouts de Dila' avaient pour le même objet Salé; Ghilan avait Açila, Qçar es-Seghir, Tétouan. Er-Rachid avait Kçaca et Alhucemas. Cette nécessité d'avoir des ports ouverts au commerce européen pour les approvisionnements militaires obligea les puissances marocaines à tolérer les missionnaires pour le rachat des esclaves, à permettre l'installation de consuls français à Tétouan, à Salé<sup>2</sup>. Les Anglais furent les fournisseurs des marabouts de Dila', tandis que Ghilan était approvisionné par les Hollandais et les Français. Ghilan fit d'abord une guerre sans merci aux agents de l'Angleterre. Il défit un jour une armée anglaise sous Tanger et réduisit quatre ou cinq cents soldats de cette nation en esclavage<sup>3</sup>. Une autre fois il tenta de s'emparer par surprise des principaux fonctionnaires anglais de Tanger, mais cette attitude hostile à l'Angleterre cessa dès que Ghilan eut appris l'entente entre Mouley er-Rachid et le roi de France. Le nouveau gouverneur anglais de Tanger, milord Belassize, le trouva dans des dispositions favorables et signa un traité avec lui<sup>4</sup>.

Dès 1063 (1653), c'est-à-dire onze ou douze ans après la mort d'El-Ayachi, Ghilan avait conquis le Fahs de Tanger. Il songea à s'emparer du Gharb et attaqua Qçar el-Kebir, appelé quelquefois Qçar Ketama. Les habitants de cette ville voulurent lui résister et vinrent au-devant de lui pour le combattre, mais ils furent défaits. Ghilan les poursuivit l'épée dans les reins jusqu'à El-Qçar, prit de force cette ville et massacra un grand nombre de ses défenseurs. La plupart des habitants s'enfuirent à Fas. Ghilan fit de Qçar el-Kebir son quartier général. Pendant plusieurs années il ne cessa de ce point de faire des incursions contre les sujets des marabouts de Dila', ou d'inquiéter la banlieue de Fas. En 1069 (1658-59) le marabout Abou Selham ben Keddar abandonnant le parti des Dila'ïtes sortit de Fas avec ses gens et vint rejoindre Ghilan. Ce marabout était un de ceux qui avaient trempé dans le meurtre d'El-Ayachi. Ghilan fit d'abord taire son ressentiment, mais dès que l'occasion s'en présenta il s'empara du marabout et l'emprisonna à Açila. Au bout de peu de temps il le relâcha, s'en servit contre ses adversaires<sup>5</sup>.

---

1. *Nechr el-Mathâni*, I, p. 228; Mouette, pp. 91 et 92; Chénier, *Recherches historiques*, III, p. 349; Legendre, pp. 62, 63, 64, 67 et 189; Dan, pp. 269 et 270; La Primaudaie, «Villes maritimes du Maroc» (*Revue Africaine*, t. XVI, p. 130). D'après *Istiqa* (IV, p. 14) Ghilan se nommait Abou-l-Abbas el Khidhr Ghilan el-Djêrfathi. D'après un document signalé par Playfair (*Bibliog. of Morocco*, p. 44, n° 236) il se serait nommé Abou-l-Abbas Ahmed et Khidr Ghilan ben Ali el-Djêrfathi.

2. Legendre, p. 30.

3. Legendre, p. 20 et 193.

4. Anonyme anglais, pp. 50 et suiv.

5. *Nechr el-Mathâni*, I, p. 228, *Istiqa*, IV, p. 14; Mouette, *Histoire des Conquistes*, p. 38-40.

Mouley er-Rachid, maître de Fas, se trouvait entre deux compétiteurs dangereux : Ghilan au Nord, les Dila'ïtes au Sud. Il résolut de se défaire des uns et des autres et commença par Ghilan. Il le poursuivit dans le Gharb, l'atteignit, le battit, — grâce à la trahison d'un officier de Ghilan qui livra le passage du côté de Qçar el-Kebir, — et, après un combat acharné, entra dans cette ville. Des Turcs d'Alger, d'un haut rang furent trouvés parmi les morts. Er-Rachid voulut poursuivre Ghilan jusqu'à Açila, mais il ne put en faire le siège, il fut repoussé par les canonnières anglaises que le successeur de milord Belassize, le colonel Norwood, avait prêtées à Ghilan. Il fut obligé de revenir sur ses pas pour assiéger Qçar el-Kebir dont la garnison menaçait de couper son retour. En revenant il fit la guerre sainte du côté de Tanger et contraignit les Anglais, alliés de son ennemi, à s'enfermer dans la ville. Après avoir de nouveau assiégé Qçar el-Kebir et l'avoir pris, Mouley er-Rachid revint à Fas. Il comprit toute l'importance de l'alliance anglaise pour Ghilan et sans plus tarder essaya de l'en détacher. Il fit parvenir à son adversaire le corps d'un jeune Turc qui avait été tué dans l'affaire de Qçar el-Kebir et qui était le fils d'un des principaux auxiliaires de Ghilan. En même temps il lui faisait offrir de le maintenir dans son commandement moyennant un hommage de vassalité. Ghilan ne voulut écouter aucune proposition de ce genre; il envoya aussitôt des ambassadeurs à la Porte offrir des présents, faire acte de vassal, et demander de nouveaux secours<sup>1</sup>.

Er-Rachid était à peine de retour qu'il était obligé de marcher du côté de Miknaça dont les environs étaient pillés par les Berbères Aït Oullal. Pendant ce temps les marabouts de Dila' venaient jusque sous les murs de Fas inquiéter leur rival. Une bataille qui dura trois jours à Abou Meroura, leur fut défavorable et les obligea à se retirer. Er-Rachid en profita pour aller soumettre les Beni Zeroual du Rif qui s'étaient soulevés, et revint par Tétouan qu'il surprit et obligea à se rendre. Il s'empara du moqaddem Ahmed en-Neqsis, gouverneur de la ville, d'un certain nombre de Turcs et de notables qu'il envoya à Fas où on les emprisonna. À peine de retour dans sa capitale, Er-Rachid dut aller combattre les Beni Iznasen qui s'étaient soulevés, les défit, et soumit diverses tribus de l'Atlas qu'il obligea à payer l'impôt<sup>2</sup>. Ce fut à la fin de cette même année (le jeudi 15 dzou-l hidjdjah 1078, 27 mai 1668) qu'Er-Rachid résolut d'en finir avec les marabouts de Dila' et commença son expédition contre leur zaouïa. Mais à peine était-il sorti de Fas que Ghilan fit des incursions tout autour d'Açila, ravageant le pays soumis à son adversaire. Cependant le chérif mena rapidement les choses. Au bout de quelques jours (8 moharrem 1079, 18 juin 1668) il enfonçait l'armée des Dila'ïtes à Batn er-Romman, les poursuivait jusque sous les murs de leur zaouïa, la prenait après un siège. Les marabouts de Dila' furent obligés de se rendre. Er-Rachid les interna à Fas puis détruisit leur

1. *Istiqça*, LV, p. 17; *Nechr el-Mathâni*, I, p. 262; Anonyme anglais, pp. 51, 52, 53, 57, 63, 66, 68.

2. *Nechr el-Mathâni*, I, p. 266 et suiv. ; Ziani, p. 18; Anonyme anglais, pp. 63 et suiv.; Mouette, *Histoire des Conquestes*, p. 45-48.

zaouïa. Le fils de Mouley Mohammed ben Chérif, le frère d'Er-Rachid venait de sortir du Tamelalt et ravageait les régions de l'Atlas environnantes; Ghilan continua toujours ses exploits autour de sa ville. Er-Rachid n'abandonna pas son expédition dans le Sud et marcha sur Maroc où il renversa le pouvoir des Chebana et de Keroum el-Hadj leur chef. Puis il revint de nouveau vers Fas<sup>1</sup>. Les Turcs ne répondirent-ils pas à la demande de secours que leur avait faite Ghilan, ou bien ces secours furent-ils jugés insuffisants par cet aventurier? Lorsque Er-Rachid fut revenu de son expédition de Maroc, Ghilan qui venait de ravager toute la contrée au nord du Gharb se trouva trop faible pour lui résister. Il se retira à Alger. Là, il équipa une frégate, fit la course et vécut de ses prises pendant quelques années<sup>2</sup>.

Er-Rachid de son côté ne cessait de guerroyer sur tous les points de son empire. Il battit Bou Hassoun dans le Sous, lui fit subir de grosses pertes, mais dut laisser un gouverneur à Taroudant et revenir à Maroc réprimer la révolte de ses neveux. Sa grande activité lui avait permis de se rendre maître du Maghrib à peu près entier; il avait rendu au pays la sécurité en traquant les coupeurs de routes et en établissant pour les tribus la responsabilité collective. Mais la situation politique n'était point solide à l'intérieur; il dut expulser de Fas les marabouts de Dila' dont il craignait les intrigues et l'influence. Ceux-ci se réfugièrent à Tlemcen auprès des Turcs. Er-Rachid songea alors à parcourir ses nouvelles provinces. Après avoir équipé un corps de volontaires pour la guerre sainte il les envoya du côté de Tanger. Lui-même alla visiter Sla et se dirigea de là sur Maroc pour y recevoir une ambassade des gens du Sous. Ce fut là qu'il mourut d'un accident de cheval (dzou-l hidjdjah 1082, avril 1672)<sup>3</sup>.

Son frère Ism'aïl lui succéda. Ce prince eut beaucoup de difficultés pour asseoir son autorité; il eut contre lui tous les compétiteurs de son frère et ses propres parents. Fas, dont il était gouverneur l'avait proclamé, le Gharb entier, le Rif, la région de Taza acceptèrent cette proclamation, mais les habitants de Maroc refusèrent de le reconnaître et proclamèrent comme sultan son neveu Ahmed ben Mahrez ben Chérif. Isma'il dut aller se faire reconnaître à Maroc par la force des armes; il entra dans cette ville le 7 safar 1083 (4 juin 1672). Un mois après, Fas se soulevait, le qaïd Zidan,

1. *Nechr el-Mathâni*, I, pp. 269 et 213; Ez-Ziani, pp.419 et 20; Chénier, p. 350 du t. III; Mouette, *Histoire des Conquistes*, p. 49-54.

2. *Id.*, *ibid.*; anonyme anglais, p. 68; Legendre, p. 14; Mouette, *ibid.*, p. 40.

3. Pour ce passage, voir Chénier, III, pp. 356 à 362. À propos de la mort d'er-Rachid, il est à remarquer que les dates diffèrent souvent entre les auteurs marocains. Généralement les dates données par El-Oufrani, le *Nechr el-Mathâni*, *l'Istiqça* concordent entre elles, à quelques jours près, et avec celles de Chénier et de Dombay (*Geschichte der Scherifen*, Agrarn, 1801). Ez-Ziani est en retard sur ces auteurs de plusieurs mois. D'après Chénier, Dombay, El-Oufrani, le *Nechr el-Mathâni* et *l'Istiqça*, Er-Rachid serait mort en avril 1672, dzou-l hidjdjah 1082; d'après Ez-Ziani ce prince serait mort le jour de l'Aïd el-Kebir 1083 (avril 1673), cf. Mouette (p. 111), donne le 27 mars 1612.

gouverneur de la ville était assassiné, Ahmed ben Mahrez était proclamé. Isma'ïl, qui était à Taza, dut revenir à Fas. Son concurrent n'avait pas eu le temps d'y rentrer; les habitants reconnurent à nouveau Mouley Isma'ïl comme leur maître en redjeb de la même année (oct.-nov. 1672)<sup>1</sup>. Les chérifs et les oulémas intercédèrent pour la foule, Mouley Isma'ïl leur accorda l'aman. Pendant les troubles un courrier (*reqaç*) de Ghilan avait été vu en ville; dans ce même mois de redjeb, Ghilan accompagné des Oulad En-Neqsis et d'un certain nombre de volontaires était venu de Tétouan avec des vaisseaux d'Alger. Bientôt tout le nord du Gharb, Açila, Qçar el-Kébir, Tétouan étaient sous son obéissance. Il menaçait la province de Fas. Isma'ïl envoya contre lui une forte armée qui le rencontra près d'El-Qçar. Une bataille désespérée eut lieu. Ghilan fut tué par trahison, dit-on, dans la mêlée; son armée se débanda et la plupart de ses principaux compagnons furent faits prisonniers. Toutes les places qu'il avait occupées se rendirent (djomada I 1084, août-sept. 1673). Suivant un auteur anglais, Ghilan ne serait point mort dans cet affaire, il aurait fui à Alger, puis il serait revenu au Maroc après la cession de Tanger à Isma'ïl. «Par la suite, un certain Shall Hadj (?) qui est maintenant gouverneur de Tanger et Tétouan pour le sultan, pensant obliger son prince et s'attirer ses faveurs, songea aux moyens de s'emparer de Ghilan et de le livrer. Il lui écrivit «que toute la contrée qu'il avait gouvernée «lui était en réalité acquise de sentiments; que sa présence seule, au milieu du pays, lui amènerait les siens et le rendrait victorieux; que tous désiraient ardemment son retour.» Ghilan, qui avait un caractère plus droit que la plupart des Maures, et qui ne soupçonna pas la trahison, s'embarqua, au reçu de cette lettre avec quelques partisans. Il vint à Tanger. Mais à peine, avait-il pris terre qu'il fut fait prisonnier, enchaîné et traîné à Mequines où le roi le tua cruellement de sa propre main<sup>2</sup>.»

Que Ghilan soit mort à El-Qçar, qu'il ait été pris beaucoup plus tard par trahison, les résultats furent les mêmes: le Gharb et Fas furent pacifiés pour quelque temps. Maroc, au contraire, venait de se révolter à nouveau (moharrem 1084, avril-mai 1673) et de reconnaître Ahmed ben Mahrez. Isma'ïl prépara une armée pour réprimer le soulèvement puis partit, mais au lieu d'aller droit au Sud, il se dirigea à l'Est sur Taza. En même temps, une révolte formidable contre les Turcs éclatait à Tlemcen, à l'instigation des marabouts. Des documents prouvent qu'Isma'ïl était en relation avec ces derniers. Fut-il cause du soulèvement? Tandis qu'Isma'ïl soumettait les Angad, razziait les Segouna, le dey d'Alger, venu réprimer la révolte, massacrait sans pitié les habitants. Les Turcs vainqueurs assiégèrent les révoltés dans le mausolée de Sidi Bou Medine, les firent sortir, les égorgèrent,

1. *Nechr el-Mathâni*, II, pp. 8 et suiv.; El-Oufrani, p. 504 (305 du texte); *Istiqça*, IV, p. 22; Chénier, p. 363 du t. III; Ez-Ziani, p. 24, retarde encore d'un an de même que cf. Mouette, *Histoire des Conquistes*, p. 115-135.

2. El-Oufrani, *loc. cit.*; *Nechr el-Mathâni*, II, pp. 9-10 et 15; Ez-Ziani, pp. 24 et suiv.; Chénier, III, p. 367; Ockley, p. 85, ligne 15, Mouette, p. 135, 140-145.

ruinèrent la zaouïa<sup>1</sup>. Isma'ïl retourna sur ses pas, marcha droit sur Maroc par le Tedla. Ce fut dans ce dernier pays qu'il rencontra l'armée de son adversaire au gué de Bou Aq'ba sur l'oued el-Abid. Après une bataille acharnée où Ahmed ben Mahrez fut défait, Isma'ïl marcha sur Maroc pour l'assiéger. Le siège fut long, Isma'ïl essaya de se créer un parti dans la place et fit intervenir certains chérifs. Ahmed ben Mahrez fit arrêter les chérifs favorables à son adversaire et les fit périr. Les Turcs de leur côté lançaient dans l'Atlas des prétendants ou des chefs de bandes. Ahmed ben Abd Allah ben Mohammed el-Hadj ed-Dila'i était rentré au Maroc et avait soulevé les tribus berbères du Tedla, puis il razzia les tribus arabes de cette région. Isma'ïl fut bientôt accablé par les plaintes de ces dernières, il dut leur envoyer son qaïd Ikhlef et trois mille cavaliers pour les soutenir. Cette armée fut battue et Ikhlef tué dans le combat. Une deuxième armée et un deuxième qaïd eurent le même sort. Isma'ïl préféra traiter, il rappela les Dila'ïtes de Tlemcen, où ils pouvaient impunément intriguer avec les Turcs, leur accorda des charges à sa cour. Depuis, les membres de cette famille n'ont plus figuré dans les soulèvements<sup>2</sup>.

Le siège de Maroc continuait avec des alternatives diverses lorsque, au bout de deux ans, Ahmed ben Mahrez, se voyant à bout de ressources, s'échappa de la ville et alla se réorganiser du côté du Sous. Isma'ïl, ayant donné l'assaut à la ville, la prit et laissa ses troupes la livrer au pillage (rabi' II 1088, juin-juillet 1677); puis il voulut poursuivre son adversaire du côté du Sous. Mais les Berbères du Tedla lui barrèrent la route, peut-être à l'instigation de ses propres frères Hammadi et El-Harran, qui s'étaient révoltés. Isma'ïl envoya contre les Berbères le qaïd Abd Allah Er-Rousi, Celui-ci les battit, coupa sept cents têtes aux révoltés et les envoya à Fas comme trophée. Il est vrai que les Berbères dans la même rencontre, coupèrent la tête à quatre cents archers de Fas<sup>3</sup>.

Revenu à Miknaça (Méquines), Isma'ïl s'empessa de se débarrasser de ses prisonniers de Tétouan en les faisant périr, puis comme les révoltés le menaçaient encore, il se décida à faire une expédition dans le Sous à la poursuite de son insaisissable neveu. Il pacifia le Sous, reçut l'hommage de ses tribus arabes, visita Tatta, Akka, Tisint, Chinguit, et remonta en toute hâte vers le Nord où la révolte menaçait d'éclater à chaque absence du souverain. Ahmed ben Mahrez d'ailleurs, avait été insaisissable<sup>4</sup>.

1. *Nechr el-Mathâni*, II, p. 21; *Istiqa*, IV, p. 23; Ez-Ziani, p. 26; Shaw p. 243. — Isma'ïl voulut-il faire diversion vers l'Est pour surprendre Mouley Mahrez ? Ou bien avait-il projeté ce soulèvement pour s'emparer de Tlemcen? R. Basset, *Nédromah et les Traras*, p. 62, fournit les preuves authentiques des relations d'Ismaïl avec les marabouts.

2. *Nechr el-Mathâni*, loc. cit.; *Istiqa*, IV, p. 25; Ez-Ziani, p. 27; Mouette, p. 150-153, Chénier, *Recherches historiques*, III, p. 383; Mohammed el-Hadj ed-Dila'i mourut à Tlemcen pendant son exil, il fut enseveli dans la mosquée de Senousi (Ziani, p. 20; Oufrani, p. 474 et 285 du texte). Sur les Dila'ïtes, voir El-Oufrani, pp. 455 à 474 (214 à 285 du texte). Sur les relations des Turcs et des révoltés marocains, voir Chénier, pp. 373, 318, 383, du t. III des *Recherches historiques sur les Maures*.

3. Ez-Ziani. loc. cit., *Istiqa*, id., id., Mouette, p. 199-232.

4. Ez-Ziani, pp. 28 à 31.



L'année suivante marque une étape importante dans la politique d'Isma'il. Depuis son avènement, pas une année ne s'était passée sans révolte, et presque toujours ces révoltes avaient été appuyées ou fomentées par les Turcs. Le chérif résolut de leur imposer une attitude plus favorable à son égard et, pour cela, il se disposa à l'offensive contre la régence. Il accorda quelques jours de repos à son armée au retour du Sous, puis il partit pour l'Est. Les tribus de la frontière avaient-elles été prévenues? Toutes vinrent se joindre à Mouley Isma'il comme sur un mot d'ordre et le suivirent ensuite du côté du territoire algérien en laissant Tlemcen sur la gauche. «Quand on arriva au campement d'El-Gouéa' sur les bords du Chelif, on trouva l'armée turque installée sur les rives du fleuve, elle était au grand complet avec ses canons et ses obusiers. Dès que la nuit fut venue les Turcs ouvrirent le feu; en même temps ils firent battre leurs tambours et allumer les torches. En entendant ce bruit, les Arabes épouvantés prirent aussitôt la fuite, et, le lendemain matin, il ne resta plus au sultan que son armée régulière, ses auxiliaires s'étant dérobés au combat.» Les Turcs montrèrent alors à Mouley Isma'il les traités passés avec ses deux frères Mohammed et Rachid, traités qui fixaient la limite des deux territoires à la Tafna. En conséquence, Isma'il évacua le territoire turc et la paix fut conclue entre les deux parties<sup>1</sup>. D'après l'auteur de *l'Istiqa*<sup>2</sup>, Isma'il ne serait point allé sur les bords du Chelif, mais aux sources de l'oued Charef ou oued Za, et aurait été contraint de reculer par suite de la défection des Béni Amer. En revenant de cette expédition, le sultan passa par Oudjda dont il aurait relevé les fortifications. Mais il y a plutôt lieu de croire que le sultan avait relevé ces murs avant sa marche au sud de Tlemcen, car, après son affaire avec les Turcs, au lieu de revenir vers Fas il marcha sur Sidjilmasa où ses frères et ses cousins venaient de se révolter. Il défit ces derniers, les pourchassa jusqu'au Dj. Saghrou (Siroua) qui sépare le bassin du Dra'â du Tafilelt, puis voulut rentrer dans ses États par le col du Glaoui. Une tempête de neige anéantit son armée<sup>3</sup>.

Isma'il alla refaire les forces de son armée du côté de Maroc. Les Chebana, par leurs discussions et leurs luttes avec les autres tribus maintenaient l'agitation dans cette contrée. Le sultan résolut de s'en débarrasser. Il les transporta du côté d'Oudjda, les incorpora dans son armée, leur donna des terres, en fit en quelque sorte une tribu maghzen. Mais les Beni Iznasen ne voulurent pas supporter ces nouveaux voisins. Par des attaques incessantes, par des expéditions de chaque jour, des razzia contre les fractions isolées, ils ne laissèrent aux Chebana ni trêve, ni repos. Ces derniers diminuaient rapidement et étaient même sur le point de disparaître. Isma'il fit une expédition contre les Beni Iznasen. Ces tribus de la frontière, arabes ou berbères, constamment en luttes entre elles; toujours prêtes à appuyer,

1. *Id.*, p. 32; de Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 262.

2. *Istiqa*, IV, p. 28.

3. *Id.*, *ibid.*; Ez-Ziani, p. 33; *Nechr el-Mathâni*, II, p. 45; Chénier, III, pp. 387-390.

par espoir du butin l'ennemi de l'Ouest ou de l'Est contre son compétiteur, toujours prêtes à trahir le plus faible des deux adversaires, constituaient un véritable danger. Le sultan attaqua d'abord les Beni Iznasen, les razzia, les pillà, leur tua beaucoup de monde et ne leur accorda l'aman que lorsqu'ils eurent remis toutes leurs armes et tous leurs chevaux. Puis il fit construire sur leur territoire les forteresses de Reggada, El-Aïoun, Selouan. Pendant la construction de ces forts, le sultan poursuivit sa campagne en soumettant les tribus arabes Mehaïa, Angad, Segouna, Ahlaf. Sur le territoire de chacune de ces tribus, il fit construire un fort. Lorsque tous ces travaux furent terminés, Mouley Isma'ïl qui, depuis plusieurs années déjà avait organisé le corps des Abid, plaça cent de ces soldats dans chaque fort<sup>1</sup>. Il répara ensuite les fortifications de Taza et y installa une garnison de 2.500 hommes sous les ordres d'un qaïd. Tous ces forts, toutes ces garnisons, avec Taza comme quartier général formèrent une marche militaire excellente pour la défensive comme pour l'offensive. Le but avoué avait été le maintien de l'ordre dans les tribus; les populations devaient en outre verser dans ces forteresses le montant de la *zekka* et de l'*achour* qui devaient servir de *mouna* aux garnisons<sup>2</sup>. À partir de ce moment Isma'ïl, réformant sur ce même plan l'organisation des tribus de son royaume, mena parallèlement l'organisation défensive contre les Turcs. Nous le verrons bientôt songer à l'offensive.

Les points par lesquels l'influence turque s'exerçait surtout étaient la frontière de l'Est, les ports du Gharb où fréquentaient les corsaires, le Sous où Ahmed ben Mahrez régnait en sultan. Isma'ïl s'était couvert à l'Est; pour se défendre dans le Gharb, il songea à une organisation nouvelle. Il y avait toujours eu sur les côtes de ce pays des «Volontaires de la foi» (*Modjtahidin*), marabouts ou coupeurs de routes, qui, sous prétexte de faire la guerre sainte aux Chrétiens des ports du littoral, pillaient et ravageaient les environs de ces villes. C'étaient les corsaires du continent à côté des corsaires de la mer. De leurs rangs étaient sortis des aventuriers heureux, des prétendants au trône tels qu'El-Ayachi, Ghilan, sans remonter plus haut. Ces bandes présentaient donc du danger pour les souverains qui n'avaient jamais pu agir franchement contre elles sans soulever les protestations du parti religieux. Isma'ïl songea à canaliser ce mouvement religieux et ces bandes en sa faveur; il les organisa militairement, les encadra de quelques centaines de Abids, mit à leur tête des qaïds nommés par lui et les envoya combattre en partisans contre les Chrétiens. Ces bandes, tout en faisant la guerre sainte, surveillaient le littoral et étaient les premières troupes du sultan en cas de danger. Les Turcs ne lancèrent plus aucun aventurier des ports du Gharb dans l'intérieur du Maroc<sup>3</sup>.

1. Sur l'organisation des Abids voir *Istiqa*, IV, p. 33.

2. *Istiqa*, IV, p. 29; Ziani, pp. 34 et suiv. — La *zekka* est la dîme sur les produits du sol et le bétail en général; l'*achour* est la dîme spéciale sur les céréales. La *mouna* est la contribution pour l'entretien des armées de passage ou des garnisons.

3. Le premier qaïd des *Modjtahidin* fut Amr ben Haddou el-Bot'iouy, qui inquiéta sans discontinuer les Anglais de Tanger. D'après le *Nehr el-Mathâni* (II, p. 71), il aurait même pris

Tranquille dans l'intérieur de son royaume au nord de l'Atlas, ayant son littoral bien gardé par les «Volontaires de la Foi» Isma'il pensa à se débarrasser de son compétiteur du Sous. Celui-ci était en correspondance avec les Turcs, plusieurs fois Isma'il avait surpris leurs émissaires<sup>1</sup>. Le sultan comprit qu'il n'obtiendrait rien d'Ahmed ben Mahrez tant qu'il n'aurait pas obligé les Turcs, de gré ou de force à cesser leurs intrigues au Maroc, ou qu'il ne les aurait point chassés de l'Afrique du Nord. Lui-même s'était mis, nous l'avons déjà vu, en correspondance avec les personnages religieux, influents du territoire turc<sup>2</sup>. Une incursion des turbulents Beni Amer lui donna occasion de commencer sa campagne; mais après les avoir razzés, il rentra dans ses quartiers à Miknasa. Les Turcs vinrent à leur tour razzier les Beni Iznasen et poussèrent leurs incursions jusqu'à Dar ben Mcha'al dont ils s'emparèrent, tandis qu'Ahmed ben Mahrez commençait à se mettre en mouvement dans le Sous. Isma'il envoya aussitôt un de ses meilleurs qaïds contenir Ahmed, tandis que lui-même s'avancait sur Tlemcen. Arrivé sous les murs de cette ville, il apprit que les Turcs étaient retenus à Alger et à Cherchel où le bombardement de Duquesne avait fait périr plus de 700 soldats turcs. Isma'il jugea qu'il valait mieux profiter des circonstances: tomber à l'improviste sur le Sous que de s'attarder au siège de Tlemcen où les Turcs ne manqueraient pas de venir en forces. Une lettre pleine de menaces du Divan d'Alger à Mouley Isma'il ne laissait aucun doute à cet égard<sup>3</sup>. Le sultan s'empressa de partir. Il dut remonter la Moulouïa et vint au Sous par Maroc. Il y eut entre les deux compétiteurs au trône du Maroc des batailles terribles. Dans l'une d'elles, sous Taroudant il y eut jusqu'à 1.700 morts. Taroudant fut assiégée par Isma'il, mais sans succès, et le mois de ramadhan arrivant obligea les belligérants à conclure une trêve. Isma'il en profita pour revenir sur la Haute-Moulouïa soumettre quelques tribus, notamment les Beni Idrasen, émigrés du Fazaz<sup>4</sup>, et continuer son plan de fermer par des forteresses et des garnisons toutes les vallées, tous les chemins qui pouvaient amener l'ennemi de l'Est dans l'intérieur du Maroc. Il resta en observation dans cette haute vallée jusqu'en hiver pour donner aux ouvriers le temps de terminer les forts sans être inquiétés par les tribus. Pour assurer cette tranquillité il obligea les Beni Idrasen à lui donner leurs chevaux et leurs armes. Il leur donna en échange cinquante mille moutons dont la tribu s'engageait à vendre la laine chaque année au sultan et leur fit réintégrer leur territoire. Les autres tribus de la Haute-Moulouïa durent également livrer leurs chevaux et leurs armes; Isma'il obtint ainsi la pacification définitive de la partie orientale du Djebel Deren<sup>5</sup>.

---

la Casba de Tanger en 1091, 1680 (cf. Chénier, III, p. 39). Son fils Ahmed lui succéda. Ce fut ce dernier qui prit possession de Tanger au nom du sultan en (1095, 1684) lorsque les Anglais abandonnèrent cette ville.

1. *Istiqqa*, IV, p. 30; Ez-Ziani, p. 36.

2. Cf. R. Basset, *Nédromah et les Traras*, p. 62.

3. Chénier, III, p. 397; *Nechr el-Mathâni*, II, p. 77; Ez-Ziani, p. 36; *Istiqqa*, IV, p. 30.

4. District dans le Haut-Atlas, au sud-est de Fas.

5. Ez-Ziani, pp. 37 et 38; *Istiqqa*, IV, pp. 37 et suiv.

Isma'ïl avait consacré à ces travaux de pacification et de construction de forts toute l'année 1095 (1684). Pendant ce temps les Anglais avaient évacué Tanger, Ahmed ben Mahrez avait donné asile au frère d'Isma'ïl, El Harran. Le sultan considéra ce dernier fait comme une violation du pacte conclu entre son neveu et lui. Dès le début de l'année suivante il partit le combattre<sup>1</sup>. Il eut toute liberté pour mener à bien son expédition du Sous et asseoir son autorité dans tout l'empire. L'anarchie régnait en souveraine à Alger où cinq deys se succédèrent en dix ans au milieu des compétitions et des assassinats. Pendant la même période, grâce au zèle des Volontaires pour la foi, Isma'ïl entra en possession de la plupart des places occupées par les Chrétiens sur la côte de l'Océan. Ahmed ben Mahrez était mort assassiné dans le Sous; El-Harran qui lui avait succédé et qui avait tenu trois ans dans Taroudant périt, lorsque, après l'assaut de djoumada I 1098 (février-mars 1689), Ismaïl fit passer au fil de l'épée tous les habitants de cette ville<sup>2</sup>.

Le sultan crut alors le moment favorable pour anéantir définitivement les Turcs, car tout son empire était tranquille. Il feignit d'abord une expédition contre la grande tribu du Fazaz, les Aït Afelman, y envoya des troupes avec des canons servis par les esclaves chrétiens. Puis il partit lui-même de Miknaça avec toute son armée et marcha contre Tlemcen; en même temps le bey de Tunis envahissait la province de Constantine. Mais soit que les Turcs aient été prévenus du mouvement qui se préparait, soit que le bey de Tunis se fût mis en campagne trop tôt, le dey d'Alger Chaban eut le temps d'écraser d'abord les Tunisiens et de venir ensuite au secours de Tlemcen. Isma'ïl apprit son arrivée étant à Oudjda; il revint sur ses pas, mais l'armée turque l'atteignit à un gué de la Moulouïa. Les Turcs lui livrèrent bataille: Isma'ïl fut défait et laissa cinq mille hommes sur le carreau. Les Turcs le poursuivirent sur la route de Fas et le contraignirent à demander la paix (1103, 1691-92)<sup>3</sup>. À la suite de ce désastre Isma'ïl se décida pour la première fois à prendre l'initiative d'envoyer une ambassade à Alger pour conclure un armistice. Cette ambassade fut composée de diverses notabilités dont le fils du sultan, Abd el-Mâlek, et le jurisconsulte Sidi Taïeb ben Mohammed el Fasi. Lorsqu'ils arrivèrent sur la frontière, le dey était en expédition, sans doute pour châtier les tribus qui avaient soutenu Isma'ïl. Il répandit des flots de sang, égorga des quantités d'hommes; le bruit se répandit subitement que les ambassadeurs avaient tous été tués. La terreur fut intense à Fas. C'était le jour d'Achoura, la fête en fut manquée. Le lendemain, la nouvelle arriva que les ambassadeurs étaient sains et saufs et qu'ils étaient sur leur retour<sup>4</sup>.

1. *Nechr el-Mathâni*, II, p. 88; *Istiqça*, loc. cit.

2. Ez-Ziani, pp. 39 et suiv, *passim*; *Istiqça*, loc. cit.

3. Cf. Plantet, *Correspondance des Deys d'Alger*, pp. 337 (note), 380 (note), 381 lettre du dey Chaban à Pontchartrain; Devoulx, *Tachrifat*, p. 9; de Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 262.

4. *Nechr el-Mathâni*, II, p. 167. — Sur la fête d'Achoura (10<sup>e</sup> jour de l'année musulmane), voir Van den Berg, *Principes de Droit musulman*, p. 41.

Ainsi, malgré la coopération du bey de Tunis, cette campagne avait échoué. Des difficultés intérieures allaient encore aggraver les conséquences de la défaite. Isma'ïl était à peine entré à Fas que les Berbères de la Haute-Moulouïa, enhardis par la défaite du sultan, s'empressèrent de se mettre en révolte. Pour les soumettre, Isma'ïl fut obligé de les faire attaquer par trois colonnes parties de trois côtés différents: Tedla au Nord-Ouest, Todgha au Sud, la vallée de la Moulouïa au Nord-Est. Puis les ayant réduits, il installa au milieu d'eux comme tribu maghzen les Aït Imour. Tout le Maroc était de nouveau pacifié. Dans tout cet empire, il n'y avait plus de tribu avec des chevaux, sauf les gens du Rif, les Oudaïas et les Abids. Isma'ïl qui, pendant vingt-quatre ans, depuis le début de son règne, n'avait point passé une année entière dans son palais de Miknasa, se retira définitivement dans cette localité qu'il avait somptueusement embellie. Son seul regret était du côté de l'Est où il n'avait pu résister aux Turcs; ce regret devint une obsession qui perça dans ses relations même avec les puissances chrétiennes<sup>1</sup>.

La France était alliée à la Turquie. Cette alliance hantait l'esprit du chérif qui aurait voulu faire constater son égalité religieuse, sinon sa supériorité sur le sultan de Stamboul, par les puissances chrétiennes. Une telle alliance pouvait lui être de toute utilité contre l'Espagne, mais surtout, en cas de guerre entre les Algériens et lui, elle pouvait amener une entente entre le sultan de Stamboul et celui de Fas. L'allié du sultan ottoman n'aurait pu refuser ses bons offices à son allié de Fas pour les faire traiter d'égal à égal. Cette idée perça à chaque instant à travers toutes les négociations franco-marocaines de 1693: «Lorsque vous avez été en notre présence, dit-il à Saint-Olon au moment du départ de l'ambassadeur, nous avons cru que c'était pour nous proposer quelque affaire de grande importance, comme vous faites avec le Grand Seigneur...» L'ambassadeur de France ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre les propositions d'Isma'ïl. L'ambassade échoua<sup>2</sup>.

En 1106 (1694) le dey d'Alger Chaban, le vainqueur d'Isma'ïl à la Moulouïa était allé combattre le bey de Tunis. Le souverain de Fas en profita pour envoyer son fils Zidan faire des incursions sur le territoire des Turcs. On a même prétendu qu'il y avait eu alliance formelle entre le bey de Tunis et le sultan du Maroc. Zidan pilla quelques tribus sur la frontière, puis rentra dans son pays chargé de butin. Sur ces entrefaites, le sultan ottoman envoya à Mouley Isma'ïl dix ambassadeurs qui lui enjoignirent de faire la paix avec les Turcs. Ces ambassadeurs arrivèrent à Fas le jour d'A'rafat. Isma'ïl affecta de prendre en considération leur demande et les renvoya avec des présents<sup>3</sup>.

1. Ez-Ziani, pp. 44 et suiv.

2. Thomassy, pp. 144, 148, 153.

3. Ez-Ziani, p. 47; *Nachr el-Mathâni*, II, p. 160; de Grammont, p. 265; Plantet, *Corresp. des deys d'Alger*, t. I, pp. 403, 416, 433. — Le dey Chaban pour faire diversion à l'alliance Tunis-Maroc s'était allié lui-même avec le bey de Tripoli; Plantet, *Corresp. des deys de Tunis*, t. I, pp. 510-511; Devoulx, *Tachrifat*, p. 9; Rousseau, *Annales tunisiennes*, p. 79.

En 1111 (1699-1700) Isma'ïl partagea les gouvernements de ses États entre ses fils et donna le commandement de la province de Taza à Zidan. Immédiatement, sur l'ordre de son père, Zidan se mit en campagne contre les Turcs tandis que le bey de Tunis, Mourad, envahissait la province de Constantine. Zidan parvint à chasser les Turcs de Tlemcen, il marcha sur Mascara dont le bey était en expédition. Il ravagea la contrée, saccagea la ville et pilla même le palais du bey. Mais, peut-être pour sauver son butin, il accepta de conclure la paix avec les Turcs et rentra au Maroc. Isma'ïl, furieux de la paix conclue, destitua son fils. D'ailleurs cette paix fut fatale au bey de Tunis et aux Marocains. Le dey d'Alger eut le temps d'aller écraser le premier dans la plaine des Abd-en-Nour entre Sétif et Constantine et de se retourner du côté de l'Ouest. Mouley Isma'ïl avait repris la campagne à la place de son fils. En vain le sultan de Stamboul lui avait-il envoyé des lettres menaçantes; il passa la frontière et arriva rapidement dans la vallée du Chélif. Le dey, qui revenait victorieux de l'est de la régence et qui avait recruté sur sa route des foules d'indigènes, rencontra le sultan près de la Djidioua. «La bataille s'engagea le 20 du dzou-l qa'dah 1112 (28 avril 1701) à midi, et se termina à quatre heures par la déroute de Mouley Isma'ïl qui fut blessé et faillit tomber entre les mains du vainqueur. Trois mille têtes de soldats et cinquante de qaïds furent rapportées à Alger où la victoire fut fêtée pendant plusieurs jours.» Isma'ïl n'avait dû son salut qu'à la vitesse de son cheval et il avait laissé sa lance entre les mains de ses adversaires<sup>1</sup>. Le vieux sultan dut encore une fois abandonner provisoirement ses projets contre l'ennemi.

Les Turcs mirent à profit le répit qu'il leur laissa pour satisfaire leurs visées sur Oran. Mouley Isma'ïl profita de son côté de la prise de cette ville pour envoyer une ambassade à Constantinople, féliciter le sultan et lui remettre un prétendu fils de Mohammed IV. La Porte refusait de reconnaître Isma'ïl comme sultan, elle ne lui donnait que le titre de souverain de Fas. Isma'ïl voulait forcer la Porte à le reconnaître comme sultan. Voulait-il montrer au Grand Seigneur, frère et successeur de Mohammed IV, qu'il n'était pas plus légitime souverain que lui? En recueillant ce prétendu fils de Mohammed IV, Isma'ïl avait-il espéré un instant en faire un rival contre son ancien ennemi? La Porte refusa de laisser venir à Constantinople ce prétendu fils de Mohammed IV qui fut retenu à Chio, et l'ambassadeur d'Isma'ïl fut renvoyé. Le sultan du Maroc se fâcha. Il écrivit une nouvelle lettre dans laquelle il affirmait l'authenticité de l'enfant. On lui répondit en faisant décapiter le fils de Mohammed IV. Sa tête fut jetée sur le seuil de la porte du sérail avec un écriteau: «Pour avoir voulu faire croire que sa mère esclave enceinte de Mohammed IV avait été enlevée pendant un voyage à

---

1. Cf. de Grammont, p. 270, d'après *Gazette de France*; Bou Ras (trad. Arnaud.) *Revue Afric.*, t. XXVII, pp. 82-83; Hammer, t. XIII, note au bas des pages 46-47; Pères de la Mercy, pp. 152 et suiv.; Thomassy, p. 190; Chénier, t. III, p. 409; Peyssonnel, I, p. 332; Plantet, *Corresp. des deys d'Alger*, II, p. 10.

la Mekke.» Puis la Porte écrivit à Mouley Isma'il une lettre pleine d'allusions, notamment «que les fils de sultans ne courent pas le monde comme d'autres princes; que la Porte était inaccessible à des insinuations pareilles à l'histoire du décapité; que de pareilles insinuations n'étaient que le rêve d'une imagination fébrile ou de vains discours.<sup>1</sup>» La guerre n'allait pas tarder à recommencer entre Isma'il et les Turcs. Le sultan de Stamboul n'aimait peut-être guère les Turcs d'Alger, mais ces Turcs lui étaient utiles<sup>2</sup> en maintenant son prestige en Afrique, en empêchant le chérif du Maroc de fonder l'empire de l'Afrique du Nord. Isma'il, non reconnu chef des Musulmans, était à la merci de tout rival heureux suscité contre lui, par les Turcs. Dès 1709 il profitait de ce que Louis XIV persistait à lutter contre la coalition pour le féliciter et pour revenir sur son projet d'alliance. Il offrait au roi de France des secours contre ses ennemis, il n'oubliait pas de mettre en parallèle ses offres et l'indifférence que le sultan de Stamboul avait récemment montrée pour son allié. L'offre était claire, Louis XIV, absorbé par sa politique continentale y répondit évasivement<sup>3</sup>.

Dès que le sultan marocain eût vu s'apaiser en partie la révolte de ses fils il lança Abd el-Mâlek contre la régence, mais au lieu d'attaquer par le Nord il attaqua par le Sud. Il poussa ses incursions jusqu'à Aïn Madhi et soumit toute la région. Un neveu de Mouley Isma'il commandait à Bou Semghoun entre 1122 et 1125 (1710-1713). Mais de nouvelles révoltes de ses fils paralysèrent l'action du vieux chérif. Il ne put pas profiter des dissensions qui déchirèrent la régence pendant la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Il mourut le 27 redjeb 1139 (20 mars 1727)<sup>4</sup>.

---

1. Hammer, *Hist. des Ottomans*, t. XIII, pp. 201 et suiv.

2. Les Turcs d'Alger le sentaient bien eux-mêmes : «Alger, disait le dey Chaban à Louis XIV, est au sultan de Stamboul une poire pour la soif». Cf. Plantet, *Corresp. des deys d'Alger*, I, p. 417.

3. Thomassy, pp. 197 et suiv.

4. Cf. *Rihla* de Mouley Ahmed, pp. 202 et 322.





## CHAPITRE XI

Coup d'œil sur la politique de Mouley Isma'ïl. Les Turcs et les marabouts favorisent l'anarchie sous ses successeurs.

Malgré l'échec complet de sa politique contre les Turcs, Isma'ïl avait eu un grand règne. Ses efforts furent paralysés à l'intérieur de son royaume par des populations difficiles facilement accessibles aux suggestions de l'ennemi du dehors. Les impôts qui écrasaient les habitants créèrent dans Fas même des tendances en faveur des Turcs. En 1127 (1715), le sultan fut obligé d'arrêter par la force l'exode des habitants de Fas à Tlemcen. Les dissensions de ses propres fils accablèrent encore Mouley Isma'ïl<sup>1</sup>.

Il avait prévu de bonne heure tout l'intérêt que présentait pour lui l'alliance avec Tunis. Il sut distinguer le point faible de la régence d'Alger dans ses rapports avec les puissances européennes et la Porte. Il voulut étendre le système des alliances. Pour mieux réussir il essaya de s'allier avec la famille royale de France par d'autres liens que ceux de la diplomatie<sup>2</sup>. Les idées, en France ne se prêtaient pas à un pareil projet, les mœurs marocaines d'ailleurs pas plus que la législation musulmane ne le rendaient possible.

Mouley Isma'ïl en succédant à son frère Mouley Er-Rachid avait continué la même politique. À l'intérieur du Maghrib les deux grands ennemis de la nouvelle dynastie étaient les marabouts et les Turcs. Les premiers furent réduits au silence, les seconds furent vivement combattus. Dans cette action vigoureuse, Mouley Isma'ïl fut puissamment secondé par les chérifs de toute origine. Ces chérifs, les Idrisides en particulier, avaient été assez maltraités par les marabouts berbères qui avaient lutté pour conquérir le pouvoir au déclin de la dynastie des Saadiens<sup>3</sup>. L'avènement d'Er-Rachid fut pour ces chérifs une délivrance<sup>4</sup>. C'est ce qui explique que les grandes familles maraboutiques des chérifs d'Ouazzan (*Lihianioun*) et des chérifs de Tameslouht (*Beni Imghar*) n'aient fait aucune opposition aux premiers sultans alides. D'ailleurs, ceux-ci peuplèrent leurs conseils privés de chérifs, sans distinction de branche. C'est ainsi que parmi les conseillers de Mouley

---

1. *Relation des Pères de la Mercy*, p. 205; Ez-Ziani, p. 53. De Mairault, *Relation de ce qui s'est passé dans le royaume du Maroc depuis l'année 1727 jusqu'en 1737*, p. 39-43; Braithwaite, *Histoire des révolutions de l'Empire du Maroc*, p. 1-7.

2. Cf. Plantet, *Mouley Ismaël et la princesse de Conti*.

3. Notamment par les Dila'ites, El-Ayachi, El-Khidhr Ghilan, les chefs des factions de Fas. Cf. *Nechr el-Mathâni*, t. I, *passim*.; — El-Oufrani, pp. 400 de la trad, et suivantes, pp. 250 et suiv. du texte.

4. Cf. *Nechr el-Mathâni*, t. I, p. 262-263.

Isma'ïl on trouvait des chérifs *Raisounioun* (Beni Cheddad d'Ech-Chaoun)<sup>1</sup> des chérifs *Iraqioun*<sup>2</sup>, etc. Très nombreux, répartis par milliers sur toute la surface du Maghrib, les nouveaux sultans ne pouvaient pas trouver de meilleurs agents<sup>3</sup>. Ils leur donnèrent d'abord toutes les charges de confiance en dehors des armées, charges de qadhis, de muftis, etc. Même parmi les marabouts, sous un pouvoir qui ne leur devait que peu ou rien, le seul marabout qui garda tout son prestige en face de la nouvelle dynastie fut un chérif, le chef de la zaouïa d'Ouazzan. Mouley Isma'ïl le nomma gouverneur du territoire de cette ville<sup>4</sup>.

Le fait est d'autant plus à remarquer qu'Isma'ïl ne tolérait pas chez les chérifs de Fas ce qui pouvait leur procurer un prestige religieux qu'il n'avait pas lui-même<sup>5</sup>.

La tendance des chérifs à accaparer à leur profit l'influence des confréries s'accentua sous le règne des premiers Alides, fort probablement avec la complicité du pouvoir central. Les zaouïas des chérifs deviennent, en quelque sorte, les maisons-mères des anciens ordres. C'est de cette époque, en effet, que date le développement de la branche des Chadelia d'Ouazzan<sup>6</sup> et l'origine des Derqaoua<sup>7</sup>. Le fondateur de cette dernière confrérie Mouley Ali Ed-Derqaoui (d'où le nom de la confrérie) était né peu après 1050 (1640-41) aux Beni Zeroual. C'était, comme Er-Rachid, un descendant des chérifs de Sidjilmasa (v. chap. IX). Cette confrérie ne devait prendre toute son importance que dans le siècle suivant. Est-ce cette tendance des sultans alides à favoriser les marabouts chérifs qui devait leur aliéner les marabouts berbères ou andalous de Tamagrout, de l'Atlas, de Bou-l Dja'ad, du Rif? Déjà

1. *Salouat al-Anfâs*, t. III, p. 245.

2. *Salouat al-Anfâs*, t. I, p. 352. — Sur la politique de Mouley Isma'ïl à l'égard des chérifs voir: *Dorar el-Bahia*, t. I, p. 11 et suiv., *Nechr el-Mathâni*, t. II, p. 95.

3. Voir p. 171 et 172.

4. Cf. Ez-Ziani, p. 51; *Nechr el-Mathâni*, t. II, p. 191.

5. La famille des chérifs Tahirioun possédait les deux semelles du Prophète. Cette précieuse relique lui attirait beaucoup de vénération, de profits et d'influence par le nombre immense des pèlerins qui venaient la visiter. L'influence de ces chérifs et leurs richesses ainsi gagnées portèrent ombrage à Mouley Isma'ïl. Il intrigua ou menaça jusqu'à ce qu'on lui fit cadeau de l'une des deux semelles. Les chérifs Tahirioun firent prudemment disparaître l'autre en la cachant (*Selouat*, I, p. 345).

6. La zaouïa d'Ouazzan fut fondée sous Mouley Er-Rachid par le chérif Lihiani (v. Introd.) Abou Mohammed Mouley Abd Allah ben Ibrahim, de la postérité de Sidi Abd es-Selâm ben Mechich. Mouley Abd Allah, de la confrérie des Chadelia se rattache à la chaîne mystique de Ghezouani par Sidi ben Ahmed El-Djerfati, marabout enseveli au Dj. Sersar. Le surnom de El-Djerfati porté par ce marabout indique qu'il était d'origine andalouse, tout comme El-Khidr Ghilan El-Djerfati. Sidi Ali ben Ahmed avait reçu la chaîne mystique du disciple de Ghezouani, Sidi Mohammed ben Ali, surnommé Et-Taleb, enseveli à Bab el-Fetouh une des porte de Fas (cf. Ibn Asker, p. 47). Pour la généalogie et l'historique de la famille des chérifs d'Ouazzan voir *Dorar el-Bahia*, t. II, p. 75 à 90. M. Delphin a donné la généalogie de ces chérifs dans le *Bulletin de la Soc. de Géog. d'Oran*, 1889. Voir aussi *Tohfat el-Akhouan*, manuscrit n° 303 de la Biblioth. Nationale d'Alger, f° 25 et suiv.; *Istiqa*, t. IV, p. 51.

7. Sur les Derqaoua (descendants de Sidi Ali Derqaoui). Cf. *Dorar el-Bahia*, t. II, pp. 160 et suiv.; *Selouat al-Anfâs*, I, p. 171 et suiv.

au temps d'Er-Rachid, Sidi Ali ben Naser<sup>1</sup> de Tamagrout avait eu maille à partir avec le sultan qui lui reprochait son opposition sourde. Sidi Ali fut contraint de venir se fixer à Maroc. Dès qu'il fut arrivé le sultan le fit jeter en prison. Il aurait été décapité si la mort subite d'Er-Rachid n'eût causé sa délivrance. Une évolution se produisait alors dans la confrérie de Tamagrout (khouan de Sidi Ahmed ben Nacer, Naseria) qui avait été jusque-là inféodée aux Qaderia, amis des Turcs d'Alger. Quelques-uns de ses principaux affiliés passèrent sous l'influence des confréries turques du Caire ou de la Mekke, Khelouatia ou Naqchibendia. Vers 1121 (1709-1710), lors de son pèlerinage, Mouley Ahmed ben Nacer lui-même se faisait affilier à ces confréries. À son retour il affiliait plusieurs marabouts de l'Atlas, dont Abou Abbas Ahmed ech-Cherradi de la zaouïa de Cherrada et Sidi El-Mati ben Ech-Chergi de Bou-l Dja'ad. Ces deux zaouïas lutteront chacune à leur tour contre la dynastie alide<sup>2</sup>.

1. Sidi Ali ben Naser, enseveli à Maroc est le patron de la corporation semi-religieuse des Râmia ou Armâ fondée au temps du dernier sultan chérif saadien (cf. Rinn, *Marabouts et Khouan*, page 123) et Quedenfeldt, in *Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft, Sitzungsber.*, 20 juil 1889; p. 512 et suivantes). Les traditions recueillies par Rinn et Quedenfeldt diffèrent assez sensiblement. Sidi Ali était le frère de Sidi Ahmed Ou Mouley Ahmed, l'auteur de la Rihla, qui lui succéda à Tamagrout. Sidi Ali se rattachait à la chaîne mystique des Qaderia par: 1° Sidi Mohammed ben Naser, son père; 2° Sidi Abd Allah ben Hosain El-Tamdjourti; 3° Sidi Ahmed ben Ali ed-Darai; 4° Sidi Belqasem ben El-Ghazi; 5° Sidi Ali ben Abd Allah es-Sidjilmasi; 6° Sidi Ahmed ben Yousof er-Rachidi. (Le reste comme dans R. Basset : *Dictons attribués à Sidi Ahmed ben Yousof*, p. 6 et suiv.). Les Râmia (du mot *râmi*, celui qui lance, plur. vulgaire *armâ*, régulièrement *româ*) tireurs d'arcs ou de fusils, ne sont pas seulement d'habiles tireurs, ils sont aussi des jongleurs experts. Il y a dans l'Islam de l'Ouest trois corporations de ce genre: les Aïssaoua, les Ouled Ou Mousa, les Râmia. Les premiers ont pour patron Sidi Mohammed ben Isa el-Fihri (voir sa biog. dans Ibn Asker, p. 51); ils sont assez connus pour que nous nous abstenions d'en parler ici. Les seconds ont pris le nom du grand saint du Sous, Sidi Ahmed Ou Mousa. L'organisation de ces trois corporations ou confréries de jongleurs-prestidigitateurs est assez semblable entre elles. Leurs divers groupes obéissent tous à un moqaddem; ils s'appellent entre eux frères, «khouan» etc. Nous ne croyons pas que cette organisation ait été créée de toutes pièces par les fondateurs. Ceux-ci ont certainement bénéficié de traditions locales. Les sorciers et les jongleurs marocains, surtout ceux du Sous, ont été célèbres de tout temps dans le monde islamique. Ils sont mentionnés à chaque instant dans les contes populaires, par ex.: Djouder le pêcheur, etc. Ils sont aussi mentionnés par les historiens des premiers temps de l'islamisme africain; presque tous les réformateurs berbères, Ha-Mim, Asem ben Djemil, etc., s'aïdèrent plus de la prestidigitation que du prêche. De même, plus tard, les chefs des diverses confréries. Mais ce qui distingua les membres des corporations de jongleurs dont nous parlons c'est qu'ils sortirent de leur pays, parcoururent le monde islamique, même l'Europe, en suivant les cirques forains dans lesquels ils donnaient des représentations. En correspondance régulière avec leur pays d'origine, ou plutôt la zaouïa de leur patron, ils fournissaient à ces derniers les renseignements politiques les plus utiles (cf. Quedenfeldt, *loc. cit.*). De nos jours les groupes râmia paraissent être affiliés au parti panislamiste turc. On en a signalé jusqu'en ces dernières années en France, à Berlin, à Vienne, à Constantinople, etc. On comprend, par ce qui précède, tout l'intérêt que pouvait avoir Mouley Er-Rachid à tenir en main Sidi Ali ben Naçer et sa confrérie.

2. Pour ce paragraphe et la note qui précède, cf.: *Safoua*, biographie de Sidi Ali ben Naçer, p. 184. *Neçr el-Mathâni*, t. I, pp. 179 et 251; *id.*, t. II, pp. 16, 196 et 252; *Salouat al-Anfâs*, t. III, pp. 32, 42; *Istiqa*, t. IV, pp. 50 à 53. Voir aussi Mouley Ahmed, *Rihla*, p. 199 et *passim*. Nous avons déjà parlé des marabouts de Bou-l Dja'ad (v. note 1, p. 99). Pour ceux de la zaouïa de Cherrada, située à une demi-étape de Maroc, on peut consulter l'*Istiqa*, t. IV, p. 165. Sur les Naqchibendia et les Khelouatia, cf. Rinn, *op. cit.*, le chapitre spécial à chacune de ces confréries.

L'organisation d'une armée de métier, la création de marches militaires autour et à l'intérieur de son empire, permirent à Mouley Isma'ïl de faire ployer sous son pouvoir toutes les autorités religieuses à l'intérieur du Maghrib. Le monopole du commerce des ports, les razzia continuelles sur les tribus douteuses alimentèrent son trésor en empêchant la contrebande des chevaux et des armes. Lorsque la paix eut été bien établie à l'intérieur de ce pays, le vieux sultan qui avait fait converger toute sa politique étrangère et intérieure vers la lutte contre les Turcs se vit enlever par les rivalités de ses fils la réalisation de son rêve. À sa mort, les marabouts et les Turcs reprirent simultanément une grande partie de l'influence qu'ils avaient perdue. Ce changement commença par la révolte de Tétouan, de Tanger et de Salé. Les habitants de ces villes vivaient de la course ou du trafic avec l'étranger ; les plus gros bénéficiaires se faisant par la vente des armes et de la poudre, par les esclaves chrétiens que les Algériens ne pouvaient vendre chez eux et qu'ils venaient vendre dans les ports du Maroc. L'entente entre les corsaires de ce dernier pays et les Algériens, facilitée par les Anglais dès 1704, avait procuré aux habitants des ports de gros bénéfices. Cette entente était dirigée contre le commerce des Français qui contrôlaient par leurs consuls, et en vertu des traités avec la régence, les prises des corsaires d'Alger. Un mémoire inédit de 1755, cité par Thomassy, signale «*que les Anglais aidés des Juifs cherchent à ménager la bonne intelligence entre Marocains et Algériens. Jadis les Marocains ne pouvaient faire la course dans la Méditerranée. Aujourd'hui la Régence les reçoit dans ses ports et les fournit en munitions.*» C'était un échange de bons procédés entre corsaires en raison de la permission qu'avaient obtenue les Algériens de courir sus aux Français sous le pavillon de Salé. On comprend par là tout l'intérêt qu'Anglais et Algériens portaient à l'indépendance des ports de Tétouan, de Tanger ou de Salé ainsi qu'aux révolutions du Maroc<sup>1</sup>.

Six mois après la mort de Mouley Ismaïl, le 28 septembre 1727, un ambassadeur de la régence d'Alger débarquait à Tanger où l'avait amené une tartane française. «Il venoit demander satisfaction sur la violence des Sujets de l'Empereur de Maroc qui avoient pillé un bâtiment algérien richement chargé, que la tempête avoit jeté sur leurs côtes. Il étoit accompagné du gouverneur de Salé, Monino, qui avoit été envoyé par l'Empereur de Maroc régnant<sup>2</sup>, en qualité d'Ambassadeur auprès de l'État d'Alger, pour y notifier la mort de Muley Isma'ïl et l'avènement de son successeur. En même tems, il devoit sonder si les Algériens seroient dans la disposition de fournir du secours contre Muley Abd el-Meleck et connoître quel parti cet État paroissoit vouloir prendre. Les Algériens offroient leur entremise aux deux Frères, et proposoient de terminer la querelle par un partage de l'Empire : ce parti, tout convenable qu'il étoit à l'un et l'autre de

1. Cf. un article de M. de Castries, «Le Maroc d'autrefois», *Revue des Deux-Mondes*, 15 fev. 1903, pp. 842 et suiv.; Thomassy, pp. 227 et suiv., 233 et suiv.

2. Mouley Ahmed ed-Dzehebi.

ces Rivaux, ne fut pas accepté. Malgré ce refus l'Ambassadeur fut fort caressé à la Cour, on le logea dans l'hôtel du Premier Ministre, il reçut en argent comptant l'entier dédommagement de la prise qu'il répétoit, et l'on le renvoya chargé de présens pour la Régence d'Alger, avec laquelle la Cour de Méquinez craignoit, plus que toute chose, de se brouiller, dans les circonstances où se trouvaient les affaires»<sup>1</sup>.

Cette crainte de se brouiller avec Alger expliquerait-elle l'indifférence relative du successeur de Mouley Isma'il envers la ville de Tétouan, révoltée, indépendante sous l'administration d'Ibn El-Ouqqach? Quoi qu'il en soit, moins d'un an après l'ambassade algérienne, Mouley Abd el-Malek était proclamé sultan du Maroc. Au milieu des luttes entre les deux compétiteurs, les marabouts avaient repris leur influence, et c'est chez l'un d'eux, Sidi Yousof ben Saïd Akhensal que se réfugia Ahmed ed-Dzehebi le sultan vaincu. Pendant un espace de vingt ans il y eut douze proclamations de sultans; l'un d'eux, Abd Allah ben Isma'il fut renversé et proclamé six fois. Au milieu des désordres provoqués par ces révolutions successives, dans lesquelles l'armée de métier, la fameuse garde des Abids, faisait et défaisait les sultans, les marabouts leur fournirent souvent un asile, un refuge. Les marabouts redevinrent le seul pouvoir que ces gens fanatiques, ignorants et superstitieux n'osèrent pas impunément braver: C'est Mouley Taïeb d'Ouazzan qui négocie auprès des Abids révoltés leur soumission au sultan Abd el-Mâlek. C'est dans le mausolée de Mouley Idris que se réfugie le sultan Ahmed vaincu par son compétiteur. En 1740, lorsque Abd Allah est, pour la troisième fois, proclamé sultan par la garde noire, son devancier, le sultan El-Mosthadi fait un pèlerinage et se réfugie au tombeau de Sidi Abd es-Selam ben Mechich à Ouazzan. Un peu plus tard le sultan Mohammed ben Isma'il, surnommé Ibn Arbia, va en grande pompe au mausolée de Mouley Idris après son avènement. En 1750, le gouverneur de Tétouan, Ibn el-Ouqqach, battu et chassé de son pays par les armées de Abd Allah, se réfugie à la zaouïa d'Ouazzan et y trouve un refuge<sup>2</sup>.

Cependant Abd Allah avait continué à l'égard des marabouts la politique de son père Isma'il et celle d'Er-Rachid. Jamais il ne se servit de leur intermédiaire à l'égard des populations tandis qu'il respecta toujours les chérifs et les oulémas, à l'opposé de ses frères ses compétiteurs. En 1143 (1730-31), lorsqu'il eut réuni une première fois tout le Maghrib sous son autorité, les privilèges des chérifs et des oulémas furent sauvegardés. En 1153 (1740-41) les gens du Maghrib s'étant décidés à proclamer de nouveau Abd Allah, des ouvertures dans ce but lui furent faites par les chérifs et les principaux oulémas. En 1161 (1748), lors du dernier avènement du sultan Abd Allah, la ville de Fas fit sa soumission par l'intermédiaire des chérifs.

1. Braithwaite, *Histoire des révolutions de l'Empire de Maroc*, p. 101.

2. Cf. Ez-Ziani, pp. 55 à 125, *passim.*; Chénier, III, pp. 421 à 456, Braithwaite, *Histoire des révolutions de l'Empire de Maroc* et de Mairault, *Relation de ce qui s'est passé dans le royaume de Maroc*, *passim.*

En revanche, Abd Allah était très redouté par les hauts personnages des confréries, même par ceux d'Ouazzan, malgré leur qualité de chérifs. Un jour à la seule nouvelle de l'arrivée du sultan, Ouazzan fut évacuée par tous ses habitants y compris les marabouts. Ils ne revinrent qu'après le départ du sultan<sup>1</sup>.

Pendant la même période, la régence d'Alger fut le théâtre de révolutions non moins nombreuses. De la mort de Mouley Isma'il (1727) à la mort de Mouley Abd Allah (1757), s'il n'y eut pas moins de six sultans qui se disputèrent le pouvoir, cinq deys à Alger se succédèrent à la tête de la régence. Les révolutions du Maroc, en donnant du répit aux Algériens, leur permirent de porter leur action à l'Est, et de demander aux finances des beys de Tunis les contributions nécessaires pour combler le déficit de celles d'Alger. Le bey de Tunis, Hasan, avait imploré le secours de la Porte devant l'orage qui le menaçait, et avait vu sa demande agréée. La Porte envoya un ambassadeur à Alger pour arrêter l'expédition. Le dey laissa cet envoyé rejoindre l'armée algérienne, mais il le fit accuser de trahison auprès des chefs de l'expédition et l'envoyé fut décapité. La Porte, occupée ailleurs, dut souffrir cet outrage<sup>2</sup>. Sous Ibrahim Koutchouk dey, (en 1746), les couloughlis de Tlemcen se révoltèrent contre Yousof bey; ils s'allièrent avec les Maures citadins et chassèrent les Turcs. Mais la répression fut terrible, Yousof noya la révolte dans le sang, massacra sans pitié une bonne partie de la population de Tlemcen. En 1170 (1756-57) la guerre contre Tunis fut de nouveau proclamée. La Porte intervint encore une fois en faveur de la Tunisie, mais les Algériens ne lâchèrent leur proie que contre l'engagement des beys de Tunis de leur payer un tribut annuel<sup>3</sup>.

---

1. *Toh'fat el-Akhouan*, folio 80; sur les relations des chérifs avec Mouley Abd Allah, voir *Nechr el-Mathâni*, I, pp. 220 (I. 5-6), 246, 253.

2. Ce fut avec la contribution de guerre des Tunisiens que les deys purent faire restaurer le pont de l'Harrach, emporté précédemment par des crues. Cf. de Grammont : *Histoire d'Alger*, pp. 291 à 308, *passim*.

3. Cf. sur le pillage de la Tunisie: Mohammed Sghir, *Mechra el-Melki* (trad. Serres et Lassam, Tunis, 1900, in-8°), pp. 389-491. Cet auteur ne parle pas, bien entendu, du tribut promis. À ce sujet voir de Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 31.

## CHAPITRE XII

L'action politico-religieuse des chérifs alides contre la Régence d'Alger:  
Mouley Mohammed et ses successeurs (1757-1830).

Nous venons de voir que l'anarchie était générale dans la Berbérie au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce fut au milieu de cette anarchie que Mouley Mohammed, fils du sultan Abd Allah, succéda à son père sur le trône de Fas (safir 1171, octobre-novembre 1757). Ce prince avait, sous plus d'un rapport, des ressemblances avec son grand-père Isma'il. Comme ce dernier il fut un grand constructeur; comme lui encore il avait compris l'importance des questions économiques pour la prospérité de ses affaires et avait débuté en s'enrichissant par le commerce du port de Safi. Mouley Mohammed à peine installé sur le trône lutta vigoureusement contre les marabouts, ceux du Rif en particulier. Mais, en même temps, pour prouver aux populations sa piété, il restaurait les chapelles des saints de la confrérie marocaine par excellence, confrérie presque nationale, celle de Chadeli<sup>1</sup>.

Du temps de Abd Allah les villes de Salé, Tétouan, Tanger, surtout les deux premières avaient été relativement indépendantes. Dès l'avènement de Mouley Mohammed, le raïs Ibn El-Ouqqach, gouverneur de Tétouan, ne se jugeant sans doute pas assez fort pour résister dans sa ville se réfugiait au mausolée de Sidi Abd es-Selam ben Mechich. À Salé, au contraire, le qaïd élu, Abd el-Haqq Fenich, organisa la résistance dans sa ville. Mouley Mohammed ne gaspilla pas ses forces contre Salé, il attendit du temps et de sa politique une issue plus favorable. Il soumit d'abord toutes les tribus de l'intérieur du Maroc, puis reprit la politique de son grand-père Isma'il. Dès 1763, il se mettait en relations avec la cour de France au moyen d'intermédiaires. Comme son grand-père Isma'il, il était hanté par les relations franco-turques, il voulait un traité analogue à ceux que la France avait avec la Turquie. Était-ce, comme Isma'il, dans le but de se mettre sur le même pied que sultan ottoman? On put bien le croire, car si le intéressé que fût Mouley Mohammed au commerce de ses États ses relations avec l'Angleterre lui auraient suffi amplement sous le rapport commercial<sup>2</sup>.

Pendant les troubles qui avaient désolé le Maroc depuis 1727, la France cédant aux suggestions de l'alliance anglaise sous le cabinet Fleury, avait abandonné toutes relations diplomatiques avec ce pays. Les corsaires marocains ou soi-disant tels en profitèrent pour courir sus à nos navires. Les

---

1. Cf. Chénier, t. III, p. 245 et 464. *Salouat al-Anfâs*, t. III, pp. 15 et 110.

2. Cf. Thomassy, p. 247.

Algériens eux-mêmes, liés par des traités avec nous, pouvaient, nous l'avons dit, sous le couvert du pavillon de Salé, attaquer nos bateaux. Aussi les ouvertures indirectement faites par le sultan du Maroc furent très bien accueillies en France. On y voyait surtout l'avantage d'empêcher les Barbaresques de faire la course contre nous comme Saletins, ou de se mettre au service du Maroc. Cependant les négociations traînaient, on crut forcer la main au sultan par une démonstration navale (affaire du Chaffault). Cette démonstration tourna contre nous et faillit tout compromettre. Néanmoins les négociations purent être reprises dès 1766, et l'année suivante, le 28 mai, l'ambassadeur de Breugnon obtenait la conclusion d'un traité. Cette fois encore le sultan laissa voir l'objet de sa préoccupation. Il dit à l'ambassadeur «*qu'au reste, il espérait que cette paix serait aussi durable que celle qui subsistait depuis si longtemps entre la Porte et la France; qu'il ne ressemblait pas aux deys d'Alger et de Tunis qui manquaient aux traités...*» L'article VI de ce traité visait la rupture des relations entre la France et les Régences; l'article VII visait la situation respective des Français et des Marocains, négociants ou captifs, dans ce dernier cas; l'article IX assurait au Maroc la neutralité de la France en cas de guerre avec la Régence d'Alger. Ce dernier article était le triomphe de la politique marocaine, l'objet de toutes ses démarches auprès de nos ambassadeurs depuis Mouley Isma'il<sup>1</sup>.

Jusqu'alors la politique de Mouley Mohammed avait été très compliquée. Il craignait les Turcs, il ne cessait de chercher à avoir de bons rapports avec le Divan d'Alger. En même temps il conservait précieusement l'alliance de Tunis qui était pour lui une sérieuse garantie. L'alliance française venait à point lui rendre son indépendance à l'égard des Algériens. Il ne profita pas de son succès diplomatique pour tomber sur eux; il savait combien la désaffection grandissait entre la Porte et la Régence. La Porte n'avait pas pu venger l'assassinat de son ambassadeur en 1730; les réclamations du Grand Divan de Constantinople n'étaient plus écoutées à Alger. La Porte d'ailleurs, montrait des dispositions amicales à l'égard du Maroc; une ambassade du sultan Mustapha avait amené comme cadeau pour le prince marocain un navire de guerre rempli de mortiers, de canons et d'obus. Le moment n'allait pas tarder où la France servirait d'intermédiaire pour une alliance entre les deux sultans. En attendant, le mariage de la sœur de Mouley Mohammed avec le grand chérif de la Mekke, les pèlerinages des fils du sultan marocain servirent de prétexte à des relations de politesse fréquentes entre les deux cours musulmanes<sup>2</sup>.

---

1. Thomassy, pp. 210 et suiv., 265 et suiv. ; P. Masson, *Histoire du commerce français avec les États barbaresques*, pp. 361-362 (note) et p. 613. La politique de Mouley Mohammed fut très compliquée à ce moment. Les documents diplomatiques nous signalent à la fois l'entente entre le bey de Tunis et le sultan de Fas (Plantet, *Corresp. des beys de Tunis*, II, pp. 594, 595, 602, 620 et une sorte d'entente entre le sultan de Fas et le Divan d'Alger (Plantet, *Corresp. des deys d'Alger*, I, pp. 216 et 281).

2. Cf. De Grammont, pp. 291 et suiv., *passim*; Ez-Ziani, p. 143; *Istiqa*, IV, 104-105.



En 1777, à la suite de l'ambassade en France de Tahar Fenich, l'esclavage pour les sujets français ou marocains fut réciproquement aboli. Les relations entre la France et le Maroc devinrent de plus en plus amicales, le contre-coup s'en fit ressentir jusqu'à Constantinople, l'alliance franco-marocaine prépara les voies à une alliance turco-marocaine. Une question d'étiquette servit de préliminaires. Louis XVI s'était formalisé de n'être appelé, dans la correspondance diplomatique, que le Chef des Français. Il se refusa à correspondre directement avec le sultan du Maroc tant qu'on ne lui accorderait pas dans les pièces officielles le titre de Sultan. L'ambassadeur marocain proposa alors d'attribuer aux deux souverains des titres équivalents. Les deux plénipotentiaires s'accordèrent sur ce point qui mettait vis-à-vis de la France le souverain du Maroc sur le même pied que son rival de Stamboul. C'était en partie la fin si longtemps cherchée de la politique des chérifs avec la cour de France depuis Mouley Isma'il. Mouley Mohammed refusa de ratifier l'accord. Les raisons de ce refus méritent d'être notées: «Il n'y a, disait en résumé Mouley Mohammed, de véritable sultan que dans l'autre vie; pour moi je me contente du simple titre de sidi, émir (chef) des croyants.» On voulut voir cette attitude dictée par des motifs religieux. Pour nous, la religion ne fut qu'un prétexte, Mouley Mohammed craignit de froisser la Sublime Porte, au moment où il allait demander à la politique ce que la force des armes n'avait pu donner aux sultans du Maroc du côté d'Alger<sup>1</sup>.

L'entente de Catherine II, impératrice de Russie avec l'empereur d'Autriche Joseph II, dirigée contre les Turcs donna à Mouley Mohammed l'occasion de cimenter son entente avec la Porte au moment même où les relations entre la Régence d'Alger et le Grand Divan avaient été plusieurs fois très près de se rompre. Le sultan du Maroc prêta cinquante mille piastres au sultan de Stamboul pour faire la guerre sainte. Cet argent qui ne devait pas être remboursé au prêteur, était destiné aux pauvres de la Mekke. Le prêt effectué, l'intermédiaire employé, la destination finale du prêt, tout concourait à créer des difficultés à la Porte, difficultés dont le sultan du Maroc espérait bien profiter. Ces difficultés surgirent dès la remise du récépissé à l'agent français. «Au sujet des cinquante mille piastres fortes, disait l'agent français, l'espèce de décharge fournie par l'intendant des monnaies de Constantinople, pour le roi de Maroc, ne peut être exhibée à ce prince, sans crainte d'exciter de sa part quelques fâcheuses réclamations. 1<sup>e</sup> Il n'y est qualifié que de commandeur (émir) de Fas; ce protocole paraîtra une restriction méprisante de ses titres et de l'étendue de ses États; 2<sup>e</sup> La Porte reçoit les cinquante mille piastres du roi de Maroc, à titre d'aides et de subsides. Ce libellé dénature l'objet du fondateur, qui destinait cet argent aux pauvres de la Mekke». Les motifs n'auraient pas manqué à Mohammed

---

1. De Sacy, *Chrestomathie arabe*, III, p. 18 et notes des pages 332 à 341, donne le texte et la trad. de ces documents.

s'il avait voulu rompre ses relations avec la Turquie. Le bey de Mascara, Mohammed el-Kebir, donnait asile aux révoltés du sultan marocain, et à tous les gros personnages de l'Ouest obligés de fuir leur pays. Des tribus se réclamant du Maroc avaient été razzées par le même bey, sous prétexte qu'elles avaient pillé une caravane lui portant des présents. Ce bey alla jusqu'à faire une expédition chez les Kibdana du Rif pour réprimer quelques brigandages, tandis que les populations du Sud-Ouest à l'instigation des marabouts de Bou-l Dja'ad se mettaient en état d'insurrection. Mouley Mohammed s'assura d'abord de Sidi Mohammed El-Arbi' de Bou-l Dja'ad, le fit interner à Marrakech (Maroc) et, devant les autres provocations du bey de Mascara, préféra temporiser. Bien mieux, tandis qu'il emprisonnait le marabout de Bou-l Dja'ad, il envoyait à Constantinople une ambassade avec des présents pour le sultan. Espérait-il une rupture entre la Régence et le Grand Divan fatigué de l'indiscipline des Algériens? Justement la Porte pressait les Algériens dont le dey Hassan, à l'instigation des Anglais, avait rompu avec la France, de renouer les vieilles conventions avec notre pays. Les Algériens, aidés des Anglais, essayèrent d'entraîner le sultan du Maroc à nous déclarer la guerre. Ils firent ressortir que le prêt effectué à la Porte par l'intermédiaire de la France, n'avait pas été livré dans les conditions fixées et n'avait point reçu sa destination; que la France était déchirée par des divisions intestines, que ses finances étaient épuisées; qu'elle avait quantité de riches vaisseaux sillonnant la mer. Ils demandaient au sultan de leur rouvrir ses ports pour la vente des prises et de leur laisser les communications par terre pour conduire les esclaves sur les marchés. L'empereur du Maroc leur répondit en refusant de s'allier à eux contre la France, et en leur proposant le rachat des esclaves détenus dans les bagnes d'Alger. Sur ces entrefaites, la Porte pesant habilement sur les décisions du Divan d'Alger réussit à faire renouer les relations avec la France<sup>1</sup>. Mouley Mohammed n'eut pas le temps de recueillir les fruits de sa politique à l'égard de la Porte. Il mourut en 1204 (1789-90).

Son fils El-Yezid, celui qui autrefois s'était révolté contre lui, qui avait été accueilli par le bey de Mascara lors de son départ pour la Mekke, lui succéda. Il fut proclamé à la zaouïa d'Ouazzan où il s'était réfugié à son retour d'Orient. Sous son règne, l'entente turco-marocaine eut des résultats dans la Berbérie même. Lorsque Mohammed el-Kébir alla assiéger Oran, Mouley el-Yezid fit une expédition parallèle contre Ceuta. Moins heureux que le bey de Mascara, El-Yezid fut repoussé, et reçut même au siège de Ceuta une blessure dont il mourut peu après. L'entente cordiale turco-marocaine n'avait été qu'un accident<sup>2</sup>.

---

1. Thomassy, pp. 305-323 ; P. Masson, *Histoire du commerce français*, p. 633; *Istiqa*, t. IV, p. 116. Sur Mohammed el-Kebir, voir *Revue Africaine*, t. I, p. 416-454; sur les expéditions de ce bey, on peut consulter aussi Desfontaines, t. II, pp. 170 à 178; et Rousseau, *Chronique du beylick d'Oran*, p. 1-4.

2. Ez-Ziani, pp. 158-168; Thomassy, pp. 334-344.

El-Yezid mort, ses quatre frères se disputèrent le pouvoir. L'un deux, Mouley Sliman, fut proclamé au mausolée de Mouley Idris et eut l'appui des Abids; cette troupe célèbre l'aida, avec les Berbères, à se débarrasser de ses frères et à conquérir le Maghrib. Moulay Sliman continua la politique de son père. Pendant les guerres de la Révolution et du premier Empire, alors que les Algériens et la Turquie même luttaient contre nous, le sultan du Maroc observait à notre égard une bienveillante neutralité; bien mieux, il intervenait auprès du pacha de Tripoli pour obtenir sa neutralité en notre faveur. L'expédition d'Égypte qui diminua considérablement le prestige de la Sublime Porte dans l'Afrique du Nord ne pouvait être nuisible au rival religieux de la dynastie ottomane. Les marabouts inféodés aux Turcs d'Alger, les Khelouatia que Sidi Abd er-Rahman Bou Qobrin venait d'introduire dans les montagnes de la Régence avaient fait leur apparition dans l'Atlas, introduits par Sidi El-Hadi ben Zian el-Iraqi, un des moqaddems d'Ahmed ben Naser de Tamagrout. Un de ses disciples, Sidi Abd el-Ouahhab et-Tazi suscita des mouvements populaires qui déplurent au sultan. Celui-ci fut obligé d'expulser le marabout<sup>1</sup>.

Mouley Sliman crut-il le moment venu de s'agrandir vers l'Est? Presque au début de son règne en 1209 (1794-95) il envoya par la voie de terre une ambassade, chargée de présents pour l'état voisin ou son suzerain. La caravane fut pillée dans le pays d'Oudjda; le chef de la caravane, l'ambassadeur Ez-Ziani s'enfuit à Tlemcen pour se plaindre. De là il dut passer à Oran. Le résultat de sa plainte ne fut peut-être pas meilleur à Oran qu'à Tlemcen. L'ambassadeur revint au Maroc. L'année suivante, Mouley Sliman envoya un corps d'armée sur Oudjda. Le sultan avait donné à ses troupes les instructions suivantes: percevoir les impôts au cas où les Turcs abandonneraient la place et installer dans cette ville le gouverneur qu'il avait désigné; chasser le bey, dans le cas où il quitterait seulement la ville et refuserait d'évacuer le reste du pays. Mais, dès qu'il reçut la nouvelle de l'expédition marocaine, le bey Mohammed el-Kebir donna à son lieutenant l'ordre d'évacuer la place. Puis le bey écrivit à Mouley Sliman qu'il n'avait occupé Oudjda que pour assurer la sécurité des routes et les transactions des négociants. Le bey n'ignorait point la situation du Maroc vis-à-vis de la Porte. Malgré l'indépendance ordinaire des Algériens pour les ordres du Grand Seigneur peut-être eut-il peur que la résistance l'entraînât trop loin? Trois ans plus tard le bey mourait à son retour d'Alger où il avait porté le produit de l'impôt<sup>2</sup>.

Les successeurs de Mohammed el-Kebir ne furent pas à la hauteur de leur tâche. Le sultan Sliman déploya dans son territoire une très grande activité, il écrasa d'abord la révolte de Mohammed ben Abd es-Selam des Akhmas

1. Thomassy, pp. 346-355 ; *Revue Africaine*, t. XV, pp. 334 et 402; El-Kettâni, *Salouat al-Anfâs*, t. III, pp. 32 et 42.

2. De Grammont, p. 345. Sur l'affaire d'Oudjda, voir Ez-Ziani, p. 178 et l'*Istiqa*, IV, pp. 132 et 137.

du Rif, puis celle de Zitan encore dans le Rif. Ces deux révoltés étaient appuyés par les gens de Tétouan et les Turcs. De son côté il donnait asile aux marabouts qui avaient maille à partir avec les Turcs, était en correspondance suivie avec le chérif alide, chef des Derqaoua, Mohammed El-Arbi<sup>1</sup>. Subitement, à l'appel d'un marabout fanatique, Abd el-Qâder ben Chérif, des révoltes contre les Turcs éclatèrent de tous côtés dans la région de l'Ouest de la Régence. Parallèlement, les Kabyles des Babors se révoltèrent à leur tour à l'appel d'un chérif marocain, El-Hadj Mohammed ben el-Ahrach, surnommé Bou Dali. Dans l'Ouest et dans l'Est les armes des Turcs ne furent pas heureuses. Le bey de Mascara, Hadj Mustafa n'agit point assez énergiquement contre les premiers soulèvements fomentés par les sectateurs de Ben Chérif, les Derqaoua. Après plusieurs rencontres le bey fut finalement battu à Fortassa, son camp fut pris et pillé. Le Bey se retira sur Mascara en toute hâte, l'évacua et alla se retrancher à Oran. Ben Chérif profita de cette faute qui lui donna un énorme prestige, s'empara de Mascara et en fit son quartier général. Il lança ensuite des proclamations dans toutes les tribus les appelant à la guerre sainte contre les Turcs, menaçant celles qui résisteraient. Il ordonna en même temps la saisie des cultures des tribus Maghzen et fit faire la récolte pour son compte. Cela fait, il s'organisa pour assiéger Oran<sup>2</sup>.

Dans l'Est, Ben el-Ahrach et son allié Zebouchi, poursuivis par le bey de Constantine Othman, réussirent à lui tendre un guet-apens. Ils le surprirent dans les gorges du Bas Roumel et le massacrèrent avec la plupart de ses soldats. Ben Chérif et Ben el-Ahrach étaient d'ailleurs de connivence et se soutenaient mutuellement<sup>3</sup>.

Le sultan du Maroc, Mouley Sliman, redoutait beaucoup que des bruits transpirassent sur ses relations avec les insurgés. Le pseudo Ali Bey el-Abbassi, alors à Fas, sollicitait vainement du sultan un passeport pour

1. *Istiqa*, IV, pp. 133, 137, 140; *Dorar el-Bahia*, II, p. 164.

2. En réalité l'influence des Derqaoua s'était répandue bien avant cette époque, si l'on en croit les historiens qui ont recueilli les traditions populaires. Le prédécesseur de Mohammed el-Kebir, le bey Hadj Khelil persécutait les marabouts hostiles aux Turcs dans la région de Tlemcen. Le marabout Derqaoui Mohammed ben Ali lutta contre lui et aurait réussi par ses incantations à le faire foudroyer (cf. W. Esterhazy, *Domination turque*, p. 187). Mohammed el-Kebir réussit par sa politique habile et énergique à rétablir le prestige des Turcs fortement atteint par ce coup (*id.*, *ibid.*, p. 189). Ez-Ziani (p. 185 et suiv.) et l'*Istiqa* (pp. 131 et 140) prétendent que le soulèvement des Derqaoua fut occasionné par les persécutions contre les marabouts. La vérité est probablement l'inverse, d'après ce que nous savons de la politique turque au sujet des marabouts. Sur les premiers soulèvements des Derqaoua, cf. Rousseau, *Chronique du Beylick d'Oran*, pp. 1. à 7. Les auteurs marocains citent le fondateur des Tidjania comme un des principaux marabouts que les Turcs persécutèrent à cette époque. Cf. également Bargès, *Complément de l'histoire des Beni Zeïyan*, pp. 499-500.

3. Rousseau (*loc. cit.*), dit que le bey Othman fut écrasé dans les gorges de l'oued Zohour par les troupes de Ben el-Ahrach et Zebouchi. W. Esterhazy (*loc. cit.*, pp. 201 et 202) suit la même tradition. Féraud qui prétend avoir fait une enquête personnelle à ce sujet témoigne *de visu* que les traces de ce désastre turc, le monument funéraire du bey existaient encore de son temps au Kheneg Alihim, dans la vallée du Bas Rummel (*Hist. de Gigelli*, p. 206). Cf. aussi sur le même sujet : *Revue Africaine*, article de Berbrugger, t. III, p. 209 et un article de Féraud, t. VI, p. 120.

continuer son voyage sur Alger par Oudjda et Tlemcen. Le sultan se retrancha, pour légitimer son refus, derrière des considérations politiques : il ne pouvait pas déceimment écrire à son inférieur le dey d'Alger. Un parent du sultan fit la lettre au dey et Ali bey put partir. Arrivé à Oudjda le voyageur dut rebrousser chemin. Mouley Solimân le fit enlever par ses troupes et reconduire de force à Fas<sup>1</sup>. L'insurrection fomentée par les Derqaoua gagnait de plus en plus du terrain; tout le pays était en révolte du Chélif à la frontière marocaine<sup>2</sup>. Le bey d'Oran Mustafa fit-il réellement appel au sultan Sliman sollicitant son intervention auprès des insurgés? Quoi qu'il en soit, le dey lui donna un successeur. Mohammed Mekallech qui prit sa place commença aussitôt les opérations contre les insurgés. Ben Chérif fut arrêté dans sa marche par diverses tribus et rejeté du coté de l'Est. Un coup de main heureux remit la ville de Mascara au pouvoir du bey Mohammed qui enleva jusqu'à la famille de son adversaire. Celui-ci s'était retranché avec ses partisans à la zaouïa de Mohammed ben Aouda; il y subit une défaite écrasante. Les têtes de ses partisans tués furent coupées et, dit la chronique indigène, jetées aux pieds du bey comme on jette des oignons. La garnison turque de Tlemcen était enfermée dans le Mechouar et assiégée par la population qui avait fait cause commune avec les Derqaoua et avait prêté serment de fidélité au sultan du Maroc. Une nouvelle bataille à l'Oued el-Ahad, où 600 têtes de Derqaoua furent encore coupées, permit au bey d'aller débloquent Tlemcen<sup>3</sup>.

Mouley Solimân avait envoyé, après le serment des gens de Tlemcen, le cheikh des Derqaoua. Mouley el-Arbi, accompagné d'El-Hadj Taher Baddou, faire une enquête sur la situation. C'était une simple formalité, un acte prudent pour réserver l'avenir, attendre l'attitude que les Turcs allaient prendre et agir en conséquence. Le sultan de Fas qui n'avait pas cessé d'entretenir une correspondance suivie avec Mouley el-Arbi ed-Derqaoui savait à quoi s'en tenir sur le mouvement de Tlemcen et sur les chefs du mouvement. Mouley Solimân d'ailleurs était entouré de Derqaoua. Il avait nommé mufti de la mosquée de Qarouin à Fas, El-Hadj Taher ben Ahmed qui était un des principaux membres de cette confrérie. Celui-ci avait affilié la plus grande partie des personnages de la cour du sultan. Lorsque celui-ci apprit que les Turcs avaient repris Tlemcen, il renvoya les ambassadeurs tlemceniens, mais leur fit des cadeaux. Il les fit réaccompagner par le qaïd Ayad qui apporta des présents au bey. Celui-ci se laissa fléchir et en profita pour réconcilier les citadins de Tlemcen, avec la garnison. À la suite de

1. *Voyages d'Ali bey*, t. III, pp. 313, 329, 330.

2. Les principaux compagnons du chérif Derqaoui Mohammed El-Arbi étaient Algériens. Son maître avait été Sidi Abd er-Rahman ben Idris El-Tlemsani (*Selouat*, II, p. 270). Un des chefs de la confrérie à Fas était Sidi Bou Zian ben Ahmed el-Ma'askeri el-Ighrisi (*Selouat*, II, p. 362). Le dernier cheikh (supérieur général) de la confrérie décédé à Fas en 1309 (1892) était d'origine algérienne, c'était Sidi Mohammed El-Arbi ben Mohammed el-Hachemi el-Metghari (*Selouat*, I, p. 260).

3. Ez-Ziani, pp. 186 et suiv. ; Rousseau, *loc. cit.*, pp. 11 à 17.

cette affaire le bey partit avec son armée pour Oran où il se reposa un mois. Entre temps les Beni Amer révoltés s'étaient enfuis au Maroc<sup>1</sup>.

Dans l'est de la Régence le successeur du bey Othman, le bey Abd Allah, soutenu par de grandes familles berbères, comme les Moqrani, reprenait l'offensive contre Ben el-Ahrach. Celui-ci disparut tout à coup, puis reparut dans la grande bataille qui se livra dans la plaine d'Eghris, de la province d'Oran, bataille d'où le bey Mekallech sortit encore vainqueur. Une autre bataille à la Djidioua vint encore affaiblir le parti de Ben Chérif. Les révoltés essayèrent dès lors de se réfugier vers l'Ouest. Le bey les atteignit à la Tafna où il leur livra combat. Dans cette bataille connue sous le nom de journée de Ben el-Ahrach, périt, dit la chronique indigène, une foule de doctes savants. Le bey écrasa encore les révoltés à Touta. Tout à coup, le divan d'Alger prit ombrage du bey qui devenait trop puissant et trop influent. Sous un prétexte ridicule le dey le fit arrêter, puis étrangler<sup>2</sup>.

Pendant que les troupes algériennes étaient occupées dans l'est et l'ouest de la Régence, Mouley Solimân faisait la conquête de Figuig en 1805 (1219-20), celle du Gourara et du Touat en 1808 (1222). À la même époque le faible El-Hadj Mustafa revenait pour la deuxième fois à la tête du beylik d'Oran. Un an après, le dey était obligé de le remplacer par l'énergique Bou Kabous (1223, 1808-09). Celui-ci ne laissa aux Derqaoua aucun répit. Partout où des affiliés lui furent signalés, il les traqua. Ben Chérif s'était d'abord réfugié du côté de la Ya'qoubia dont les marabouts avaient pris son parti; il en fut chassé par le bey qui le rejeta vers le Sud. Le marabout ne trouvant aucun asile chez les tribus effrayées, dut aller jusqu'à Aïn Madhi. Là encore il fut mal reçu; il dut revenir sur ses pas et se réfugia chez les Beni Iznasen. Le gendre de Ben Chérif, Bou Terfas, se révolta à son tour, entraînant derrière lui les Trara. Le bey marcha contre les Trara, les battit, mais au retour sa colonne fut détruite par la neige et repartit en désordre à Tlemcen après avoir abandonné en route la plupart des bagages<sup>3</sup>.

Que se passa-t-il à Tlemcen entre le bey et la garnison turque? Le bey, paraît-il, se laissa gagner par Mouley Solimân. Sur ces entrefaites, la mésintelligence éclata entre les Algériens et les Tunisiens. Le bey de Tunis, Hamouda, avait envoyé une ambassade à Mouley Solimân, sous le prétexte d'une fourniture de grains. Peu après, il marchait contre le territoire de Constantine. Le bey, envoyé à l'Est refusa de marcher, se déclara ouvertement pour le sultan du Maroc et fit périr les Turcs qui lui résistèrent. Un qaïd, Ali Qarabaghli, entraîna les Turcs avec lui, s'enferma dans Mazouna dont la population était favorable aux Turcs et tint ferme contre les insurgés<sup>4</sup>. Le bey

1. Rousseau, *loc. cit.*, pp. 17 à 20 ; Ez-Ziani, *loc. cit.*; El-Kettâni, *Salouat al-Anfas*, t. II, p. 359.

2. Rousseau, *loc. cit.*, pp. 21 à 22,

3. Ez-Ziani, p. 189 ; Rousseau, *loc. cit.*, pp. 22 à, 26; R. Basset, *Nédromah et les Traras*, p. 17.

4. Cf. Rousseau, *loc. cit.*, pp. 27 et suiv., de Grammont, pp. 364 et suiv. D'après l'*Istiqqa* (IV, p. 144), le bey de Tunis, Hamouda, avait renouvelé son alliance avec le Maroc avant d'entrer en lutte avec Alger.

vint à Oran, sans doute pour ses approvisionnements. Omar Agha l'y avait devancé en secret, envoyé par le divan d'Alger. Il fit saisir et emprisonner le bey qui fut plus tard décapité. Puis Omar alla délivrer la garnison de Nedroma; Ali Karabaghli fut nommé bey et les deux chefs firent dans les régions des Trara et de Tlemcen des marches militaires pour en imposer aux populations et les maintenir en respect. Ce fut dans une de ces tournées que les Turcs détruisirent la maison que Ben el-Ahrach possédait aux Trara<sup>1</sup>.

La paix fut maintenue pendant quelque temps à l'ouest de la Régence d'Alger par la terreur. Mais les Derqaoua avaient allumé un incendie qui reprenait à chaque instant dans tous les coins de la Régence, pour quelque motif que ce soit. De 1810 à 1815, les Tunisiens, les Kabyles des Babors, les Flissa, le Titteri infligeaient aux Turcs défaites sur défaites. En 1816, pendant le bombardement d'Alger par les Anglais, le Derqaoui Ben Cherif reparut, souleva les Ahrar et marcha contre les Turcs. Le bey dispersa encore une fois ces bandes et Ben Cherif se retira au Figuig<sup>2</sup>. L'intérieur de la Régence était alors livré à l'anarchie la plus complète. La marine algérienne avait été détruite par l'expédition anglaise et était incapable de se relever. Les Turcs ne pouvaient tenir tête à toutes les insurrections à la fois. Leur unique chance consista dans les révoltes des marabouts de l'Atlas contre le sultan du Maroc. Pendant que le bey de Tunis marchait vers l'est de la Régence, que le bey de Tlemcen se révoltait contre le divan d'Alger, Mouley Solimân était retenu dans l'Atlas pour réprimer là révolte de Mohammed Ou Naçer Mehaouch, disciple des marabouts de Tamagrout. Après la mort de Mohammed Ou Naçer, ses fils continuèrent la résistance. Lorsque l'Atlas fut apaisé, il ne resta à Mouley Solimân qu'à attendre une nouvelle occasion favorable contre la Régence si les marabouts du Sud lui laissaient du répit. Son neveu Ibrahim, fils d'El-Yezid, se révolta dans le Rif. Cette révolte à peine apaisée, les marabouts de la zaouïa de Cherrada commencèrent à s'agiter à leur tour. Le sultan mourut sur ces entrefaites (1237, 1821-22).

Mouley Abd er-Rahman, qui lui succéda, suivit la même politique. Le prestige des marabouts Derqaoua avait baissé auprès des populations soumises aux Turcs. Le nouveau souverain se servit des marabouts Tidjania<sup>3</sup>. Le grand marabout de Aïn Madhi, Et-Tidjani, hostile aux Turcs, avait été chassé de sa zaouïa et de Bou Semghoun où il s'était retiré, par Mohammed el-Kebir. Cela se passait au moment où le sultan Sliman reprenait Oudjda. Ce marabout se refugia d'abord à Tlemcen, mais le fils de Mohammed el Kebir nommé bey à la mort de son père le chassa encore de cette ville et l'obligea à se réfugier au Maroc. Mouley Solimân accueillit très bien le fugitif. Il l'autorisa à fonder une zaouïa à Fas, lui donna dans ce but un de ses palais. Le marabout mourut dans cette zaouïa en 1229 (1814)<sup>4</sup>. Les deux

1. Rousseau, *loc. cit.*, p. 28. Basset : *Nédromah et les Traras*, p. 17-18.

2. De Grammont, pp. 364 et suiv., *passim* ; Rousseau, *loc. cit.*, p. 29.

3. De Grammont, pp. 383 et suiv. ; *Istiqça*, IV, pp. 137, 154, 161 et 165.

4. *Istiqça*, IV, p. 150 ; *Revue Africaine*, t. V, p. 468; article d'Arnaud sur Et-Tidjani (d'après le

fil du marabout, Mohammed el-Kebir et Mohammed es-Seghir, revinrent à Aïn Mahdi, à la mort de leur père. L'aîné avait hérité des pouvoirs spirituels et temporels. Il quitta Fas, y laissant comme son représentant l'ancien khalifa (lieutenant, coadjuteur) de son père, Cheikh Mahmoud Et-Tounsi. L'influence de Tidjani s'étendit rapidement dans les qçour du Sud-oranais au point que les Turcs ne tardèrent pas à prendre ombrage de ses menées. Le successeur de Ali Qarabaghli, le bey Hasan fit sabrer tous les marabouts de son territoire qu'il put surprendre; les autres s'enfuirent au Maroc. Puis le bey marcha contre Tidjani. Un échec relatif qui l'obligea à revenir dans le Tell, contribua à déprécier le prestige du bey et à augmenter celui de son rival. Le bey du Titteri, Bou Mezraq fut battu deux ans plus tard devant la même zaouïa. Mais le marabout, jugeant la défensive insuffisante, attaqua à son tour et fit des incursions dans le sud du territoire du beylik d'Oran<sup>1</sup>.

Les choses en étaient là à l'avènement de Mouley Abd er-Rahman. Depuis plusieurs années, l'insurrection ne cessait de désoler les Kabylies du Jurjura et des Babors. Jusqu'en 1826, les Turcs multiplièrent en vain les exécutions d'indigènes et les incendies de villages. Leur autorité, à l'intérieur du pays, devenait de plus en plus précaire. Dans l'ouest de la Régence, les Hachem se révoltèrent à leur tour. Ils appelèrent Tidjani à leur tête, mais celui-ci, après avoir inutilement essayé de s'emparer de Mascara, fut battu par le bey d'Oran et tué. Néanmoins le bey n'osa pas poursuivre la campagne contre les Tidjania<sup>2</sup>, dont le prestige maraboutique venait de recevoir une rude atteinte. Il sentait que le péril allait venir de l'Ouest. Mouley Abd er-Rahman avait réussi par un dernier effort à s'emparer de la zaouïa de Cherrada, à ruiner le pouvoir de ses marabouts. Il était plus libre désormais pour porter toute son attention sur les affaires de ses voisins de l'Est<sup>3</sup>.

Comme si les désordres à l'intérieur de la Régence n'étaient pas suffisants, des difficultés ne cessaient de surgir entre le Divan et les agences européennes, tandis que la milice turque elle-même menaçait à chaque instant de se révolter. En 1816 les Anglais avaient bombardé Alger<sup>4</sup>. En 1819 une division navale anglo-française vint signifier au dey les décisions du congrès d'Aix-la-Chapelle par lesquelles l'Europe interdisait aux États barbaresques la piraterie et le commerce des esclaves, c'est-à-dire ce qui faisait vivre Alger<sup>5</sup>. En 1824, il y eut entre les Algériens et les Anglais une grande bataille navale indécise, mais qui enfla l'orgueil et le fanatisme des Algériens, déjà surexcités par les guerres pour l'indépendance de la Grèce<sup>6</sup>. Subitement,

---

*Kounnache*, écrit par un disciple de Tidjani) et t. XXI, pp. 249 et suiv., article de Trumelet, *Notes pour servir à l'Hist. de l'insurrection dans le Sud Algérien*.

1. Trumelet, *loc. cit.*, *ibid.*; Arnaud, *ibid.*; de Grammont, pp. 383 et suiv.

2. Trumelet, *loc. cit.*; Arnaud, *loc. cit.* La tradition populaire veut que Tidjani ait été trahi à l'instigation des O. Sidi Cheikh, marabouts inféodés aux Turcs.

3. *Istiqa*, IV, p. 179.

4. De Grammont, p. 376 et les sources citées.

5. De Grammont, p. 385 et les sources citées.

6. De Grammont, p. 386.



en 1827, le conflit jusqu'alors le plus grave pour l'avenir de la Régence éclata avec la France.

Tout le monde sentit que quelque chose d'important allait se passer. L'instinct populaire eut comme l'intuition de l'avenir, et de tous côtés les marabouts prédirent la conquête du pays par l'étranger<sup>1</sup>.

En 1828, le sultan Mouley Abd er-Rahman considérant toute l'importance de la province de l'est de son empire décida de n'y envoyer que des personnes de choix pour gouverner le pays. Il transforma cette province en marche militaire avec Oudjda comme capitale, y installa un corps d'armée, et plaça à la tête du pays, comme gouverneur, Abou-l A'la Idris son meilleur général. Il est fort probable que Mouley Abd er-Rahman espérait tirer le meilleur parti possible des conflits futurs entre la Régence et l'Europe. Dès 1824 il avait eu soin de compléter par un article additionnel relatif au commerce le traité passé en 1767 entre son grand-père Mouley Mohammed et la France. Le 28 mai 1825 ce même traité de 1767 était renouvelé avec toutes ses stipulations visant les deux Régences. Le traité fut fidèlement observé. Pendant la guerre de Morée, ne voulant à aucun prix froisser la France protectrice des Hellènes, le sultan du Maroc refusa de s'associer contre elle aux Turcs musulmans. Tandis que le conflit franco-algérien devenait de plus en plus aigu, Mouley Abd er-Rahman affectait d'afficher sa neutralité à l'égard de la France. Il y eut même une entente spéciale entre le bey de Tunis et lui à ce sujet. La future expédition française servait admirablement leur politique. Nul ne pouvait prévoir, pas même la France, que la prise d'Alger l'entraînerait à la conquête de tout le pays algérien. L'entente de la France avec Tunis et le Maroc fut complète. Les agents français recevaient par Tunis les renseignements sur l'intérieur de la Régence voisine. Tunis et Fas correspondaient avec l'intérieur de l'Algérie, leurs correspondances étaient portées par des marabouts mendiants marocains. Il n'entre pas dans notre cadre de rechercher ce qui résulta pour le Maroc et Tunis de cette entente amicale. En 1830, la France plantant son drapeau sur les remparts d'Alger mettait fin pour toujours aux rivalités turco-marocaines<sup>2</sup>.

---

1. Ces sortes de prédictions couraient le pays dès 1815. Voir de Grammont, p. 374.

2. Rouard de Card, *Traité entre la France et le Maroc*, pp. 211 et 212; Plantet, *Correspondance des beys de Tunis*, t. III, p. 165, lettre du consul De Lesseps en date du 14 oct. 1828; *ibid.* p. 690, Rapport de M. d'Aubignosc, commandant le stationnaire français *La Bayonnaise* en rade de Tunis; *ibid.*, pp. 692-696; *Istiqa*, t. IV, p. 678.



## Conclusion

Les rivalités des chérifs et des Turcs, leur caractère politico-religieux.  
La frontière turco-marocaine; les relations économiques de ces deux États.

Dans la période de temps que nous avons parcourue depuis les dernières années du XV<sup>e</sup> siècle de notre ère jusqu'en 1830, nous avons vu se constituer, puis régner dans l'Afrique du Nord, deux pouvoirs rivaux: celui des chérifs et celui des Turcs d'Alger. Ces deux pouvoirs étaient nés, presque simultanément, d'une réaction religieuse contre la conquête chrétienne de l'Espagne musulmane, contre les entreprises des Portugais et des Espagnols sur les côtes de l'Afrique du Nord. Les rois de la maison d'Aviz avaient entraîné les Portugais à la conquête commerciale du monde; les corsaires du Maghrib génèrent leurs navires, finirent par contraindre ces souverains à l'occupation des côtes du Nord-Ouest africain et du détroit de Gibraltar pour réprimer la piraterie. Les rois d'Espagne étaient contrecarrés dans l'Andalousie musulmane par les volontaires de la guerre sainte; ils firent diversion en attaquant le littoral africain de la Méditerranée. Cette double action surexcita le fanatisme des Berbères et des Arabes, amena une révolution qui fut dirigée par les confréries religieuses. Dans cette révolution toutes les dynasties du Maghrib sombrèrent. Elles furent remplacées par des pouvoirs nouveaux établis sous l'influence des confréries ou des marabouts.

Dans le Maghrib de l'ouest, la dynastie nouvelle des chérifs Saadiens représenta pour les populations un gouvernement constitué d'après les traditions les plus pures de l'Islam<sup>1</sup>: gouvernement dont le chef doit être issu de la famille du Prophète; dont les actes sont supposés continuer la tradition de Mohammed. Dans les Maghribs du Centre et de l'Est, des Turcs, aventuriers pleins de génie et d'audace, se plièrent d'abord aux conditions du parti religieux. Mais ils ne tardèrent pas à devenir, de protégés, les maîtres et les protecteurs de ce parti. Ils mirent ensuite l'État qu'ils avaient fondé sous la protection de la Sublime Porte et accrurent leur pouvoir de tout le prestige des sultans de Stamboul.

Turcs et chérifs devaient fatalement s'entrechoquer. Deux grandes causes (sans parler des conditions géographiques ou économiques locales) devaient amener ce résultat: la prétention des chérifs marocains à la légitimité

---

1. Les règles concernant la proclamation des souverains musulmans ont été exposées par Ibn Khaldoun dans ses *Prolégomènes*, mais c'est El Maouerdi qui est la principale autorité pour ces questions. Son livre, *El-Ahkam es-Soltania*, a été traduit par Ostrorog; le tome I (de la trad.) est consacré au droit public musulman. Cf. aussi, Van den Berg, pp. 197 et suiv., où ces règles sont exposées en abrégé.

exclusive, et surtout la loi générale qui veut que les Etats musulmans, pour vivre, soient obligés à faire la guerre, ou à abandonner le système d'impôts établis par le Qoran<sup>1</sup>.

À maintes reprises, les souverains du Maroc ne pouvant ou ne voulant pas faire la guerre ont essayé de demander au commerce, à des monopoles d'industries, les ressources qu'ils ne pouvaient avoir autrement que par la guerre. Le fondateur de la dynastie saadienne, Mohammed el-Mahdi, avait monopolisé la production des mékasses, les Anglais lui fournissaient des armes. Son successeur, El-Ghaleb l'imita<sup>2</sup>. Des documents diplomatiques montrent que leurs successeurs suivirent les mêmes traditions. Ils étaient quelquefois sinon associés, du moins intéressés dans le trafic des négociants juifs<sup>3</sup>. Les sultans alides, dès leur avènement comprirent quels pourraient retirer du commerce. Nous avons mentionné les relations de Roland Fréjus avec Er-Rachid. La politique commerciale de Mouley Isma'ïl, de Mouley Mohammed et de leurs successeurs est suffisamment connue pour que nous nous dispensions d'en parler<sup>4</sup>. Mais les ressources, qu'ils en tirèrent, quoique importantes, ne leur suffirent pas.

Dans l'histoire d'Alger on voit à chaque instant des deys associés avec des marchands. Ici le but poursuivi n'est plus le même. Les souverains marocains demandaient au commerce des ressources pour alimenter le trésor de l'État. Les deys commerçants ne recherchaient que des profits personnels. L'exemple le plus typique à ce sujet est assurément l'histoire de la créance Bacri et Busnach qui amena la conquête française.

Il sembla, au début, que l'avantage devait rester au mieux organisé. Sous les beglerbegs l'organisation militaire des Algériens fut formidable<sup>5</sup>. Leurs premières expéditions au Maroc montrèrent la supériorité de leur armement et de leur discipline; ils auraient fini par avoir raison de leurs adversaires de l'Ouest. Ceux-ci trouvèrent des alliés naturels chez les Espagnols dont les Turcs détruisaient le commerce sur mer et contrecarraient les projets dans l'Oranie. Mais cette politique d'entente hispano-marocaine eut contre

1. Van den Berg, pp. 244-245 et de Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 271 et note.

2. Cf. El-Oufrani, *passim*; D. de Torrès, *Hist. des Chérifs*, et Berbrugger; ces différents passages ont été cités, *supra*.

3. Cf. Nicoll et Pusey, *Catag. Codic. manuscript. Orientalium Bibliothecæ Bodleianæ*, t. II, pp. 397 à 403. Analyse de lettres de souverains du Maroc aux rois d'Angleterre et à des marchands anglais, depuis Mouley Ahmed el-Mansour (994 hég.) jusqu'à Mouley el-Oualid (1049 h.). Remarquer, pages 398 et 400, les lettres de Mouley Zidan en faveur de négociants juifs. Cf. aussi Hakluyt, *The principal Navigation voyages*, t. VI, pp. 28 et 419 à 433.

4. Cette politique commerciale a été étudiée en détail par Chénier, *Recherches historiques sur les Maures*, t. III, p. 245 et suiv.; Thomassy, *Le Maroc et ses caravanes, passim*; Masson, *Hist. des Établissements et du commerce français dans les États barbaresques*. On pourrait aussi rappeler que les profits partagés par le sultan hafside de Tunis, Abd el-Aziz, avec les corsaires l'aiderent à lutter contre les Arabes qui dévastaient l'Ifriqiah. V. *supra*, ch. I.

5. Pour l'organisation militaire des Turcs, voir Plantet, *Correspondance des Deys d'Alger*, t. I, introduction. Ce travail paraît avoir été fait d'après les meilleures sources.

elle le parti religieux. Dans la famille même des chérifs saadiens, la haine du chrétien et la guerre sainte légitimèrent les révoltes de tous les compétiteurs et justifiaient à leurs propres yeux l'alliance avec les Turcs, ennemis de leur famille.

Des compétitions, en effet, s'élevèrent fréquemment. Rarement, à la mort d'un souverain, son successeur proclamé par les oulémas de Fas fut le même que l'élu des oulémas de Maroc. Quand l'un des compétiteurs s'appuyait sur les Turcs, l'autre recherchait immédiatement l'appui des Chrétiens. C'était une nécessité imposée pour les approvisionnements militaires. Les Chrétiens poursuivant leur politique d'occupation du littoral en profitèrent pour se faire céder des ports. Leur manque de politique religieuse musulmane permit au parti religieux d'exaspérer de plus en plus les sentiments des populations locales et d'amener le divorce entre elles et les souverains du Maghrib. Des révoltes facilitées par la configuration du pays, par les tendances de populations remuantes chez qui le refus de l'impôt a toujours été considéré comme le plus sacré des devoirs, aggravaient à chaque instant la situation. Les tribus arabes et les tribus berbères, jamais bien assises les unes à côté des autres, favorisèrent tantôt un, tantôt l'autre des prétendants. Comme les Chrétiens, les Turcs firent payer cher leurs services, et même, pour mieux affaiblir leurs voisins ils prêtèrent souvent leur concours à plusieurs compétiteurs à la fois. De leur côté, les sultans de l'Ouest cherchèrent toujours à éluder leurs engagements. La décadence de l'odjak d'Alger, dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, favorisa leur résistance. Les Algériens affaiblis par l'anarchie, ne pouvant plus entreprendre une conquête aussi difficile que celle du Maroc, cherchèrent surtout à maintenir leurs positions à l'Ouest. D'ailleurs, les promesses ou les engagements des souverains de Fas importaient surtout à la politique des sultans de Stamboul. La décomposition du Maroc au début du XVII<sup>e</sup> siècle, les divisions soigneusement entretenues par les Turcs donnèrent naissance à des sortes de principautés féodales dominées par des marabouts berbères. Les rivalités de clans ou de races et l'hostilité des derniers Saadiens et de leurs partisans<sup>1</sup> contre ces marabouts empêchèrent le parti religieux d'unifier sous la seule autorité de l'un des siens le territoire du Maghrib de l'ouest.

Sur ces entrefaites un chérif, aussi audacieux qu'habile, sut attacher à sa fortune quelques aventuriers d'abord, puis les Arabes Angad, gens de la frontière turque, tribu remuante, avide de butin, jamais soumise ni aux sultans ni aux Turcs. Avec ces éléments, Mouley er-Rachid entreprit la conquête du Maroc. Les nations européennes se disputaient alors le marché marocain et approvisionnaient tous les prétendants. Er-Rachid s'adressa aux Français qui faisaient des tentatives commerciales sur les côtes du Rif.

Nous avons assez fait ressortir, croyons-nous, le caractère exclusivement

---

1. Cf. dans El Oufrani, *Nozhet el-Hadi*, l'histoire de Zidan ben El-Mansour, *passim.*, et p. 378.

militaire de l'établissement d'Er-Rachid. Lui-même et ses successeurs furent d'autant plus à l'aise avec les confréries religieuses qu'ils ne devaient rien. Ils purent à leur gré régler leur politique avec elles. La nouvelle dynastie ne négligea pas l'élément religieux; elle s'en servit, en ayant soin de le maintenir entre des limites étroites. Les seuls marabouts favorisés furent ceux qui n'inspirèrent aucune crainte aux sultans<sup>1</sup>.

La confrérie des Chadelia avait une zaouïa à Fas. Déjà au temps des chérifs saadiens, cette zaouïa était la résidence du grand chef de l'ordre. Les zaouïa affiliées, aujourd'hui indépendantes, de Tameslouht, Bou-l Dja'ad, Ouazan, ne s'étaient pas encore détachées du tronc principal<sup>2</sup>. Seuls, les khouan de la confrérie des Naçeria, de Tamagrout, se tenaient à l'écart, cherchaient à susciter des mouvements populaires, à grouper sous leur hégémonie religieuse les populations berbères de l'Atlas. L'énergie de Mouley Er-Rachid en eut vite raison<sup>3</sup>. Les chérifs alides suivirent toujours la même politique. Tous les ordres religieux, au fur et à mesure de leur apparition, durent avoir une zaouïa centrale à Fas<sup>4</sup>.

Sous la dynastie saadienne, les chérifs de toute branche avaient continué leur ascension comme élément prépondérant dans la société marocaine. Ils étaient devenus très nombreux. Leurs tentatives pour s'emparer du pouvoir à Fas au déclin des Saadiens leur avaient aliéné les chefs berbères ou les meneurs des factions de Fas. Ces derniers en arrivèrent même à persécuter les chérifs.

Les Turcs d'Alger ne reconnaissaient point la noble caste des chérifs, ne contrôlaient point leurs généalogies, les tenaient plutôt en suspicion. Les sultans alides trouvèrent dans la masse de ces derniers non seulement de la bienveillance et des sympathies familiales, mais certaines tendances politiques communes. Les chérifs étaient généralement cultivés; Mouley er-Rachid choisit parmi eux ses conseillers, les premiers jurisconsultes qui jugèrent sous son gouvernement. Plus tard, Mouley Isma'il renforça encore l'organisation du chérifat, il ressuscita une coutume des anciens chérifs, ne donna ses filles en mariage qu'à des membres de la famille du Prophète<sup>5</sup>. Il cimentait ainsi certaines alliances politiques, mais il avait soin d'autre part

---

1. Mouley er-Rachid et Mouley Isma'il fréquentèrent volontiers Abd el-Qâder ben Ali ben Abi-l Malhasen (*Nechr el-Mathâni*, II, pp. 62 et 11), le chef des Chadelia de Fas, et Ahmed ben Abd Allah Ma'an el-Andalosi (*loc. cit.*, II, p. 182) de la zaouïa Mokhfiâ, et l'un des principaux cheikhs de la même confrérie.

2. Lorsqu'un chef de zaouïa se détachait de sa confrérie pour fonder un rameau indépendant ou une confrérie nouvelle les sultans exigeaient que le fondateur eût une zaouïa à Fas, y entretenît une caution; cf. dans la *Toufat el-Akhwan* la fondation de Dar ed-Dhaman (la maison de la caution) par Mouley Abd Allah, d'Ouazzan.

3. *Selouat*, p. 184 : Biographie de Sidi Ali ben Abd er-Rahaman ed-Dela'ï.

4. Cf. La Martinière et Lacroix : *Documents sur le N.-O. Africain*, t. I, p. 362 (note); Arnaud (*Rev. Afric.*, t. V, p. 468), cite le même fait pour les Tidjania.

5. Cf. La Martinière et Lacroix, *loc. cit.*, t. I, p. 367 (texte et note) ; El-Qâdiri, p. 54 (au bas) et suiv.

de ne tolérer, chez ses alliés, rien du prestige politique ou religieux auquel il prétendait seul avoir droit.

Les grosses difficultés éprouvées par les chérifs alides pour consolider le pouvoir de leur dynastie vinrent du côté des Turcs. Ceux-ci, en effet, ne cessaient de prêter leur appui à tous les compétiteurs des souverains du Fas, et continuaient la politique de division qui leur avait si bien réussi avec les derniers Saadiens. Malgré l'anarchie qui désolait leur propre Régence, malgré les révoltes qu'ils devaient sans cesse réprimer, ils ne cessaient de tenir en échec leurs voisins de l'Ouest. La politique extérieure de ces derniers ne convergea d'abord que vers un seul but : amoindrir le prestige de la Régence d'Alger, trouver des alliés pour l'annihiler, si possible. Ce fut en vain que, dans ce but, Mouley Ismaïl rechercha l'alliance de la France et qu'il fit plusieurs tentatives armées contre ses adversaires : il échoua dans ses projets. Ses successeurs immédiats furent victimes de la politique de la Turquie. Mouley Mohammed demanda à la diplomatie ce que la force des armes ne pouvait lui donner. Il profita de l'alliance française pour nouer les relations les plus amicales avec la Sublime Porte. C'était un fin diplomate ; ses projets furent encore favorisés par l'état d'anarchie dans lequel tombait de plus en plus la Régence, par les fautes de l'odjak d'Alger qui ne sut que s'aliéner les sympathies du Grand Divan.

Sur le territoire algérien, surtout dans l'Ouest, des marabouts, agents des zaouia de Fas, menaient une action pareille. Cette politique ne tarda pas à donner des résultats. Au fur et à mesure que les profits de la course diminuaient, les Turcs étaient obligés de demander à l'intérieur de la Régence les ressources que la mer ne leur procurait plus. Les marabouts excitèrent partout les populations rurales, et suscitèrent des révoltes dans tous les coins du pays. Les beys des provinces ne purent plus recouvrer les contributions (*dennouch*) et les rapporter à Alger sans de fortes colonnes militaires. En même temps les deys étaient occupés à l'Est par Tunis, au Nord-Ouest autour d'Oran par l'Espagne, dans les Kabylies, par un état d'insoumission permanent. Ils furent souvent obligés de se découvrir au Sud. Aussi les Marocains portèrent-ils à plusieurs reprises leurs tentatives de ce côté.

Mais l'autorité du sultan marocain sur le Sud algérien ne se maintint que le temps strict qu'y séjournèrent les aventureux chefs de bande qui parlaient ou commandaient au nom de ces sultans. Il ne faudrait donc pas prendre à la lettre ce que disent les auteurs marocains des frontières de leurs pays sous les premiers sultans alides et croire que les limites étaient à l'Est le Djerid, au Sud l'Oued Noun<sup>1</sup>. C'est pure affaire de courtoisie ou, si l'on veut, d'orgueil national.

Les populations des qçour du Sud-algérien, dans cette sorte de large couloir entre le désert au Sud et le Tell montueux au Nord, connaissaient

---

1. El-Oufrani, p. 505 (305 du texte); El-Qâdiri, p. 56; *Nechr el-Mathâni*, II, p. 4.

par leurs traditions locales la valeur de ces expéditions. Dans un pays ouvert depuis le Maroc jusqu'à la mer des Syrtes, les envahisseurs de l'Est ou de l'Ouest s'étaient pourchassés de temps immémorial. Les habitants avaient pris l'habitude de ployer sous l'orage pour se redresser aussitôt après. Les oasis ou les qçour, seuls lieux d'approvisionnement, pouvaient ouvrir ou fermer le passage. Souvent alliés avec les maîtres de Tunis contre les maîtres du Maghrib central, les sultans de Fas pouvaient, en s'emparant de ces territoires, donner la main à leurs alliés. Leurs tentatives dans ce sens remontent haut. Mais sans dépasser les temps modernes, peu avant la période qui nous occupe, nous voyons les Mérinides occuper les abords du Djerid. Cette dynastie prétendait à la souveraineté religieuse dans l'Afrique du Nord; Tripoli faisait la prière en son nom. Touggourt eut un gouverneur mérinide, de la famille même de ces sultans. Ce gouverneur se rendit-il indépendant au moment de la chute au Maroc de cette dynastie? La fondation de la dynastie indépendante des Beni Djellab à Touggourt date à peu près de cette époque (fin du XV<sup>e</sup> siècle). Marmol prétend que le premier sultan saadien fit une tentative heureuse de ce côté. Ce fait semble confirmé par les traditions populaires prétendant que la famille de Mouley Alahoum, souche des sultans d'Ouargla qui ont duré jusqu'à nous, descendait de Mohammed el-Mahdi<sup>1</sup>.

Les premiers sultans alides reprirent plus en grand les projets de leurs devanciers, mais ils ne réussirent pas mieux dans le sud que dans l'ouest de la Régence. Les Turcs surent attacher à leur fortune une famille maraboutique et féodale, les Ouled Sidi Cheikh qui prétendaient descendre de Sidi Abd el-Qâder el-Djilâni. Ils firent couvrir par cette famille leur frontière du Sud-Ouest. Ils essayèrent de la même politique à Tlemcen, où un groupe religieux, inféodé à Sidi Abd el-Qâder el-Djilâni, correspondait avec une zaouia des Qadiria du Rif. Mais c'est surtout dans le Sud marocain, dans le Sous, que leurs intrigues aboutirent. Grâce à leur appui, Mouley Mahrez, révolté contre Isma'ïl, faillit créer un deuxième empire dans cette région<sup>2</sup>.

D'ailleurs le Sous ne fut jamais soumis complètement aux souverains marocains. Nous savons par la relation de Saugnier, que sous Mouley Mohammed lui-même, le véritable maître du Sous était le marabout d'Ilegh, descendant des Ouled Ahmed Ou Mousa<sup>3</sup>. Les relations de tous les voyageurs marocains nous ont appris que depuis la situation du Sous n'avait guère changé. Tous sont unanimes à dire que le pouvoir des sultans de Fas n'y est qu'illusoire.

---

1. Cf. R. Basset, *Les Manuscrits arabes des zaouias de Temacin et de Ouargla*, p. 19 ; Daumas, *Le Sahara algérien*, Paris, 1845, in-8°, p. 45. Trumelet, *Le Français dans le Désert*, p. 26 et suiv.; Féraud, *Les Ben Djellab, passim*; Marmol, III, p. 31.

2. Cf. La Martinière et Lacroix, t. I, p. 388 et Duveyrier, *Revue de Géographie*, t. IX, p. 444 ; sur les Ouled Sidi Cheikh, *loc. cit.* (t. II, p. 158 et suiv.), d'après Trumelet.

3. Sur les marabouts d'Ilegh, cf. Saugnier (*Relation*), p. 119.



Sous Mouley Sliman et son successeur Mouley Abd er-Rahman, la politique religieuse marocaine s'exerça dans le Sud algérien comme dans le Nord. Les rivaux des Turcs opposèrent marabout à marabout, confrérie à confrérie. Le rôle des Derqaoua au Nord fut dévolu aux Tidjania au Sud. Ces derniers eurent leurs affiliés répandus sur tout le pays des Hauts-Plateaux. Les résidences de leur missionnaires ou leurs zaouïas formaient comme une traînée de Fas à Tlemcen et Tunis en passant par les oasis et les qçour, l'Oued Rhir. Le bey de Tunis était affilié à cette confrérie<sup>1</sup>. Toutes ces zaouïas correspondaient entre elles. Elles transmettaient dans l'intérieur de la Régence d'Alger, aux khouan de l'ordre, aux affiliés locaux les avis combinés de Fas et de Tunis<sup>2</sup>.

En dehors de l'action des marabouts, les sultans du Maroc firent encore appel à l'ambition des grandes familles locales. Ils leur délivrèrent des diplômes conférant certaines immunités, assurant pour l'avenir, pour le jour où le sultan de Fas dominerait tout le Maghrib, des charges importantes aux titulaires de ces diplômes<sup>3</sup>.

Ces intrigues n'étaient pas sans action sur des populations animées généralement d'un grand esprit d'indépendance. Les habitants du Sud en profitaient pour refuser le paiement de l'impôt à tout pouvoir constitué en dehors de celui des marabouts, uniques autorités effectives sur ces gens superstitieux. À l'égard des Turcs ces populations se déclaraient marocaines; à l'égard du sultan de Fas, elles se prétendaient en territoire turc<sup>4</sup>.

La frontière turco-marocaine subit naturellement le contre-coup des guerres dont elle fut le théâtre. Ce serait une grosse erreur de croire comme on l'a dit, quelquefois, que la Moulouia fut une limite presque invariable<sup>5</sup>. Au temps de Léon l'Africain, la Moulouia servait de limite aux royaumes de Tlemcen et de Fas<sup>6</sup>. Nous savons par Ibn Khaldoun qu'elle était considérée comme la limite naturelle entre les deux Maghrib, du Centre et de l'Ouest<sup>7</sup>. Mais après l'avènement des chérifs saadiens, cette limite a varié suivant l'extension de l'influence politique effective de ces chérifs. L'expédition de Salah Raïs à Fas assura pour quelque temps la Moulouia comme limite occidentale de la Régence. Marmol nous nomme les places frontières où le

1. Cf. Rinn, *Marabouts et Khouan*, chap. des Tidjania, *passim* et page 451.

2. Voir Plantet, *Corresp. des beys de Tunis*, III, pp. 690, 692, 696.

3. *Revue Africaine*, t. XIX, p. 5; Féraud y donne le texte et la trad. d'un de ces diplômes. L'erreur de date (qui pourrait provenir soit du traducteur, soit du copiste) n'infirmait en rien la valeur du témoignage.

4. Cf. *Revue Africaine*, t. IV, p. 75, article de Bresnier sur l'expédition du bey Mohammed el-Kebir à Chellala; *Moniteur Algérien* du 5 février 1847, article de M. Deligny sur le même sujet; Trumelet, *Notes pour servir à l'histoire de l'insurrection dans le Sud-Algérien*, *Rev. Africaine*, t. XXI, *passim*.

5. Notamment Berbrugger. Cf. *Revue Africaine*, t. LV, p. 102. Article sur les frontières de l'Algérie.

6. Léon l'Africain (éd. Schefer), t. III, p. 1-6 et 417.

7. Ibn Khaldoun (trad. de Slane), t. I, pp. 194, 195, 196.

sultan de son époque tenait garnison : Tazota, dans le pays des Kibdana du Rif, Taourirt près du confluent de la Moulouia et de l'Oued Za, Debdou. L'Oued Ziz au Sud, continuait la frontière entre les deux pays; sur ses bords ou ceux de l'Oued Guir, les Beni Goumi étaient perpétuellement disputés entre les Turcs et les chérifs<sup>1</sup>. Gramaye nous mentionne la même frontière, à peu de chose près, un peu plus tard<sup>2</sup>. Lorsque le sultan Zidan ben El-Mansour, battu par son frère, dut fuir de Fas, il se réfugia chez les Turcs, à Oudjda<sup>3</sup>.

Les chérifs alides, dès leurs débuts, firent reculer dans le nord de la Régence la frontière jusqu'à la Tafna<sup>4</sup>. Mais il ne semble pas que la frontière ait beaucoup varié au sud du confluent de l'Oued Za jusqu'au règne de Mouley Sliman. On lit en effet, dans l'*Istiqqa*, que Mouley Isma'il fut battu par les Algériens à El-Gouïa aux sources de l'Oued Charef, en territoire turc. De son côté Chénier mentionnait encore Debdou comme étant, de son temps, une garnison frontière des sultans de Fas<sup>5</sup>. Il est probable que de ce côté, comme du côté d'Oudjda, la frontière dut avancer vers l'Est sous le règne de Mouley Sliman au moment où ce prince fit la conquête de Figuig et des Oasis du Sud-Ouest Algérien.

Les Oasis du Sud avaient à cette époque une importance beaucoup plus grande que de nos jours. Le trafic des esclaves y attirait les caravanes et on faisait les entrepôts d'un immense commerce qui n'existe plus. Le sultan saadien El-Mansour profita de l'indépendance de ces oasis à l'égard des Turcs et de la décadence du petit état fondé autrefois par Abd el-Kerim el-Meghili, et s'en empara. Il y nomma comme qadhi le petit-fils d'El-Açmouni, l'adversaire d'El-Meghili. Ces oasis notamment la vallée de l'O. Saoura et le Touat couvrirent El-Mansour au Nord-Est contre les Turcs lors de son expédition au Soudan<sup>6</sup>. Pendant la période d'anarchie qui suivit la mort d'El-Mansour ces territoires recouvèrent leur indépendance. Ils servirent de berceau ou de refuge à de célèbres agitateurs : Abou Mahalli, Mohammed bou Isma'il, qui semblent avoir été des agents des Turcs, qui furent tout au moins leurs auxiliaires et leurs alliés.

Les chérifs alides essayèrent à plusieurs reprises la conquête de ces régions. Mouley Isma'il y eut un gouverneur qui poussa jusqu'à Aïn Madhi, dans le Djebel Amour. Mais les sultans, ses successeurs, ne s'y maintinrent point. Dès cette époque, dans l'ouest de la Régence, les beys paraissent avoir été choisis parmi les plus énergiques agents des Turcs. Il était, d'ailleurs, nécessaire pour ces derniers que leur autorité n'y fût pas relâchée.

Lorsque la politique diplomatique des sultans de Fas commença à porter ses fruits, lorsque Oudjda fut place forte marocaine, les intrigues des

1. Marmol, t. II, p. 283, pp. 290 à 296, *passim*, et p. 322.

2. Gramaye, *Africa illustrata*, 2<sup>e</sup> partie, pp. 14-53 et 184.

3. El-Oufrani, p. 312 (192 du texte) et 366 (222 du texte).

4. Ez-Ziani, p. 9 du texte (ligne avant-dernière).

5. Chénier, *Recherches historiques sur les Maures*, t. III, p. 4.

6. Cf. El-Oufrani, p. 154 (87 du texte).

marabouts marocains redoublèrent dans cette région, dans les Kabylies, et sur la frontière tunisienne. Pendant les démêlés des Turcs avec les Derqaoua ou les Tunisiens; le sultan de Fas reconquit Figuig et les oasis du Sud-Ouest algérien. Ces pays devinrent contre les Turcs un foyer d'intrigues, le refuge des agitateurs de tous les pays de l'Afrique du Nord.

L'état d'hostilité avérée ou latente qui ne cessa d'exister entre le Maroc et la Régence d'Alger, n'était point fait pour encourager les relations économiques entre les deux pays. Ces sortes de relations n'avaient lieu, par terre, qu'au moment des pèlerinages, dans la période qui suit le Ramadhan. Ces pèlerinages par grandes caravanes à travers le Tell ou les Hauts-Plateaux étaient une source de gros bénéfices. Les pèlerins partaient de Fas sous la conduite d'un chef désigné par le sultan. Ils passaient par Taza, laissaient à gauche Tlemcen, suivaient le large couloir des Hauts-Plateaux. Des négociants de la caravane s'en détachaient, allaient vendre leurs marchandises à Tlemcen, Oran, Alger, ou s'approvisionner dans ces villes.

D'autres caravanes, partant de différents points du territoire algérien, allaient rejoindre celle de Fas pour faire avec elle la traversée du grand désert tripolitain. On comprend qu'une pareille façon de procéder devait apporter aux dévots spéculateurs de gros bénéfices. Mais encore fallait-il que l'organisation de ces caravanes fût possible. Or, les pouvoirs publics marocains y apportèrent toujours de grosses entraves. Avant de partir les négociants étaient tenus de se présenter devant le gouverneur de leur province et d'obtenir par leur intermédiaire l'autorisation du sultan. Inutile de dire que nul, parmi les gens en place, ne pouvait partir sans y avoir été dûment autorisé<sup>1</sup>.

L'autorisation du sultan était rarement donnée et toujours avec beaucoup de difficultés. Les prétextes ne manquaient pas: l'insécurité des routes (le sultan étant le protecteur de ses sujets), l'état de guerre presque perpétuel sur les frontières, les épidémies dont la propagation était toujours à craindre au retour des pèlerins. En réalité, pour les sultans, ces pèlerinages constituaient un exode de valeurs, exode dont souffrait souvent le pays. Les personnes composant les caravanes pouvaient aussi fournir des renseignements politiques aux ennemis de la dynastie de Fas<sup>2</sup>.

Aussi, les Marocains voyagèrent-ils beaucoup par mer. Les bateaux turcs vinrent d'abord les prendre à Tétouan. Les gens du Sous, de Maroc, de Fas, venaient s'embarquer par groupes de 40 à 50 personnes, après avoir traversé leur pays en vivant d'aumônes, *chantant et gueusant*, selon l'habitude des pèlerins de tous les pays dans le bon vieux temps<sup>3</sup>. Les officiers locaux des

1. Lemprière, *Voy. au Maroc* (trad. Sainte-Suzanne), p. 277 à 280.

2. Cf. *Rihla d'El-Ayachi* et de Mouley Ahmed (trad. Pelissier et Rémusat), pp. 145 et 169; *Voy. d'Ali bey el-Abbasi* (cf. *supra*, note 364).

3. Legendre, pp. 62-63.

sultans tenaient ces pèlerins sous une étroite surveillance, voulaient savoir s'ils avaient payé leurs impôts, leur passage, ce qu'ils emportaient, etc.<sup>1</sup> Plus tard le départ des pèlerins eut lieu par Tanger.

En dehors du transport des pèlerins, du trafic des esclaves et des prises, il n'y a pas trace du trafic commercial fait par les bateaux turcs avec les ports du Maroc.

Ces conditions économiques entre deux pays voisins étaient déplorables. Les sultans de Fas ne firent rien pour les améliorer du temps des Turcs; ils n'ont pas jugé à propos de les changer depuis l'arrivée des Français sur leur frontière orientale.

L'histoire locale, se répète, sur cette frontière, sous des apparences nouvelles. Si une force armée impose le respect de la limite et sa fixité, en revanche la politique religieuse de Fas est la même. Les marabouts ont souvent employé les mêmes procédés avec les Français qu'avec les Turcs. Les sultans de Fas n'ont jamais cessé de flatter et d'attirer à eux les confréries, surtout la vieille confrérie des Ghadelia, de s'appuyer sur leur influence<sup>2</sup>. La politique marocaine en Algérie a été particulièrement mise en évidence pendant la conquête du Touat par les armes françaises. Les agissements du pacha de Timmi et de ses partisans rappelèrent la tactique politique des Marocains dans le qçour du Sud-Oranais au temps du bey Mohammed el-Kebir, lors de son expédition à Chellala près du Kheider: «De temps immémorial disaient-ils, nos ancêtres — que Dieu fasse briller leurs visages de l'éclat de la gloire! reconnaissaient l'autorité du sultan du Maroc...<sup>3</sup>»

---

1. Lemprière, *loc. cit.*, pp. 277 et 281.

2. C'est ainsi qu'ils ont restauré la plupart des mosquées consacrées aux saints de la confrérie des Chadelia. Citons, notamment : le monument de Sidi Abd er-Rahman el-Medjdoub, restauré par Mouley-I Hasan (*Salouat al-Anfâs*, II, 221); celui de Sidi Redouan (*id.*, II, 257); celui de Abou Abd Allah el-Khiat, restauré par Mouley Mohammed, ainsi que celui d'Ibn Herzhoum (*id.*, III, pp. 75 et 110); celui d'Ahmed ben Yala el-Bernouçi, compagnon de Bou-Medine, restauré par Mouley el-Hasan (*id.*, III, 182); etc. D'après le vicomte de Foucauld (*Reconnaissance au Maroc*, p. 352), chaque année, le sultan de Fas envoie au grand-maître des Derqaoua à Gaouz une part de dîme (*Djazia*) accordée à ce chef de confrérie.

3. *Revue Africaine*, t. IV. p. 175.





## Table des matières

Présentation	7
PRÉFACE	17
BIBLIOGRAPHIE	19
INTRODUCTION : La Berbérie avant les chérifs saadiens et les Turcs	27
CHAPITRE I. — Les entreprises des Chrétiens sur les côtes de la Berbérie au XV <sup>e</sup> siècle de notre ère, leurs causes, leurs résultats: réaction de l'islam; révolution politico-religieuse sous l'action des confréries. La fin des dynasties berbères au milieu de l'anarchie générale	47
CHAPITRE II. — L'établissement de la dynastie des chérifs saadiens	65
CHAPITRE III. — L'intervention turque. L'offensive du chérif saadien Mohammed el-Mahdi contre Fas et Tlemcen	77
CHAPITRE IV. — Les relations politiques des Turcs et des chérifs avec les marabouts	85
CHAPITRE V. — L'expédition de Salah Raïs à Fas. Tentative de restauration mérinide de Bou Hassoun	97
CHAPITRE VI. — L'entente hispano-marocaine contre les Turcs (1555-1574)	105
CHAPITRE VII. — L'entente hispano-marocaine (1555-1374), suite. Les intrigues et les rivalités des Turcs, des Portugais et des Espagnols à la cour du Maroc	113
CHAPITRE VIII. — L'anarchie politico-religieuse au Maroc; les rivalités et les intrigues étrangères, la chute des Saadiens	123
CHAPITRE IX. — L'établissement des chérifs du Tafilelt, dits chérifs alides	137
CHAPITRE X. — L'offensive des chérifs alides contre la Régence d'Alger; Mouley Er-Rachid et Mouley Isma'ïl	147
CHAPITRE XI. — Coup d'œil sur la politique de Mouley Isma'ïl. Les Turcs et les marabouts favorisent l'anarchie sous ses successeurs	161
CHAPITRE XII. — L'action politico-religieuse des chérifs alides contre la Régence d'Alger: Mouley Mohammed et ses successeurs (1757-1830)	167
CONCLUSION — Les rivalités des chérifs et des Turcs; leur caractère politico-religieux. La frontière turco-marocaine; les relations économiques de ces deux États.	179





Collection **Bibliothèque d'Histoire du Maghreb**

DÉJÀ PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

JOSEPH NIL ROBIN

*La Grande Kabylie sous le régime turc*  
présentation d'Alain Mahé

JOSEPH NIL ROBIN

*Notes historiques sur la Grande Kabylie de 1830 à 1838*  
présentation d'Alain Mahé

DIÉGO DE HAËDO

*Topographie et Histoire générale d'Alger*  
présentation de Jocelyne Dakhli

DIÉGO DE HAËDO

*Histoire des Rois d'Alger*  
présentation de Jocelyne Dakhli

PAUL RUFF

*La domination espagnole à Oran*  
*sous le gouvernement du comte d'Alcaudete (1534-1558)*  
présentation de Chantal de La Véronne

LUIS JOSEPH DE SOTOMAYOR Y VALENZUELA

*Brève relation de l'expulsion des Juifs d'Oran en 1669*  
traduction et présentation de Jean-Frédéric Schaub

NICOLE S. SERFATY

*Les courtisans juifs des sultans marocains, XIII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> s.*  
*Hommes politiques et hauts dignitaires*

préface de Haïm Zafrani

CLEMENS LAMPING

*Souvenirs d'Algérie [1840-1842] Erinnerungen aus Algerien*  
traduction et présentation d'Allain Carré

JEAN DE LA FAYE, DENIS MACKAR, AUGUSTIN D'ARCISAS, HENRY LE ROY

*Relation en forme de journal de voyage pour la rédemption des captifs aux royaumes de*  
*Maroc et d'Alger pendant les années 1723, 1724 et 1725*

présentation d'Ahmed Farouk

WILLIAM SHALER

*Esquisse de l'Etat d'Alger*  
présentation de Claude Bontems

ALAIN MAHÉ

*Histoire de la Grande Kabylie, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*  
*Anthropologie historique du lien social dans les communautés villageoises*

ANNE-CHARLES FROMENT DE CHAMPLAGARDE

*Histoire abrégée de Tripoly de Barbarie, 1794*

texte présenté et annoté par Alain Blondy avec la collaboration d'Ismet Touati

LAURENT-CHARLES FÉRAUD

*Histoire de Bougie*  
présentation de Nedjma Abdelfettah Lalmi

GÉRARD VAN KRIEKEN

*Corsaires et marchands, Les relations entre Alger et les Pays-Bas, 1604-1830*

LEMNOUAR MEROUCHE

*Recherches sur l'Algérie à l'époque ottomane, I. Monnaies, prix et revenus, 1520-1830*  
EMILE DUPUY

*Américains et Barbaresques, 1776-1824*

présentation de Alain Blondy

MARCEL EMERIT

*L'Algérie à l'époque d'Abd-El-Kader*  
présentation de René Gallissot

ALEXANDRE BELLEMARE

*Abd-el-Kader, sa vie politique et militaire*

présentation de Claude Bontems

HENRI-DELMAS DE GRAMMONT

*Histoire d'Alger sous la domination turque, 1515-1830*

présentation de Lemnouar Merouche

EUGÈNE VAYSSETTES

*Histoire de Constantine sous la domination turque, 1517-1837*

présentation de Ouarda Siari-Tengour

EDOUARD LAPÈNE

*Vingt-six mois à Bougie*

présentations de Camille Lacoste-Dujardin et Nedjma Abdelfettah-Lalmi

KARIMA DIRÈCHE-SLIMANI

*Chrétiens de Kabylie, 1876-1954*

*Une action missionnaire dans l'Algérie coloniale*

**EDITIONS BOUCHENE**  
113-115 rue Danielle Casanova, 93200 Saint-Denis  
[www.bouchene.com](http://www.bouchene.com)

